

AMADIS

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

COMTE DE GOBINEAU

AMADIS

POËME

(Œuvre posthume)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1887

PRÉFACE

C'est l'œuvre posthume de M. le comte de Gobineau que nous publions aujourd'hui. Les amis qu'il a laissés accueilleront ce volume avec émotion et intérêt, car il ne l'a achevé qu'avec sa vie. Ce poëme est le couronnement de tous ses ouvrages, et s'y relie par la filiation des idées; il est aussi le fruit d'une existence agitée, vécue dans des milieux divers, de fortune inégale et d'expérience chèrement acquise. Une biographie complète de l'auteur dépasserait les limites du modeste travail que nous nous sommes proposé; nous ne ferons connaître de sa personnalité que les faits qui ont eu de l'influence sur son œuvre intellectuelle, nous bornant à exposer la succession des travaux et des idées qui l'amenèrent à cette dernière expression de sa pensée.

Né en 1816, et fils d'un officier de la garde royale, Joseph-Arthur de Gobineau reçut, dans un milieu religieux et royaliste, la forte empreinte de sentiments que les événements de sa vie ne devaient pas essentiellement modifier. Malgré une santé délicate, l'esprit de l'enfant s'éveilla de bonne heure. Dès l'âge de douze ans, il lisait avec passion tout ce qui se trouvait à sa portée, et l'attrait pour l'Orient commença

dès lors à envahir sa jeune imagination. Les *Mille et une Nuits* étaient pour lui l'œuvre par excellence, et ses jeux favoris étaient de les mettre en action. Le hasard permit que son précepteur fût un élève de l'Université d'Iéna : il fut donc familiarisé très-jeune avec les difficultés de la langue allemande et avec les méthodes d'enseignement qui lui sont propres. Cette circonstance eut une influence capitale sur la direction de ses études.

A l'âge de quatorze ans, un voyage qu'il fit avec sa mère dans le grand-duché de Bade, et un séjour de quelques mois dans un vieux château du moyen âge où il jouit d'une liberté complète, développèrent rapidement ses facultés de concentration. Ce fut alors que les idées qui devaient dominer sa vie commencèrent à se présenter nettement à son esprit. Trois années d'études classiques au collége de Bienne complétèrent sa première éducation.

Rappelé par son père, qui, démissionnaire en 1830, s'était retiré en Bretagne, il se prépara, pour lui complaire, aux examens de l'école de Saint-Cyr; mais les caractères persans et sanscrits se substituant un peu trop souvent aux formules algébriques sur les tableaux de l'école, son père finit par l'autoriser à renoncer à la carrière militaire et à suivre sa vocation littéraire.

Il avait alors dix-sept ans. C'était un grand jeune homme pâle, maigre, à la fois grave et naïf. L'ancien précepteur des pages de Charles X, M. Gerono, homme de valeur, dont le jugement nous est maintenant précieux, disait n'avoir jamais rencontré autant

de simplicité et de pénétration dans une aussi jeune tête. D'anciens amis se souviennent qu'à cette époque il travaillait de dix à quinze heures par jour, entremêlant ses études linguistiques d'essais poétiques dont l'Orient fournissait presque exclusivement le thème. Ces études avaient communiqué à son langage un accent vif et coloré. Il parlait volontiers par images, et se laissait entraîner, pour l'amusement de sa sœur et de ses amis, à l'invention des histoires les plus merveilleuses. Très-jeune de caractère et d'une gaieté enfantine, il exigeait que son auditoire s'assît autour de lui à la manière orientale et fût revêtu de costumes analogues à ceux de ses héros imaginaires. La verve de ses amusantes improvisations était intarissable, et cette gaieté brillante qui, tout en se transformant avec l'âge, ne l'abandonna jamais, fut le soleil de sa vie.

Il est curieux d'observer que, tandis que toutes les aptitudes artistiques de M. de Gobineau l'entraînaient dès son plus jeune âge, avec un attrait irrésistible, vers la poésie et vers l'Orient, son intelligence était préoccupée d'une question scientifique du plus haut intérêt, et déjà dans son cerveau germait, se dégageait peu à peu de toute obscurité l'idée réfléchie, l'idée maîtresse de sa vie, qui domina, qui s'appropria tous ses autres penchants, qui les confondit en elle et se manifesta magistralement par la publication de l'ouvrage intitulé : *Essai sur l'inégalité des races humaines*[1].

[1] Firmin-Didot. Paris, 1853-1855, 1re édition; 1884, 2e édition.

On peut regarder cette idée comme la mère de toutes celles qu'il a développées dans ses écrits si variés : elle est la raison d'être de ce qu'il fut et de ce qu'il a produit. Aussi, malgré les épreuves de sa jeunesse et l'entraînement des plaisirs, pendant les années qu'il passa à Paris, de dix-neuf à trente-trois ans, cherchant encore sa voie, il y pensait constamment, lisait tout ce qui pouvait se rapporter à son idée, et amassait les matériaux qui devaient donner corps à ses intuitions.

Une carrière régulièrement parcourue devenait impossible à ce jeune homme, qui n'avait pas suivi les étapes graduées des examens officiels. Il ne fut pas même bachelier. Mais lorsque, en 1848, M. de Tocqueville, qui le connaissait bien, choisit le personnel de son ministère des affaires étrangères, il le nomma son chef de cabinet. Le comte de Gobineau devint ainsi diplomate. Fut-ce un malheur, fut-ce un bonheur pour lui? C'est ce qu'il est impossible de déterminer. Les circonstances extérieures ne pouvaient modifier que bien peu cette puissante individualité. Elle fut ce qu'elle devait être.

Après avoir pris part, pendant tout le temps du ministère Tocqueville, à la politique générale, M. de Gobineau fut nommé, en 1851, à Berne en qualité de deuxième secrétaire d'ambassade. Ce fut dans cette ville qu'il travailla avec le plus d'ardeur à son *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Les deux premiers volumes parurent en 1853, pendant qu'il était à Hanovre, son nouveau poste; les deux autres, en 1855. Tandis qu'il acquérait dans le monde cette réputation de fin

diplomate et de brillant causeur qui semble incompatible avec celle de savant, il lançait du fond de l'Allemagne la fusée de ses théories hardies et absolues.

Cet ouvrage eut beaucoup de retentissement à l'étranger. Lorsque, envoyé à Francfort, M. de Gobineau fut présenté au comte Prokesch-Osten, président de la Confédération germanique, cet homme éminemment distingué et versé dans les sciences lui demanda aussitôt :

« Ce monsieur de Gobineau qui a écrit sur les races humaines est-il de vos parents?

— C'est moi, monsieur.

— Vous? Et si jeune! »

Depuis ce temps, le comte Prokesch montra pour l'auteur et ses travaux le plus vif intérêt. Leur amitié devint une de ces liaisons qui résistent à l'éloignement et ne finissent qu'avec la vie.

En 1854, M. de Gobineau partit pour la Perse avec le grade de premier secrétaire. Cette nomination le remplit de joie, car son goût pour l'Orient pouvait enfin s'y donner carrière. Il y eut assez de loisirs pour se perfectionner dans la langue persane, qu'il avait apprise autrefois. Il travaillait tous les jours avec un lettré du pays, et entretenait des relations amicales avec les savants et les philosophes de Téhéran. Il recueillait des documents inédits, et découvrait d'anciens manuscrits nationaux qui lui servirent plus tard à établir l'histoire des Perses sur des bases nouvelles et solides. En même temps, il cherchait une méthode pour la lecture des écritures cunéiformes, et s'efforçait

d'en saisir la clef à l'aide de l'étude de la magie, de la cabale et de la talismanique.

Ce premier séjour en Perse dura trois ans. Il revint en France en 1858, et publia le récit de ses voyages sous le titre de *Trois ans en Asie*[1]. En 1861, un voyage qu'il fit à Terre-Neuve, où il était allé sur un navire de guerre pour traiter, d'accord avec des commissaires anglais, la question des pêcheries, lui donna occasion d'écrire un petit livre qui fut beaucoup lu[2].

A la fin de cette même année, le comte de Gobineau fut promu au grade de ministre plénipotentiaire et envoyé de nouveau en Perse. Rien ne pouvait lui être plus agréable que de retourner dans ce pays, où il avait laissé tant d'amis et d'admirateurs, et où tant d'intérêts intellectuels l'attiraient. Il y resta deux ans, travaillant à ses livres et reprenant ses études sur l'Orient au point de vue de l'anthropologie, de la linguistique, de l'histoire et de la politique.

Le livre sur les écritures cunéiformes parut en 1864[3]. La même année, M. de Gobineau fut nommé au poste d'Athènes, où il resta quatre ans. C'est là qu'il écrivit l'*Abbaye de Typhaines*[4], roman historique sur les communes de France au douzième siècle; l'*Histoire des Perses,* dont nous avons parlé plus haut, qui parut en 1869[5], et les *Souvenirs de voyages*[6], recueil de nou-

[1] *Trois ans en Asie*. Paris, Hachette.
[2] *Voyage à Terre-Neuve*. Paris, Hachette. Épuisé.
[3] *Traité des écritures cunéiformes; Lecture des textes cunéiformes*. Paris, Firmin-Didot, 1864.
[4] *Abbaye de Typhaines*. Paris, Maillet, 1867. Épuisé.
[5] *Histoire des Perses*. Paris, Plon, 1869.
[6] *Souvenirs de voyages*. Paris, Plon, 1872.

velles. Cet esprit essentiellement producteur devait nécessairement être influencé par son séjour en Grèce. Il y devint sculpteur et s'y retrouva poëte. Le volume de vers qui porte pour titre l'*Aphroessa*[1] témoigne du retour de ses préoccupations poétiques. La facilité avec laquelle M. de Gobineau changeait le cours de ses études, devenant artiste et poëte après s'être distingué comme orientaliste, pouvait faire supposer qu'il avait renoncé au développement de ses théories sur l'inégalité des races. Il n'en était rien cependant. Ses théories avaient pris possession de lui-même. Tout ce qu'il écrivait s'y rattachait, mais sous des formes différentes et avec des cadres nouveaux, car il lui eût été impossible de se cantonner dans une spécialité, et il n'aimait pas à refaire ce qu'il avait déjà fait. Souvent il disait :

« Ce que l'on apprend n'est qu'une porte que l'on ouvre sur l'immensité ; plus il y a d'ouvertures, plus le regard y pénètre. »

Tout l'attrait de la vie de cet homme si actif consistait dans le travail passionnant qui conduit à l'œuvre ; aussi répétait-il volontiers ce mot de Gœthe : « L'homme qui a fait un livre n'est plus le même que celui qui l'a commencé. » Sa conviction, que l'on ne vaut que par ses efforts, le portait même à encourager les timides, en leur disant que, quelque mauvaise chose qu'ils fissent, cela vaudrait toujours mieux que de ne rien faire du tout. N'avait-il pas raison ? et travailler à son propre perfectionnement, n'est-ce pas le véritable

[1] *L'Aphroessa.* Paris, Maillet, 1869. Épuisé.

secret pour coopérer au bonheur de l'humanité ?

Ce fut avec un vif regret qu'après un séjour de quatre années le comte de Gobineau quitta Athènes. Il ne pouvait se détacher de cette terre classique d'où il voyait, avec une passion d'artiste, surgir et toujours se renouveler les types divins qu'elle a enfantés. La plaine de l'Attique, l'Acropole étaient devenues nécessaires à son existence, et le changement de poste lui fut d'autant plus sensible qu'il s'éloignait de la Grèce pour aller au Brésil. Dans ce pays nouveau, habité par les populations les plus hétérogènes, qui n'a pas d'histoire ni de vie intellectuelle, il se mourait d'ennui ; sa santé se ressentit bientôt de la mauvaise influence du climat.

L'Empereur du Brésil, qui avait su apprécier le nouveau ministre de France, devint son ami et son unique intérêt. Le dimanche avait été choisi par le souverain pour leur réunion, et ces deux hommes exceptionnels, qui se méritaient l'un l'autre, se livraient à des causeries sans fin, qui dans la suite furent souvent regrettées de tous les deux. Cependant la fièvre qui minait M. de Gobineau lui enlevait toute possibilité de travail. Pendant deux ans, il ne produisit rien. Un congé le ramena en France en 1870.

Établi chez lui, au château de Trye, dans le département de l'Oise, il n'était plus alors ni orientaliste, ni poëte, ni diplomate, mais conseiller général et maire de sa commune, cherchant de son mieux à organiser la défense du pays. Lorsque le département fut occupé par les Allemands et que ceux-ci imposèrent des con-

tributions de guerre, il put obtenir d'eux des concessions qui lui valurent les remercîments de la ville de Beauvais. Mais, voyant de près l'état des affaires, et observant de fâcheux symptômes dans l'esprit des populations, il perdit le peu de confiance qu'il avait dans l'avenir. Il devint dur pour ses compatriotes, leurs fautes et leurs défauts le frappaient douloureusement; il n'était plus sensible qu'au dégoût que certaines bassesses lui faisaient éprouver, et le châtiment lui semblait justement mérité. Qui pourrait le blâmer de cette sévérité? Dans un cercle littéraire, il fut appelé, par un écrivain de beaucoup d'esprit, « l'Alceste du patriotisme », et si quelque jour les pages qu'il écrivit alors sont publiées, on comprendra combien puissant était son amour pour la France, dont la vieille gloire vivait toujours dans son cœur.

A cette époque, M. de Gobineau entra dans une nouvelle phase de sa vie. On pourrait dire qu'il commença à vieillir; mais il n'est pas question ici de cette vieillesse qui indique la prostration des forces physiques et la diminution des facultés. Nous voulons parler de celle qui nous détache peu à peu de toutes les illusions, de toutes les ambitions, qui amène l'esprit à la contemplation de la vérité pure, et rajeunit le cœur en lui donnant cette gaieté, cet épanouissement de vie intérieure qui presque toujours est une conséquence du dédain de la vie extérieure et mondaine. Ayant accepté le poste de Suède, il y vécut de 1872 à 1877 avec assez de calme, se remettant doucement de beaucoup d'ennuis et de souffrances physiques. Encouragé

dans ses travaux par un cercle intime d'amis sympathiques à ses idées, il écrivit successivement *les Pléiades*[1], roman fort original; *la Renaissance*[2], étude historique, artistique et sociale du seizième siècle, représenté par une suite de scènes dialoguées d'une grande force de coloration; les *Nouvelles asiatiques*[3], qui, pour avoir été écrites sous d'autres climats et bien des années après qu'il eut quitté la Perse, n'en sont pas moins une fleur tardive mais exquise de sa passion pour l'Orient; puis l'*Histoire d'Ottar Yarl, pirate norvégien, et de sa descendance*[4].

En 1876, l'Empereur Dom Pedro visita la Suède. M. de Gobineau vint au-devant de lui à Copenhague, et, avec l'assentiment du gouvernement français, l'accompagna dans une partie de ses voyages. De Stockholm à Saint-Pétersbourg, Nijni-Novgorod, Moscou, Kief, Livadia, Sébastopol, Constantinople, jusqu'en Grèce, il s'écoula cinq mois, pendant lesquels il fut parfaitement heureux. Les lettres qu'il adressa de ces différentes étapes sont pleines de gaieté, d'intérêt, et expriment le plus tendre attachement pour son auguste ami.

Au commencement de 1877, il retourna à son poste, et cette même année vit le terme de sa carrière diplomatique. Il avait alors soixante et un ans.

Profondément dégoûté de tout ce qui touchait à la politique, il refusa absolument les propositions qui lui

[1] *Les Pléiades*. Paris, Plon, 1874.
[2] *La Renaissance*. Paris, Plon, 1877.
[3] *Nouvelles asiatiques*. Paris, Plon, 1876.
[4] *Histoire d'Ottar Yarl*. Paris, Didier, 1879.

furent faites pour rentrer dans la vie publique par une candidature au Sénat. Il ne revint en France que pour mettre ordre à ses affaires, et alla s'établir à Rome.

Ce fut donc en Italie, et en 1878, que le comte de Gobineau fit son dernier établissement. Il fut modeste et en rapport avec les ressources de sa fortune, alors fort réduite. Cette médiocrité ne l'affecta pas. Il sentit redoubler son ardeur pour le travail, et passait la journée entière à son atelier de sculpture ou à son bureau. Il avait entrepris la traduction du *Koush-nameh,* poëme historique persan d'une importance presque égale au livre des Rois. Mais en 1880 un affaiblissement de la vue le força d'abandonner cette tâche, et il s'occupa principalement de l'*Amadis,* son livre de prédilection, le dernier auquel il mit la main. Il y travaillait avec un entrain extraordinaire, écrivant d'un seul trait une centaine de vers par jour.

Cette production acharnée contribua à épuiser des forces que tant de voyages et une énergie de volonté qui ne cédait jamais à la fatigue avaient affaiblies depuis longtemps. En vain allait-il en demander à d'autres climats. Il trouvait en Allemagne et en France une place au foyer d'amis dévoués et des soins assidus, mais sa santé déclinait visiblement. Ce fut à Turin, le 13 octobre 1882, pendant son voyage de retour à Rome, qu'une attaque d'apoplexie brisa cette existence si noble et si féconde.

La personnalité du comte de Gobineau était fort difficile à apprécier dans son ensemble. La grande

diversité de ses aptitudes appelait des jugements différents. Les côtés opposés de son caractère lui attiraient des sympathies enthousiastes et aussi des inimitiés.

Son entrain, son amabilité, son esprit vif, gai, plein d'originalité, frappaient tout d'abord, et lui avaient attiré dans le monde brillant cette fatale réputation d'homme charmant qui semble exclure des mérites plus sérieux. Mais si ses boutades étincelantes, souvent ironiques et volontiers paradoxales, plaisaient aux uns, souvent aussi elles effrayaient les autres. Il n'y prenait pas garde, et un jour qu'on lui demandait raison de tant d'esprit dépensé en pure perte devant des gens hostiles et obtus, il répondit en riant :

« Ils m'ennuyaient, et je me suis tiré un feu d'artifice à moi-même pour me distraire. »

Cette nuance de dédain, qui se devinait parfois au travers d'une exquise politesse, ne se pardonnait pas aisément; et, en somme, il est assez ordinaire de ne pas aimer ce que l'on ne comprend pas. Un mot précieux par sa naïveté, dit dans un salon de Rome par un diplomate d'avenir, exprime bien ce sentiment : « La conversation du comte de Gobineau, disait ce jeune élégant, est vraiment fatigante; elle vous force trop à penser. »

Les Français, en général (et cela ferait l'éloge de leur modestie s'ils pouvaient être soupçonnés d'en avoir), ont peur de se tromper en jugeant par eux-mêmes. Ils n'acceptent que les spécialités enregistrées, patentées et officiellement autorisées. Une supériorité qui ne se trouve pas dans ce cas inspire de la

méfiance. M. de Gobineau a dû souvent reconnaître cette vérité. Déjà en 1853, lorsqu'il publia son *Essai sur l'inégalité des races humaines*; M. Drouyn de Lhuys, comme chef et comme ami, lui faisait part de son expérience et lui disait :

« Un livre scientifique de cette portée ne vous sera pas utile pour votre carrière ; il peut, au contraire, vous faire beaucoup d'ennemis. »

D'autre part, les corps savants n'avaient guère d'intérêt à s'occuper des livres d'un auteur qui ne faisait pas partie de leur cénacle ; le comte de Gobineau était presque toujours à l'étranger, et l'on voyait surtout en lui le diplomate. De là l'isolement littéraire dont il eut à souffrir.

Tant qu'il fut jeune, cet isolement lui fut indifférent ; il éprouvait même une joie tant soit peu malicieuse à retrouver dans certains auteurs des idées, des passages entiers de ses livres, qu'ils s'étaient appropriés sans se donner la peine de changer un mot au texte, et, bien entendu, sans le nommer. Il avait trop d'orgueil pour réclamer la paternité d'une idée ! Le sentiment de sa propre valeur, la conscience de sa force, de beaucoup de travail accompli et d'obstacles surmontés, lui suffisaient. Il se sentait, selon l'expression du conteur arabe, « fils de Roi », ainsi qu'il l'explique avec tant d'originalité dans le deuxième chapitre des *Pléiades*, et pour être fidèle à son idéal d'honneur chevaleresque, il fut capable de folies de désintéressement et de générosité qui n'ont été connues que de bien peu de personnes. Ne recherchant pas le succès

tapageur, il se contentait de quelques illustres et scientifiques relations, dont sa correspondance fait foi; de l'admiration sans mélange de ses disciples, et du ravissement que çà et là, dans le cours de sa vie, il vit rayonner sur la physionomie des rares chercheurs d'idéal qui venaient de découvrir ses œuvres et leur auteur.

Mais nous ne pouvons nier que, dans les dernières années de sa vie, cet isolement littéraire ne lui ait été pénible. Dans son exil volontaire, il se replia sur lui-même, jugea de très-haut l'ensemble de la vie, et le poëme d'*Amadis* fut le fruit de ses meilleures, mais aussi de ses plus tristes pensées.

La gravure que nous donnons ici représente le comte de Gobineau à l'âge de cinquante-sept ans. Il était grand, mince et très-bien fait. La distinction de son maintien, l'aisance de ses manières, la finesse aristocratique de ses mains, frappaient tout d'abord, comme une réminiscence d'un portrait de Van Dyck. Il avait l'ovale de la figure allongé, le teint pâle, le front haut, les traits réguliers, des cheveux qui, autrefois châtain clair, devinrent de bonne heure chaudement argentés. Ses yeux brun doré, très-fendus, fixaient volontiers la lumière, et cette lumière qu'il aimait tant, dont il n'avait jamais assez, sa physionomie semblait la refléter. Lorsqu'il se trouvait dans un milieu sympathique, sa conversation avait un charme incomparable, et que ceux qui l'ont connu peuvent dire unique. Empressé et respectueux vis-à-vis des femmes, il ne pouvait se défendre avec elles d'une certaine coquetterie de cœur

et d'esprit. Dans la société des hommes, au contraire, une imperceptible nuance de hauteur se devinait dans le regard, dans le redressement de sa taille. Il traitait les affaires et les sujets sérieux avec profondeur et précision, mais il ne craignait pas non plus les discours légers, et sa mémoire mettait à son service une foule d'historiettes amusantes, qu'il savait conduire sur des pointes d'aiguilles avec un art infini. Dans la vie privée, il faisait l'étonnement de ses amis par la facilité de son commerce. N'ayant point d'habitudes, il acceptait la vie matérielle presque sans s'en apercevoir. Son imagination et sa pensée parcourant toujours des espaces immenses, on peut dire que quand il touchait terre, ce n'était que pour y prendre l'élan afin de s'élever plus haut.

L'aversion misanthropique qu'il professait pour l'humanité collective tombait lorsqu'il s'agissait des individus. Il était alors d'une indulgence excessive, et même les animaux avaient leur part de sa bonté irréfléchie.

Il est impossible à un écrivain de ne pas trahir le côté subjectif de sa nature. La plupart des types mis en relief par M. de Gobineau participent plus ou moins aux traits principaux de son caractère; mais ceux qu'il identifie le plus avec ses idées sont les quatre héros du roman des *Pléiades,* Michel-Ange dans la *Renaissance,* et *Amadis.*

Ce poëme d'*Amadis,* son chant du cygne, est peut-être le fond de son cœur, le résumé des pensées de toute sa vie; en le lisant, on jugera mieux de l'homme

qui donne à son héros de prédilection les sentiments les plus inhérents à lui-même, et qu'il invoque dans

. . . . ces idoles
Brillant de claires auréoles,
Incomparable Trinité,
Qui sur l'éclatant moyen âge
Ont fait régner leur triple image,
L'Honneur, l'Amour, la Liberté.

Nous avons dit tout à l'heure que le poëme d'*Amadis* était le couronnement des œuvres de M. de Gobineau.

Avant d'analyser ce poëme, il est donc nécessaire de résumer les théories fondamentales qui ont été l'objet des ouvrages les plus importants de l'auteur. Nous le ferons aussi brièvement que possible, renvoyant le lecteur désireux de les approfondir aux quatre volumes de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines,* publié en 1853.

« Ce livre célèbre, qui a essuyé tant de critiques, est « un des plus profondément pensés de cette seconde « moitié du dix-neuvième siècle, où l'esprit philoso- « phique n'a cependant pas manqué..... Deux des his- « toires les plus célèbres de cette époque, l'*Histoire « des langues sémitiques,* de M. Renan (1859), l'*His- « toire de la littérature anglaise,* de M. Taine (1863), « sont presque entièrement fondées sur la théorie des « facultés persistantes ou même irréductibles des races « humaines[1]... »

Nous appuyant sur ce jugement, et forts du muet hommage que les deux remarquables historiens ont

[1] Boisjolin, *les Peuples de la France*, p. 26.

rendu à M. de Gobineau en adoptant le principe de ses théories, nous nous bornerons à les présenter au lecteur sous une forme rudimentaire.

Les races humaines à l'état primitif ont une conformation physique et des aptitudes intellectuelles qui leur sont particulières.

La race blanche est la seule qui soit douée de qualités d'ordre psychique, la seule spiritualiste, la seule capable de génie, d'organisation, de direction, en un mot, la seule qui possède le pouvoir civilisateur.

Les premiers peuples de cette race, connus sous le nom générique d'Aryans, quittent, dans le cours des siècles, les plateaux de l'Asie centrale, leur patrie originaire, et leurs longues colonnes d'émigration s'écoulent à travers le monde comme des fleuves majestueux.

L'histoire donnera, par la suite, des noms différents à ces peuples aryans, mais elle ne saurait cacher leur origine. L'auteur, s'appuyant sur des preuves scientifiques, démontre qu'une ère de civilisation ne s'est jamais produite chez un peuple sans que l'on puisse constater les traces d'un établissement d'individus de race blanche dans le pays.

En général, c'est par la conquête que se prépare cette mission civilisatrice de la race supérieure. Pendant une période plus ou moins prolongée, les vainqueurs n'ont de contact avec les vaincus que pour les maintenir soumis ; mais dans la suite des générations, ils s'unissent à eux par des mariages, et produisent des métis qui acquièrent, vis-à-vis de leurs parents jaunes ou noirs, une supériorité analogue à celle du mu-

lâtre vis-à-vis du nègre. C'est la loi de la sélection.

Il s'établit alors, par le mélange des deux races, un équilibre relatif des forces, et par là une solidarité d'intérêts, une harmonie d'action d'où surgit une ère de civilisation.

Sans doute, cet équilibre ne peut se mesurer selon des lois précises. Une nation ne commence pas invariablement son histoire par la conquête, et rien n'est plus subtil que les recherches sur l'hérédité. Dans les temps préhistoriques, les premiers arrivés du grand flot aryan ont trouvé de nombreuses populations autochthones vivant à l'état sauvage et dont ils purent à un certain degré modifier les usages et la race; mais l'effet civilisateur ne pouvait agir que faiblement, car ces populations étaient si nombreuses qu'elles parurent absorber leurs maîtres. D'autres Aryans venus plus tard ont eu leur tâche allégée, car les vaincus étaient déjà à demi civilisés par une première immixtion de sang blanc. Les derniers arrivés ont dû prendre le rôle de régénérateurs, la marche des siècles ayant fait succéder la décadence à la civilisation. Enfin, quelques groupes de race aryane descendirent en Europe ayant déjà subi des mélanges ethniques.

Malgré la difficulté extrême et la complexité de ces études, l'auteur les poursuit dans leurs dernières conséquences.

Après avoir démontré que la valeur d'un individu est en raison directe de la proportion de sang aryan qui coule dans ses veines; que, par l'union des races, celles qui sont inférieures s'améliorent, il conclut que

la race blanche, de son côté, voit peu à peu la pureté de son sang s'adultérer, et subit la loi implacable de la dégénérescence, seule cause de la décadence des nations.

Cette théorie ouvre un champ immense de recherches et d'études. La conclusion en est troublante et d'un pessimisme navrant, car l'Asie centrale a envoyé en Europe les derniers de ses enfants ; maintenant que ceux-ci ont jeté avec leur sang la semence des civilisations modernes, il faut s'avouer que la source pure de la race humaine est tarie.

Les métis sont impuissants. A différents degrés, nous sommes tous métis. Nous le serons de plus en plus, car les mélanges se compliqueront encore selon les prévisions du possible. La Chine et l'Afrique sont deux centres immenses qui regorgent de populations jaunes ou noires. N'est-il pas à prévoir que la fusion se fera tôt ou tard, et dans une proportion désastreuse pour les quelques rameaux aryans qui sont restés relativement purs ? — Nous est-il permis d'espérer une voie de salut dans la prolification des uns et la destruction des autres ? Les divinations des hommes ont leur part d'erreurs comme elles ont leur part d'exactitude, et l'avenir est un mystère dont Dieu garde la clef.

Toujours est-il que les théories du comte de Gobineau ont trouvé des adhérents chez des esprits profonds.

Dans l'Avant-propos de la seconde édition de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines,* l'auteur dit que ce

livre est la base de tout ce qu'il a fait et pu faire par la suite. Il poussa aussi loin que possible dans l'analyse de ce qu'on appelle, d'une façon un peu plus générale qu'il ne faudrait, l'espèce humaine. Peu à peu, de cette théorie est sortie pour lui l'observation plus détaillée et plus minutieuse des lois qu'il avait posées. Il compara les races entre elles, en choisit une parmi ce qu'il voyait de meilleur, et écrivit l'*Histoire des Perses,* pour montrer, par l'exemple de la nation aryane la plus isolée de ses congénères, combien sont impuissantes pour changer ou brider le génie d'une race, les différences de climat, de voisinage, et les circonstances des temps. Après avoir achevé cette seconde partie de sa tâche, il aborda les difficultés de la troisième. Il appliqua sa théorie à l'histoire d'une famille, de ses facultés reçues dès son origine, de ses aptitudes, de ses défauts, des fluctuations qui ont agi sur ses destinées, et écrivit l'*Histoire d'Ottar Yarl, pirate norvégien, et de sa descendance.* Cette famille, qui est celle dont l'auteur descend, finit avec lui. Sa personnalité est une preuve singulièrement intéressante de la persistance des facultés d'une race.

Le livre que nous publions complète l'étude de la théorie, car il traite de l'homme individuel, type de la race blanche.

Ces quatre ouvrages forment une tétralogie bien déterminée.

Notre imagination nous porte à comparer les œuvres de M. de Gobineau à un édifice vaste et complet, dont l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* serait la rai-

son d'être, le plan et les fondations; l'*Histoire des Perses,* le pilier; *Ottar Yarl,* la voûte, et *Amadis,* la flèche aérienne qui le couronne, en s'élevant dans les régions éthérées de l'idéal. On peut objecter que d'autres livres de l'auteur sont peut-être plus connus, plus compris, plus appréciés que ceux qui viennent d'être désignés comme formant l'ensemble et le but de ses travaux. Pour poursuivre notre comparaison, nous dirons qu'ils font également partie de l'édifice et tiennent dans sa construction un rôle secondaire, concourant toutefois à sa solidité et à son ornementation avec l'unité de vues qui a dirigé l'auteur pendant toute sa vie.

Le poëme d'*Amadis,* qui renferme près de vingt mille vers, est divisé en trois livres. L'exorde personnifie le moyen âge. Cette époque, préparée par la dernière des conquêtes de la race blanche, l'enfance de notre ère moderne, se juge elle-même, condamne ses fautes, mais se vante fièrement des trois enfants engendrés de ses reins : l'Amour, l'Honneur, la Liberté.

Le lecteur est ainsi préparé à considérer ces trois principes comme inhérents à la race d'élite, et c'est dans son sein, parmi les Francs, que le poëte a choisi son héros.

Amadis des Gaules, surnommé le Donzel de la mer, est bien celui que les romans de chevalerie nous ont fait connaître. Nous le retrouvons entouré des mêmes personnages, ses hauts faits sont plus ou moins semblables, et le milieu dans lequel il vit est également

un monde merveilleux. La forme même qu'affecte le poëme, surtout dans le premier livre, contribue à l'assimilation ; mais dans l'œuvre du comte de Gobineau, la personnalité d'Amadis représente la perfection du type homme.

Au physique, haut de taille, large d'épaules ; la tête petite, les cheveux blonds, les yeux bleus, les extrémités allongées, les attaches fines. Au moral, la conscience de son immortalité, la responsabilité, la volonté, l'action ayant le bien pour but, l'amour avec la foi et la fidélité.

Pour plus de clarté, nous dirons tout d'abord quels sont les personnages qui ont un rôle dans ce premier livre :

Amadis, le Donzel de la mer, chevalier ;
Oriane, la dame d'Amadis ;
Briolanie, jeune fille délivrée par Amadis ;
La fée Urgande, marraine d'Oriane ;
Florizel, chevalier, amant d'Urgande ;
Gandalin, écuyer d'Amadis ;
Le roi Lisvart, père d'Oriane ;
Galaor, frère d'Amadis ;
Garamant, sorcier ;
Agolant, grand et puissant magicien.

Les premiers chants du livre Ier mettent en action la valeur d'Amadis, qui, avec son écuyer Gandalin, parcourt l'Islande, en quête d'aventures. Il délivre Briolanie des convoitises de Garamant, lequel, après avoir emprisonné le père de la jeune fille, cherchait à s'emparer d'elle.

Ce Garamant est un sorcier au service d'Agolant, le puissant magicien.

Adversaire acharné d'Amadis et des vertus qu'il représente, nous voyons en lui le premier champion de la grande lutte du mal contre le bien.

Briolanie s'est éprise d'amour pour son sauveur. Redoutant la violence de sentiments qu'elle avait jusqu'alors ignorés, elle se réfugie dans un couvent :

Monastère, monastère,
Versets, répons et prière,
Cloche allant et battant
Et sonnant au campanile
Ne font pas le cœur tranquille,
Ne font pas le cœur content...

La jeune fille en fait l'expérience, et ne peut se consoler. Mais bientôt le couvent est en émoi, car la fée Urgande, montée sur son coursier, vient la chercher, la prend en croupe et l'emmène dans la forêt.

Urgande la Déconnue est la personnification incarnée de la jeunesse, de la beauté, du charme de la nature. Elle ne se montre qu'à ceux qui sont dignes de la comprendre, c'est-à-dire aux purs de cœur et aux amoureux. Elle protége l'innocente jeunesse de Briolanie, l'arrache aux dangers de la solitude et des rêveries, et va rapprocher de Galaor, afin de mettre dans sa vie un attrait nouveau, et de lui faire pressentir le bonheur d'un amour partagé.

Galaor, frère d'Amadis et chevalier comme lui, erre dans les bois, où il rencontre Gandalin à la recherche de son maître. Les deux jeunes gens, joyeux de leurs vingt ans, chantent des couplets pleins de verve,

auxquels tout à coup Urgande répond. Nous verrons souvent reparaître le rhythme que le poëte emploie pour les descriptions de la nature et les apparitions d'Urgande, rhythme qui revient comme un bouillonnement de séve, comme un éclat de jeunesse et de gaieté.

Urgande, dont le poëte fait une musicienne, établissant ainsi l'harmonie intime qu'il y a entre la nature et la musique, prophétise les gloires de cet art. Elle suit les étapes du chemin qu'il a fait dans le monde depuis Orphée jusqu'à Wagner, car on peut comprendre qu'il s'agit de l'auteur du *Tannhæuser* lorsque la fée attribue à la chevalerie le mérite d'avoir inspiré les plus nobles harmonies. Garamant, cependant, ne pouvant triompher d'Amadis par les armes, emploie contre lui la ruse et la calomnie. Il va à la cour du roi Lisvart, qui règne en Angleterre, et accuse de félonie le Donzel de la mer.

Lisvart a pour fille Oriane, la plus belle des princesses et la dame d'Amadis. Le poëte en fait le type de la femme aryane : forte et fidèle, mais violente et orgueilleuse. Elle croit que son chevalier l'a trahie pour Briolanie; elle le mande en sa présence, l'accable de son mépris et le chasse.

Amadis, voulant se laver de l'injuste affront que sa dame lui a infligé, prend une armure inconnue et, la visière baissée, va à la cour de Lisvart pour jeter le défi à tous les calomniateurs. Une querelle s'ensuit. Les chevaliers qui entourent le Roi acceptent le défi, et Amadis s'offre à tout venant à servir de quintaine.

Le jour même où Amadis devait se présenter en

champ clos, il écoutait dévotement un pieux ermite, quand il reconnaît en celui-ci son calomniateur Garamant. Le Donzel de la mer allait en faire prompte justice, mais un nuage de fer envoyé par le magicien Agolant l'enferme et le roule, et va le déposer sur les rives de la mer Caspienne.

Oriane, cependant, avait deviné que le hardi chevalier inconnu n'était autre qu'Amadis. Malgré la blessure que son orgueil avait reçue, elle l'aime encore, et voyant l'heure passer, entendant le clairon des hérauts d'armes sonner en vain, elle est prise d'une folie héroïque, se fait armer, monte à cheval, et va se présenter dans la lice à la place d'Amadis. Heureusement sa marraine, la fée Urgande, veille sur elle! Toute la cour assemblée voit un aigle fondre sur le champion inconnu, l'enlever dans les airs et disparaître avec lui.

Revenons à Amadis. Déposé par le nuage au bord d'une source, la sérénité de sa conscience lui permet de jouir du calme de la nature. Il est attentif à ces voix mystérieuses qui ne parlent qu'à ceux qui peuvent les comprendre. Il lui semble alors entendre l'écho de son nom. C'est un son qui se distingue à peine du murmure des eaux. Il écoute, et Florizel, l'amant d'Urgande, lui fait le récit de ses malheurs. Enfermé dans le ruisseau par les ruses magiques d'Agolant, le pauvre chevalier ne peut être délivré que par la mort du magicien.

Les vers qui racontent l'épisode de Florizel devraient toujours être lus à haute voix. L'harmonie imitative

en est pleine de charme, et le rhythme des vers, autant que les mots, évoque l'image de cette figure flottante, roulant sous les ondes, les anneaux et les rapides du courant.

Amadis a résolu de délivrer Florizel. Il invoque le nom de sa dame et entreprend sa périlleuse aventure. Les épouvantes de la nature, les monstres de toute sorte, tels qu'on les voit dans les tableaux de Breughel, sont accumulés autour de lui. C'est une lutte acharnée entre les démons évoqués par Agolant et les protecteurs d'Amadis. Les mânes de ses aïeux le délivrent d'abord, ensuite c'est sainte Geneviève qui dissipe les mauvais esprits.

L'apparition de sainte Geneviève a une signification que l'auteur n'a pas voulu exprimer, mais qu'il est intéressant pour le lecteur de connaître. Il avait pour cette sainte franque qui délivra Paris des hordes d'Attila une dévotion très-particulière et qui tenait de la reconnaissance. Il la considérait comme la protectrice spéciale de ceux de sa race et comme l'ennemie des foules abjectes et impures. Geneviève devait donc, dans le poëme, remplir sa mission auprès de son héros de prédilection.

Après bien des péripéties, Amadis sort triomphant de toutes les épreuves auxquelles ses vertus et son courage sont soumis. Il extermine le magicien et délivre Florizel.

Oriane, qui a été déposée par l'aigle auprès de sa marraine, est exaspérée de n'avoir pu poursuivre son dessein. La fée la réprimande sévèrement de son

orgueil, et, par le serment le plus étrange et le plus grandiose, vrai serment de fée, qui embrasse dans l'ensemble de l'univers tout ce qui eut une influence sacrée sur les hommes, elle l'assure qu'Amadis n'a point trahi sa foi. Elle lui dit :

> Il vous aime, Oriane, et votre serviteur
> Est sûr; il est fidèle, inébranlable, et même
> N'aura jamais d'égal dans la façon qu'il aime;
> Quoi qu'il souffre, il ne peut se parjurer jamais!

C'est bien là cette loi d'amour telle que l'homme idéal doit l'éprouver pour la femme de son choix. Urgande fait ensuite venir Briolanie, et lorsque les deux filles de cette « race d'or » se trouvent en présence, l'erreur qui avait causé la violente jalousie d'Oriane est bientôt dissipée, et la sincérité de leurs sentiments est le prélude d'une tendre amitié.

La fée envoie son char à Amadis et à Florizel. Les deux chevaliers y montent, et les voilà transportés à travers les airs. Le poëte jette un coup d'œil rapide sur les contrées au-dessus desquelles le char passe, et il les considère aux époques de leur histoire qui ont le plus frappé son imagination. Il y montre sa prédilection pour la Grèce, pour la « divine Athènes », pour ses dieux, ses héros, son génie. On sent que les noms chéris, les descriptions amoureuses et les souvenirs enivrants de tant de beauté et de grandeur font battre son cœur tandis qu'il écrit. L'Empire romain, au contraire, ne le frappe que par l'énervement et l'hébétement cruel qui atteignent les nations en décadence. En France, il ne voit que l'ère glorieuse dont les rayons

commencent à poindre. C'est le moyen âge avec le frémissement de son essor, les recherches hardies de son art, son besoin d'action et sa vitalité exubérante. Amadis sent bouillonner dans son cœur les sentiments qui animent ces vaillants peuples du Nord auxquels il appartient. Pénétré des vertus qui sont le partage de sa race, il se sent la puissance et le devoir d'accomplir de grandes choses ; un chant de bravoure, d'enthousiasme indescriptible, s'échappe de ses lèvres :

Mon âme,
Nous marcherons,
Nous combattrons.
. . . .

Ce chant, cet *excelsior* du héros fils de héros, nous le verrons revenir plusieurs fois dans les livres suivants, comme le refrain de toutes les impulsions héroïques.

Le char s'arrête. Florizel est auprès d'Urgande, Amadis aux pieds d'Oriane. Impossible de décrire cette scène charmante, ni le ravissement des deux amants, ni le tableau de la nature, en si parfaite harmonie avec leurs sentiments.

Nous sommes à la cour du roi Lisvart. Galaor y arrive au moment voulu pour donner un démenti à Garamant. Le sorcier, déguisé en prince d'Afrique, se vantait d'avoir vaincu Amadis. Gandalin survient, et comme il avait échappé par miracle aux ruses de cet infâme, il se fait justice de ses propres mains et sur l'heure. Les deux jeunes gens s'offrent en champ clos à tout venant. Le Roi accepte avec joie le défi. A grand éclat on prépare la lice, et les chevaliers de Lisvart y

sont vaincus l'un après l'autre, lorsque Amadis paraît et réclame son gage de bataille.

Le Roi met trêve à la lutte, et, reconnaissant le Donzel de la mer comme le plus brave et le meilleur des chevaliers, il lui accorde la main de sa fille, à condition qu'il vivra paisiblement à sa cour. Oriane refuse. Elle ne veut pas que son héros renonce à la gloire. Elle lui gardera son amour pur et fidèle, tandis qu'il ira au-devant de nouveaux exploits.

« Le renoncement et les peines voulues »

deviennent ainsi les lois de la chevalerie et du perfectionnement idéal de l'humanité.

Si nous n'avions pas derrière nous de grandes œuvres qui nous ont habitués à l'indépendance du génie, nous aurions quelque peine à suivre l'auteur dans les deux dernières parties de son poëme. Il y donne toute carrière à son imagination, il y accumule ses idées sur toutes choses, fait du passé le présent, poursuit l'action dans l'avenir, afin de donner à ses prédictions une réalité plus sensible, et au merveilleux ajoute le mystique. Le lecteur tâtonnera peut-être dans cette demi-obscurité où se plaît parfois le poëte. Il aura quelque peine à trouver le fil conducteur. Qu'il réfléchisse alors à ces quelques mots que Gœthe écrivait à Zeller, et qui nous semblent pouvoir s'adapter merveilleusement à l'*Amadis* : « Si le *Faust* n'a point trait d'un bout à « l'autre à un état sublime, épique; s'il ne force point « le lecteur à s'élever au-dessus de lui-même, qu'il

« n'en soit plus question. Jusqu'à présent, je pense « qu'une bonne intelligence, un sens droit et clair-« voyant auront assez à faire pour se rendre maîtres de « tout ce que j'ai mis de secret là dedans. »

Dans le premier livre, que nous venons de résumer, l'auteur nous a montré ce qu'est un homme de race blanche, de type parfait, entouré de ses semblables, dans une société fondée par les siens et encore dans l'enfance de son organisation. Amadis lui-même est jeune. Tous les sentiments exprimés sont simples, inhérents à des natures très-homogènes. Enfin, l'impression qu'on en éprouve est une fraîcheur toute printanière.

Au second livre, nous entrons dans la deuxième période de cette même société humaine. Selon la théorie sur les races expliquée précédemment, le mélange ethnique s'est déjà fait sentir. Des métis se sont produits, et parmi eux des êtres tenant de la race inférieure des instincts prédominants de matérialisme et de sensualisme, mais ayant hérité de leurs parents de race aryane, sinon l'honneur et la force, du moins le besoin de la domination. Tandis que le monde a marché et vieilli, Amadis, ses amis et les autres personnages dont l'auteur a fait des types sont restés les mêmes. Ils ont acquis de l'expérience ; l'action et la lutte ont aidé à leur perfectionnement, mais ils n'ont pas vieilli. Un hymne à la joie sert d'introduction à cette seconde partie du poëme. Cette joie, qui résulte de la pureté de la conscience, de la sensation parfaite du beau et du bon, cette joie qui est la compagne des

âmes supérieures et leur donne une sérénité presque divine, n'abandonnera jamais Amadis.

De nouveaux personnages entrent en scène :

Viviane, magicienne;

Merlin, magicien;

Théophraste, empereur;

Diamante, sa fille;

Ayglain, chevalier.

Le rôle principal appartient à Viviane, l'héroïne du roman de Merlin. Viviane est à la fois le type de la femme de sang mêlé et l'incarnation des idées qui ont commencé à battre en brèche la chevalerie. Elle est belle, mais ses yeux et ses cheveux sont noirs; elle a ravi à Merlin sa science magique et se sert de lui pour arriver à la domination. Trop rusée pour ne pas se rendre compte des raisons de la toute-puissance de la chevalerie, elle voudrait aussi s'en faire un moyen pour atteindre à son but. Elle propose donc à Amadis et à ses amis un marché. Elle emploiera ses sortiléges à faciliter leurs efforts. Les grandes vertus, qui doivent inévitablement disparaître avec les temps nouveaux, n'ont plus lieu d'être pratiquées, il suffira d'en garder les apparences. Viviane, pour prix de ses services, demandera aux invincibles chevaliers de partager avec eux le pouvoir. Amadis et les siens refusent ce honteux marché. Cependant l'un d'eux, Ayglain, est séduit par la beauté de Viviane et par la promesse qu'elle lui fait d'une gloire supérieure à celle d'Amadis. Elle l'emmène à Nicée, où un de ses parents règne sous le nom de Théophraste.

Nicée est la capitale d'un État du Bas-Empire, c'est-à-dire d'un État en voie de décadence. Rappelons-nous les lois de la décadence, et les motifs qu'a l'auteur de confondre sans cesse, avec intention, la décadence du monde romain avec celle de l'époque actuelle.

Théophraste est un souverain parvenu, fort vulgaire, mais qui tient à l'apparence de toutes les institutions anciennes et au relief de sa personne souveraine. Viviane, sa parente, son alliée, est devenue la femme d'Ayglain, et le prestige de la chevalerie leur est ainsi assuré.

Un autre personnage important est Merlin. C'est un nouvel exemple de la fatalité de l'hérédité. Selon la tradition fabuleuse, Merlin, « fils d'une nonne et d'un démon incube[1] », renferme en lui l'essence du bien et du mal. Le mal, développé par la passion que Viviane lui inspire, a pris possession de lui, et il se voit condamné à servir l'ambition de cette femme contre Amadis, qu'il révère et qu'il aime. Merlin, magicien, est fort au courant de la science moderne ; aussi une de ses discussions avec Théophraste donne à l'auteur l'occasion de faire, par sa bouche, une amusante parodie de certaine école de philosophie bien connue qui a dénaturé les lois de la sélection.

Théophraste a une fille, Diamante. Elle est artiste ; elle a l'intuition de la hauteur de l'art, de sa glorification par l'amour ; mais elle aussi subit les lois de l'atavisme, et le sang noir et jaune qui coule dans ses veines la fera succomber aux entraînements des

[1] *Les Romans de la Table ronde,* Paulin PARIS. Léon Techener, Paris, 1868. Merlin, p. 25-31.

instincts inférieurs. Elle cherche, comme Viviane, à attirer un chevalier dans le camp de Théophraste, et Galaor tombe dans le filet de ses séductions, en oubliant la fidèle Briolanie. Pourtant Diamante, sous l'influence d'un amour noble, hésite à trahir le jeune homme; après l'avoir perdu elle le sauve, mais après l'avoir sauvé elle le quitte.

Cette scène est un chef-d'œuvre, et le lecteur se demande involontairement s'il lit des vers, ou si vraiment il n'entend pas un quatuor symphonique, tandis que des tableaux d'un coloris éblouissant se déroulent sous ses yeux!

Nous n'entrerons pas dans le détail des luttes entre Viviane et Amadis, ou, si l'on préfère, entre les idées matérialistes et les vertus chevaleresques. La nature subit l'influence de cette lutte. Les fées qui en faisaient le charme disparaissent, et les démons, qui président à la matière, à la pourriture et à la mort, s'insinuent dans toutes ses manifestations.

Les chevaliers amis d'Amadis poursuivent chacun de leur côté leur rêve de gloire. Parceval le Gallois est à la recherche du Saint-Graal. En parcourant les Indes, il devient l'hôte d'un brahmane. Cette rencontre donne lieu à la comparaison de deux doctrines, celle qui montre à l'homme son but suprême dans l'anéantissement de l'être, et celle qui cherche le perfectionnement par le développement de toutes les facultés, par l'action, par la lutte constante pour le bien.

Amadis s'est rencontré une fois avec Ayglain. Ce premier combat eût été à la honte du chevalier trans-

fuge, si Merlin, envoyé par Viviane, n'eût employé la magie pour le sauver. Amadis croit entendre la voix d'Oriane qui l'appelle au secours; il abandonne son adversaire, et, couvert de blessures, se met à la recherche de sa dame. C'est au château de Camalot et en sûreté qu'il retrouve la fille de Lisvart; mais on découvre que les armes qui ont frappé Amadis étaient empoisonnées, et pour la première fois le déshonneur apparaît sous la livrée de l'honneur !

Les chevaliers, qui sont tous là rassemblés, sont emportés par l'indignation; ils jurent de combattre la félonie et l'infamie partout où ils les trouveront, et proclament la guerre. L'orgueilleuse Oriane enjoint à Amadis de revenir vainqueur, car son amour ne peut être que le prix de la victoire.

Amadis sent que le monde va changer, il ne retrouve plus dans la nature cette gaieté qui était si bien en harmonie avec son cœur. Il comprend qu'une lutte acharnée se prépare contre la chevalerie, et qu'il sera impossible de triompher de la fausseté et de la trahison. Il ne saurait manquer à son devoir; son esprit ne sera jamais dompté ni son cœur affaissé : mais il n'est plus sûr comme autrefois d'être vainqueur, et il conçoit la possibilité de perdre le pouvoir. C'est alors qu'Amadis se prépare à la transformation de son être. Il sent que son âme est au-dessus de toutes les fortunes; l'Amour, l'Honneur, la Liberté sont des biens qu'il possède en lui-même, et auxquels aucune puissance ne saurait toucher.

Ayglain, cependant, est humilié de n'avoir échappé

au glaive d'Amadis qu'à l'aide de sortiléges. La gloire que Viviane lui avait promise est loin de lui !

L'enchanteresse appelle à son aide la volupté et les rêves d'ambition pour engourdir ce réveil de l'honneur, elle revêt son époux d'armes enchantées qui le rendront invincible. Les conseils de la magicienne forment tout un code de vilenies qui depuis ont fait leur chemin dans le monde.

Le combat a donc lieu. Amadis voit ses armes se briser dans ses mains, des serpents enlacent ses bras ; il tombe ! Son adversaire pourrait le tuer, mais devant ce héros traîtreusement combattu, Ayglain tremble et n'ose consommer son crime. Il conçoit la honte

D'avoir vaincu sans vaincre et d'être encor vaincu.

Il comprend qu'il y a des gloires au-dessus de la défaite, et des valeurs au-dessus des gloires.

Amadis retourne tristement auprès d'Oriane, mais elle refuse de le recevoir. Ce n'est qu'après avoir été témoin de la défaite morale d'Ayglain que ses yeux s'ouvrent à la vérité, et l'amour, qui devait être le prix de la victoire, devient celui du malheur. Oriane sera désormais la compagne inséparable du héros.

Dans la société nouvelle que les temps ont façonnée, dans une société où la déloyauté a triomphé de l'honneur, il n'y a plus de place pour la chevalerie. Un brouillard méphitique s'étend sur toute la terre et fait disparaître les vieilles demeures féodales, qui s'écroulent dans le vide. Tous les chevaliers se sont rassemblés, accompagnés de leurs dames. Amadis et Oriane se

mettent à leur tête, leurs emblèmes d'honneur flottent sur leurs bannières, les oiseaux héraldiques volent au-dessus d'eux, et ce cortége imposant, précédé de la ménestraudie, passe... A peine si on l'entend, à peine si on le distingue, tant est épais le brouillard qui couvre les plaines. Cependant quelques rares natures éprises d'idéal sont attirées, reconnaissent les héros de leur race, et quittent tout pour se joindre à eux. C'est vers le Parnasse que la troupe sacrée dirige ses pas, et c'est là seulement qu'elle trouvera un asile sûr.

Théophraste, Viviane et leurs complices règnent maintenant sans entraves. Ils sont puissants. Les gloires passées de la chevalerie ne sont plus qu'un souvenir, et cependant ce souvenir seul trouble et humilie les nouveaux maîtres. Ils voudraient l'effacer. Une nouvelle et dernière campagne se prépare.

Les sorciers qui avaient commencé la lutte, les démons de la pourriture et de la destruction qui avaient chassé les fées, ne suffisent plus à ce combat suprême; c'est Ahriman, le génie du mal, l'ange déchu, qui le dirige. Dans un dialogue qui a lieu entre lui et sa conscience (cette scène est d'une majesté qui rappelle les plus beaux vers de Milton), le démon retrace les efforts de sa lutte avec son Créateur, et se vante d'avoir triomphé des enfants de Dieu. C'est lui qui leur a inspiré des désirs monstrueux, qui les a poussés à s'unir à des femmes de races inférieures, et qui a présidé à la dégénérescence de la race qui avait reçu le souffle divin. Il a obtenu ainsi l'écrasement des individualités, le triomphe de la médiocrité, la toute-puissance du nombre.



Ahriman dispose maintenant d'armées innombrables. Ce sont les vaniteux, les impuissants, les traîtres, les bavards, les menteurs et les sots, qui traînent les brutes derrière eux. Les vices et les convoitises sont ses alliés.

C'est aussi vers le Parnasse que cette armée hideuse est dirigée.

Sur la montagne sacrée, étincelante de beauté, enivrée de soleil et de parfums, frémissante encore du séjour des dieux, Amadis, à la tête de la chevalerie parjurée et traquée, se défendra encore.

Les héros et leurs dames ont renoncé à tous les biens terrestres. Ils sont plus unis, plus joyeux qu'ils n'ont jamais été, car les épreuves n'ont pas trouvé leurs vertus en défaut. Ces vertus, au contraire, ont atteint à des hauteurs sublimes. La Poésie, qu'ils invoquent sous le nom de *Dame aux yeux clairs,* deviendra leur compagne, et leur personnalité physique va faire place à une personnalité morale.

Le combat pourtant a commencé. Il est acharné; la haine féroce de Viviane, excitée par Ahriman, entraîne les masses infimes, qui se ruent contre les rochers du Parnasse. Mais la montagne sainte leur est inaccessible. Bientôt l'air est obscurci par la poussière que cette tourbe soulève, les défenseurs du Parnasse ne se distinguent plus, et Théophraste, voyant les vains efforts de ses hordes épuisées, les arrête par ces mots, qui donnent la clef de bien des négations :

Pourquoi tant de travail, d'effort et d'âpreté ?
Calmez-vous, Amadis n'a jamais existé !

Le troisième livre d'*Amadis* a trait à une troisième période de la société humaine, dont nous avons vu la formation dans le premier livre et la décadence dans le second. Cette période sera celle de sa dégénérescence définitive et de sa disparition.

Les personnages que nous avons connus sont les mêmes.

Amadis, Oriane, tous les chevaliers et leurs dames ont, il est vrai, disparu aux yeux des humains, ainsi que les vertus qu'ils représentent, mais ils vivent sur le Parnasse d'une vie plus intense. La fée Urgande est revenue auprès d'eux, et ils goûtent de nouveau tout le charme de la nature.

Amadis est auprès d'Oriane. Il l'instruit de ce qu'elle ignore, et considère l'histoire des contrées où sa race a joué le dernier rôle. Cette histoire, qui forme la trame même du poëme, est celle-ci. Nous la dirons, au risque de nous répéter.

Le monde latin n'était qu'un composé de races hétérogènes, où l'élément noir et jaune dominait, et qui n'étaient unies que par la tyrannie et l'esclavage. Sa puissance fut, comme son génie, empruntée à d'autres nations. Un jour, il tomba sous l'effort facile des vigoureux barbares. Ceux-ci repétrirent le vieux monde, dont le sort était entre leurs mains. Ils repoussèrent Attila et ses hordes jaunes, et sur les ruines de l'Empire romain ils fondèrent une société très-individuelle, pleine de vitalité, qui fut l'honneur du moyen âge. Pendant ces temps glorieux, des héros tels qu'Amadis inspiraient les poëtes, et imprimaient à

l'humanité un élan audacieux qui lui permit d'atteindre à de grandes hauteurs. Mais ces Romains, ces vaincus se sont perpétués dans les bas-fonds de la société. Le mélange des races a élevé quelque peu leur niveau et produit des types comme Théophraste et Viviane. Ces parvenus se sont mis à la place des maîtres légitimes, et ont eu leur règne. Derrière eux pullule l'innombrable race latine; elle a envahi la société, déjà énervée par ses vices et par ses hontes.

Cependant la justice ne peut être un vain mot! Saint Georges, cette fois encore, écrasera le dragon, et Amadis comprend que de grands événements se préparent, que le monde touche à sa fin.

Il descend avec Oriane et Urgande dans les plaines, parmi les humains, afin d'y chercher les secrets de l'avenir.

Viviane leur apparaît vieille et misérable; Ayglain l'a reniée avant de mourir; son enfant est détrôné, et Merlin, qu'elle avait enfermé dans une tombe de cristal, reste mort aussi pour elle. Elle leur dit que Théophraste a été renversé, et bien d'autres souverains après lui.

Amadis se fait conduire à l'antre du vieux Merlin, qui ne vit plus que par sa haine pour Viviane et son mépris pour lui-même. Amadis est le seul qui réussisse à tirer le sorcier de sa torpeur. Par lui, il apprend que le châtiment est proche, et que cette infâme société sera exterminée. Amadis et ses compagnons, auxquels se sont joints Galaor et Gandalin, vont dans la capitale du nouveau monde latin. Ils cheminent invisibles

aux profanes. Leur essence est si pure qu'elle les tient élevés au-dessus du sol. Ils sont ainsi témoins de la plus immonde décadence.

Depuis le règne de Théophraste, les appétits ont été croissant. Les repus de la veille sont renversés par les affamés du matin. Les émeutes ont succédé aux révolutions, c'est la plus basse populace qui devient triomphante, c'est elle qui gouverne et qui élit comme chef le plus misérable d'entre eux, Barabbas.

Parvenu au pouvoir, Barabbas devient tyran. Sa vanité burlesque n'a pas de limites; les raffinements de son luxe égalent ceux des derniers empereurs romains. Il lui faut pour maîtresse une princesse. Il choisit Diamante.

La misérable artiste, que l'amour avait un instant maintenue à une certaine hauteur, est tombée de chute en chute. Elle est maintenant réduite aux hommages d'un Barabbas. Sa soif de parade, sa passion du luxe ne peuvent la distraire d'un invincible ennui.

Mais Barabbas lui-même ne peut se maintenir au pouvoir. Les derniers semblants des institutions anciennes qu'il avait voulu maintenir à son bénéfice sont renversés, la tempête populaire se déchaîne : c'est la brute qui se complaît dans l'incendie, le meurtre, la violation des tombeaux, l'ivresse, la boue; c'est la brute qui hurle, qui rit pendant que les palais flambent, et Diamante danse pour elle !

Des présages annoncent la fin des temps. De l'Océan sortent les débris de l'ancien monde romain : armes, bijoux, instruments de torture que les nou-

veaux Latins accueillent avec transport, car ils se font gloire de leurs ancêtres ; mais la louve, emblème de leurs vices, envoyée par Ahriman, reparaît en même temps parmi les humains, et parcourt affamée les collines et les vallées.

Amadis et les siens planent comme des aigles au-dessus de toutes les misères humaines. Ils voient, ils jugent, ils comprennent tout. Ils sont en proie à une attente poignante, et se trouvent tout d'un coup dans les plaines de Châlons, sur les lieux où Théodoric vainquit les Huns.

Là, des apparitions effrayantes répandent la terreur parmi le peuple. Les atomes des corps tombés sur le champ de bataille se réunissent, reprennent la forme des anciens combattants, s'entre-choquent dans l'espace, recommençant leur lutte désespérée.

Le fléau qui menace la société moderne est celui qui faillit l'écraser à ses débuts, quand les hordes jaunes conduites par Attila furent repoussées par Théodoric.

Les peuples jaunes qui viendront maintenant ravager l'Europe seront les Chinois, et voici les raisons que l'auteur voyait se grouper à l'horizon politique : ces raisons, jointes aux grandes et immuables causes philosophiques et morales de la chute des empires, donnent à ses prévisions la valeur et la force d'une prédiction.

Les conquêtes de la Russie atteignent presque maintenant les frontières chinoises. Il suffit de la moindre occasion fournie par le Czar pour que l'émigration des nombreux enfants du Céleste Empire se porte

vers l'ouest de préférence aux deux Amériques. Cette occasion se présente aujourd'hui. Il est question de ramener le cours de l'Oxus de la partie inférieure de l'Aral jusque dans le bassin de la mer Caspienne, par les voies que les eaux ont suivies dans les premières époques du moyen âge et qu'elles suivaient dans l'antiquité. La conséquence de ces travaux sera nécessairement de rendre leur ancienne fertilité à des régions devenues artificiellement stériles, et par conséquent de rouvrir les anciennes routes d'invasion[1]. Les Russes auront ouvert ces voies, les Russes appelleront des travailleurs, des colons sur leurs immenses territoires inhabités; ayant ainsi acquis d'innombrables sujets de race jaune, ils en feront des armées, et les précipiteront sur l'Europe occidentale. Le poëte nous montre dans son horreur la nouvelle invasion des Huns qui se prépare. Elle sera la fin de la civilisation moderne et le châtiment suprême de ses vices.

Car la race des preux qui ont défendu l'Europe du moyen âge n'existe plus. Les quelques chevaliers qui ont survécu se réunissent pourtant autour d'Amadis. Le héros se met à leur tête, et répétant le chant de bravoure enthousiaste du livre Ier, il leur promet, non pas la victoire, mais la mort dans l'honneur.

Tandis qu'Amadis et les chevaliers se préparent à succomber en défendant les débris d'une patrie qu'ils ont fondée, la foule abjecte, au cœur d'esclave, songe

[1] En 1880, M. de Gobineau fit sous ce titre : *Ce qui se passe en Asie*, un article qui parut, en août 1885, dans la *Revue du monde latin*. Cet article, que l'auteur n'avait pas corrigé et qui fut publié par les soins d'un ami, nous permet cependant de connaître toute l'étendue de ses vues sur ce sujet.

d'avance à se soumettre. La flatterie envers les vainqueurs lui serait facile, et elle trahirait volontiers ses chefs, si elle en pouvait tirer profit. Mais les lueurs de l'incendie annoncent que l'invasion approche.

L'invasion, semblable au typhon qui n'est qu'un composé de particules de matière, et qui pourtant engloutit tout ce qui se trouve sur son passage, a renversé les partisans de Barabbas. L'infamie est enfin châtiée. Le carnage est horrible, et les jaunes, devenus les maîtres, se mêleront à cette population latine dégénérée et produiront des êtres encore plus abjects. La louve parcourt le monde, l'animalité féroce règne partout.

Amadis, Oriane à son côté, tous les chevaliers ont fait des prodiges d'héroïsme, mais les derniers efforts de l'Honneur isolé n'ont pu sauver la patrie. Les héros tombent étouffés sous l'amoncellement de leurs victimes.

Les fées, que l'auteur confond à dessein avec les anges, s'élèvent dans l'éther. Ces formes pures de l'Idéal, quel que soit le nom qui leur ait été donné, ont abreuvé les mortels choisis du divin nectar du prestige ; la race de l'homme qui a reçu le souffle divin n'existant plus, leur mission est terminée sur la terre.

Dans le silence de la nuit, une auréole flotte au-dessus des corps des chevaliers. Héros et saints, ces morts glorieux ont atteint l'immortalité.

Ahriman, accroupi dans la fange, est témoin de l'apothéose d'Amadis et d'Oriane. Il voit que le matérialisme, malgré les ravages qu'il a faits parmi les

humains, n'a pu vaincre l'Idéal triomphant, qui resplendit dans la lumière de la vie immortelle.

Un compte rendu aussi aride peut à peine laisser entrevoir au lecteur la portée de cet ouvrage.

Notre but sera pourtant atteint si ce modeste travail excite la curiosité de quelque penseur sympathique aux idées du comte de Gobineau. Il lira, il sera saisi par le charme du rhythme, sa coloration, son mouvement, son harmonie parfaite avec le sujet. Il comprendra et aimera ce poëme, où l'auteur a versé ses plus vastes, ses plus intimes pensées; il sera indulgent pour quelques négligences et bienveillant vis-à-vis de l'incorrection des derniers chants, que la mort du poëte a malheureusement laissés inachevés.

MHT.

Septembre 1886.

LIVRE PREMIER

CHANT PREMIER

La Douleur de Briolanie.

Je suis le Moyen Age, et j'ai tranché la tête
Du jeune Conradin. Chevaliers et bourgeois,
J'ai fait sur mes bûchers monter les Albigeois,
Au pied de mes donjons j'ai creusé l'oubliette;
J'ai sonné la terreur du haut de mes beffrois,
Et, si l'on veut compter mes crimes sur les doigts,
J'ai versé bien du sang et brisé bien des droits.
Mais j'ai fait arriver, des environs du pôle,
Des flots de conquérants, les premiers des humains!
Le casque sur le front, la francisque à l'épaule,
Je suis venu trouver les derniers des Romains.
J'ai dit à ces Romains (les Romains d'Augustule,
Les Romains de Constant, les Romains d'Avitus!) :
« Çà, race d'avortons, engeance ridicule,
Votre décrépitude a ranci vos vertus!
Puisque vous n'êtes bons qu'à traîner, sur les places,
Les genoux des clients aux pieds des parvenus;
Puisque vous ne savez, féroces populaces,
Qu'élever des faquins pour les renvoyer nus,

Hors d'ici! Quittez-nous les approches du trône;
Nous allons repétrir l'Empire à notre gré;
Rome n'est plus dans Rome, et la Seine et le Rhône
Et le Rhin porteront beaucoup mieux la couronne
Que votre Tibre impur, cent fois déshonoré! »

Je n'ai jamais compris qu'un cercle de murailles
Pour des hommes de cœur enfermât tous les biens;
Qu'avec un mot sonore on s'ouvrît les entrailles,
Ni qu'on tuât ses fils pour ses concitoyens.

Mais j'ai pensé que, moi, j'étais un être libre!
Ne devant qu'à moi seul l'effort de ma vigueur,
Et, pour me conserver dans un juste équilibre
Entre mes passions, je me donnai l'Honneur!

Non! je n'ai pas connu dans mes forêts sauvages,
Sous mes nuages gris, ma pluie et mes frimas,
Cette Religion aux splendides images
Dont la Grèce païenne adorait les appas.

Je n'ai pas vu sortir, de la vague océane,
Cette Anadyomène à la chair diaphane,
Enroulant ses cheveux au marbre de ses bras;
Je n'ai pas vu passer, dans les clartés obscures
De la nuit caressant les toits du Parthénon,
Les coursiers argentés des brillants Dioscures,
Ni le char de Cérès, ni les paons de Junon.
Mais je fus l'allié que se donna l'Église,
Et mon ferme génie, en lui serrant la main,
La pénétra bientôt de l'esprit d'entreprise
Qui traça les sentiers où court le genre humain.

Non! (Et je sens frémir ma lèvre méprisante!)
Non! non! je n'ai jamais, dans l'amphore pesante,
Ciselée à plaisir par un sage ouvrier,
Du falerne écumeux savouré les ivresses!
Aux fêtes de Néron qui m'a voulu prier?
Je n'ai point recherché les transports, les caresses,
Les langueurs, les soupirs d'Apollon couronné
Dans les divins bosquets, séjour de poésie,
Du mystique rameau de la pauvre Daphné!
Buvant de la cervoise et quelque malvoisie,
J'écoutais mes jongleurs. Je n'ai jamais connu
L'hôtesse syrienne, adorable à Virgile,
Qui versait aux passants l'eau fraîche dans l'argile,
Et sous sa treille en fleur, tordant son corps agile,
Le sistre entre les doigts, dansait sur son pied nu!
Mais, dur aux libertins, farouche aux courtisanes,
Et dégageant mes pieds du filet des profanes
Et de mes éperons déchirant leurs appas,
J'ai découvert l'Amour, j'ai montré sa noblesse,
Et de ce qui passait avant moi pour faiblesse,
J'ai fait l'appui du cœur et le pouvoir du bras!

L'Honneur, la Liberté, l'Amour! Voilà les hôtes,
Voilà les trois enfants engendrés de mes reins,
Que j'ai conduits chez vous! Voilà vos souverains!
J'ai péché trop souvent, et j'ai pleuré mes fautes;
Mais ne sentez-vous pas que ce Thébain fameux
Qui le soir de sa mort, vantant sa destinée,
Se donnait pour enfants Leuctres et Mantinée,
Fut moins fécond que moi, sans doute, et moins heureux?

L'Honneur, la Liberté, l'Amour! De la manière

Dont je voulus chanter ce céleste trio,
Je ne me trouvai pas dans la nature entière
Un suffisant théâtre, un suffisant écho.
Un monde merveilleux, montagnes et rivières,
Retentissantes mers, horizons tout en feu,
Forêts, cités, palais, ténèbres et lumières,
J'entrepris hardiment sur le pouvoir de Dieu,
Et créer tout cela ne me fut rien qu'un jeu!
Je voulus des héros aussi grands que mon rêve!...
Je fais ce que je sens, je vois ce que je dis...
Je tiens ce que je vois, je l'ébauche et l'achève;
Mais je n'ai rien trouvé d'aussi grand qu'Amadis!

Un soir, il chevauchait dans un vallon d'Islande
Avec son écuyer appelé Gandalin,
Lorsqu'il vit arriver, au travers de la lande,
Une dame plongée en un profond chagrin.

« Qu'avez-vous? lui dit-il.

— A la forêt prochaine
Demeure un mécréant dont mon père est captif.
Sans pitié pour son âge, il retient ce chétif,
Et la mort seulement fera tomber sa chaîne.

— Gandalin, avertis ce bandit en mon nom!
Qu'il te rende sa proie, et sur l'heure et sans phrase!
Mais si, pour son malheur, il te réplique non,
Dis-lui de prier Dieu, avant que je l'écrase.
— J'y vais.

— Marchez tout droit, et vous verrez sa tour.

— Et tu me rejoindras avant la fin du jour. »

Amadis et la dame, ayant pris sur la droite,
S'engagèrent d'abord dans une sente étroite,
Et sur un sol vêtu d'herbe courte et de thym,
Longèrent un ruisseau contourné d'oseraies.
Ils passèrent un pont d'une arche, et dans les haies,
Les ménages d'oiseaux partageaient leur butin,
La nuit allait tomber, quand sur une esplanade
Une maison parut, logis aérien
Porté sur une double et frêle colonnade...
Des perrons et des fleurs, mais pour défense, rien!

« Madame, votre nid est bien facile à prendre!

— Hélas! vous dites vrai : nous ne pouvions comprendre
Qu'on nous voulût du mal, quand nous faisions du bien. »

Ils entrèrent tous d'eux. Cependant, en sa presse,
Gandalin, galopant, eut bientôt vu la tour,
Qui dominait un roc de sa face traîtresse.
Un silence hargneux s'étendait alentour.
Le donjon se tassait sur sa base croulante;
Les tuiles s'effaraient sur le faîte ébréché,
Et la pariétaire amaigrie et branlante
Traînait partout son bras dans les trous accroché.
L'écuyer de son cor entonna la fanfare.

Un malandrin barbu mit la tête aux créneaux :

« Qui que tu sois, passant, ton mauvais sort t'égare,
Va-t'en! Ce lieu n'a pas d'abri pour les moineaux.

— Qui que tu sois, brigand, descends m'ouvrir la porte!
Le Donzel de la mer, dont je suis l'écuyer,
Vous envoie un défi; c'est moi qui vous l'apporte!
Viens donc me recevoir sans te faire prier.

— Entre! un mieux avisé préférerait la fuite. »

Le seigneur de la tour, assisté de sa suite,
Soupait, et Gandalin, dans la salle introduit,
Vit, sous l'éclat fumeux des torches de mélèze,
Des convives brutaux qui, s'étant mis à l'aise,
Mangeaient gloutonnement et buvaient à grand bruit.

« Entre! cria le chef; que viens-tu nous prescrire?

— Comment vous nomme-t-on, chevalier?

— Garamant.

— On parlera de vous, j'en jure le serment!
Ce que je vous dirai ne vous fera pas rire.
Au nom du Dieu vivant et de sa Trinité,
Le Donzel de la mer, dont je sers la personne,
T'adjure par ma voix et, s'il le faut, t'ordonne
Au péril de ton corps de mettre en liberté
L'homme que tu retiens contre toute équité.

— Voilà parler! je vais maintenant te répondre...
Il faut auparavant que tu boives un coup.
Versez-lui de ce vin!... Et, s'il est de ton goût,
Reverse, sans qu'il soit besoin de te semondre.

— Merci! je bois à tous!

— Merci! Donc tu prétends
Qu'un Donzel de la mer, arbitre de nos temps,
Consent à se mêler de ce qui me regarde!
Ce m'est un grand honneur! Toutefois, prends-y garde!
Je ne suis pas de ceux qu'on trouble dans leurs droits,
Et je ne reconnais ni Dieu, ni lois, ni rois!
Je prétends du débat que tu juges toi-même.
Je suis brave et suis fier, et n'ai point cette humeur
De retirer ma main d'une femme que j'aime
Pour respecter des sots l'impuissante rumeur.
Je veux Briolanie, et je l'aurai! Son père
Me l'a bien refusée, et cela sans raison :
Pour un barbon têtu faut-il qu'on désespère?
Es-tu de cet avis? Je l'ai dans ma prison,
Ton homme! sous la dalle où, vois-tu, mon pied frappe!
Je vais, si tu le veux, relever cette trappe,
Et, dans la profondeur, tu liras bien s'il faut
Se flatter de jamais me trouver en défaut.
Qu'y a-t-il de coupable à ce que l'on attrape,
Soit par ruse ou par force, un prix qui vous convient?
Va! tout ce qui me plaît ici-bas m'appartient!

— Je ne suis pas venu pour disputer. Sur l'heure
Rends-moi ton prisonnier!

— Quoi! sans plus de façon?

— Alors, voici mon gant, et je m'en vais!

— Demeure!

Pour m'insulter chez moi ce n'est pas la saison.
Qu'on saisisse ce drôle!

— Ah! la belle équipée!
Envers un messager user de trahison?
Mais il faudrait d'abord m'enlever cette épée!

— Crois-tu que je veux voir ma famille écharpée?
Étourdi! Dans ta coupe on a mis du poison!...
Le voilà qui chancelle... Il tombe!... Allons! mes braves,
Les menaces d'enfants ne sont pas des entraves!
Non! Vos bras sont restés libres?... Armez-vous donc!
Partons! Et, pour les fous, ni pitié ni pardon! »

Un tumulte accueillit ces paroles mutines:
Les malandrins charmés se levèrent d'un bond,
L'un boutonna son buffle ou laça ses bottines,
L'autre empoigna sa hache, et l'autre, un furibond!
Levant son bras chargé d'un broc vers le plafond,
But, renversant la tête et remplissant sa gorge,
Au salut éternel des moutons qu'on égorge
Et du sot qui les plaint et sur eux se morfond.

Cependant Amadis avait quitté l'armure.
La robe en soie orange avec blanche fourrure,
Et de longs cheveux bruns serrés d'un cercle d'or
Lui donnaient un air doux et peu robuste encor.

« Quels dangers sans profit j'impose à votre zèle!
Lui dit en soupirant la triste demoiselle.
S'il vous faut rencontrer avec ce Garamant,
Vous ne lui pourrez pas tenir tête un moment.

— Madame, espérez mieux. L'homme, je l'imagine,
N'est pas uniquement une inerte machine
Dont les ressorts de chair ne seraient mis en jeu
Que par le sang, les nerfs, les muscles... C'est trop peu !
L'homme vaut davantage, et je crois que la cause
Qu'il veut servir, l'attrait qu'il a pour une chose,
Destinée à le rendre illustre et glorieux,
La naissance qu'il tient d'honorables aïeux,
L'horreur qui le saisit au soupçon d'être un lâche,
L'égalent aux rigueurs de la plus rude tâche.
Gandalin va venir; prenez quelque repos.
Au pis aller, demain, vous verrez votre père.

— Pardonnez-moi, dit-elle, hélas! j'en désespère!
Pour vaincre Garamant, il faudrait un héros. »

Amadis ne dit rien. On se leva de table.
On laissa les crèmes de lait
Toutes seules. Le gobelet
Conserva le vin délectable,
Et l'assiette le mets tranché
Auquel on n'avait pas touché.
Les flambeaux de cire odorante
Restèrent, brûlant sans témoins;
Briolanie alla pleurante
Se renfermer presque mourante,
Avec l'espérance de moins.

Amadis, guidé par les pages,
Traversa de nombreux passages,
Monta d'étages en étages,

Et, finalement, fut conduit
Dans sa chambre, un étroit réduit.

« Voici votre lit, votre chaise.

— Je n'en ai pas besoin encor, ne vous déplaise,
Et ne dormirai pas sans revoir Gandalin.

— Sur le dressoir nous allons mettre
Ce hanap reluisant d'étain,
Où plonge un jet de romarin.
C'est l'hypocras pour le matin.

— Sitôt qu'il reviendra, menez-moi Gandalin.

— Oui, seigneur. Voulez-vous qu'on ferme la fenêtre?

— Laissez le bruit entrer et la lune paraître.
Je verrai, j'entendrai sans doute Gandalin. »

Il s'écoula peut-être une heure,
Peut-être deux, peut-être trois.
Rien ne bougeait dans la demeure,
Ni dans les cours, ni sur les toits.
A peine quelque girouette
Grinçait en détournant la tête,
Et donnait une faible voix.

« Par Dieu! dit Garamant à sa hideuse escorte,
Il n'est pas malaisé de renverser la porte.
Le trou fait, en deux sauts franchissons l'escalier.
En avant, mes furets! Et surtout point de grâce!

Pendant que vous irez partout faisant main basse,
Moi, le maître renard, je cours au poulailler! »

En quatre tours de main la porte était par terre,
Et les bandits posaient les pieds sur le degré,
Lorsque l'étonnement, soudain, les fit retraire.
Un ennemi, l'épée au poing, l'œil assuré...
La plupart des brigands pensèrent à la fuite;
Mais, en regardant mieux, ils se dirent de suite :

« C'est un enfant! D'ailleurs de soie il est couvert!
Sans casque, sans écu, sans brassards ni haubert!
Une épée, et c'est tout! Pauvre garçon! courage! »

Et Garamant riait, raillait, piquait leur rage.

« Montons!

— Montez! il vous attend,
Amadis! » Le manoir entend
Un bruit de fer, un bruit d'enclume.
Aux balcons, aux toits du palais,
Flambeau, falot, torche s'allume.
Demoiselles, servants, valets,
Tout se remue; on pleure, on crie,
Et la belle Briolanie,
Accourant sur la galerie,
En ouvre ardemment les volets.

Elle regarde et d'abord tremble!
Son défenseur, partout pressé,
Rend coup pour coup, mais il lui semble

Trop entouré, trop menacé.
La foule est lâche et, toute ensemble,
Elle va se ruant sur lui.
Elle ébranle ce faible appui.

Ébranle? Non! je faux! Il reste
Inébranlé sur son terrain!
Son œil est sûr et sa main leste;
Son bras est lourd et son corps preste;
Il ne recule pas un brin!
Et devant lui bientôt se forme
Des assaillants un cercle énorme
Qui s'élargit de mieux en mieux.
Et l'on voit, aux clartés douteuses
De tant de lumières peureuses
Et de la lune au fond des cieux,
Que sur les marches descendues
Des statures sont étendues,
Corps découpés, têtes fendues,
Restes des plus audacieux.

Alors, connaissant qu'on l'évite,
Et qu'on recule et qu'on faiblit,
Le jeune homme se précipite,
Torrent qui déborde son lit.
Il frappe à droite, il frappe à gauche;
Il coupe, il tranche, il taille, il fauche
Le gros des pillards qui pâlit,
Et, Garamant donnant l'exemple,
Héliodore de ce temple,
La séquelle entière s'enfuit.

Aux genoux d'Amadis, et tout échevelée,
La jeune demoiselle est tombée en criant :

« Vous m'avez arrachée aux mains du mécréant! »

Mais il lui répondit :

« Mon âme est désolée!
Qu'ont-ils fait de mon Gandalin?
Mon cheval! mon cheval! »

Courant à fond de train,
Les cheveux éventés et l'épée à la main,
Amadis dévore l'espace!
Dans les marais, blessé, chagrin,
Pantelant, plus d'un malandrin
Se musse quand il passe.

Le froid de l'aube qui naîtra,
Quand l'étoile s'envolera,
Vient déjà picoter sa joue;
Quand l'alouette chantera,
Ce qu'il cherche, il le trouvera...
Le sort avec lui joue!

Il aperçoit enfin, au bout de l'horizon,
Une lueur de pourpre, et c'est une maison
Qui brûle!
Il vient plus près, et comme un four
S'entr'ouvre et grésille la tour.
Recule!

Recule! fuis! Le feu s'épand,
Étend
Ses rouges langues contournées,
Quitte une poutre et la reprend,
Et pend
En couleuvres empoisonnées;
Et les pierres, emprisonnées
Depuis des siècles révolus
Dans le mortier qui ne tient plus,
S'inondent
D'une chaleur qui les surprend,
Et vont, gonflant et s'effritant,
Tomber dans le gouffre béant,
Et fondent!

Amadis se jette d'un bond
En bas du coursier qui résiste.
Ici tombe l'espoir, ici finit la piste!
Les éléments font ce qu'ils font.
Ils ne raisonnent ni n'écoutent,
Jamais n'hésitent ni ne doutent,
Et les crimes rien ne leur coûtent.

« Serais-je salamandre, à quoi bon me plonger
Dans ce brasier liquide et prêt à tout changer
En charbons flambants, puis en cendres?
Si Gandalin n'a pu se dégager à temps,
Misérable Amadis, qu'est-ce que tu prétends?
Que te faut-il attendre? »

Ainsi, pris d'impuissance en face du fléau,
Le Donzel de la mer contemplait ce tableau.

Mais Gandalin, souffrant l'effort du narcotique,
Était tombé d'abord dans un coin du donjon,
Et, soit qu'il fût doué d'une force énergique,
Soit que le vin contînt un trop faible poison,
Le jeune homme bientôt eut repris sa raison.
Il se leva tout droit, et, secouant ses membres,
Il se mit à marcher au travers de ces chambres,
Voulant par tous moyens punir la trahison.

Rempli de cette idée, en la salle commune
Il revint; s'éclairant des rayons de la lune,
Il tâtonna le sol et saisit par l'anneau
La lourde pierre assise au-dessus du caveau.
Il la leva.

« Seigneur, dit-il, coup de fortune!
Hâtez-vous de sortir, vous êtes délivré! »

Il guettait la réponse; il n'en reçut aucune.
Alors sans perdre temps, de courage enivré,
Descendant l'escalier plus noir que la géhenne,
Glissant, se retenant, puis roulant, non sans peine,
Il parvint jusqu'au fond du lugubre cachot,
Et trouva sur la dalle un corps à peine chaud.

« Es-tu vivant?

— Hélas!

— Gloire au maître du monde!

— Le secours vient trop tard, rien ne me peut guérir!

— Tu ne resteras pas dans ce repaire immonde!
Fais un effort!

— C'est vrai, je ne veux pas mourir
Ici!

— Je te prendrai, te sauverai, sois calme!
Là! Passe tes deux bras à l'entour de mon cou.

— Le Dieu qui nous créa te donnera sa palme!

— Tu te sentiras bien dehors! Le gazon mou,
L'air piquant de la nuit, le bonheur d'être libre,
A tes membres bientôt rendront leur équilibre.
Partons! »

Longeant les murs, gagnant l'escalier noir,
Gandalin emporta son homme hors du manoir.
Il courut vers un champ, et dans l'herbage humide
Déposa son fardeau, puis, de vengeance avide,
Rentra, comme un lion par un daim provoqué,
Dans le hideux repaire.

Il avait remarqué
Des tisons mal éteints sur un feu de cuisine.
Il les souffla, les prit, alluma les lambeaux
Qui recouvraient des lits ou servaient de rideaux,
Et la flamme jaillit implacable, assassine,
Comme un dragon lançant la mort par les naseaux.

Ravi de son exploit, il revint d'un pied leste,
S'assit près du captif, et, le considérant
Pour la première fois, il lui vit l'œil errant,

La lèvre tremblotante, une pâleur funeste.
C'était un grand vieillard d'aspect majestueux,
Dont la barbe, tombant en anneaux fastueux,
D'une toison d'argent recouvrait la poitrine.
Sur le front se peignait une fierté divine,
Et, dans ce qui restait du regard, un éclat
Qui prouvait un seigneur, un brave homme, un soldat.

« Écoute, mon enfant, je vais mourir. Mon âge
M'avait dû préparer à ce dernier voyage,
Et mon corps affaibli ne pouvait supporter
Le surcroît de labeur que je dus affronter.
Quand j'aurai traversé ma prochaine agonie,
Demande et va chercher partout Briolanie.
Dis-lui : « Ton père est mort, et, tel qu'il a vécu,
« Des justices du Ciel il est trop convaincu
« Pour donner un regret aux chagrins qu'il te laisse.
« Toi seule tu pourrais l'entraîner à faiblesse... »
Il est vrai qu'aujourd'hui ma fille est ici-bas
Bien seule, sans secours... Et si jeune! et n'a pas
Dans ce monde, semé de piéges et d'offenses,
Tous les moyens de fuir et toutes les défenses!
Cependant, au péril quand on veut résister,
Dieu grand est là toujours prêt à vous assister,
Et, ménageant ses coups dont l'imprévu me charme,
Il saisit le méchant aux bras et le désarme,
Si bien qu'à l'instant même où, le pied appuyé
Sur la victime, on rit, le crime est foudroyé!
Adieu... Je veux encor... Mais je sens qu'une nue
Envahit mon esprit... Une force inconnue
M'attire... Je me sens loin du monde emporté,
Et j'aperçois déjà toute une autre clarté!

— Je cacherai sous le feuillage
Ce corps inanimé.
Jamais plus auguste visage!
Plus digne d'être aimé!
Ce qu'il a dit était d'un sage,
Il faut m'en souvenir.
Puissé-je en faire un bon usage
Quelque jour à venir!

« Mais, là, tandis que je travaille
A dépouiller
Et les ormes, et la broussaille,
Et le hallier,
Voici que l'incendie éclate!
Ah! sur l'honneur!
C'est le safran et l'écarlate
Dans leur splendeur!

« Brûlez, brûlez, murs et tourelles!
Tombez, créneaux!
Que de fumée et d'étincelles!
Si les moineaux
Perdent leur nid par cette chance,
J'en suis fâché;
Mais il me fallait ma vengeance,
Et Garamant dans sa puissance
Est bien touché! »

Et Gandalin, riant comme on rit à son âge
(Car il n'est pas plus vieux que son maître),
Il marche à travers champs. C'est un joyeux

Il voudrait rencontrer quelque jeune visage,
Afin de lui conter comment il se sauva.

Il voudrait bien surtout reconnaître la route
Du domaine où le chevalier
A cette heure l'attend sans doute;
Il ne peut pas la débrouiller.

Et, comme, se teignant d'une lueur plus vive,
La voûte des grands cieux, où le soleil arrive,
Commence à rejeter les voiles de la nuit,
Il se trouve aux abords d'une forêt immense.
Le bocage est ici clair-semé, là plus dense.
Les sommets sont blanchis par l'éclat qui commence,
Et les oiseaux bavards s'agitent à grand bruit;
Tandis que sur les fleurs, où la rosée en larmes
Sème avec un souris son attendrissement,
Libellule et frelon vont essayant leurs armes,
Gazouillant le concert de leur bourdonnement.
Gandalin chante aussi :

« Chasseurs, le cor appelle!
Réveillez-vous, préparez-vous!
Animez-vous! La demoiselle,
La mariée et son époux,
Vite à cheval avant les autres,
Donnent l'exemple à tous les nôtres,
Dépêchons-nous!

« Le plus doux lit, les plus beaux rêves,
Ne valent pas cette gaieté,
Ces propos hardis qui sans trêves

Vont retentir de tous côtés!
Je sens, je sens comme ma vie
Dans les grands bois trouve, ravie,
Sa liberté!

« Sur les pas du gibier vivace
Le veneur part et le daim fuit!
Voyez! il court, il saute, il passe,
Et l'épouvante le conduit!
Avant mon corps mon âme entière
A déjà franchi la clairière
Et le poursuit! »

Comme il lançait ainsi sa roulade éclatante,
L'écuyer entendit du revers d'un fourré
Cette réponse provocante,
Et s'arrêta tout effaré :

« Il semblait une abeille,
Il voletait partout;
Il savait à merveille
Les choses de son goût.
Plutôt que de contraindre
Son esprit inconstant,
On le voyait étreindre
Ce qu'il aurait dû craindre
Et qui pliait pourtant.

— Et qui pliait pourtant!

— Sa route dangereuse
Le menait quelquefois

De façon malheureuse
Dans les sentiers étroits.
Toujours de quelque sorte
Il brisait dans l'instant...
Par quel moyen ? N'importe!
La résistance forte,
Et qui pliait pourtant!

— Et qui pliait pourtant!

— Quand il mourut, son âme
Courut au paradis.
« Saint Pierre, je réclame
« Les délices prédits!
« — Vous fûtes trop charmée
« D'un soin moins important! »
Elle entra tout armée
Par la porte fermée,
Et qui s'ouvrit pourtant!

— Et qui s'ouvrit pourtant!
Holà! maître chanteur, où faut-il qu'on vous trouve?

— Ici... dans le gazon où j'ai passé la nuit.

— Salut! Mais je ne sais ce que mon cœur éprouve,
Ni quel dieu, ce matin, jusqu'à vous m'a conduit!
Comment vous nomme-t-on?

— Je ne le cache guère!
Je suis don Galaor, et par toute la terre

Je vais cherchant mon frère,
Le donzel de la mer, Amadis!

— Eh bien! moi!
Je suis son écuyer, Gandalin!

— Sur ma foi!
Je ne pouvais avoir de rencontre plus belle!
Parle-moi d'Amadis! Sa valeur, que fait-elle?
Court-il en ce moment un destin hasardeux? »

Galaor était blond, et sa tête bouclée
Rappelait bien l'Amour. Il avait des yeux bleus,
Où la gaieté brillait à l'audace mêlée;
Et la santé brûlait sur son front généreux.

Gandalin raconta sa dernière aventure
Et tout ce qu'il savait des faits de Garamant.
Galaor, enchanté, s'écria bruyamment :

« Vivons, mon Gandalin, chantons, faisons la guerre!
Bien moins pour le triomphe encor que pour le bruit!
La gloire? en vérité, je ne la cherche guère!
J'aime grimper à l'arbre, il n'importe le fruit.
Oui! marchons devant nous, le rire sur la lèvre!
L'oiseau vole sans but, et tu vois bien la chèvre
S'approcher de l'abîme où le regard la suit?
Elle gravit! que veut cette capricieuse?
Au ras du précipice aller, ferme et joyeuse,
Agaçant le danger mutin qui la séduit.
C'est ainsi que j'entends vivre et mourir... Je gage
Que tu ne trouves rien de faux dans mon langage?

— Votre langage plaît, miroite, brille et luit!
Comme vous raisonnez! j'ai presque aussi votre âge,
Pas de merveille donc si je sens comme vous.
Mais j'aime mon seigneur; je l'admire à genoux!
Adieu! Car maintenant j'ai peur qu'il ne m'attende!

— Comment! adieu? Sais-tu que ton erreur est grande?
Je ne te quitte plus! Marchons! Tu suivras bien
Mon cheval?

— A coup sûr, en regrettant le mien.
En selle, Galaor! et quittons cette place!...
Aimez-vous ce rosier qui de sa tige embrasse
Le tronc gris et puissant de ce hêtre aux bras tors?

— L'aubépine fleurit partout! Vois sur les bords
De cet étang limpide, uni comme une glace,
Les jaunes nénufars nageant silencieux!

— Dans les tranquilles eaux se reflètent les cieux!

— En avant! les forêts, par l'aube matinale,
Ont un charme puissant qui vous tient réjoui.

— Entendez-vous la pie?

— Entends-tu la cigale?

— On ressent en ces lieux un bien-être inouï.

— Plumet au front, fleur sur l'oreille,
Tandis que le ménétrier,

Sur un tonneau, dessous la treille.
Tient sa rote et la fait crier,
Ils dansent et, de passe en passe.
Se rapprochant, puis s'écartant...
Il est bien las, elle est bien lasse...
Plumet et Fleur vont palpitant!

— Il est bien las, elle est bien lasse...
Plumet et Fleur vont palpitant!

— On les regarde, on les excite,
Car ils font très-bien tous les deux.
Le Plumet vient, la Fleur l'évite
Dans un dédale hasardeux.
A la fin voilà qu'il l'enlace...
On rit... elle rougit... pourtant
Il est bien las, elle est bien lasse,
Et les deux cœurs vont palpitant.

— Il est bien las, elle est bien lasse,
Et les deux cœurs vont palpitant.

— Attendez, Galaor! Voici, là, près d'un frêne,
Un paysan dans les sentiers.
Voulez-vous que de lui j'apprenne
Le plus court chemin qui nous mène
A mon seigneur?

— Très-volontiers :
Parle au compagnon, je t'en prie.

— Dis-nous la route du château
Où demeure Briolanie.

— Descendez cette route unie,
Montez au revers du coteau;
Suivez le bord de la rivière,
Vous verrez une blanche pierre
Et, là, vous trouverez le gué.
Ne redoutez rien de cette onde,
Elle est aisée et peu profonde
Même pour le daim fatigué. »

Quand la jeune Briolanie,
Seule, en son palais délivré,
S'était vue, un cœur enivré,
Son cœur troublé, brûlant, navré,
Son cœur à l'angoisse livré
L'avait jetée en agonie.

Celui qu'elle avait à l'abord,
Pour une féminine écorce,
Trop blanc de main, mince de torse,
Supposé sans vertu, sans force,
Et n'ayant couru, sur l'amorce
Du péril, qu'à son plus grand tort;

Celui qu'elle avait, à sa honte,
Méprisé... (ce plus dur des mots
N'est que trop vrai!) c'est un héros!
Elle entend encor les échos
Trahir les cris et les sanglots
De tant de vaincus qu'il surmonte!

Elle n'avait jamais aimé...
Elle aime! elle sent sa poitrine,
Qu'un rayon soudain illumine,
S'emplir d'une ivresse divine...
Elle a peur! elle se mutine
Et résiste au bras enflammé

Du Dieu qui, dominant la Terre et l'Empyrée,
Et jusqu'au fond des mers assurant son pouvoir,
Attire d'un regard sur sa tête adorée
Plus de soumission qu'il n'en veut recevoir!

Et pourtant, et pourtant, cette jeune rebelle
Debout, désespérée au seuil de sa maison,
Résiste avec courage à la voix qui l'appelle
Et retient sans plier sa fuyante raison.

« Amour... Est-ce le nom qu'il convient que je donne
A ce trouble insensé qui s'empare de moi ?
Amour, si tu me prends, Amour, si je m'étonne
Des transports inconnus dont je ressens l'effroi...

« Amour, si tu prétends m'enlever à mon père,
Au devoir, à l'honneur, à ma tranquillité;
Amour, Amour, Amour, si je me désespère,
En découvant ta ruse et ton avidité;

« Amour, perfide Amour, si tu veux me contraindre
Et m'attirer brûlante et me prendre en tes bras,
Tu m'as trop effrayée, il te fallait mieux feindre!
Puisque je te connais, je ne faiblirai pas!

« A tout ce que j'éprouve, au désir qui m'embrase
Je reconnais le gouffre où tu veux m'engloutir !
Tu me saisis de rage, et ton baiser m'écrase,
Mais tu ne devais pas me si bien avertir !

« Je n'affronterai plus le regard qui me brûle !
Je me refuse à voir le bonheur du danger !
Je me sens impuissante, oh ! oui ; mais je recule,
Et dans ton tourbillon je ne veux pas plonger !

« Adieu tout ce que j'aime ! Adieu ce qui m'égare !
Ce qui fait de la vie une immortalité,
Je n'en veux rien savoir ! Félicité barbare,
Délicieux remords, je t'aurai rejeté !

« Sur le sein glacial de la pudeur sans tache,
Sous les pieds de la croix, je vais me prosterner.
La vertu tend son voile afin que je m'y cache,
Et Dieu, sache-le donc ! ne peut m'abandonner ! »

La jeune fille alors s'entoura de sa mante
Et se mit à courir, affolée, et s'enfuit.
Phœbé la caressait d'une lueur charmante...
Elle sembla tomber sur le sein de la Nuit.

CHANT DEUXIÈME

La Colère d'Oriane.

La Peine aime la Peine et ne va jamais seule.
Elle veut qu'une sœur l'aide à tourner sa meule;
Elle appelle à bas bruit la Peine, et fait si bien
Que, de mille côtés, venant à tire-d'ailes,
Comme des étourneaux, comme des hirondelles,
Un essaim de Chagrins, sous des larmes cruelles,
Déserte son logis pour partager le sien.
Un Malheur vous étreint? Cent autres, qui n'ont guère
Le moindre trait commun avec son caractère,
Et lui sont étrangers comme l'autour au loup,
N'en accourent pas moins la griffe envenimée;
Ils sentent de bien loin où gît l'âme entamée,
Et leur bec acéré vient lui donner son coup.

Pendant un mois et plus, se rappelant sans cesse
La mort de Gandalin et marchant au hasard,
Amadis ne voit rien de gai sous son regard.
Il chemine accablé sous le poids qui l'oppresse.

Le ciel reste blafard et l'Océan houleux.
Une plaine de joncs, de marais et de sables,
Quelquefois des bouleaux dépouillés, misérables,
Pliant leurs dos bossus sous un vent orageux!
Au loin, une cabane où pendent des guenilles...
Un cheval efflanqué dans un pré sans gazon;
Des mendiants transis emmenant leurs familles,
Vieilles femmes sans dents, mourantes jeunes filles,
Des êtres que la fièvre emplit de son poison...
Et pas un chevalier, et pas une aventure!
Et rien pour mettre en jeu l'ardente activité
Qui d'Amadis formait l'essence et la nature!
Tout s'étale sordide, aussi creux qu'hébété!
Rien à faire, à penser, à combattre, à soumettre,
A vouloir, à chérir, à haïr, à briser!
Rien! aller devant soi, longtemps, toujours peut-être,
Sans but, et n'arrivant enfin qu'à s'épuiser!

Cependant sur les flots s'allonge une nacelle!
Elle atterrit. Du bord sort une demoiselle
De noir toute vêtue, elle parle au héros
Et le tient arrêté du geste et du propos :

« Que portez-vous pour armoirie ?

— Un cœur fermé d'un cadenas.

— Dès lors je ne me trompe pas.
Chevalier, venez sur mes pas,
Et dans cette barque là-bas
Accompagnez-moi, je vous prie.

Donzel de la mer, écoutez!
Pas d'erreurs ni de faussetés!
Bien que votre dame m'envoie,
Je ne vous promets pas la joie,
Mais de rudes sévérités!

— Soit!... Si j'ai commis une faute,
Sans le vouloir, sans l'avoir su,
Et qu'Oriane, sainte et haute,
Bien avant moi l'ait aperçu,
Ne craignez rien! Sachez d'avance
Que j'en veux faire en conscience
Une plus rude pénitence
Qu'elle ne l'a jamais conçu! »

A ces mots tous les deux entrèrent dans la barque,
Et l'esquif s'élança droit sur la vaste mer.
Nul bras ne le guidait, il faut qu'on le remarque;
Pilote et nautoniers manquaient. Ouverte à l'air,
La voile s'ajustait de façon si précise
Qu'elle ne perdait pas un souffle de la brise;
Pleine, ronde et tendue au vent qui la gonflait,
Elle entraînait la nef, et celle-ci volait.

Les flots troubles et durs, malmenés par les houles,
Roulaient avec un bruit sinistre, et leurs chéneaux
Tout crépitants d'écume allaient comme des boules
Courant l'une après l'autre, ou comme des chevaux
Effrénés, attaquant leurs croupes ruisselantes,
Et lançant vers le ciel leurs crinières branlantes.

L'étendue, enlacée en d'immenses plis noirs

Qui cernaient l'horizon de groupes de nuages,
Était, malgré le froid, grosse de feux d'orages,
Et, comme un cœur humain, soufflait des désespoirs.
La barque s'avançait en dépit des menaces
Multipliant leurs cris au travers des espaces,
Et ne prenait souci d'aucun des embarras
Qui se dressaient, hurlaient, et ne l'arrêtaient pas.

La nuit vint. De la pluie à torrents! Point d'étoiles!
L'opaque obscurité multipliait ses voiles.
Les grondements des eaux redoublaient. Près de lui
Amadis oubliait l'altière demoiselle.
Celle-ci, quand le vent courbait trop la nacelle,
Le cherchait d'une main qui voulait un appui.
Ils ne se parlaient pas. Plongé dans sa souffrance,
Lui ne cherchait pas même un rayon d'espérance,
Puisque les flots, les vents, la femme, le destin,
A l'envi lui faisaient un accueil si hautain.

Pendant quarante jours il vogua de la sorte.
Enfin le temps changea, la brise fut moins forte.
Un matin, se tirant des pourpres de son lit,
Le soleil vint toucher une côte prochaine.
La nacelle courut jusqu'au bord d'une plaine;
Avec la demoiselle Amadis descendit.

« Vous attendrez là que je vienne,
Vous attendrez là, chevalier!
Voyez, par-dessus le hallier,
Un angle de muraille ancienne.
Sous ce vieux lierre épaissi
Que domine un large platane

Vient finir le parc d'Oriane.
Il faudra vous cacher ici.

— C'est bien ! l'attente est longue et dure !
Je me cacherai... j'attendrai !
Encore un peu je souffrirai.
Souffrir est la loi de nature.
Mais après, qu'arrivera-t-il ?

— Tu le pressens, tu l'imagines,
Pis encor que tu ne devines :
Le mépris, la haine et l'exil ! »

C'étaient de méchantes paroles;
Des vérités, des hyperboles ?...
Amadis eut le cœur percé;

Dans ses deux mains il mit sa tête :
La passion est inquiète,
L'amour est bien vite oppressé.

Le jour passa, le soir de même;
La nuit s'en vint, minuit sonna.
O moment d'agonie extrême !
Soudain Amadis frissonna :
Il entendit ouvrir la porte.
Son nom fut prononcé tout bas;
Il se leva, tendit les bras...
Une main petite et peu forte
Contraignit la sienne, il franchit
Le seuil de l'enceinte sacrée,
Et la demoiselle lui dit :

« Marchez sans trop faire de bruit,
Je tiens la retraite assurée. »

La lune à travers les rameaux
Traçait de blanches échappées.
Les dryades et les napées
Murmuraient entre les ormeaux;
Les sylphes commençaient leur danse
Au milieu des tremblants roseaux,
Et pourtant un profond silence
Couvrait la verdure et les eaux.

A peine avait-il fait quelques pas dans l'allée,
Qu'Amadis aperçut une forme voilée,
Blanche, pâle; le sang reflua vers son cœur...
Il voyait Oriane... et son amour prit peur.
Un front pur, des yeux bleus, une bouche sincère,
Pas de sourire vain, aucun effort pour plaire,
Rien qui sentît l'apprêt de quelque fausseté,
Non, rien que l'incarnat, couleur de vérité!
Des cheveux dont la vue inspirait de la joie,
Blonds comme le soleil et fins comme la soie,
Et tordus et tressés sur un cou long et blanc,
En faisaient ressortir l'ivoire étincelant.
Une guimpe voilait des épaules baissées;
Des bras charmants joignaient des mains entre-croisées;
Une taille élancée et mince sous les plis
D'une robe pareille à la robe des lis,
Semblait prête à monter au-dessus de la terre
Où des pieds délicats ne la retenaient guère.

Amadis, approchant, fléchit les deux genoux.

« Pas de ces faux respects, seigneur, relevez-vous !
Que faites-vous ici ? Qu'avez-vous à me dire ?
Sans doute, je le sais, c'est moi qui vous attire !
Eh bien ! oui ! Je voulais tout savoir !... Sans détour,
Répondez ! Amadis, ai-je encor votre amour ?

— Vous l'avez tout entier !

— Tu m'aimes ?

— Je m'égare,
Ne sachant que répondre à ce discours bizarre !
Suis-je donc soupçonné ? Soit prétexte ou raison,
Venez-vous m'accuser de quelque trahison ?
Expliquez-vous !

— Non ! non ! explique-toi toi-même !
Tu viens de l'affirmer ? Tu m'as bien dit : « Je t'aime ! »
Tu m'aimes ?

— Sur ma foi ! je vous aime !

— Par Dieu !

Tu m'as dit : « sur ma foi ! »

— Sur l'honneur ! Est-ce un jeu ?
Sur les Saints ! sur la Vierge ! et mon salut !

— J'écoute !
Après de tels serments, honte à celui qui doute !

— Dès lors, vous me croyez ?

— Non ! je ne te crois pas !
Mais ma joie est complète à t'avoir vu si bas !
Allez, à votre gré, déshonorer vos armes,
Remplir vos nuits de sang, de meurtres, de vacarmes !
Surprenant l'innocent qu'enchaîne le sommeil,
Allez le massacrer d'un sang-froid sans pareil !
Allez, justement fier de votre ignominie,
En parer, en souiller votre Briolanie !

— Briolanie !

— Eh bien ! Je sais son nom ! Mais quoi !
Pensiez-vous le cacher longtemps ?

— Écoutez-moi !
Madame, écoutez-moi, par respect pour vous-même !
Ce dont vous m'accusez est un double blasphème.
Et si j'étais coupable, et je ne le suis pas !
Celle que vous traitez indignement, hélas !
Ne mériterait point pareille calomnie !
Je ne veux point ici louer Briolanie ;
Je la connais à peine et je n'ai pas le droit...

— Te voilà fort discret et surtout bien adroit !
Tu choisis ton moment pour pareille défense !
Il fallait m'épargner cette dernière offense !
J'en ai trop supporté ! Ma bonté t'enhardit !
Va-t'en ! sors ! laisse-moi !... Je te l'ai déjà dit :
Je te chasse, te hais, t'exècre et te méprise !
Tu ne m'imposeras mensonge ni surprise !
Je te vois tout à plein ! Assez longtemps moqué,
Mon cœur te dévisage et te tient démasqué !

Plus un mot! C'est assez! c'est trop! Je te le crie!
Va-t'en! Je te l'ordonne, et même je t'en prie! »

Amadis recula dans l'ombre d'un pas lent,
Cédant devant l'effort horrible et violent
Qu'il ne savait comment repousser. Sa tendresse
Saignante respectait l'erreur de sa maîtresse.
Il atteignit la porte, et, sans savoir comment,
Cet obstacle, entre eux deux, se ferma brusquement,

Oriane sentit s'amollir sa colère.
Elle voulait crier... elle voulut se taire.
Un frisson la glaça jusqu'au fond de ses os,
Et son cœur tout entier se rompit en sanglots.

Cependant le héros avait quitté la place.
Il rongeait comme un frein cette rude disgrâce.
Il allait, il quittait le paradis perdu,
Sans espoir que jamais son bien lui fût rendu.
Souffrant, mais confondu surtout de sa blessure,
Il ne comprenait rien à pareille aventure,
Et, tout en s'éloignant, cherchait à s'expliquer
Quelle fatale erreur l'avait pu provoquer.
Quand l'aurore paraît, il est près d'une ville
Dont tous les habitants s'éveillent. Plus tranquille,
Il entre dans la rue où maison sur maison
S'accumule, alignant des porches à foison.

Les toits grimpent pimpants étalant leurs ardoises;
Partout s'ouvrent déjà les boutiques bourgeoises;
La servante remplit sa cruche du matin
A la claire fontaine, et le vieux sacristain

Fait tinter l'*Angelus* aux cloches de l'église.
Les merciers, les drapiers rangent leur marchandise.
Le marché se remplit de bruyants voituriers.
Amadis va tout droit au coin des armuriers.

« Vous avez des hauberts?

— Oui, seigneur.

— Et des heaumes?

— J'en fournis les comtés, les duchés, les royaumes!
Puis brassards de Milan, lourds glaives de Bordeaux,
Pavois pour la poitrine et mailles pour le dos!

— J'entends me déguiser sous une armure noire.

— Celle que vous voyez ici, dans cette armoire,
Est souple, forte, fine et dure, et l'on verra
Si dessous cet armet quelqu'un vous connaîtra.

— Je prends tout et m'en veux revêtir à cette heure.

— C'est des occasions, croyez-moi, la meilleure.

— Où pourrai-je trouver un cheval de combat,
Mais un cheval puissant, solide et redoutable?

— J'en possède un, seigneur, dont on fait grand état,
Et vous le pouvez voir de suite en mon étable.
Je vous prie, entrons là par cet étroit couloir,
Et prenez garde au pas, car il fait un peu noir.

Nous voici dans la cour. Descendez, je vous prie;

Contemplez maintenant ce coursier de Hongrie :
Croupe large, gros cou, jambes sèches... Par Dieu !
Voyez comme il respire et qu'il a l'œil en feu !

— Sortez-le, que je juge à peu près ses allures.

— Pour charmer des guerriers voilà des encolures!
Qu'en pensez-vous, seigneur?

— Il me plaît. Payez-vous.

— C'est le compte, seigneur. J'embrasse vos genoux. »

La visière baissée, et des pieds à la tête
Tout noir, le chevalier, ferme sur les arçons,
Lance droite, longea la file des maisons;
Il traversa la foule étonnée, inquiète,
Et de cet étranger admirant les façons.
Quand il fut arrivé devant la citadelle,
Il s'arrêta tout court, descendit de la selle,
Et du manoir royal il franchit les degrés.

Il entra dans la salle aux grands piliers dorés,
Où s'étalaient aux murs, sur des tapisseries,
Des chasses, des combats, des écus d'armoiries;
Où pendaient du plafond, à des chaînes d'argent,
Des lampes de métal, richement étamées,
Dans lesquelles brûlaient des huiles parfumées.
Des foules d'écuyers, l'air svelte et diligent,
Sur une table immense et noblement servie
Déposaient le repas du matin, et, suivie
Par des musiciens qui jouaient de leur mieux,

La troupe des seigneurs, s'approchant tout joyeux,
Saluait le vieux roi, qui de sa barbe blanche
Couvrait, à tout le moins, les deux tiers de sa manche,
Et, le coude appuyé sur la nappe, levait
Le hanap au pied d'or dans lequel il buvait.

Sitôt qu'il aperçut de loin son nouvel hôte,
Considérant comme il portait la tête haute,
Le roi Lisvart posa sa coupe devant lui,
Et, d'un air bienveillant, s'adossant sur sa chaise :

« Me viens-tu demander asile ou quelque appui ?
Il faudra que ta cause en tous points soit mauvaise,
Ou vienne disputer un point bien résolu,
Pour que je dise non, car d'abord tu m'as plu !
Malgré ce fer muet qui couvre ta personne,
Quelque chose de franc parle en toi qui m'étonne,
Me charme, me convient; et si tu veux rester
A jamais dans ma cour, je suis près d'accepter. »

A ces mots, dans la foule il se fit un murmure.
Les chevaliers disaient entre eux :

« C'est une injure
Que le roi nous adresse ! Où prend-il, s'il vous plaît,
Que ce nouveau venu soit un homme si rare ?
Lisvart baisse beaucoup ! Son goût devient bizarre.
Comme on lui prouverait son tort, si l'on voulait !
Ce champion masqué n'est pas de forte taille !
Ce qu'il est, qu'il le soit; ce qu'il vaut, qu'il le vaille.
Cherche-t-il un échec ? Il va l'avoir complet !

— Roi Lisvart, chevaliers, et vous, sergents et pages,
Dont je contemple ici les belliqueux visages,
Je vous salue aussi doucement que je peux.
Je parais devant vous comme ayant fait trois vœux :
J'ai juré par le paon, le héron et les dames
D'exterminer partout ces vermines infâmes
Qui, n'osant tenir tête, une arme dans la main,
Au hardi champion debout sur leur chemin,
L'attaquent par derrière avec la calomnie.
Si vous savez quelqu'un de cette compagnie,
Veuillez me le donner à savoir. Je prétends
Que l'on n'a pas le droit d'accuser les absents,
Et saurai le prouver à qui dit le contraire.
Enfin, si quelqu'un veut, et moi je le préfère,
Soutenir que j'ai tort, il m'apprendra les cas
Où l'absent est coupable et que je ne sais pas. »

Il se fait un tumulte. Un chevalier s'écrie :
« Pourquoi nous étaler tant de forfanterie,
Et vous aller commettre avec le genre humain,
Quand un seul adversaire irrite votre main ?
Au cas où le danger ne saurait le séduire,
Dites son nom ; peut-être on peut vous le conduire !

— Comment dire son nom, si je ne le sais pas ? »

Le roi lui repartit :

« C'est un grand embarras !
Des calomniateurs, il en est dans ce monde !
J'estime à tes discours que ta barbe est bien blonde !

Montre plus de prudence, et prends garde à heurter
Ce que ton bras n'est pas capable d'écarter !

— J'ai parlé, je m'y tiens ! Enfin, vaille que vaille,
Je jette à qui le veut mon gage de bataille ! »

Et le gant d'Amadis tomba sur le plancher.

« C'est donc une querelle, et tu viens la chercher ?
Cria le chevalier. Levez cette guenille,
Écuyers ! Plantez-la sur cet épieu qui brille
Au soleil ! Et, s'il la reprend, je veux d'abord
Qu'il en coûte à cet homme un assez bon effort. »

Aussitôt le guerrier dont l'épaisse encolure,
La barbe hérissée et la haute stature
Montraient un champion difficile d'accueil,
Tira sa lourde épée en rougissant d'orgueil.
Mais Amadis lui dit sans ombre de colère :

« Avec toi, mon enfant, je n'ai pas d'autre affaire
Que de te rendre un peu plus souple à la raison,
Et tu vas à l'instant recevoir ta leçon. »
Il le prit des deux mains par le travers des hanches,
L'enleva tout brandi, le souleva des planches
Et, lui faisant monter la longueur de ses bras,
Le lança sur la table en brisant tous les plats.
Ce fut une rumeur terrible dans la salle.
Le roi Lisvart, penché sur sa chaise royale,
Regardait tour à tour et victime et vainqueur,
Et sur sa lèvre errait un sourire moqueur.

Les varlets éclataient de plaisir, et les pages,
Entourant le vaincu, non sans de grands tapages,
L'attiraient avec peine entre leurs bras tressés,
Car il ne s'aidait pas, ayant les reins cassés.

Amadis poursuivit : « Pendant une huitaine,
Je m'offre à tout venant à servir de quintaine.
Je serai chaque jour sur la place, au dehors,
A midi ! Prouvez-moi la vigueur de vos corps ! »

Il sortit. Il reprit doucement sa monture,
S'éloigna sans chercher autrement aventure,
Et tournait vers le bois songeant à s'y loger,
Quand il vit sur la route assez loin s'allonger
Une procession de gens de toute espèce,
Nobles, bourgeois, manants, vieillards, enfants, jeunesse,
Qui, tous, gesticulant et parlant et marchant,
Dans un même dessein allaient se dépêchant.

« Vous plairait-il m'apprendre où vous courez si vite ?

— Nous sommes pénitents d'un très-pieux ermite
Qui nous fait des sermons bien graves et bien beaux,
Car pour les écouter le poisson sort des eaux.
Il parle si drûment des saints et du carême,
Qu'on en reste étourdi, confondu, sot, et même,
Quand il conclut son dire, on admire si bien,
Que l'esprit le plus vif ne se rappelle rien.
Le saint homme, il paraît, nous vient de Compostelle.
Des objets égarés il sait donner nouvelle;
Il procure des fils à ceux qui n'en ont pas,
De l'honneur aux marchands, du courage aux soldats;

Aux femmes, un esprit d'épargne et de ménage.
Il n'ignore de rien !

— Interrogeons ce sage,
Pensa le chevalier. Il doit certainement
Me fournir un moyen d'atteindre Garamant. »

En raisonnant ainsi, le jeune homme s'ajoute
A la foule des gens qui vont montant la route,
Et bientôt, dans le fond d'un vallon très-boisé,
Se montre un ermitage assez bien disposé.

C'était une cabane en grossier clayonnage,
Sans fenètre; une porte, un grabat, une image
De saint Pacôme, un bloc de chène pour s'asseoir,
Un pot brun, voilà tout ce qu'on pouvait y voir.
Rien n'égalait, d'ailleurs, l'air grossier de l'ermite,
Mais, n'est-ce pas ? le ciel à ses fêtes invite
Tel hôte qui lui plaît. Il prend ses favoris
Parmi tels avortons dont il connaît le prix.
Sans donc se rebuter à l'aspect du bon père,
Amadis s'empressa de mettre pied à terre,
Et se tint, la croix faite, en dévot auditeur,
Très-humble et très-soumis, écoutant l'orateur.

Celui-ci releva ses manches, prit haleine,
Bénit les assistants d'une voix forte et pleine.
Mais, tandis qu'ils sont là rassemblés en plein vent,
Avec Briolanie entrons dans le couvent.

Monastère, monastère,
Versets, répons et prière,

Cloche allant, et battant,
Et sonnant au campanile,
Ne font pas le cœur tranquille,
Ne font pas le cœur content.

Monastère, monastère,
Saint repos et règle austère,
Double office et chœur chantant,
Jeûne, carême et vigile,
Ne font pas le cœur tranquille,
Ne font pas le cœur content.

Monastère, monastère,
L'abbesse et la trésorière,
La prieure tout autant,
Ni l'obéissance utile,
Ne font pas le cœur tranquille,
Ne font pas le cœur content.

Ah! quand ce cœur, brûlé de passions malsaines,
Gonflé de plaintes vaines,
Plus et plus qu'assuré de trouver à jamais
Ce qu'il veut embrasser bien loin de sa portée,
Rampant dans les bas-fonds, lance vers les sommets
Sa pensée emportée;
Lorsque ce cœur traîné par les chevaux d'Amour,
Dans l'arène du rêve,
Cent fois en un moment, du chagrin fait le tour,
Recommençant ce qu'il achève,
Et cahoté, jeté, broyé sur les cailloux
De la réalité funeste,

Cent fois aussi comprend, par la douleur des coups,
Que l'Espérance fuit et le Désespoir reste!
Que pourtant l'Espérance, ainsi que ce lambeau
De vie éternisé au flanc de Prométhée,
Dans l'âme révoltée
Se replace toujours et repousse à nouveau,
Que peut sur un tel cœur le calme?... Et le silence,
Avec son indolence,
Comment régnerait-il au milieu de ce bruit
Qui d'abord le détruit?

Briolanie, assise en sa cellule,
Comme elle est rouge et comme sa main brûle!
Comme ses yeux, d'un feu sombre animés,
Ressemblent bien des charbons enflammés!
Depuis un mois, c'est en vain que l'abbesse
L'interrogeant, l'embrasse, la caresse,
La plaint, la gronde ou la veut menacer :
Elle se tait sans vouloir confesser
Ce qui la point, ce qui la mortifie,
Et, par instants, plus pâle qu'une hostie,
Tordant ses bras et semblant trop souffrir,
Quand on la vient tendrement secourir,
Elle s'écrie : « Ah! je voudrais mourir! »

On lui demande assez pour quelle cause.
Elle est venue, ayant encor la rose
En ses cheveux placée adroitement,
Et des pompons dans son ajustement,
Et s'est trouvée, au seuil du monastère,
Le jour naissant, gisante sur la terre,
Évanouie; et, reprenant ses sens,

Après une heure, en des bras caressants,
Pourquoi des pleurs? Pourquoi toute pâmée,
Et retombant sans cesse inanimée,
Puis demandant à gestes absolus
Des psaumes, puis, sitôt qu'on les a lus
Jusqu'à moitié, ne les écoutant plus?

L'abbesse enfin a dit à la prieure :

« La pauvre enfant! Je crains qu'elle ne meure!
Je ne saurais deviner ce qu'elle a,
Ni quel malheur à ce point la troubla. »
Et la prieure, en secouant la tête,
Dit : « Comme vous, je suis fort inquiète.
Qu'a-t-elle fait ou qu'a-t-elle pensé,
Que son esprit soit si bouleversé?
Faisons brûler quatre brins de verveine,
Et commençons ensuite une neuvaine;
J'allumerai des cierges à foison.
Si tout cela ne lui rend la raison,
C'est qu'elle a pris quelque méchant poison. »

Cet embarras troublait les âmes
De la sainte communauté.
Matin et soir les pauvres femmes
Allaient courant de tout côté,
S'interrogeant, parlant sans cesse,
Inattentives à la messe,
Oubliant les élections,
Se fatiguant de telles sortes
Qu'à la nuit, plus qu'à demi mortes,

Elles n'étaient plus assez fortes
Pour chanter leurs dévotions.

Ainsi, quand le mulot s'élance
Dans la caverne des fourmis,
Adieu le travail, le silence!
En un tel cas, tout est permis!
Le mulot fouille, pousse, perce;
Ce qu'il rencontre, il le renverse
Et met le désordre partout.
Mais il pourrait, désastre pire!
Mettant les fourmis en délire,
Ici gagner un tel empire
Qu'au désordre elles prendraient goût!

Vers le trentième jour de ce fâcheux ménage,
On entendit sonner la clochette au dehors.
La tourière accourut, appliqua son visage
Sur le guichet grillé, vit une dame... Alors,
Elle la regarda profondément surprise,
Ne sachant pas pourquoi;
Mais l'étrangère était bizarre, et la sœur grise
En sentait de l'émoi.

La dame était assise
Sur un blanc palefroi,
Si beau que pour un roi
Il eût été de mise.
L'écume blanchissait
Le mors qui meurtrissait
La bouche délicate,
Et cet œil écarlate

Vraiment réfléchissait,
Dans sa splendeur sereine,
L'intelligence humaine...
Et cela vous glaçait!

Le pied grattait la terre,
Non pas brutalement;
Mais ce fier mouvement,
Dans sa façon sévère,
Vous disait d'obéir,
Sans forcer à languir
Cette bête fantasque.
On eût juré qu'un masque
Vous cachait à plaisir
La forme véritable
D'un être redoutable.
Cela faisait frémir.

La dame, sur la housse
De velours brodé d'or,
Bien plus étrange encor,
Impérieuse et douce,
Avait de grands beaux yeux,
Perçants et radieux,
Ouverts à fleur de tête,
Dont la splendeur parfaite
Vous rappelait les cieux...
Et la bouche ironique!
Oui, mais un charme unique
La dépeint encor mieux!

Sitôt qu'elle parla, je crois que la converse
Eut grand'peine à ne pas tomber à la renverse,

Tant le son de sa voix lui parut singulier.
On eût dit qu'un serpent sifflait dans le hallier,
Qu'un merle répondait, qu'un souffle de la brise
Réveillait tout à coup les orgues dans l'église,
Et qu'à travers les airs il courait des accents
Célestes, enchanteurs, mais qui troublaient les sens.

« Inconnue,
Mal venue,
Tu me vois, tu me vois!
C'est la nue
Si menue,
Retenue
Par des lois
Que vous autres,
Non les nôtres!
Ignorez,
Qui m'apporte
A ta porte.
Ouvrez-la donc! Ouvrez!

« Quelle crainte
Est empreinte
Dans tes traits effarés?
Que l'abbesse
Tôt se presse,
Accourez, accourez!
Ta serrure,
Je te jure,
N'est pas dure,
N'est pas sûre!
Par degrés

Elle cède,
Et sans aide,
Vous m'aurez!
Je suis, c'est la vérité nue,
Urgande la Déconnue!
Courez! »

Et le coursier railleur de la puissante fée
Sauta!... L'air s'imprégna d'une tiède bouffée
Des parfums du printemps!
Et la porte massive
Sur ses gonds palpitants
D'elle-même s'ouvrit toute grande, et, moins vive
Que morte, la tourière, allant comme le vént,
Cria :

« La fée Urgande envahit le couvent! »

On n'avait pas le temps de querir les bannières,
Le goupillon non plus, ni non plus l'encensoir.
Dès lors, on eut recours à d'accortes manières.
Et l'abbesse accourut, sans doute au désespoir,
Mais tâchant de son mieux de montrer bonne mine.

« Madame, vous voulez me parler, j'imagine?
Nous ferez-vous l'honneur de souper avec nous?
On vous a fait attendre, et j'en suis bien chagrine;
Mais tous les valets sont coutumiers de ces coups!
Daignez ne pas vous mettre en un trop grand courroux!
Vous boirez bien sans doute un doigt de malvoisie!...
Avec un craquelin?... Qu'on apporte un fauteuil!
Commandez, ordonnez à votre fantaisie!

Nous vous faisons vraiment un trop petit accueil!
Ce n'est pas, croyez-le, par le péché d'orgueil!
Et je ne saurais trop m'abîmer en excuses!

— Abbesse, tu t'abuses!
Je ne veux pas ton vin,
Ni ta peur, ni tes ruses,
Ni fauteuil, ni coussin!
Beau coursier, ma monture,
Entends-tu la verdure
Qui germe aux environs?
Calme-toi! nous irons,
Avec Briolanie,
Sur la plaine infinie,
Où nous l'emporterons!

— Ah! si je comprends bien vos paroles, Madame,
C'est ma pauvre affligée à qui songe votre âme!
Que c'est de charité! Prenez-la, gardez-la!
Peut-être vous savez ce qui la désola?

— Dis-moi ce que j'ignore,
Et non ce que je sais!
Je me rappelle encore
Les bois où je passais
Quand, aujourd'hui chenue,
Ta tête alors bien nue
Dormait dans ton berceau,
Et que ta jeune mère
Ne rêvait que chimère
Pour son enfant nouveau.

« Briolanie! Écoute!
En route!
Redoute
Des chagrins insensés!
Assez!
Trop jeune,
Le jeûne
Ne te vaut rien!
Ton bien,
C'est vivre,
Et suivre
Mon avis, non le tien! »

Briolanie était descendue, et la troupe
Des sœurs vit le coursier l'enlever sur sa croupe.
La fée eut bientôt fait d'entourer de ses bras
La taille de l'enfant qui ne résistait pas,
Et devant que l'abbesse eût fait sa révérence
Elle avait disparu, sans lui dire au revoir.

« Chantons un *Te Deum* pour notre délivrance,
Car nous allons souper tranquillement ce soir! »

Urgande galopait avec Briolanie,
Quand, au détour d'un bois, sur la pelouse unie
Que formaient des gazons de jacinthes semés,
Parurent à leurs yeux, chantant, très-animés,
Riant à grands éclats, deux jeunes hommes d'armes
(Déjà Briolanie avait séché ses larmes).
L'un était bien monté sur un coursier flamand;
L'autre marchait à pied, mais très-joyeusement.

CHANT TROISIÈME

Urgande la Musicienne.

La nuit venait. Ouvrant tout grands ses bras énormes,
La nuit engloutissait les couleurs et les formes,
Et l'on entrevoyait sur un roc escarpé,
Le front entre les mains, dans ses robes drapé,
L'enchanteur Agolant. Il est vieux, sale, horrible;
Il tire vanité de son aspect terrible;
A ses pieds est un livre effrayant aux humains.

Ses livres! ce ne sont que volumes sordides,
Qui laissent échapper de leurs fermoirs rigides
Des lambeaux lacérés de hideux parchemins.
On n'y découvre rien que des lignes bizarres,
Caractères tordus, lettres et points barbares,
Ouvrages dangereux de hideux nécromants;
Des cercles, des carrés, des rhombes, des triangles
Portant des chiffres peints à chacun de leurs angles,
Qu'on ne regarde pas sans des frissonnements;
On y contemple encor, supplément de lumières,
S'alignant, se suivant sur des pages entières,

Les portraits révoltants d'animaux chevelus,
Ou qui n'existent pas, ou qui n'existent plus.

Il était assis sur la pierre
Avec un chacal, un hibou.
Le chacal rôdait par derrière,
L'oiseau perchait sur son genou.

« Maître, dit ce dernier, mon maître,
Bien loin, très-loin mon œil pénètre!
J'y vois clair à travers la nuit!
Voilà, dans un autre hémisphère,
Contre toi ce qu'on prétend faire :
Beaucoup de mal, beaucoup de bruit!

— Créature infime, qu'importe?
Que viens-tu troubler de la sorte
La rêverie où je me plais?

— Je sens, dit le chacal, qu'un homme,
De ces gens-là que ta voix nomme
Parmi tes affidés valets,
Répand son sang d'une blessure
Que je voudrais lécher, j'en jure,
Plutôt que le sang des poulets!

— O bête vorace et menteuse,
Qu'ai-je à faire à ta soif honteuse?
Laisse les mortels s'égorger! »

Le hibou siffla : « Quel outrage!
Garamant expire en sa rage! »

Le chacal dit : « J'en veux manger! »

Agolant, relevant la tète,
Prend le grimoire et le feuillette
Très-promptement, très-vivement.
Sur une page son doigt pose :

« Ils ont raison! Je vois la chose!
Mais, par le magique élément!
Attendez-moi là, l'un et l'autre!
Hé! mon dragon!... Comme il se vautre,
Le monstre impur, dans le bourbier!
Accours, maudit!... ouvre ton aile! »

Et, d'un seul bond, il est en selle
Sur le stryge, le noir sorcier!
L'animal allonge une tête
Hideuse, cornue, et s'arrête
Avec son gros œil impudent,
Et son crochet au lieu de dent.
Il secoue une vaste crête
Et son crin rougeâtre abondant.
Il étend quatre griffes plates,
Issant d'épaisses omoplates
Au corps, au ventre se soudant.
Il déploie une immense queue
Et verte et violette et bleue,
En quatre flèches se fendant
Et comme serpes se tordant;
Il étend sa grande aile nue,
Membrée, onglée, et dans la nue
Maître et dragon vont se perdant.

Oriane, au matin, était à sa toilette.
Dans un bassin d'argent elle plongeait ses mains.
On essuyait son front d'une blanche serviette;
On étanchait ses pieds moites de l'eau des bains.
Le peigne séparait, lissait sa chevelure,
Si longue, crespelée et de couleur si pure
Que le front du soleil était moins éclatant.
On nouait de rubans bleus, sous un diadème,
La tresse contournée, et que Dioné même
Aurait pu jalouser, n'en ayant pas autant.
Ensuite, sur le cou pendirent des turquoises
Avec des diamants et des perles chinoises;
Sur les bras on ferma des bracelets d'émaux,
Où l'artiste avait mis, en couleurs sans pareilles,
Des limiers saisissant des loups par les oreilles,
Et des fleurs s'enroulant parmi les animaux.
On choisit une robe en pourpre de Byzance,
Brodée en or moulu, garnie en suffisance
De martre zibeline aux chatoyants reflets,
Avec une ceinture en lourde orfévrerie
Où s'incrustaient l'opale et les rubis balais,
Sans y vouloir compter mainte autre pierrerie.
Un long voile attaché sur le royal bandeau
Enveloppa la tête et déroba la joue;
Enfin de blancs souliers d'un beau cuir de Cordoue
Embrassèrent les pieds, chefs-d'œuvre du tableau.

Tenant contre son sein un livre de prière,
Oriane sortit pour aller au moutier.
Ses suivantes, les cils baissés sur la paupière,
Allaient la précédant dans le même sentier.
Elle entra dans l'église; à genoux, les mains jointes,

Le front baissé tout bas, elle fit l'oraison.
Le silence régnait dans la sainte maison,
Et ceux qui remuaient y marchaient sur leurs pointes.
Après l'*Ite, Missa,* la princesse alla voir
Le roi, comme c'était chaque jour son devoir.

« Ma fille, arrivez donc en apprendre de belles!
Sachez qu'un chevalier, dès l'aurore, est venu
Qui nous a fait apprendre, en restant inconnu,
De nouvelles façons pour chercher les querelles!
Voilà ce qu'il a fait!... »

Et, tout d'un trait, le roi
Raconta fort au long son matinal émoi.
Il lissait, en riant, sa barbe floconneuse.

Oriane, d'abord, à ces faits si hardis,
Dont les menus détails la rendirent songeuse,
Sans un bien grand effort reconnut Amadis.

Est-ce que, du moment où sa fierté colère
Avait si brusquement exilé le héros,
La fille de Lisvart avait senti se taire
De son bruyant chagrin les déchirants échos?
Avait-elle, la nuit, pu clore la paupière?
De la moindre espérance aperçu le rayon?
Est-ce qu'à son insu, mainte larme trouvée
N'avait pas sur sa joue apporté son sillon?
Savait-elle qu'au jour elle s'était levée?
Avait-elle connu la main qui l'habillait?
Avait-elle écouté quatre mots de la messe?
Du Ciel compris l'avis, le blâme ou la promesse?

Ou senti seulement qu'elle s'agenouillait?
Non! mais lorsque son père, éveillant son oreille,
Lui montra tout à coup l'image sans pareille
D'Amadis, aussitôt, se retrouvant partout,
Elle saisit la vie et se remit debout.

Elle voit les guerriers dont chacun la regarde.
Alors, se maîtrisant au mieux, elle prend garde
De ne rien prononcer qui ne soit de son choix,
Et, quand elle en est sûre, elle élève la voix :

« Sire, un tel chevalier que vous l'osez décrire
Par sa témérité montra trop de hauteur,
Et je n'aperçois pas qu'il soit moyen d'en rire.
S'il peut impunément se montrer l'insulteur
De tous vos champions, s'il faut que tout lui cède,
Votre gloire à ses pieds s'écroule sans remède,
Vous n'êtes devant lui qu'un triste serviteur!
Pour moi, qui ne saurais accepter un outrage,
Pensez-vous que jamais on retrouve ma main
Dans celle d'un autre homme inférieur en courage?
Je ne le voudrai faire aujourd'hui ni demain! »

Le roi lui répondit :

« Je sais bien qu'une dame
N'a pas de patience, et le moindre hasard
La jette hors de raison. Il faut garder le blâme
Pour telle occasion qui peut venir plus tard.
Les armes, mon enfant, sont choses journalières.
La victoire n'est pas mariée au plus fort.
L'insolent inconnu qui nous cause du tort

Ne sait cependant pas nos paroles dernières.
Ce matin, ni Gauvain, ni Lort, ni Mériadus,
N'étaient là! Ni Baris! ni tes cousins non plus!
Demain ils y seront!

— Non! reprit Oriane,
Je connais mes cousins et Mériadus et Lort.
Leur audace est mondaine et leur vertu profane.
Ils ne sauraient mener votre barque à bon port!

— Eh bien! reprit le roi se mettant en colère,
Si l'explication n'a pas l'heur de te plaire,
S'il faut que de nous tous l'étranger soit vainqueur,
J'en jure par le chef Joseph d'Arimathie!
Et ne m'affronte pas de ce regard moqueur!
Tais-toi! Je ne veux pas la moindre repartie!
Un pareil chevalier, si terrible en ses coups,
Me convient pour mon gendre et sera ton époux! »

La princesse abaissa son voile sur sa face:
Chacun imagina qu'elle cachait des pleurs,
La honte, le chagrin. En silence on fit place;
Et les gens abusés plaignirent ses douleurs,
Tandis qu'elle rentrait chez elle avec sa suite.

Cependant Amadis, dans la foule perdu,
Écoutait le sermon que prononçait l'ermite.
Il n'avait ouï jamais rien de si bien rendu.
J'ai dit l'étonnement profond du populaire;
En vérité chacun y comprenait fort peu.
Mais, au fond, la doctrine en était exemplaire,
L'éloquence accablante et la morale claire;

On y touchait du doigt la science de Dieu.
Amadis savoura jusqu'au bout l'homélie.
Et quand *Amen* fut dit et que l'on s'en alla,
Il laissa s'écouler les gens jusqu'à la lie,
Et, sans bouger d'un pas, lui-même resta là.
Alors, du béat père en s'approchant :

« Messire,
Lui dit-il, je voudrais assurément savoir
La meilleure façon de faire mon devoir.

— Mon fils, puisse le ciel à tout bien vous induire!
Vous serez, à coup sûr, très-facile à conduire.
Vous êtes chevalier, et voici mes leçons :
Beaucoup de modestie, encor plus d'oraisons;
Un très-ferme propos contre les injustices;
Aux pauvres du Seigneur rendre de bons offices,
Et punir sans pitié toutes les trahisons.

— J'y suis enclin, mon père, et je voudrais sur l'heure
(Car la pratique, en tout, est la chose meilleure)
Apprendre le détail de quelque occasion
Où je pourrais valoir par ma dévotion.

— Il en est, mon cher fils, il en est une forte!

— Exposez-la, mon père, et je veux faire en sorte
De gagner au plus tôt votre absolution.

— Mon fils, il est un lâche, un traître dans le monde,
Un maudit, un méchant, un scélérat immonde,
Un monstre venimeux comme un léviathan,

Souillant la terre plus que l'autre l'Océan;
Il pille les maisons des meilleures familles,
Meurtrit leurs serviteurs; certes, bon an, mal an,
Leur cause plus de mal que le pire ouragan;
De leur chaste propos il détourne les filles;
Il semble qu'en secret il ait pris le turban!
Il ne respecte rien, pas même le pauvre homme
Qui vous parle et qui fut brisé par ce satan.
L'infâme! il m'assassine, et je vous prie en somme
D'exterminer ce tigre et ce mahométan!

— Mon père, je le veux! Sachons comme il se nomme.

— Cher enfant de mes yeux, certain du paradis,
Ce n'est que le Donzel de la mer, Amadis!

— Et vous, n'êtes-vous pas Garamant, faux ermite? »

En prononçant ces mots, il le prit, mais si vite,
Par la barbe, que l'autre en resta consterné,
Stupéfait, interdit, ahuri, fasciné.

« Ma barbe, mon cher frère, est comme l'eau bénite,
Ne la profanez pas! »

Mais Amadis tirait,
Bousculait l'hypocrite, et celui-ci jurait,
Criait, se démenait, se jetait en arrière,
Cherchait à ramasser un bâton, quelque pierre,
Pour en frapper aux yeux son terrible agresseur.
Rien ne faisait! C'était son heure, la dernière!
Le sang montait aux yeux du malheureux pécheur,

L'étouffait, et, la main qu'Amadis avait libre
Le serrant à la gorge, il perdait l'équilibre
Et tombait, quand, soudain, le héros à son tour
Eut un étonnement qui ne fut pas minime.

La grotte s'entr'ouvrit du bas jusqu'à la cime.
Un éclair aveuglant cingla dans le grand jour,
Et, pareil au glaçon qu'étreint une fournaise,
Garamant se fondit sous les regards ardents
D'Amadis, qui, surpris et fort mal à son aise,
Ne tint plus dans ses doigts que des brins de chiendents;
Mais le louche coquin n'était plus là dedans.
Et comme le Donzel, perdant son avantage,
Fouillait partout des yeux les coins de l'ermitage,
Il se trouva lui-même entouré d'un nuage
De fer, et si puissant que, malgré qu'il en eût,
Il en fut emporté, puis d'un coup disparut.
Il disparut, et rien ne conserva sa trace.
Garamant d'un côté, de l'autre le héros,
S'en allèrent volant au travers de l'espace,
Aussi prompts que l'éclair allumant ses carreaux.

Ce que devint le fourbe, on l'apprendra peut-être
Quand viendra le moment de le voir reparaître;
Mais pour le chevalier, il est bon de savoir
Qu'après avoir roulé, dans son nuage noir,
Un temps dont la longueur ne se peut reconnaître,
Il se trouva lancé, couché tout de son long
Sur une dune molle, un amas de sablon,
Dans un pays nouveau pour lui, tout près de l'onde
D'une mer étendue et bleue, et peu profonde,
Dont les rivages verts, entourés d'orangers,

Peuplés de papillons et d'oiseaux étrangers,
Touchaient aux derniers troncs d'une forêt ancienne;
Et c'était le pays de la mer Caspienne.

A propos de forêts, il convient qu'on revienne
A celle où, tout à l'heure, Urgande allait menant
La douleur de Briolanie.
Elles avaient dans un tournant
Rencontré deux garçons venant,
Comme j'ai dit, de compagnie.
Ces deux garçons, l'un à cheval
Et l'autre à pied, d'un pas égal,
Marchaient sur la pelouse unie
Et gazouillaient à l'unisson
Les derniers vers d'une chanson
Toute charmante d'harmonie.

C'était, on n'a pu l'oublier,
Galaor avec l'écuyer
De son frère; et quand tous deux virent
Les dames et leur palefroi,
Ce ne fut pas sans quelque émoi,
D'autant que ces dames sourirent.
Ce leur fut l'effet d'un parfum
Ou d'une subite lumière
Qui, par un hasard opportun,
Venait réjouir la clairière.
Leur esprit tout surexcité
N'eut le temps ni la volonté
De célébrer leur découverte;
Ils restèrent, d'un même accord,

Le pied fixé, la bouche ouverte,
Dans une sorte de transport.

« Eh bien, qu'avez-vous ? Que vous semble
De la chance qui nous rassemble ?
A mon aspect est-ce qu'on tremble ?
Inspirons-nous chagrins, frayeurs ?
Vous paraissé-je redoutable ?
Ma compagne est épouvantable ?
Vous connaissez plus belle, ailleurs ?

— Salut, dame, et vous, demoiselle,
Salut ! Et toi, coursier, salut !

— Vous y mettez bien peu de zèle !
Décidément j'ai l'air cruelle,
Mauvaise grâce sur ma selle,
Ou dans les yeux une étincelle
Qui, bien loin qu'elle vous appelle,
Au premier coup d'œil vous déplut !

— Oui, je me sens troublé, madame;
L'étonnement remplit mon âme.
Ah ! Gandalin ! j'ai le soupçon
Que je chancelle en ma raison
Au moment où je la regarde !

— Ah ! Galaor, tous mes esprits
Par ce feu follet sont surpris !

— Je vais te brûler, prends donc garde !

— Nous sommes pourtant rassurés!
Vous êtes la vapeur des prés,
L'ombre des bois, le chant des sources;
Le bourdonnement des grillons,
Le battement des papillons,
L'éclat des fleurs, le bruit des courses
Que sous l'herbe fait le mulot;
Vous êtes le fil de la Vierge
Qui flotte en l'air par ce temps chaud!
Croyez que je ne suis pas sot!
Un ver luisant n'est pas un cierge!
Et je vous dis, sans autre mot,
Que si vous êtes une fée
Jeune, pimpante et bien coiffée,
A laquelle il ne manque rien,
Tous les deux, nous le voyons bien!

— Puisque vous avez, dit Urgande,
Une bonté pour moi si grande,
Prouvez-le-nous d'autre façon,
Ma compagne vous le demande,
Et reprenez votre chanson. »

Alors, comme une harpe à la flûte accordée,
Les voix des deux amis n'eurent qu'un même son :

« Sur la cime d'un pin par la foudre émondée
Brillaient les diamants de la dernière ondée,
Et le bouvreuil sifflait :

— Ce n'est rien, disait-il, que ta mésaventure;
Nous avons tous eu peur, vieux pin, dans la nature,
Tant que le vent soufflait! »

Urgande poursuivit le chant qui s'exhalait :

« L'oiseau cherchait pâture,
C'est tout ce qu'il voulait!
Tu crois qu'il consolait
Le pin de sa blessure?
Il venait, s'en allait,
Frétillait et volait
Avec sa géniture;
L'arbre s'échevelait,
    Branlait,
    Croulait
Sa puissante stature;
La séve étincelait,
    Filait,
    Roulait,
    Coulait,
Blanche comme du lait,
Jusques à sa ceinture;
La pluie en long filet
Mouillait et ruisselait,
Et gonflait et collait
La feuille à l'aventure;
L'orage qui hurlait
Ailleurs, amoncelait
Ailleurs, accumulait
Ailleurs, et martelait
Ailleurs, comme il voulait,
Un sourd murmure;

« Les cieux calmés rouvraient leurs pâles profondeurs.
J'en sais plus que vous tous sur ces vivants mystères!

Les étoiles traçaient en brillants caractères
Mille récits de leurs splendeurs! »

Comme la voix d'Urgande éclatait en roulades,
Agile, pénétrante et pure! Et les échos,
Au long ravissement des joyeux camarades,
Dans les creux des grands bois répétaient tous les mots.
Ils les répandaient tous jusqu'au fond des clairières,
Afin que la forêt en goûtât les appas,
Et les tribus d'oiseaux se rassemblaient entières
Pour apprendre à chanter comme on ne le sait pas!
Galaor, entraîné par une telle amorce,
Regardait Gandalin qui, pris de douce force,
Pleurait en adorant ces magiques accents.

Urgande s'écria : « Le charme que tu sens,
Le plaisir sans pareil que vous fait la musique
A tous deux, aux forêts, à ces oiseaux surpris,
Est comparable à l'aigle imposant, magnifique,
Emportant Ganymède aux célestes lambris.

« Pourtant, sachez-le bien : non! mes sœurs, non! moi-même
Nous n'avons pas du chant atteint le point suprême,
Et le ciel ne veut pas que la nature encor
Possède les joyaux les plus fins du trésor!
Quand le monde vieilli, dans sa maremme impure
S'en ira piétinant, débile créature,
Sur sa face amaigrie étalant tous les fards,
D'un terreau croupissant naîtront les nénufars,
Et pour vous remplacer les grandeurs méconnues,
La lyre, astre nouveau, montera dans les nues!
Regardez! Écoutez! Si l'ancien écheveau

Est tranché par la Parque, il s'en trouve un nouveau
Où s'entremêle encor l'azur et l'écarlate!
Et n'entendez-vous pas quelle fanfare éclate ?
Glück ressuscite Orphée, et voilà Don Juan
Soufflant dans tous les cœurs un sublime ouragan.
Hændel, par son audace aux héros dérobée,
Fait, dans Juda vainqueur, triompher Macchabée,
Et l'univers, charmé, stupéfait, délirant,
Voyant naître Weber de Mozart expirant,
Comblé, ravi, buvant délice sur délice,
Ne pouvant détacher sa lèvre du calice,
Et ne consentant pas qu'Apollon reste court,
S'abandonne aux transports du gigantesque sourd!
Ame immense, génie insondable et magique,
Titan des Amphions, incomparable, unique,
Et qui n'a de faiblesse, en ses divins ébats,
Que d'être seul au monde à ne s'entendre pas!

« Puis, tel qu'après la voix du terrible Isaïe,
Dans les camps d'Israël tomba la prophétie,
Tout semble terminé; cependant rit toujours
Le barbier confident des frivoles amours;
Mais on craint de rester sans chaleur, sans lumière.
Le chant s'est dépouillé de sa verve première;
Le silence n'est plus rompu que par moment;
Le doigt court, affaibli, sur l'auguste instrument.
Alors, mes enfants, c'est la chevalerie
Qui revient et prend soin de la plante flétrie.
Quels sublimes concerts!... Les grottes du Taunus
Pressent le ménestrel dans les bras de Vénus!

« Mais c'est assez nous perdre en choses si lointaines.

Voici de l'eau courante aux pieds de ces grands chênes;
Aidez-nous à descendre, et ma compagne et moi,
Et je causerai mieux que sur mon palefroi. »

Aussitôt fait que dit. La fée avec la dame
Sur le gazon touffu prirent place à l'instant,
Et l'herbe où se mêlaient le trèfle et le dictame
Disparut sous les plis de leur manteau flottant.
L'entretien, tout d'abord, se reprit en ces termes :

« Depuis que vous allez, courant de lieux en lieux,
Qu'avez-vous fait, étant des compagnons si fermes ?
Vous, seigneur Galaor, daignez tourner les yeux
De mon côté... Vos soins troublent Briolanie.
Vous n'avez pas vécu sans remuer les bras,
Sans rechercher un peu de gloire et des combats ?

— Je mérite de voir mon audace punie,
Repartit Galaor; mais bien innocemment,
Demoiselle, j'ai pu risquer de vous déplaire.
Très-loin de le vouloir, je souhaite au contraire...
Si par quelque moyen...

— Trêve de compliment,
Dit Urgande; parlez, quand je vous interroge.

— Madame, tout conteur déroge
Quand il vante ses actions
A de justes conditions
Que l'on estime capitales.
Il tombe en des erreurs fatales,
Dignes de réprobations.

Quand il ose chercher l'éloge,
Madame, tout conteur déroge
A de justes conditions !

On veut qu'un héros soit modeste;
Je n'y tiens pas, je vous l'atteste !
Mais un homme à prétentions,
Quand il redit ses actions,
N'a pas la candeur ingénue,
La convenante retenue
Qui sied à ces occasions
Où l'on s'est bien tiré d'affaire.
Ainsi donc il vaut mieux s'en taire
Par surcroît de précautions.

Ce sont là des conditions
Que l'on estime capitales !
Tomber dans des erreurs fatales,
Dignes de réprobations ?
Jamais ! car en cherchant l'éloge,
Madame, tout conteur déroge
A de justes conditions.

Le moins qui dans ce cas arrive,
C'est que le rire le poursuive
De moqueuses convulsions.
Voilà des réprobations
Que l'on estime capitales !
Je crois ces erreurs trop fatales
Pour redire mes actions.

— Eh bien ! vous, Gandalin, parlez ! reprit Urgande.
Vous pouvez raconter ce que je vous demande.

— Madame, dans les prés en chantant nous passions
Lorsque nous avons vu deux chevaliers d'Afrique,
Avec force mulets et troupe magnifique
De serviteurs vêtus de soie à grands dessins.
Ils menaient en litière, avec leur fantassins,
Une dame. Elle avait un air mélancolique.
Et comme le seigneur Galaor s'informait
Pour savoir si, vraiment, cette captive aimait
A s'en aller ainsi par monts et par vallées
Avec des mécréants dont l'air nous plaisait peu,
Elle, levant bien haut ses deux mains désolées,
Implora nos secours pour la grâce de Dieu.
Le seigneur Galaor mit les brigands en fuite.

— Et Gandalin tout seul extermina la suite,
Sans quoi j'aurais passé le temps beaucoup plus mal!

— Le seigneur Galaor prit ensuite à cheval
Sur son propre coursier la dame, fort contente.
Elle nous dit son fait, et c'était une infante
D'Arménie. Un certain Sansadoine, enchanteur
Très-méchant, l'envoyait en un château d'Islande
Pour lui faire accorder de force une demande
Qu'elle avait rejetée avec quelque hauteur.
Comme elle avait un oncle assez près, nous allâmes
La conduire au manoir de ce bon suzerain,
Qui nous donna le bal. Ah ! les charmantes dames!
Ah! les joyeux soupers et le joli refrain
Qui, pendant quinze jours, bourdonna sur la fête!
La princesse était belle et surtout fort bien faite...
Ses yeux du fin velours!... ses lèvres du corail!

— Il n'en finira pas!... Laisse tout ce détail!

— Oui, passez, Gandalin, ces faits peu nécessaires.

— Nous partîmes enfin, et nous étions encor
Près du fort, contemplant ses remparts centenaires,
Quand un nain tout bossu vint nous sonner du cor,
Sans qu'on l'ait aperçu, juste dans les oreilles.
D'un certain fanfaron il nous dit des merveilles,
Lequel était géant et prétendait lier
Pieds et poings à chacun, manant ou chevalier,
Qui passait sur un pont voisin de ses domaines.

— Pourquoi lier les pieds et les poings?

— Par centaines
Il avait de la sorte amené des captifs,
Pauvres diables, je crois, et plutôt morts que vifs,
Aux genoux de sa dame, appelée...

— Eh! qu'importe!

— Le seigneur Galaor eut la main la plus forte.

— C'est-à-dire aussitôt après que Gandalin
Eut jeté le géant tout à plat sur le ventre...

— Alors, don Galaor l'emporta dans son antre
Où nous l'avons offert à la belle, et, ma foi!
Elle était bien charmante!... Un doux je ne sais quoi
Ensorcelait ses yeux. Pour le coup, nous restâmes,
Il me semble, huit jours avec elle et ses dames.

— Non ! deux jours seulement ? Encor pour la raison
D'éviter quelque peu le chaud de la saison.

— Non, ce fut bien huit jours !

— Non ! trois, je vous proteste !

— Passe donc pour huit jours, et contez-nous le reste,
Dit Urgande.

— Un matin, aux grèves d'un torrent
Nous sommes arrivés après peu de voyage.
L'eau nous parut profonde et bouillonnait de rage.
De rochers en rochers elle allait délirant.
Ce n'étaient que remous, tourbillons et cascades.
Sur les bords opposés apparut tout à coup,
Le bouclier au bras et les pennons debout,
Dans un piétinement de vives cavalcades,
Aux tambours battants et clairons éclatants,
Housses de peaux de tigre et panaches flottants,
Un tournoyant essaim d'admirables personnes
Que je connus d'abord être des amazones.

— Don Galaor, criai-je, il me semble qu'ici
Vous allez succomber sans faute, Dieu merci !
Au cas où le succès des armes vous demeure,
Vous serez peu chanceux ; car, d'une autre façon,
En emportant l'honneur vous perdrez la raison !

— Cette plaisanterie eût été bien meilleure
S'il l'avait mise à part, l'ayant faite cent fois !
S'écria Galaor. A la fin, dans ces bois

Nous vous trouvons, madame, et j'y puise une vie
Nouvelle et dont mon âme est justement ravie!
Je ne décide pas si je m'exprime bien,
Mais je suis trop ému pour vous expliquer rien.

— Vous parlez, dit Urgande, aussi clair qu'un oracle.
Je pourrais cependant, si je m'en souciais,
Me démêler un peu dans ce brillant miracle.
Je comprends à peu près où s'en vont vos souhaits;
Mais nous briserons là, car Gandalin nous quitte!

— Un lion! un lion! Je cours à sa poursuite! »
S'écriait l'écuyer, tandis que Galaor
Répliquait ardemment : « Mon épée et mon cor!
C'est un sanglier bleu! Il a peur et m'évite! »

Le brave chevalier ne voit pas Gandalin
Qui s'écarte, le perd... Leur glaive dans la main,
Ils s'attachent tous deux à couper le chemin
Au monstre différent qui bien loin les attire.
Les voilà séparés dans un commun délire,
A gauche, à droite; mais Urgande, qui sourit,
Embrasse sa compagne et tendrement lui dit :

« Partons! Rappelle-toi don Galaor, ma belle!
Il emporte en son cœur une image de toi.
La peinture en est fraîche encore et bien nouvelle,
Mais faite à s'imprégner profondément, je croi.
Tu l'aimeras...

— Jamais!

— Permets-moi de sourire;
Ton heure va sonner, et quand il sera temps...
L'âme d'une fillette est facile à conduire!
Je m'inquiète peu de tes yeux mécontents. »

Le coursier, sur un signe, en abaissant la tête,
S'approcha, hennissant, contournant sa courbette,
Et l'écume couvrait ses naseaux palpitants.

Regardons maintenant dans la sombre caverne,
Où, sous le jour douteux d'une pâle lanterne,
On voit sur le roc nu, sans aucun vêtement,
Fortement garrotté, gésir le Garamant.
Sa bouche torse exhale un affreux hurlement;
Il beugle, et l'on entend dans l'humide atmosphère.
D'un fouet exécuteur siffler chaque lanière
Qui, lui tranchant la chair en livides débris,
De son corps lacéré fait ruisseler les cris,
Et c'est le noir sorcier Agolant le sinistre,
Savant en maintes choses, en tortures aussi,
Dont le bras desséché, mais nerveux, administre
Ce déluge de coups dont le traître est noirci.
Et, tout en le frappant à force redoublée,
L'enchanteur va criant à cette âme troublée :

« Par Mahom! ce n'est rien! Je t'en ferai bien voir
De plus rudes, fripon! si tu n'apprends plus vite
Que mon commandement exige réussite,
Et qu'échouer, maudit, c'est trahir ton devoir!

« Tiens! prends encor ceci! Tu te débats, carcasse!
Mais tu mérites pis! Comment donc! Dans la nasse,

Imbécile, ma ruse amenant ton poisson,
Tu n'avais qu'à tenir ta pieuse grimace
Un quart d'heure de plus et suivre ma leçon;
Le niais chevalier se fût livré lui-même!
Il eût passé la nuit assuré de ta foi,
Sous ta main! Tu pouvais aisément, face blême,
Jouer de ton poignard à ce moment suprême,
Poignard empoisonné que j'ai forgé pour toi!
Car, Amadis, hélas! n'étant pas sous ma loi,
Je ne le traite pas comme je fais vous autres!
Ah! tu sens donc le mal, insolent! Tu te vautres,
Tu te tords, tu voudrais m'arracher ton pardon?
Eh bien! relève-toi, pendard!... Je suis trop bon,
Mais songe, une autre fois, à m'obéir!... »

Le lâche
Se traîne sur le sol, les mains jointes, criant
Qu'il ferait de son mieux, qu'il était repentant
De ses torts, qu'il allait travailler sans relâche
A suivre son devoir, qu'il chérissait sa tâche
Et qu'il n'avait péché que par empressement.
Alors le vieux sorcier, jetant le fouet par terre,
Dit à son torturé :

« Que faut-il que j'espère
D'un être si borné que je te vois?

— Seigneur,
Répondit Garamant sans une ombre d'humeur,
Par votre grand savoir en l'art de nécromance,
Daignez changer mes traits avec ma contenance.
Donnez-moi tout l'aspect d'un émir de Tunis,

Je m'en irai trouver le père d'Oriane,
Je lui ferai goûter, aussi doux que la manne,
Tant de jolis discours contre notre Amadis,
Je tournerai si bien ce que ce fou put dire,
Que l'on s'empressera d'abord de l'éconduire,
Et, m'adressant à lui par un autre côté,
Au nom de ses amours pour en être écouté,
Je trouverai moyen d'exploiter de la sorte
Que sur sa liberté je gagnerai main-forte,
Et soit que je l'étouffe un jour, le soir, la nuit,
Soit que je vous le noie ou que je l'empoisonne,
Je vous présenterai son cadavre en personne,
Après avoir dansé dessus en grand déduit! »

A ces mots, Agolant, pris d'un transport farouche,
Saisit par les deux bras Garamant confondu,
Et d'un nouvel effroi laissant béer sa bouche,
Sur le sol raboteux le jetant éperdu
En reprenant son fouet :

« Comprends, fourbe à l'œil louche,
Qu'il faut te rembourser tout le mal qui t'est dû!
Comment, rusé coquin, abîme de malice,
Tu connais à ce point ta tâche et ton service,
Et tu t'es amusé, pour me faire dépit,
A laisser échapper cet infernal bandit?
Sans moi, sans mon hibou qui te veillait sans cesse,
Amadis t'aurait, certe, assommé tout de bon.
Et tu m'oses encor demander ton pardon?
Eh bien! je te l'accorde, et plus de maladresse,
Entends-tu? Comprends donc que je suis sans faiblesse;
Mais quand on me sert bien, riche en est le guerdon! »

Là-dessus, relevant Garamant par l'épaule,
Secouant ce païen qui pliait comme un saule,
Il suffit au sorcier de lui passer la main
Sur le front et les yeux pour faire que, soudain,
Une sombre couleur teignît cette figure,
Et le nez s'épata, l'épaisse chevelure
Devint torse et laineuse, et des ajustements
Brodés d'or, comme ceux des princes musulmans,
Du brigand transformé couvrirent la stature,
Qui révéla le nègre en tous ses mouvements.

CHANT QUATRIÈME

Le Voyage périlleux.

« Non! mille fois! mon cœur, cœur si faible et si lâche,
Non! tu peux te briser, je ne faiblirai pas,
Se disait Oriane. Il faut remplir ma tâche!
Dans le sentier pierreux je maintiendrai mes pas.
Ma folle affection est saignante et s'afflige
Pour ce traître, oublieux de ce qu'il me devait!
Mais n'importe! Je hais l'infidèle, te dis-je;
J'ai retiré vers moi l'amour qu'il décevait! »

De la sorte, accoudée au bord de la fenêtre
Et regardant la cour du palais sans rien voir,
Oriane excitait son cœur d'un ton de maître.
Devant elle, soudain, le roi vint à paraître.

« Notre héros, dit-il, a trahi son devoir!
Il s'est enfui, ma fille, et pour cause assez bonne :
Il ne veut pas risquer sa fragile personne!
Que j'ai vu de ces gens, hardis dans le courroux,
Et, le sang-froid repris, ils fuyaient dans les trous!

— Insulter un absent est facile sans doute,
Mais moi je vous réponds que l'étranger viendra!
Que vos suppôts, mon père, aient l'oreille à l'écoute,
Car il va leur parler, car il les combattra;
Il les saura plier, certe, il les soumettra!
Allez! et sur-le-champ faites ouvrir la lice!
Embouchez les clairons, et qu'ils soient entendus
D'une lieue à la ronde; et que Dieu me punisse
Si, devant que cette heure entière s'accomplisse,
Mes cousins sur le sol ne sont pas étendus!

Ce n'est point, croyez-moi, que mon esprit s'enflamme
Au désir malséant de me savoir la femme
Du rôdeur inconnu que, je ne sais pourquoi,
Vous m'avez destiné! Mais vous êtes le roi,
Et devez éviter jusqu'à l'ombre du blâme
D'insulter ce guerrier. Ah! je fais bien des vœux
Pour qu'il soit châtié par vos braves neveux,
Mais du moins noblement! Allez donc, car, en somme,
J'entends battre en mon cœur les pas de ce jeune homme
Et vous auriez regret d'un tort précipité. »

Le roi fut convaincu par cette ardeur bizarre.
Les clairons de nouveau sonnèrent leur fanfare,
Et les hérauts allaient criant dans la cité :

« Champion inconnu, qui te tiens arrêté,
Serait-ce que la peur de ta vertu s'empare?
Vois comme ton honneur pleure à notre côté! »

Cependant Oriane a fait venir ses femmes :

« Je ne demande ici conseils, appuis ni blâmes,

Leur dit-elle. Écoutez! et sachez, tout d'abord,
Que d'aller révéler mon secret, c'est la mort!
Une armure! une armure! Une épée! une épée!
Non pas jouet d'enfant, mais lourde et bien trempée!
Un casque! un bouclier! En un mot, l'armement
D'un chevalier. Il me faut tout dans un moment!
Hâtez-vous! Faites tôt! Allons! que l'on travaille!
Haubert, lance, brassards! Et les chausses de maille!
Et les éperons d'or et le gant de bataille,
Et l'épais gambisson! la targe, le poignard,
L'épée!... Attachez-moi l'épée, et sans retard!
Serrez et bouclez donc la massive ceinture!
Vissez bien la visière au bas de ma figure!
Qu'on ne soupçonne pas qui je suis!... Le coursier
Est-il là?... Bien!... La lance!... Allongez l'étrier!...
Je pars! Vous, restez là! Point de vaines paroles,
Ni propos indiscrets, ni questions frivoles!
Tenez! pour mon dessein mettez-vous à prier! »

Déjà midi sonnait aux clochers des paroisses.
La foule, accumulée à l'entour du champ clos,
Vociférait des chants ou bien des cris d'angoisses,
Quand le bras du sergent maintenait le repos.
Les tenants, caressant leur facile victoire,
Honnissaient l'adversaire, ennemis de sa gloire;
Et plus le temps passait, plus ils étaient dispos.
Le roi ne savait plus que penser ni que faire.
Il demandait avis aux sages de sa cour.
Eux secouaient la tête et préféraient se taire,
Ou disaient : « Attendons jusqu'à la fin du jour. »

Ce fut alors qu'on vit au long de la colline

Descendre un chevalier... On ne l'attendait plus.
C'était moins un soldat qu'une forme enfantine,
Délicate, charmante en ses airs résolus.
Chacun se récriait qu'un habit de bataille
Recouvrît de la sorte une aussi frêle taille,
Des membres animés de si doux mouvements.
On répétait : « Voyez cette attitude fière! »
Et l'on devinait bien que l'âme tout entière
Était un composé de nobles sentiments.

Mais, tandis qu'on chuchote et se complaît d'avance,
Un aigle au fond des airs paraît, plane, s'élance
Sur le beau chevalier, le saisit et d'un trait,
L'étreignant dans sa serre, avec lui disparaît.
Un cri d'horreur échappe à toute l'assemblée,
Et, tandis qu'elle reste effrayée et troublée,
Allons voir Amadis au bord de sa forêt.

Il avait donc pris terre auprès d'un bois de saules.
Là couraient des ruisseaux. L'herbe éclatait de fleurs.
Le Donzel de la Mer sentait sur ses épaules
Flotter les églantiers aux divines fraîcheurs.
Des frênes élançaient leurs branches jusqu'aux nues,
Cachant des orangers et soutenant encor
Les pampres opulents, les fibrilles menues
De vignes dérobant à demi leurs grains d'or.
Un fouillis nuancé de verdissants feuillages
Ouvrait, de toutes parts, d'appétissants ombrages
Où circulait sans cesse un monde de parfums,
Et, sur l'onde endormie en ces bords idylliques,
D'innombrables oiseaux emmêlaient leurs musiques;
Des flamants rouges, blancs, des hérons gris ou bruns,

Et des vols d'alcyons, des outardes, des grives,
Pêchaient dans les roseaux, picoraient sur les rives;
Celui-ci s'arrêtait, jouait ou poursuivait
Un frère... Tout semblait heureux et tout vivait!

Devant ces grands tableaux, où son esprit trouvait
Un charme sans pareil, le chevalier rêvait.
La nature amoureuse et pleine de mystère
Semblait le regarder avec joie. Il savait
Comment l'aimer... La joie éteignit sa colère,
Et, devenu bien calme, il s'assit sur la terre,
Tout contre un clair ruisseau qui, d'un pas diligent,
Sourdait profondément sous des cailloux d'argent.
Dans ce long gazouillis, le héros put entendre
Quelqu'un qui l'appelait, mais d'une voix si tendre,
Si faible, si pareille à l'accent d'un soupir,
Et même au battement des ailes d'une abeille,
Qu'à ce premier moment il crut ne rien ouïr.
Étonné, cependant, il prêta mieux l'oreille.
Il redoubla d'efforts, il fut bien sûr enfin
Qu'il ne se trompait pas. Un son traînant et fin
S'exhalait du ruisseau; comme l'herbe indolente
Sur la source flottant, montait la voix tremblante

Et, non sans grands efforts,
Parvint à moduler des paroles fragiles,
Saisissables à peine en ces formes subtiles
Qui leur servaient de corps :

« Écoute-moi, mon frère,
Chevalier comme moi,
Mon frère dans la foi!

Si ta raison espère,
Si ton esprit désire un bien,
Si ton cœur n'est fait de la sorte,
Matière morte,
Qu'il n'aime rien;
O mon frère, s'il est possible
Que tu ne sois pas insensible
Aux malheurs qui ne sont pas tiens,
Viens!

Jette les yeux sur la fontaine
Pleine
De flots qui d'abord vont troubler
Ton jugement et l'aveugler.
Regarde, regarde, regarde!
Contemple fixement les eaux!
Regarde encore, et prends bien garde
A leurs tournants, à leurs anneaux!
Cherche au travers de leur prestige,
Sans t'y fier du tout, te dis-je,
Et tu sauras!
Tu trouveras!
Tu me verras! »

Amadis, interdit plus qu'on ne saurait dire,
Obéit à l'instant à l'ordre qui l'attire,
Et cherche avec ardeur; mais il n'aperçoit rien.
Les humides filets s'emmêlaient sur la source;
Les bouillons se suivaient prestement dans leur course,
Et l'œil du chevalier ne distinguait pas bien
Entre tous les courants et les orbes limpides,
Enroulés, emmêlés en mouvements rapides,

Où, celui-là naissant, celui-ci finissait.
A la longue, penché, tandis qu'il s'efforçait
D'isoler au milieu des ondes, de leur danse,
Quelque point, une ligne, un rayon, un reflet,
Fût-ce une ombre incolore, il vit qu'il y flottait,
A peu près invisible, une pâle apparence
Qui tantôt s'élevait et tantôt s'enfonçait.
Combien il eut de peine à saisir la figure
Si pauvrement réduite aux confins de nature!
Pourtant il y parvint et refit à souhait
L'aspect d'un chevalier revêtu de ses armes :
Les traits nobles et purs, fins, hardis, pleins de charmes,
Une bouche attristée, un front qui révélait
Vingt ans et la douleur... et ce spectre coulait,
S'en allait, revenait dans l'eau céruléenne,
Et n'avait de valeur tout juste que la sienne.

Amadis, n'ayant plus de doutes, cette fois,
S'écria : « Parlez-moi, seigneur, car je vous vois! »

Aussitôt le fantôme essaya de sourire,
Souvenir d'un bonheur désappris dès longtemps!
Et tout bas, bien plus bas qu'on ne le saurait dire,
Articula ces mots indécis et flottants :

« J'aimais Urgande;
Oui, si grande
Était ma chère affection,
Que je passais chaque journée,
Oui, bien donnée,
En cette unique passion.
Par les feux d'amour échauffée,

Mon âme, du matin au soir,
Exhalait en chaude bouffée
Son parfum aux pieds de la fée.
Oui, comme un vivant encensoir!

Une nuit, je vins à m'asseoir
Près de cette eau, sous ce feuillage;
J'étais à la fin d'un voyage,
Enivré de joie et d'espoir.
M'égalant au vainqueur de Lerne,
J'avais frappé dans sa caverne
Un rude Centaure au pied noir;
J'allais chercher ma récompense!
Oui! pense!
Urgande, j'allais la revoir!

J'étais las. Je laissai ma tête
Tomber sur mon bras. Je dormis.
Je dormis... Je fus la conquête
Du pire de mes ennemis,
Agolant... Tu connais peut-être
Des sorciers le père et le maître,
Agolant, protecteur du mal!
Il voulut venger ma victime...
La justice est pour lui le crime,
Et d'Urgande il est le rival.

Il m'enchanta dans cette source,
Et de si cruelle façon
Que j'y fus mêlé sans ressource,
N'ayant plus figure ni son.
Que de fois près de ma fontaine

J'ai vu s'arrêter les passants!
J'appelais... ma plainte était vaine,
On n'écoutait pas mes accents!
On puisait à travers moi-même,
On buvait, et, défatigué,
Sans voir mon désespoir suprême,
On repartait alerte et gai.
Mais, sans me lasser, non sans trêve,
J'appelais et j'appelle encor;
Et cette fois, si c'est un rêve,
L'espoir qui vers toi me soulève
M'est venu par la porte d'or.

— Oui, je t'entends et je te vois, mon frère,
Dit Amadis, et veux te délivrer!
Vite, apprends-moi ce qu'il me faudra faire,
Car autrement je pourrais m'égarer!

— La tâche est rude, je l'atteste!
Il faut te saisir d'Agolant.
Hélas! aller saisir la peste
Est un parti moins violent!

— Quand Dieu le veut, on triomphe du diable!
Sans rien risquer que peut-on accomplir?
J'irai chercher ce monstre impitoyable;
Mais apprends-moi comme il faut le punir.

— Prends donc et traîne
A ma fontaine
Ce mécréant.
Courbe sa tête,

Et frappe et jette
L'horrible bête
Dans le néant.
Qu'avec justice
Son sang jaillisse
Dans ce bassin,
Et plonge et glisse
Jusqu'à mon sein.

Aussitôt qu'empourpré par la liqueur de vie,
Le flot m'aura rendu quelque peu de couleur,
Je reprendrai la forme objet de mon envie,
Ma chair, ma force et ma chaleur.

— Attends-moi quatre jours, cinq au plus, et je jure
Que, si je ne parviens au bout de l'aventure
Et me trouve empêché de pousser en avant,
Personne désormais ne me verra vivant.
Mais je serai vainqueur et te répète encore :
Patiente jusqu'à la quatrième aurore !

— Adieu !
Pars vite
Et quitte
Ce lieu !
Chaque heure
Meilleure
Me donnera
Cette espérance
Que ma souffrance
Me quittera !
Que ma nature

De sa figure
Se vêtira;

Que ta promesse est sûre,
Qu'elle s'accomplira.
Adieu, bon chevalier, qui t'armes
Pour celui qui te bénira !
Il reçoit mes dernières larmes,
Ce destin qui te soutiendra !

Prends ton chemin au nord, dans la campagne;
Suis les coteaux, sans chercher le sentier.
Monte tout droit vers le domaine altier
De l'imposante et rigide montagne.

Tu vois d'ici briller dans la splendeur de Dieu
Ses sommets éclairés par le soleil... Adieu ! »

Le Donzel de la Mer partit à l'instant même;
Emporté d'une ardeur montée au point suprême,
Il éprouva soudain que son pesant ennui
Perdait, à ce moment, tout son pouvoir sur lui.
Il pensait seulement :

« Cette contrainte folle
Qui m'a fait ce matin manquer à ma parole
Est une œuvre magique, et je vais, à mon gré,
Prendre un magicien et je le traiterai...
Pardieu ! c'est la souris sur qui le faucon plane !
Et vous, belle Oriane, ô céleste Oriane !
Que votre nom sacré remplisse ces échos !
Image des vertus qu'idolâtre mon âme,

Centre de mon pouvoir, inaltérable flamme
Qui portez la vigueur jusqu'au fond de mes os,
Ne me permettez plus ni langueur ni repos ! »

La route où le héros marchait d'un pas rapide
Passait à ce moment sous un ombrage humide;
Ensuite, elle courait sur des gazons plus courts,
Épais, serrés, brillants autant que du velours;
Les arbres, clair-semés et de tailles menues,
Portaient leur vert feuillage aussi haut que les nues,
Et les oiseaux jouaient, hardis et turbulents,
Dans des abris fermés aux regards des milans.

Puis bientôt de ces bois disparut toute trace.
Une lande grisâtre, où l'on voyait par place
Des roseaux amaigris plongeant leurs pieds noueux
Dans les flaques d'airain de quelque étang boueux;
Des bruyères, parfois une plante jaunâtre;
Un sol rude, mêlé de cailloux et de plâtre;
Quelque ajonc épineux, contrefait, dénüdé,
Bossu contre le vent auquel il a cédé;
Et, dans un court lointain, un amas de collines,
Informes escabeaux des montagnes voisines,
Encombrés des débris de leurs escarpements;
Enfin des rocs épars, d'épais éboulements.

Puis vint un long couloir au travers du basalte.
Sans doute, les Titans complices d'Éphialte,
Quand ils prétendaient nuire aux dieux Olympiens,
Avaient osé bâtir, massives citadelles,
Ces murailles de roc, et s'étaient servis d'elles,
Étayant leurs efforts grands comme leurs soutiens.

Les pics, déchiquetés par les dents de la flamme,
Pétris dans les volcans, sur les temps aiguisés,
Lacérés, foudroyés, semblaient avoir une âme,
Et leurs anciens tourments n'étaient pas épuisés.
Ils menaçaient encore, et, noircis et rougeâtres,
Ils levaient leurs grands doigts roidis contre les cieux
Où des aigles géants, l'épouvante des pâtres,
Peut-être avec pitié planaient au-dessus d'eux.

Mais l'intrépide fils de la belle Élisène
Passait, indifférent à cette étrange scène,
Et cherchait une issue au lugubre ravin.
Un air froid, imitant au travers de la gorge
Le vent qui se démène en un soufflet de forge,
Le glaçait; mais, poussé par un esprit divin,
Il avançait toujours.

Pourtant la nuit rapide
Baignait déjà ces lieux dans son obscurité.
L'ombre accourait épaisse, immense, noire, humide;
Et le pas d'Amadis enfin s'est arrêté.

« Mais dormons, se dit-il; la fatigue m'accable! »
Et, sans plus consulter, il s'assit sur le sable,
Se coucha sur le dos en croisant les deux bras
Sous sa tête, étendit ses pieds, pria tout bas
Et s'endormit.

Alors on vit les rochers sombres
S'ouvrir, livrant passage à d'effrayantes ombres
Qui, les yeux allumés aux bûchers de l'enfer,
De près, de loin, glissaient en longues myriades.

Larves, satyres, sphinx, méduses, andryades,
Guivres, spectres, follets, moitié vent, moitié chair,
Vampires, Ægipans et puantes harpies,
Lutins se démenant ainsi que des toupies,
Caraques se traînant, hurlant la gueule en l'air,
Mélusines sortant des cuves infernales,
Sautaient de toutes parts, s'élevaient en spirales.
En haut, en bas, criaient et, les ongles saillants,
De loin sur le héros arrivaient tout grouillants.
Il dormait.

Mais voilà qu'agitant des épées,
Des formes de guerriers dans la pourpre drapées
Viennent du haut des cieux entourer Amadis.

L'étonnement, l'effroi, s'emparent des maudits !
Leur victoire était belle et leur proie était sûre;
Pourquoi tant d'épouvante aux rangs du sanhédrin ?
Le bouc en trépignait sur son sabot d'airain !
Son balai retroussé, mainte sorcière impure
Sautait et se cabrait en pleurs sur sa monture;
Les stryges tournoyants, velus, roux, noirs et gris,
Rasaient le sol, pareils à des chauves-souris;
Les hydres aux yeux verts, dont le ventre se traîne,
Soufflaient par tourbillons leur pestilente haleine;
Les centaures, perdus dans d'effrayants galops,
Brandissaient leurs tridents, et, montés sur leur dos,
Les gnomes, s'agitant en convulsions folles,
Lançaient leurs lourds marteaux par longues hyperboles,
Et tout cela, marteaux, épieux, jets de venin,
Tombait inerte aux pieds du bataillon divin.

La lune se leva, sa lumière blafarde,
Serpentant sur le roc de lézarde en lézarde,
Glissa dans le vallon, où d'un rayon ami,
Elle toucha les yeux du jeune homme endormi.

En étendant les bras, il ouvrit la paupière;
Ses célestes aïeux, au sein de la lumière,
Lumineux qu'ils étaient, devinrent confondus.

A ses hurlements sourds vaguement entendus,
Amadis reconnaît l'outrageuse séquelle.
En riant de mépris, il marche droit sur elle,
Et, saisissant au poil un incube insolent,
Sur une pierre aiguë il l'aplatit sanglant.

Le reste s'échappa, transi, dans les coins sombres,
Et le héros, grimpant à travers les décombres,
Indigné, s'en allait murmurant à part soi :

« Qui jamais rencontra si sordide canaille ?
Agolant m'a jeté toute sa valetaille
A la face!... Sujets bien dignes d'un tel roi!
Mais, pour s'en repentir, il peut compter sur moi. »

L'air était plein de brume, et la brise assez forte.
La froidure lançait ses flèches de métal,
Qui glaçaient Amadis et lui causaient grand mal.
Le chemin ébréché se collait de la sorte
Sur la hanche glissante et ronde du rocher,
Que si quelque faux pas s'en devait détacher,
On était sûr de choir au fond d'un gouffre immense
Où des torrents lointains déchaînaient leur démence.

A l'aube, le brouillard alla s'épaississant,
Le chemin s'égarant et le froid grandissant.
La neige se montra, la neige, encor la neige;
Puis des glaciers épars se suivaient en cortége.
Vers midi, cependant, le soleil s'élança,
Traçant à l'horizon une zone jaunâtre
Qui limitait le ciel comme un amphithéâtre,
Et sur le pâle azur un château se dressa,
Flottant, tel qu'un vaisseau, sur la mer des nuages.
Le manoir merveilleux dominait ces parages;
D'innombrables créneaux dentelaient son donjon;
Aux bases de ses tours de rugueuses assises
Issaient du roc, taillant leurs pans en pierres grises
Énormes : on eût dit écailles d'esturgeon.
Les tourelles à toits pointus, les échauguettes,
Les guérites, les hourds, les loges d'où tu guettes,
Méchant nain contrefait, prêt d'emboucher ton cor,
Dominaient cent pignons qui montaient haut encor.

Amadis fut saisi d'une rage profonde
Sitôt que ce manoir à lui se révéla,
Car il n'y pouvait pas arriver ce jour-là.
Patienter n'est pas une joie en ce monde.
Quel silence irritant au sein de ces déserts!
Pas d'insecte rampant, pas d'oiseau dans les airs!
L'ennui planait béant sur ces hauteurs sereines;
A la fin de son char laissant tomber les rênes,
Hélios Apollon au sommeil se soumit;
Amadis fit de même et de nouveau dormit.

Alors, de l'horizon traversant les espaces,
Parurent des sorciers, leurs livres dans la main.

Plusieurs, semblant très-vieux, n'avaient plus rien d'humain;
Leurs crânes dénudés brillaient comme des glaces;
Leurs cheveux délabrés, mal débrouillés, jaunis,
Tombaient effilochés sur de grimaudes faces,
Dont les yeux étaient creux, éraillés et ternis.
Quel admirable amas de vice et d'imposture,
D'envie en pleine fleur ouvrant sa pourriture!
Quels haillons purulents de jalouse âcreté!
Tout ce qui cherche noise aux choses généreuses
Aiguillonnait à fond ces natures véreuses
Dont le génie était tout en méchanceté.

Conduisant ces hideux suppôts de la Géhenne,
S'avançait Agolant sur son griffon monté;
Ensuite, paraissait Tarchis de Maurienne;
Ensuite Mathalon, l'enchanteur du Kathay;
Ensuite Bersavin, qu'on disait être un moine;
Ensuite Zarifas, ensuite Sansadoine,
Ensuite Latabrun, sorcier de Macédoine,
Ensuite d'autres gueux dont aucun n'est cité;
Et tous ils chevauchaient de bizarres montures,
Aux membres contournés, à risibles figures;
Car s'accoler d'un monstre était leur vanité.

« Nous allons nous donner un jeu d'enfants, mes frères,
Dit Agolant. J'entends vous faire les honneurs
De ce fier chevalier. Les rites funéraires,
Que chacun les propose; on suivra les meilleurs.

— Je l'écorcherais vif, dit Tarchis; mon grimoire
Me fournit là deux mots pour terminer l'histoire. »

Tandis qu'il feuilletait :

« Je crois, dit Mathalon,
Trouver ce qui convient sans un délai bien long.
Je débite notre homme en morceaux longs d'un pouce,
Et je le fais souffrir congrûment. Ma ressource,
C'est trois mots chaldéens que je vais prononcer.

— Attends, dit Sansadoine, il vaut mieux le placer
Sur un gril et semer du soufre dans les plaies!

— J'y veux mettre de l'huile avant que tu l'essayes »,
Marmotta Bersavin.

Et chacun dit son mot.
Tous les livres s'ouvraient, on y lisait bien haut:
Les sorciers sur le nez emmanchaient leurs lunettes.
Agolant s'écria :

« Relevez donc vos têtes
Et contemplez de quoi demeurer étonnés! »

En effet, les maudits restèrent consternés,

La neige leur parut transformée en prairie;
Un ruisseau clair coulait sur une herbe fleurie;
Des agneaux y broutaient la lavande et le thym;
Calme, les yeux baissés, une jeune bergère,
Qui ne regardait pas la bande mensongère,
Filait paisiblement sa quenouille de lin.

C'était Geneviève, la sainte
Qui de Paris garda l'enceinte
Quand le Hun s'en vint l'attaquer.

Jugez si des sorciers pouvaient la provoquer!
Jugez si ce fut bien pour elle difficile
De tenir en respect cette tourbe imbécile,
Et si les sots dictons de ces vieux enchanteurs
Firent impression sur son indifférence!
Ils avaient beau hurler sentence après sentence,
Tousser, honnir, cracher et, comme des acteurs,
Des conjurations multiplier le geste :
Ils en savaient peut-être aussi long qu'Attila,
Mais leur méchant vouloir n'en fut pas plus funeste,
Et, serpent édenté, s'en vint expirer là.
Quand l'aurore parut, la bande exaspérée
Avoua sa défaite et s'enfuit effarée.
Geneviève aussitôt remonta vers les cieux.

Amadis, cependant, avait ouvert les yeux.
Il avait tout senti dans le fond de son âme.
Il fit une prière à la divine dame,
Et partit plus colère et plus audacieux.

Dans ce même moment, à l'autre bout du monde,
Galaor, s'accusant d'une erreur sans seconde,
Et ne retrouvant plus ni le bleu sanglier
Ni Gandalin, passait le temps à s'écrier
Sur son étourderie : « Hélas! où suis-je? où vais-je?
Puisque je suis si fou, que le ciel me protége!
Je me conduis partout comme un bien méchant sot,
Et ne vaux rien pour rien : voilà mon dernier mot! »

Il s'escrimait ainsi dans cette rêverie,
Lorsque son destrier s'anima brusquement
Et hennit. Il leva les yeux. A ce moment

Passaient sur le rebord d'une large prairie
Des marchands brabançons. Leurs mulets surchargés,
Leurs chevaux bien en point et fort emménagés
De coussins, de harnais tintillant de sonnettes,
Donnaient à ces gens-là des mines très-honnêtes.
A pied, de gros valets, le bâton à la main,
Contenaient les sommiers au droit du grand chemin.

A l'aspect du jeune homme, un des chefs de la bande
Prit son bonnet de feutre et salua :

« Seigneurs,
Répliqua Galaor, à Dieu je vous commande,
Et vous souhaite à tous un monde de bonheurs!

— Pardon, dit le marchand, de la liberté grande;
Mais nous ne marchons pas sans crainte des voleurs.
S'il vous plaisait d'aller au pas de nos montures,
Tant que nous n'aurons pas quitté les défilés,
Vous nous éviteriez de tristes aventures,
Et, d'ailleurs, nous allons peut-être où vous allez.

— Ma foi, je ne sais trop où je vais, mon brave homme.
Repartit Galaor, tout chemin mène à Rome.
Il se peut que celui dont voici les cailloux
Me porte quelque part; très-peu je m'en soucie,
Et, pour peu que mon sort au vôtre m'associe,
J'y consens avec joie et je m'unis à vous.

— Je rends grâce, seigneur, à votre courtoisie.
Vous plaît-il d'aviser caisse, malle ou ballot
Qui vous convienne?... Allons! il faut me prendre au mo

— Avez-vous des rubans de couleur cramoisie
Et quelque peu de gris qu'on y puisse assembler ?

— Jean, ouvre le satin de Perse !... Elle est choisie,
Cette ganse, parmi ce qui vous doit sembler
Le plus beau, le plus fin ! Je la vends, sur mon âme,
L'aune à quatre ducats... mais, pour vous, monseigneur...

— Vous me comblez de joie ! Apprenez que ma dame
Porte ces couleurs-là, drapeau de mon bonheur !
Attache à mon bras droit tes rubans, mon compère !
Fais un nœud ! Serre bien ! Serre bien, mon garçon !
Une large cocarde est fort peu nécessaire.

— Ces drôles ont toujours besoin d'une leçon.

— C'est à merveille ! Allons... Maintenant, que disais-je ?
Que j'étais enchanté de vous faire cortége,
Puisque vous paraissez y trouver du plaisir. »

Le marchand s'écria : « Vous nous sauvez la vie !
Que de gens de nos biens ont la coupable envie
Et feraient l'impossible afin de s'en saisir !
Au temps où nous vivons on ne voit qu'artifice,
Fourbe, scélératesse, impudence, avarice,
Des vices à souhait, des crimes à choisir !
On ne sait qu'inventer, quand on est galant homme,
Pour se mettre à couvert. Qu'on soit sage, économe,
Prudent, avisé, doux, modéré, très-adroit,
On demeure attrapé par l'un ou l'autre endroit.

— Si vous portiez au flanc une fidèle épée,
Si vous aviez en vous un suffisant mépris
Pour ces ronds de métal dont vous êtes épris,

Si, de paix et de gain l'âme moins occupée,
Vous recherchiez la gloire et l'éclat des grands coups,
Sans compter les travaux, les dangers et les peines,
Et même au par delà des ressources humaines;
Si, pour vous consoler de si rudes labeurs
Et vous dédommager dans les jours de tristesse,
Vous songiez au bonheur d'aimer votre maîtresse,
De sentir qu'un mot d'elle efface cent malheurs;
Si vous saviez enfin combien c'est peu de chose
Que de boire la mort quand on a bien vécu,
Votre esprit teint de noir deviendrait teint de rose,
Et de tout surmonter vous seriez convaincu !

— Vous êtes chevalier; moi, je fais le négoce;
Nous raisonnons tous deux selon qu'on nous apprit.
L'arbre orgueilleux, c'est vous; pour moi, je suis la cosse
Où s'est développé le grain qui vous nourrit.
Si je n'existais pas, vous n'auriez pas d'armure,
Point de glaive d'acier pour frapper les forbans,
Point de ces vieux tonneaux où le vin doux murmure,
Et même vos amours n'auraient pas de rubans.
Vous iriez, hérissé de peaux comme un satyre;
Pieds nus vous marcheriez, brandissant un bâton,
Vers le monstre velu qui, la nuit, se retire
Au coin le plus boueux qui soit dans le canton.
Si vous êtes brillant, si même vos poëtes
Savent vous composer des sirventes bien faites
Sur la harpe d'argent qu'on nous voit fabriquer,
Dites-nous grand merci ! car vos tournois, vos fêtes
Manqueraient, si jamais nous venions à manquer !

— Nos cœurs subsisteraient, et c'est le nécessaire;

Nos cœurs et nos désirs n'en seraient pas moins grands.
Hercule était tout nu quand il purgeait la terre;
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.

— Que voilà bien parler, mon jeune capitaine!
J'aime ce franc propos, cette mine hautaine!
Étant vieux et sachant les dangers que l'on court,
J'ai prudemment agi, comme j'en ai l'usage,
En prenant un pareil protecteur au passage,
Et ce que j'ai payé pour l'avoir n'est pas lourd.
Le Ciel, qui fit les miens timides et sans armes,
Leur a donné d'ailleurs, vous le comprenez bien,
Plus d'un moyen heureux d'écarter les alarmes,
Et c'est vous aujourd'hui qui serez le moyen.
Nous allons retrouver, à distance peu grande
Du hameau que voici, deux vaisseaux de Hollande
Où nous embarquerons nos mulets, nos ballots,
En nous recommandant à la faveur des flots.

— Où pensez-vous aller?

— Dans la Grande-Bretagne.

— Loin d'ici?

— C'est selon quel vent nous accompagne.

— Que fait-on par là-bas?

— C'est terre de héros!
Forêts, déserts, marais, noirs de mauvais augures;
On y voit des géants à terribles figures,

Des cavernes d'horreur, des châteaux enchantés,
Et tous les paladins, les uns après les autres,
Brûlant d'ambitions comparables aux vôtres,
Y passent les hivers, y passent les étés.

Le roi Lisvart, monarque illustre et redoutable,
Aux chevaliers errants, qu'il accueille à sa table,
Prodigue sans compter les largesses et l'or:
Il ne saurait jamais épuiser son trésor.
Puis, sa fille Oriane a-t-elle sa pareille?
Si j'étais un guerrier, je voudrais sans retard
Contempler de mes yeux une telle merveille.

— Moi, je peux sans péril affronter son regard!
Mon cœur est pris!

— Alors vous n'affronteriez guère,
Bien que très-valeureux et puissant dans la guerre,
Le Donzel de la Mer, Amadis!

— Amadis?

— On sait qu'il se plaît là comme en un paradis.
En mille occasions il y trouva la gloire.

— Voilà le bel endroit de toute votre histoire!
Moi, je cherche Amadis, et, puisqu'il est là-bas,
Je m'embarque avec vous!

— Nous ne refusons pas,
Et nous vous mènerons jusqu'aux terres bretonnes. »

Vers le soir, les marchands montaient sur leurs mahonnes
Et guidaient Galaor vers de nouveaux climats.

CHANT CINQUIÈME

L'Aventure de Gandalin.

Quand le papier, la soie, ont reçu la blessure
D'une tache apportant la moindre flétrissure,
Qu'on les jette! A jamais ils gardent leur défaut;
On ne peut effacer la honte qui les souille.
Mais quand le fer, l'acier, sont piqués de la rouille,
Qu'on les présente au feu, tout se purge aussitôt!

Quand un vulgaire esprit s'égare et donne à gauche,
Par vice ou par erreur contracte un méchant pli,
Il devient le captif du tort qui le débauche,
Et le reste à jamais. Son sort est accompli.
Mais cette race d'or, fille de la lumière,
Qui dans les rangs humains arrive la première,
S'épure par la faute et par le châtiment.
Elle est hautaine; elle a des passions ardentes;
Même dans ses vertus, des chaleurs imprudentes
Mêlent le bien au mal assez confusément.
Elle suit volontiers l'illusion qui leurre;
Alors il faut des coups pour la rendre meilleure,
Et son front labouré touche le firmament.

Oriane, saisie entre la double serre
De l'aigle et transportée au fond de l'atmosphère,
S'évanouit d'horreur, d'effroi, de mal ennui.
Pour l'honneur d'Amadis elle n'a pu rien faire!
Et maintenant chacun va se rire de lui.
Elle s'évanouit. Dans un mortel silence
Ses sens paralysés restèrent confondus.
Elle ne souffrait pas; elle ne pensait plus.

Enfin elle reprit à peu près connaissance
Et se vit dans des lieux tout à fait inconnus :
Une chambre voûtée, où de lourdes crépines
D'or moulu contournant de fastueux rideaux
Entouraient un grand lit où, sur des mousselines,
On avait doucement arrangé son repos.
L'armure qu'elle avait revêtue à la hâte
N'était plus là. Sa fraise était à longs tuyaux;
Sa taille était serrée en un corps d'écarlate,
Et sa jupe était blanche, en laine de Burgos.

Comme elle soulevait sa tête appesantie,
Urgande lui parla d'un air fort sérieux :

« Tu prétendais jouer une étrange partie,
Ma filleule Oriane! Il était curieux
De voir ton faible bras porter le poids du gla
Toi! défendre Amadis? Quel orgueil et quel
Toi! prendre le parti d'un insigne menteur!

Oriane rougit et dit avec hauteur :

« Appelez-moi quelqu'un! Il faut que je

L'ironie aux propos mêle un méchant poison,
Et j'ai beaucoup d'humeur, si j'ai peu de raison.

— Ma fille, restez là! Que votre œil interroge,
Sans tant vous agiter, le cadran de l'horloge :
L'aiguille de beaucoup a dépassé midi!
Votre zèle, à présent, serait plus qu'inutile.
D'ailleurs, vous êtes loin, très-loin de votre ville :
Laissez votre courroux s'en montrer attiédi.
Reposez-vous; causons. Je suis votre marraine...
Vous me connaissez bien. Je ne saurais vouloir
Contraindre quelquefois cette âme souveraine
Sans chercher votre bien, et vous allez le voir. »

Oriane tordit ses mains avec furie
Et cacha son visage aux plis de l'oreiller.

« Si vous ne préférez pleurer et sommeiller
Comme font les enfants quand on les contrarie,
Écoutez-moi. Quelqu'un est venu vous conter
Qu'Amadis était fou d'une Briolanie,
Qu'il se mourait pour elle et, sans cérémonie,
Renonçait votre foi pour ne la point quitter.

Eh bien! on vous abuse, Oriane! J'en jure
Par le pouvoir secret qui vit dans la nature,
Et par les dieux anciens et par le Dieu nouveau
Dont l'arbre de la croix ombrage le tombeau!
J'en jure par le fleuve aux flots souillés de suie,
Qui reçoit en ses eaux des pleurs au lieu de pluie,
Et qui, rongeant des bords dont le sable est du fer,

Impose son respect à l'altier Jupiter!
J'en jure par la source où le Sauveur lui-même
Des mains du Précurseur accepta le baptême,
Et qui, purifiant l'abîme du péché,
Vit fleurir sur ses bords l'olivier desséché!
J'en jure par les blancs rochers de Thessalie,
Où l'ægipan fécond aux dryades s'allie,
Et par tous les ondins, les sylphes, les furets,
Les écureuils jouant sous l'abri des forêts!
J'en jure par le gui! Puis, s'il le faut encore,
Par la mystérieuse et sage mandragore!
Oui, j'en jure! Amadis ne fut point un menteur!
Il vous aime, Oriane! Et votre serviteur
Est sûr; il est fidèle, inébranlable, et même
N'aura jamais d'égal dans la façon qu'il aime!
Quoi qu'il souffre, il ne peut se parjurer jamais :
C'est moi qui vous le dis et qui vous le promets! »

Ainsi parlait Urgande. A l'instant dans la salle
Entra Briolanie. En voyant sa rivale,
Oriane sembla grandir superbement,
Comme l'aigle couvant des yeux la tourterelle,
Et tout son corps frémit dans un tressaillement.

« Approchez-vous, dit-elle; approchez, demoiselle!
Pourquoi rougissez-vous?

— C'est, je ne sais comment,
Votre aspect imposant qui m'attire et me charme...

— Aux bords de vos longs cils étincelle une larme
Tremblante... Est-ce de peur ou bien de repentir?

— Je ne me connais pas de raisons pour mentir.

— Vous n'en avez pas moins, traitreusement hardie,
Contre ma volonté que vous deviez savoir,
Fait siffler les serpents de votre perfidie
Et de mon serviteur attaqué le devoir.
Vous a-t-on raconté, sans vous rendre timide,
Comment se redressa la puissante Chrimhilde
Sur celle qui venait d'égorger son mari ?
Il faut en avertir chaque femme intrépide
Se risquant sur un pont dont le bois est pourri !

— J'ai seize ans, répondit soudain la jeune fille;
Tous mes parents sont morts, et je suis sans famille.
Il se peut qu'un instant mon cœur, enveloppé
Dans un rêve, ait souffert et qu'il se soit trompé;
Mais quand je viens vous dire avec franchise entière
Que je suis désormais distraite d'un tel soin;
Qu'ayant assez des biens dont je suis l'héritière,
Du partage d'autrui je n'eus jamais besoin,
Je ne vous permets pas, à vous plus qu'à personne,
De prendre pour billon l'or pur que je vous donne,
Et de me demander si je vous mens ou non.
Je ne suis pas princesse et n'ai pas de couronne,
Mais mon sang vaut le tien, et mon nom vaut ton nom !
J'en atteste mes yeux à la flamme implacable,
La blancheur de mon teint et mes cheveux dorés !
C'est là de mes aïeux le don irrévocable.
Nous sommes vos égaux, bien que moins entourés !
Va-t'en donc menacer de quelque ignominie
Telle que tu voudras, mais non Briolanie;
Et, quant à celle-ci, renonce à lui parler,

Si tu gardes l'espoir de la faire trembler.
Je t'ai tendu la main... Je te la tends encore.

— Je la prends! Je te crois, je t'aime, je t'honore,
Et dans ton clair langage, ainsi que dans tes traits,
Je ne vois que lumière, et tes discours sont vrais.
Si tu ne dis plus vous, c'est façon de colère;
Moi, je ne le dis plus, mais c'est affection.
Assieds-toi près de moi... tout près!... Je veux te plaire!
Et vous, Urgande, vous, ô ma protection,
Ma marraine, ma fée, ô céleste nourrice,
Qui daignez vous montrer indulgente au caprice.
Venez là, devant nous! Avec attention
Je t'écoute à présent, chère Briolanie :
Si tu ne parlais pas, je serais trop punie.
Mais peut-être, d'ailleurs, l'ai-je bien mérité.

— Je m'en vais vous parler en toute vérité
Et vous dirai les mots comme ils sont sur ma lèvre.
Je ne sais rien; j'ai vu les fraises dans les bois,
A la chasse, j'ai vu le chevreuil aux abois;
Le soir, on me lisait les amours de Genèvre,
Tandis que je filais ma quenouille, et souvent,
Quand la neige tombait et qu'il faisait grand vent,
Je rêvais de l'amour et j'en avais la fièvre.
Lorsque je rencontrai, dans un jour d'embarras,
Un guerrier qui faisait tout plier sous son bras,
Un héros éclatant de grâce enchanteresse,
Déployant pour ma cause une ardeur vengeresse,
Eh bien, oui, je l'avoue, il s'en manqua de peu
Que mon cœur enivré ne l'ait pris pour un dieu!
Je me juge à présent! Et je ressens encore

La honte de sentir jusqu'où je descendais,
Ce que j'osais vouloir, ce que je demandais.
Je fus épouvantée aux feux de cette aurore
Qui ne me cacha rien de mon indignité,
Et je trouvai la force, en ma débilité,
De fuir... Je la trouvai, je la saisis, vous dis-je!
J'étais hallucinée, affolée et bien bas...
Mais je me débattis pourtant sous le prestige,
Et, ne pouvant lutter, je ne me rendis pas!

— Ainsi que la colombe échappée à la cage
Frémit longtemps après que le danger n'est plus,
Tu trembles! Mais quel brave aurait fait davantage?
Qui fut plus courageux dans les plus résolus?

— On se trompe parfois sur le choix du remède,
Et le salut n'est pas constamment où tu crois.
Je ne rencontrai pas sous l'habit de la croix
La consolation qu'il me fallait en aide.
Ah! que j'ai vu souvent la vapeur du parfum,
Halo mystérieux autour du saint ciboire,
Enivrer ma folie, et de mes vœux pas un,
Un seul, ne s'adressait à ce trône de gloire,
Qui ne me présentait qu'un éclat importun!
Loin d'être rappelée au respect de moi-même,
Quand j'entendais parler du Dieu qui veut qu'on aime,
J'aimais... et non pas lui... Je languissais le jour,
La nuit je délirais... La moiteur de l'amour
Baignait ma tempe! Hélas! hélas! que j'étais lâche!
Et, le front dans mes mains, je pleurais sans relâche.
Urgande m'a sauvée. Oui, ses bras caressants

M'ont portée au grand air, où j'ai repris mes sens.
Moi! j'aimais Amadis?... Non! je connus, Madame,
Que je ne méritais cet honneur ni ce blâme.
Je l'admire bien plus que dire je ne puis;
Je l'admire, sans doute, et le chéris encore;
Je le révère au point que mon respect l'adore,
Ce vengeur par lequel je suis ce que je suis!
Il me charge de fers qui me font sa servante :
De ma reconnaissance il sied que je me vante,
Et je voudrais servir son bonheur à mon tour :
Voilà ce que j'ai pris à tort pour de l'amour.

— Heureuse qui, sortant d'un soupçon redoutable,
Dans des bras aussi purs se voyant enlacer,
Ressemble à l'affamé contemplant sur sa table
Les raisins savoureux que l'on vient d'y placer.
Puisse le ciel entier, tout le chœur des archanges,
Te rendre les bienfaits que de toi j'ai reçus!
Puissent tous tes désirs, bons, mauvais, vains, étranges,
Se tourner à ta gloire et n'être pas déçus!
Que sur ton front chéri les diverses couronnes
De myrte, d'or, de pourpre, et, dans tes frêles mains,
Les sceptres surmontés d'insignes surhumains,
Te payent du plaisir qu'aujourd'hui tu me donnes!
Qu'un époux valeureux t'échoie, et que son cœur,
Aux bons toujours facile, aux méchants toujours rude,
T'adore et de te plaire accepte l'habitude.
O Ciel! accordez-lui d'être toujours vainqueur!
Qu'il te survienne, enfin, des enfants pleins de force,
Ayant santé pour séve et beauté pour écorce,
Et que, devenus grands et maîtres de tous biens,
L'éternité les voie amis avec les miens! »

Briolanie, alors, embrassait Oriane.
Que de charme et d'orgueil ce moment-là fut plein!
Mais il sied de poursuivre un récit plus profane
En cherchant ce que fait maintenant Gandalin.

Le lion était très-sauvage,
Belliqueux, il ne l'était pas,
Ou bien jugeait-il au visage
Qu'étant un homme de courage,
Celui qui, traversant l'ombrage,
Les prés, les champs, le marécage,
Vers lui multipliait ses pas,
Ne lui servirait de pâture,
Ni volontiers ni sans péril?
Dans tous les cas, en créature
Adroite, il quitta l'aventure;
Aussi très-loin s'en alla-t-il.

Il courut si bien et si vite,
Qu'à la fin, sans qu'il l'atteignît,
Gandalin de la réussite
Douta; son zèle s'éteignit.
Il laissa la bête maudite
Se féliciter de sa fuite,
Et, tout essoufflé, se plaignit :

« J'en jure le nom de mon père!
J'ai fait un beau coup, n'est-ce pas?
C'est bien tout au plus si j'espère
Retrouver le bruit de mes pas,
Car, pour la trace, l'herbe molle
En a si bien couvert l'effort

8

Que la chercher, c'est tâche folle.
N'y pensons plus; on se console
De tout, si ce n'est de la mort. »

Pourtant il n'était pas bien aise;
Il n'avait plus son compagnon.

« Ma chance est certes du guignon!
Et si faut-il qu'elle me plaise.
Je perds mon seigneur une fois;
Maintenant j'ai perdu son frère.
Je n'y comprends rien, mais je crois
Que pour moins on se désespère.
Cheminons pourtant, car la nuit
Enveloppe déjà la plaine,
Et, ma foi, je verrais sans peine
Bon gîte, bon souper, bon lit! »

Sur cette boutade chagrine
Il franchissait une colline;
Bientôt, débordant un vallon,
Il aperçut nombre de tentes,
Avec banderoles flottantes
Et de grands feux à l'environ,
Une foule bien équipée
Lui sembla, de loin, occupée
A sonner trompette et clairon,
Et sur des tables assez grandes
On servait, comme des offrandes,
Des monceaux de pain et de viandes.

« C'est le camp de quelque baron »,
Se dit le jeune homme en lui-même.

Aux broches plus d'un marmiton
Tournait la poularde et l'oison;
Sur le feu s'emportait la crème;
Un maître queux tirait du four
Un pâté grand comme une tour,
D'où sortaient des cous d'alouettes;
Un autre, qui jurait tout haut,
Brandissait sa cuiller à pot
Sur des lévriers malhonnêtes;
Enfin, attachés aux piquets,
Des chevaux de forte apparence
Tournaient leurs beaux yeux inquiets,
Pleins d'une gourmande espérance,
Vers les piqueurs et les laquais
Vannant l'orge, étendant la paille.
Au large, au long, c'était ripaille,
Ballots nombreux, vastes paquets.

« Tudieu! dit Gandalin, les galantes personnes!
Si leurs intentions à mon regard sont bonnes,
J'estimerai l'esprit qui vit sous leurs bonnets.
Mais que, par un malheur, on ait l'humeur barbare
Du riche publicain insolent pour Lazare,
On passera son temps fort mal... Je me connais! »

Il lui fallut un gros quart d'heure
(Bien qu'il eût allongé le pas)
Pour arriver à la demeure
Où ces gens prenaient leurs ébats.
Quand il en franchit la limite,
Des serviteurs, venant de suite,
L'interpellèrent sur son nom.

« Allez, prévenez votre maître
Que je viens comme hôte, et peut-être
Goûtera-t-il cette raison.

— N'en doutez pas, vaillant jeune homme!
De quelque nom que l'on vous nomme,
Vous serez ici bienvenu.
Vous avez grand air, bonne mine,
Et, si peu qu'on vous examine,
On se sent pour vous prévenu.
Dieu garde qu'avec un visage
Où resplendit tant de courage,
On soit pris pour un inconnu!

— Voilà des manières courtoises!
Dit Gandalin; mais, franchement,
Je trouvais vos façons sournoises.
C'est pourquoi j'allais hardiment.
Ce me serait chose nouvelle
D'être moins franc que je ne dis :
C'est Gandalin que l'on m'appelle,
Je suis l'écuyer d'Amadis.
Mais vous, quelles faces étranges!
Si vous avez le cœur des anges,
Vous n'en portez pas la couleur!
Vous êtes noirs, si noirs, mes maîtres,
Qu'il est certain que vos ancêtres
De Chanaan étaient les reîtres.
Pourtant vous aimez la blancheur,
Ainsi le montrent vos tuniques,
Et vos turbans sont magnifiques
Et d'une gigantesque ampleur!

Pourquoi ces clinquants, ces merveilles,
Ces bracelets, pendants d'oreilles,
Qui me semblent vous surcharger?
Quelle façon de cimeterre...
Si recourbé! Qu'en peut-on faire?
En tout je vois, sans vous déplaire,
Que votre maître est étranger.

— Notre maître est un personnage
Si célèbre sur maint rivage,
Que nul ne l'égale ici-bas.
Il est fort brave, et son courage
Triompha dans mille combats.
Nous passerons sur son lignage :
Rien de si grand!... Nous nous taisons,
Mais Tunis est son héritage;
Il a vingt châteaux dans Carthage,
Et dans Kambalou cent maisons!
Il est prince; il pourrait, sans doute,
Lui que le prêtre Jean redoute,
Que le Miramolin écoute,
Être empereur, s'il le voulait.
Mais il estime qu'en ce monde
L'ambition est inféconde
Et fait de l'homme un plat valet.
Il préfère à tâche si dure
Courir au hasard l'aventure
Et s'amuser comme il lui plaît.
Il boit, il mange, il dort, il aime,
Il se complimente lui-même;
Il goûte le plaisir suprême
De ne connaître aucun lien,

Et prétend qu'une telle vie
Doit seule mériter l'envie,
Vaut la peine d'être suivie.
C'est, dit-il, être épicurien,
D'après un certain philosophe,
Lequel était de bonne étoffe
Et ne se souciait de rien.

— Ce que j'aime en ce caractère,
Et qui doit surtout m'en frapper,
C'est qu'il ne saurait comment faire
Pour me refuser à souper.
Cela dit, montrez-moi la route.

— Seigneur écuyer, suivez-nous.
Il vous faut d'abord, oui, sans doute,
Nous vous en prions à genoux,
Obéir à notre coutume
En venant changer de costume.
Nous avons des parfums très-doux;
Nous les verserons sans mesure
Sur cette rude chevelure
Que la poussière des chemins
Souille autant que votre figure.
De l'eau fera bien sur vos mains.

— C'est possible, et je n'ai rien contre.

— Entrez ici, que l'on vous montre,
Dans cet élégant pavillon,
Comment on change en papillon
La misérable chrysalide. »

Gandalin vit un lieu splendide,
Et tel que jamais le hasard
N'en avait mis sous son regard.
Ce n'étaient, dans la vaste chambre,
Que tentures de vrai damas;
L'air était tout imprégné d'ambre
Et des senteurs de vingt climats.
On y respirait une ivresse
Dont l'influence enchanteresse
Rendait le jugement peu sûr.
Ce n'étaient que tapis, portière
De pourpre et d'or, d'or et d'azur;
Un voile ôtait à la lumière
Ce qu'elle aurait eu de trop dur;
Siéges d'ébène, lit d'ivoire,
Escabeaux forgés d'argent pur,
Crédence où s'étalaient, pour boire,
Coupes d'agate et de cristal,
Avec une suite choisie
De flacons où le malvoisie,
Et tous les vins d'Andalousie,
Et tous les vins de l'Italie,
Et tous les vins de la Hongrie,
Et tous les vins du Portugal,
Et tous les vins qu'on trouve en France,
Attiraient à leur transparence.
Il but un coup de sétubal.
Et, tandis qu'en la vaste chaise,
Étendant ses pieds au plus loin,
Il se prélassait à son aise,
Et qu'un barbier, le peigne au poing,
Lissait, frisait sa chevelure,

On vint lui dire tout courant
Que le prince oubliait son rang,
En hâte de voir sa figure,
Et qu'il arrivait à grands pas
Pour serrer son hôte en ses bras.

Gandalin eut le temps à peine
De se lever... En un moment
Entra, riant à bouche pleine,
Le prince... un peu noir, mais charmant!
Et dans cette face sereine
Gandalin eût eu grande peine
A reconnaître Garamant.

« Ah! seigneur Gandalin, que je me félicite!
Embrassons-nous!

— Seigneur, vous me comblez!

—Ma foi!

Il faut entre vos bras que je me précipite!
Embrassons-nous, seigneur! De grâce, embrassez-moi!
Je ressens les transports d'une telle allégresse
Que me voilà troublé comme en parfaite ivresse!
J'en jure Golfarin, le neveu de Mahom,
A mon ravissement je ne sais pas de nom!

— Prince, je ne vois pas comment... par quel mérite...

— Qu'on étende la nappe et qu'on nous serve vite!...
Comment! N'êtes-vous pas, seigneur, ce Gandalin,
Ce fameux Gandalin dont la gloire est si grande

Qu'on dit à l'enfant maure, alors qu'on le gourmande :
« Si tu ne te tais pas, Gandalin va venir? »

— Me voilà confondu; vous me faites rougir.

— Ce nom, pour les calmer, vaut quatre-vingts cravaches!
Vous goûterez peut-être à ce bœuf aux pistaches?

— Je suis servi.

— Seigneur, je ne le cache pas,
Tel que vous me voyez, j'ai l'horreur des bravaches;
Mais quand je trouve un brave, un vrai brave, en mes bras
Il faut que je le serre à l'étouffer! Hélas!
Je n'ai jamais compris par quel destin bizarre
Le vrai brave, aujourd'hui, devient chose si rare!
Oserai-je verser au seigneur Gandalin
Un peu de ce nectar?... C'est du vieux vin du Rhin.

— Il est vraiment parfait! Je bois à vous, mon hôte!

— Je m'en tiens honoré. Vrai, ce n'est pas ma faute
Si j'ai cette fureur pour les gens comme vous;
Mais il n'arrive pas d'en trouver à tous coups.
Où comptez-vous aller la campagne prochaine?

— Je vous répondrais bien, mais j'ai la bouche pleine.

— Ne vous contraignez pas, et ne prenez la peine
De m'écouter qu'autant qu'il vous peut convenir.
C'est tout ce qu'il me faut de vous voir à ma table,
Et si je vous gênais, je voudrais m'en punir.

Je trouve à ce pays un climat détestable;
Je n'en garderai pas un fort bon souvenir.
L'air est souvent brumeux et le froid redoutable.
On ne m'y verra pas de longtemps revenir.
Mais vous ne savez pas quelle étrange manie
M'attire dans ces lieux?

— Là, sans cérémonie,
Racontez, s'il vous plaît, ou sinon taisez-vous.
Je me sens fort heureux; j'ai bu plus de trois coups,
Et je casse des noix avec joie infinie.

— Que je suis enchanté de vous voir cette humeur!
Je vous avouerai donc... Que veut-on que j'y fasse?
Non, rien dans l'univers ne vaut pour moi la chasse!
C'est une passion qui maîtrise mon cœur.
Je ne la contrains pas; je consume ma vie
A chercher les moyens de m'en passer l'envie,
Si bien qu'ayant toujours ce but devant les yeux,
Je connais peu d'endroits, sur la ronde machine,
Où je ne coure pas dès que je m'imagine
Y trouver un pourchas, toujours délicieux.
Dans l'Inde j'ai cherché, sous les bambous du Gange,
Le tigre, et, l'attaquant avec mes éléphants,
Je l'ai frappé de mort. Le Nil m'a dans sa fange
Livré le crocodile en quête des enfants.
Souvent de mes chasseurs les ardeurs étonnées
Ont redouté les lieux où je les entraînais.
J'ai grimpé vers l'isard aux pics des Pyrénées,
J'ai surpris le chamois aux glaciers du Valais;
Je m'acharne à présent sur le gibier polaire.

— C'est un travail de roi!

— Monseigneur Gandalin,
Le premier de mes soins est toujours de vous plaire.
Prenez de la boutargue! Allons! le verre plein!
Si vous ne portiez pas une rude journée
Et qu'un profond sommeil vous fût moins à souhait,
Cette nuit votre audace eût été promenée
De plaisirs en plaisirs... Mais dormez, c'est mieux fait.

— Que prétendez-vous dire?

— Oh! votre lassitude
Ne vient pas à propos!

— Moi, las? vous vous moquez,
Ou vous cherchez querelle et vous me provoquez!
Quand il s'agit de chasse, aucun travail n'est rude;
Je pense comme vous sur ce point-là. Causons.
Que voulez-vous tenter cette nuit?

— On m'assure
Qu'une ourse blanche, énorme et de forte carrure,
Conduisant sur ses pas deux superbes oursons,
D'une anse très-voisine habite le rivage.
C'est un lieu retiré, qu'on dit assez sauvage,
Et par le temps qu'il fait encombré de glaçons.
J'ai conçu le projet de mettre à mort cette ourse
Cette nuit. Quant à vous, j'espère, un autre jour...

— Je pourrais défier tous les daims à la course,
Et jamais en tel cas je n'ai cédé mon tour.

Quand partons-nous?

— Sur l'heure! Encore une boute

— Ni bouteille ni plat... Je n'ai plus soif ni faim!
Quel délice! Bon Dieu! nous allons voir merveille,
Et s'il peut échapper, l'animal sera fin. »

On se leva de table, et, la suite étant prête
(Quarante cavaliers bien armés), on sortit.
Le soleil était loin, le jour était petit;
Les astres clignotaient en lueur fort discrète :
Le ciel était sans lune, et sur sa profondeur
S'étendait un manteau d'une obscurité bleue.
La troupe n'avait pas encor fait une lieue
Que tout prit un aspect repoussant de laideur.
Le sol était couvert de pierraille inutile
Que soudait la gelée; un lichen pauvrement
S'étalait sur la roche anguleuse et stérile;
Dans un froid contracté tout allait s'endormant;
La bise s'enfuyait avec un sifflement.

Bientôt on entendit le bruit que fait la grève
Quand la vague y déferle, et tombe et se relève,
Pour retomber encor sur le sable écumeux.

Alors les cavaliers trouvèrent devant eux
La glace, un champ de glace, et l'eau mouvant par pla
Et la glace rompue, et de nouveau la glace
Amoncelée en blocs, et maint rocher tout noir
Où pendaient, aiguisés comme des campaniles,
Les prismes, les tuyaux d'inégales aiguilles

De glace. Cet aspect était lugubre à voir.
Par les mugissements l'oreille était remplie,
Et des craquements sourds se répétaient partout.

« Voilà, pour un chasseur, une scène accomplie,
Dit Garamant; je crois qu'elle est de votre goût?

— Assez, dit Gandalin; mais le froid n'est pas mince.
Pied à terre, à présent! Avançons, seigneur prince!

— Avançons! Par ici : c'est le meilleur chemin. »

Et, voulant le guider, il lui tendit la main.
Mais Gandalin s'élance, et, sans tourner la tête,
Saute sur un glaçon. Tout à coup il s'arrête,
Il va tomber; pourtant il se maintient debout.
Surpris, il considère et voit la mer qui bout.
La vague se soulève, et hurle et le menace;
Un tourbillon étreint son piédestal de glace,
Le détache, l'entraîne, et dans un ouragan
Le flot exaspéré l'emporte à l'Océan.
L'écuyer demeurait comme frappé de foudre,
Quand une voix cria :

« Sachez vous y résoudre,
Et reconnaissez là votre ami Garamant!

— Oh! se dit l'écuyer, l'infâme garnement! »

Cependant le cristal qui lui sert de nacelle
Se penche, et tourne, et roule, et s'enfonce, et chancelle
Et plonge, et se relève, et semble tout ainsi

Sur le point de sombrer. Le jeune homme, transi
De froid, saisi d'horreur, rongé de méfiance,
Interpelle en pleurant sa pauvre conscience,
Demandant par quel crime il a pu mériter
Cette terrible mort qui vient l'épouvanter.

« Quelle de mes erreurs est donc ainsi punie,
Dieu du ciel, Dieu clément, Dieu juste, mon seigneur ?
Quelle horrible action digne d'être honnie
Me vaut le châtiment d'un semblable malheur ?
Je ne me plaindrais pas si je devais connaître
La fin d'un bon soldat, aux côtés de mon maître;
Mais finir seul, perdu, pâture du poisson,
Sans qu'Amadis en ait nouvelle ni soupçon ! »

Le pauvre Gandalin pleurait à chaudes larmes;
Il était envahi par un poignant effroi.
Que lui servait sa force ?... Et rien autour de soi
Ne voulait seulement lutter avec ses armes !
La nature, implacable, autour de lui grondait,
Et le flot s'élevait, et le flot descendait.

Mais soudain dans le ciel grandit une lumière,
Qui remplit l'horizon d'une blanche poussière;
Tremblante, elle mouvait, vivait et se ridait,
Et, lançant dans l'éther des gerbes de fusées,
Avec l'éclat du jour baissant se confondait.
Des lueurs remplaçaient les lueurs épuisées.
On eût dit qu'une source, au fond de l'horizon,
Une source de feux, immensément ouverte,
Venait remplacer l'aube et compensait sa perte,
Et versait sur le ciel la splendeur à foison.

Cette clarté, pourtant, restait pâle et timide;
Elle charmait l'esprit sans éblouir les yeux.
C'était une Phœbé jeune, au regard humide,
Et qui ne montrait pas de superbe en ses jeux;
C'était une Phœbé sans carquois, sans dryades,
N'allant pas, dans ses bois, attaquer le lion;
C'était une Phœbé, mais sans les sérénades,
Sans le sceptre d'Hécate et sans Endymion.
Douce, pure, effacée, et sous sa transparence
Laissant voir les grands cieux et leurs immensités,
Laissant percer l'étoile et briller ses beautés,
Légère comme Iris conduisant l'Espérance.

Le brouillard n'osa plus s'arrêter sous ses pas;
La mer n'osa souiller sa robe virginale.
Grondeuse, elle tomba, mais ne résista pas;
Et le vent, respectant l'aurore boréale,
Baissa l'aile, s'enfuit et changea de climats.
Chacun des éléments se remit en sa place;
Le calme renaquit : plus d'altière menace.
L'eau s'en vint murmurer comme un souffle d'amour,
Et Gandalin, flottant sur son bateau de glace,
Atteint par le sommeil, s'endormit à son tour.

CHANT SIXIÈME

Les Fiançailles.

Jusqu'au sommet du roc que le château couronne,
La vengeance a hissé l'homme qu'elle conduit.
Le Jour, comme un coureur que sa force abandonne,
Jette sa torche éteinte et s'assied dans la Nuit.
Le fils de Périon voit un trépied qui luit,
Vaste trépied d'airain exhalant la fumée
D'un amas de charbons à la face animée,
Brillants et scintillants autant que des grenats.
Sur le bord du réchaud, de puissants caractères
Arrêtent les regards par leurs formes austères :
Ils conjurent ici le souffle des sabbats.
C'est pourquoi le héros voit danser sur la porte,
Grimacer et montrer leurs ongles, des fadets,
Et toute la lignée et toute la cohorte
Des visages de singes et des fronts de baudets.

Il saisit le trépied, et par-dessus sa tête
Le lance sans daigner savoir ce qu'il devient;
Il traverse le seuil où rien ne le retient;

Il traverse la cour, froide, sombre, muette...
Personne! Il aperçoit un étroit corridor
Voûté; tous les dix pas, une torchère d'or;
Un rideau de velours pend au mur : il l'arrache.
Il contemple une salle aux somptueux lambris
Chaudement éclairés par des lampes de prix
Dont la flamme, en brûlant, fait sortir et détache
Les parfums pénétrants dans leur huile pétris.
Une table est dressée avec exubérance :
Des fruits, des fleurs, des mets fumants. Loin d'y toucher,
Et bien que de la faim il sentît la souffrance,
Le chevalier passa sans même s'approcher.

Après quelques détours, il vit une autre chambre
Où de larges bassins de cornaline et d'ambre
Étalaient des joyaux dont le scintillement
Montrait saphir, rubis, topaze, diamant.
Un avare en eût eu le feu dans chaque membre :
Le chevalier passa sans un tressaillement;
Pas le moindre désir n'ébranla sa pensée.

Du salon qui suivait la porte était poussée;
Amadis l'ouvrit grande, et, sur de fins brocarts,
Et des satins épais, et des crêpes de soie,
Aperçut des Almées. La moindre eût fait la joie
Du cœur d'un amoureux et brûlé ses regards.
Le rire étincelait sur ces lèvres de rose;
Ces yeux noyés semblaient accorder toute chose...
Le héros traversa le vaste appartement
Et tourna le verrou d'une porte assez basse.
Le verrou résista; mais, ferme en son audace,
Amadis, enfonçant les planches brusquement,

Découvrit le sorcier... Il le prit par la nuque,
Le renversa par terre et mit le pied dessus.

« Bien! dit le nécromant, mes calculs sont déçus;
Je ne me savais pas en face d'un eunuque!
L'or ne te gagne pas; tu n'as pas faim des mets.
Puisque tu l'as prouvé, je le crois désormais.

— Prie et meurs!

— Quoi! mourir? N'as-tu pas conscience
De m'égorger ainsi, bon vieillard sans défense?
Non, tu n'oserais pas, devant tes cheveux blonds,
Traîner mes cheveux blancs autour de tes talons!
Ce sont des actions que je pourrais commettre,
Mais toi, quelle vertu te le voudrait permettre?
— La justice de Dieu t'attend où nous allons! »

Il le prit par la barbe et l'entraîna sur l'heure,
Aux éclats de la foudre, aux lueurs des éclairs.
Un coup de vent brisa la magique demeure;
Bastions et créneaux, tout fondit dans les airs.
Le jeune homme, à grands pas, menait parmi les pierres
Le sorcier, qui, hurlant cris d'angoisse et prières,
De son corps éraflait le sol comme un râteau,
Et de la main de fer du vengeur implacable
Ni les soumissions ni les pleurs du coupable
Ne purent réussir à desserrer l'étau.

La descente était rude, et partant très-rapide.
A l'aurore apparut la fontaine limpide,
Et le vainqueur, jetant son captif sur le bord,

Au-dessus du courant agenouilla l'impie.

Il était beau de voir cette forme accroupie
Réduite à l'impuissance et tremblant!
Tout d'abord,
Amadis s'écria :

« Détruis ton maléfice!

— Je veux, dit Agolant, de toi seul m'occuper!
En me frappant c'est toi que ton bras va frapper!
Nul ne peut comme moi te rendre un bon office :
Je rends invulnérable, et, pour ce chevalier,
Qu'il reste comme il est, mieux te vaut l'oublier!

— En ce cas, meurs, vipère! »

Et la tranchante épée
Fit bondir dans la source une tête coupée.
A l'instant où le sang se répandit sur l'eau,
On vit s'y colorer un surprenant tableau.
Un jeune homme apparut et sauta sur la lande.
C'était bien Florizel, l'amant chéri d'Urgande!
« Ami, dit Amadis, j'entends tout au plus tôt
Quitter ce lieu maudit où je me déshonore.
Mon gage de bataille est à Vindelisore.

— Regarde vers la mer! Scintillant météore,
Un char brillant de feux arrive tout là-haut!
Ne devines-tu pas comme Urgande la Belle
Veille sur nous! Voilà ce que ton cœur appelle! »

Sans consulter, sans peur, sans langueur ni répit,
Les deux guerriers sautant sur le char, tout partit!
Et d'abord leurs regards contemplèrent les plaines
Où l'histoire a connu les anciens Mélanchlœnes!
Comme elle a bien décrit ces peuples de héros!
Scythes, pères du Grec; Alains, frères de l'Ase,
Et leurs arcs vigoureux et leurs grands chariots,
Dont les essieux tournaient les routes du Caucase!
Comme elle a bien montré les sagaces Gryphons
Et l'Euxin traversé par le brave Argonaute,
Et le berger troyen insulteur de son hôte,
Et les vaisseaux vengeurs sur les gouffres profonds!
L'Eubée est par ici. Là-bas, dans ces guirlandes
De flots que le zéphyr frange de vif-argent,
Là-bas voici Délos, la terre des offrandes!
Voici de Marathon le rivage engageant!
Quels torrents buissonneux de plus de lauriers-roses
Traçant leurs cours joyeux dans les vallons charmants,
Quel éclat plus splendide en plus purs firmaments
Rappellent aux humains de plus célestes choses?
N'est-ce pas là qu'on voit, à l'entour de l'autel,
Bondir, transfiguré par ses vœux intrépides,
Et le divin Eschyle et ses soldats rapides,
Et l'ardent Cynégire, à coup sûr immortel!
Et ce même Sophocle, à la sainte couronne,
Qui devait sur la scène évoquer Antigone,
Et, pour mieux honorer les morts de ce grand jour,
Au pied du tumulus, dans la foule échauffée,
Dansa, tout jeune encore, au devant du trophée,
La lyre entre les mains et beau comme l'Amour?
Et toi, divine Athène, Athène, Athène, Athène!
Béni soit le rempart de ta cité hautaine!

Béni le double rang de tes monts ciselés
Par les doigts amoureux d'une harmonie exquise!
Et les bords déchirés du printanier Céphise,
Et l'immense rideau de tes cieux étoilés!
Comme l'on t'aperçoit, radieuse de gloire,
Descendant vers la mer en écartant les bras!
Ici monte le roc où veillait la Victoire,
L'Acropole de marbre où résidait Pallas!
Là ces dêmes semés autour de leur maîtresse,
Colone qui reçut Œdipe et sa détresse,
Acharnes, le Pirée... Oui, ton sceptre enchanté
A l'univers ravi dévoila la beauté!

Quand le char en passant eut laissé voir à l'aise,
Par les deux paladins emportés dans ses flancs,
Les gorges, les rochers du bleu Péloponèse,
Les myrtes de Cythère avec leurs bouquets blancs,
Et la fleur du Levant, la divine Zacynthe,
Du cercle d'Apollon leur refermant l'enceinte,
Il les fit pénétrer dans le cercle de Mars.

L'Italie étala sa vaste péninsule,
Esclave des consuls, esclave des césars.
Le fouet au Cœlius, la corde au Janicule,
La hache au Capitole, et dans les poings d'Hercule
Un carquois hérissé d'ambitieux hasards.
Au Forum, sous l'abri des rostres de galère,
On pouvait évoquer le fantôme romain,
Les pieds rouges du sang foulé par sa colère,
Qui, mâchant dans sa barbe un juron populaire,
Mendiait la sportule en allongeant la main.
On voyait par débris cette puissance usée :

Un cachot, un égout, le brutal Colisée,
Les ossements blanchis des vils gladiateurs
Et le Cirque où Néron jalousait les acteurs.

Le char passa. La route éclatait d'étincelles;
Elle semblait tourner sous des vigueurs nouvelles,
Et tout en flamboyant, s'élançant au plus haut,
Entra dans un air froid qui remplaça l'air chaud.
Le ciel était brumeux, et de blanches nuées
Lourdement floconnaient au-dessus des buées
S'exhalant des marais, des fleuves, des frimas,
Méchants dominateurs de ces rudes climats;
Et dans cette nature ainsi dure et sauvage
Se dressaient des châteaux crénelés, ceints de tours,
Des navires de guerre assaillant le rivage,
Des villes protégeant leur terre aux alentours!
Partout fierté, menace, attaque et résistance;
Tout cherchant ce qu'on peut et non point ce qu'on doit,
Et tout, autant qu'il peut, élevant sa prestance,
Clocher, maison, voulant toucher le ciel du doigt!
Le moineau veut saillir au pic où l'aigle perche :
C'est l'âge où l'on prétend, c'est le temps où l'on cherche,
Et pas un seul esprit n'y forme le propos
De se coucher à l'ombre, attendant le repos.
L'effort commun y fait dans chacune partie
Circuler comme un fleuve ardent de sympathie;
Le monde, déchirant son horizon voilé,
Perce tous les brouillards de l'antique Thulé.
On veut apprendre, on veut savoir, on veut redire;
Tout devient aimanté, séduit, appelle, attire,
Et jamais l'univers n'a vu jusqu'à ce temps
La vérité tenir tant d'esprits haletants.

Amadis s'écria :

« Mon âme !
Nous marcherons, nous combattrons !
Nous aurons grand sujet d'user nos éperons !
Tentons le feu ! Risquons la flamme !
Va ! nous tiendrons !
Va ! nous irons !

« Il nous en coûtera des peines ;
Les plumes de nos ailerons,
Certes, bien nous les brûlerons !
La liqueur rouge de nos veines,
Allons donc ! nous la verserons !
Et nous verrons !
Sur les décombres des obstacles
Nous grimperons !
Et s'il faut faire des miracles,
Nous les ferons ! »

Ah ! loué soit le Dieu qui pétrit son image
Dans l'homme ivre d'honneur, celui dont la fierté
Au sang de ses aïeux doit son premier hommage :
Car ce qu'il est lui fut par ce sang apporté.
En vain on le combat, le renie et l'éprouve :
Le héros se retrouve,
Et, vaincu par instants, il se remet debout !
Que l'indigne adversaire
Le fatigue et le serre...
Il est Dieu malgré tout !
Malgré tout il s'élève, et moins par la victoire,

Et bien moins par la gloire
Du succès emporté
Que par son assurance,
A travers la souffrance,
A garder l'espérance,
Soutenu par l'honneur, l'amour, la liberté!

Oriane et Briolanie,
Urgande avec toutes les deux,
Se promenaient de compagnie
Dans le pré du courtil ombreux.
Elles cherchaient sur les nuages
Si quelque point noir y naissait;
Elles guettaient sous les ombrages
Pour voir si quelqu'un y passait.
Parfois d'un bruit naissaient des doutes;
Alors l'une était aux écoutes,
Doigt sur la bouche et front penché;
Mais l'autre, secouant la tête,
Démentait l'amante inquiète,
Qui s'éloignait d'un air fâché.
La nuit descendait sur les branches;
Les étoiles, claires et blanches,
Scintillaient au bleu firmament;
Et dans le retrait des charmilles,
Partageant de ces jeunes filles
L'amoureux attendrissement,
Le rossignol chantait ses trilles.

Urgande s'écria tout à coup : « Les voici! »

Oriane resta pâle et le cœur saisi.

Amadis, à genoux, les deux mains réunies,
Contemplait du bonheur les routes aplanies,
Écoutant les accords d'immenses harmonies.
Le paradis entier, à ses sens dévoilé
Comme en un tourbillon d'ineffable puissance,
Le tenait éperdu sous sa magnificence.
Un long temps s'écoula, qu'il n'avait point parlé :
Tous les mots lui manquaient en un pareil délire.
Et, comme Béatrice, Oriane eût pu dire :

« Non, je ne souris pas, car, si je souriais,
Ainsi que Sémélé tu tomberais en cendre! »

Tous deux du haut des cieux ne voulaient plus descendre.
Comme tu l'adorais, comme tu la priais,
Amadis!... Elle-même est-elle moins émue?
Montre-t-elle en ses yeux moins de scintillements?
Quelle fibre en son cœur ne tremble et ne remue
Et des cris étouffés et des soulèvements!

« Oriane! ô ma vie! Oriane, je t'aime!
Je t'aime! je t'adore! Oh! c'est toi! oui, toi-même!
C'est toi! le front sublime et pur d'un séraphin!
Je t'aime! je t'adore! Oh! je t'aime sans fin!
Regarde-moi longtemps! montre-moi ton visage!
Montre-moi ces beaux yeux dont j'ai rêvé toujours!
M'aimes-tu? m'aimes-tu, mes uniques amours?
Ah! contempler tes yeux, c'est avoir le présage
De tout ce que le ciel, au fond de son azur,
Aux élus bienheureux réserve de plus pur!
Ne me retire pas ta main! oh! pas encore!
Je n'aspire qu'à toi! je ne connais que toi!

Je ne veux rien que toi! Mon sang, mon bien, ma foi,
O mon tout! Oriane! écoute! je t'adore! »

Prés herbeux, bois touffus où gîte la fraîcheur,
Jardins fleuris, bosquets aux feuilles tressaillantes,
Ruisseaux dont les remous surveillés du pècheur
Reflètent les clartés de ces nuits scintillantes,
Arbres chers au satyre et de la nymphe aimés,
Qui, dans vos troncs moussus par la vie animés,
Retirez les tribus des sylphes diaphanes,
Oui, vous qui n'avez pas un mot pour les profanes,
Mais dont la voix pénètre au cœur des amoureux,
Ne révéliez-vous pas tous vos secrets sublimes
A ces deux qui planaient par delà toutes cimes,
Non moins heureux que vous en ces moments heureu

Pendant ce temps, Lisvart au palais tenait table;
D'innombrables flambeaux éclataient en clartés.
C'était un grand festin, un bruit épouvantable
De gobelets heurtés et de rudes gaietés.
Mille dictons plaisants, jetés et répétés,
Criaient avec le rire et la verte réponse
Où le défi hautain ne pesait pas une once.
C'était ce qui se fait avec ce qui se dit,
Quand on surveille peu ce qu'on a sur l'esprit.
Les harpes résonnaient. Était-ce triste ou tendre?
Pour en pouvoir juger, il eût fallu l'entendre;
Les écuyers avaient un grand soin de remplir
Les verres débordants, et maint jeune convive,
Mêlant confusément sa réplique moins vive,
Sentait un lourd sommeil prêt à l'ensevelir.

« Vous faites trop de bruit, et ce n'est pas ma faute,
Dit le roi; laissez donc la parole à notre hôte!
Il croit avoir vaincu le Donzel de la Mer! »
Un chevalier cria : « La vantardise est haute! »

Il lui fut répliqué : « Seigneur, vous m'avez l'air
D'avoir peur d'Amadis! Roi puissant que j'honore,
Et vous tous, compagnons, je vais vous révéler
Ce que dans ce pays il paraît qu'on ignore.
Ce pauvret n'est pas l'homme à vous faire trembler.
Il vous a défiés, épouvantés peut-être;
Il attaque parfois, mais toujours c'est en traître,
Et de cette façon, en un transport brutal,
Il a brisé les reins de votre sénéchal.
Mais il n'a pas osé soutenir sa gageure!
Il a fui! Cependant, depuis ce moment-là,
Vous l'attendez toujours! Et moi, je vous le jure,
C'est tremblant de frayeur que l'oiseau s'envola. »

Un grand étonnement envahit l'assemblée :
Elle était agitée, indécise, troublée;
On hésitait à croire à de pareils propos,
Et plus d'un murmurait ou discutait la chose,
Quand du fond de la salle un jeune homme au front rose,
Au teint blanc, aux yeux bleus, stature de héros,
Par-dessus tant de voix fit entendre la sienne.

« Tu mens, lâche! tu mens! Autant qu'il m'en souvienne,
Pareille invention ne se risqua jamais!
Mais tu n'obtiendras pas ce que tu t'en promets!
Je vais faire rentrer cette injure en ta gorge.
Va! tu n'auras jamais de place en paradis!

Écoutez le revers des contes que l'on forge,
Moi je suis Galaor, le frère d'Amadis! »

Une voix s'écria :

« C'est fort bien les semondre! »

Personne ne sachant qui s'exprimait ainsi,
Chacun tourna les yeux vers la porte, et voici
Un soldat étranger tout prêt à leur répondre.
Galaor s'écria : « Gandalin!

— Oui, seigneur,
C'est moi qui, devant tous ces guerriers de valeur,
Ai quelques mots à dire à ce prince d'Afrique.

— Eh! prince, dit Lisvart, pourquoi pâlissez-vous? »

Le prince... On vit alors frissonner ses genoux.
Ses cheveux se dressaient; une triste musique
De honte commença sous sa dent qui claquait.
Il parut essayer de sourire; il manquait
De force et retomba, quoi qu'il eût, sur sa chaise.
Gandalin s'avançait lentement, lentement,
Les regards attachés fixement, nettement,
Sur ceux du lâche pris dans les doigts du malaise
Et se faisant petit :

« Vous voilà, Garamant? »

Le meschin ne dit mot. Quand il fut à portée,
Gandalin étendit le bras, saisit tout droit
Son homme par le cou dans un carcan étroit

Et, la vie aussitôt en ce corps arrêtée,
Laissa le mannequin rouler sur le pavé.
Ce n'était qu'un haillon : tout était achevé.

« O roi ! dit l'écuyer, je vous demande excuse.
Je n'avais pas dessein de le serrer si fort.
Il paraît que ces gens, qui sont gonflés de ruse,
Ont la chair un peu molle et manquent de ressort.
Mais à vous, chevaliers, je rends un vrai service;
Vous n'auriez pas voulu ce lâche parmi vous,
Et puisque Galaor se présente à vos coups,
Vous l'affronterez mieux sans un pareil complice.

— Écuyer, dit Lisvart, que tout ce bruit finisse!
Amadis, Galaor, Gandalin, à vous trois
Vous tenez le chemin sans ménager personne!
Mes gens portent le glaive, et moi j'ai la couronne;
Mais vous me paraissez réclamer d'autres droits.
Que demandez-vous donc? Il est temps qu'on le sache,
Et puisque votre frère et ton maître se cache
Ou ne se trouve pas (je ne veux l'offenser !),
Eh bien! je vous permets à tous deux d'avancer.
Voici mes chevaliers! Prenez à la muraille
Ce gantelet d'acier, gage de la bataille!
Le jour vient! Au champ clos, seigneurs! Et nous verrons
Si ces gens vont nous vaincre ou si nous les battrons. »

Chacun se mit debout, renversant bancs et siéges;
Ardents piétinements, rires, jurons moqueurs,
Défis! Comme des loups débarrassés des piéges,
Comme des sangliers faisant tête aux traqueurs,
Les guerriers s'écriaient et sortaient de la salle.

Parmi les escaliers la foule s'étouffait;
Lisvart même, oubliant la dignité royale,
De son casque doré bravement se coiffait.
On sautait les degrés, on courait par la rue.
La lune n'était pas tout à fait disparue
Cependant, et le jour ne luisait pas encor,
Mais la ville, éveillée en sursaut par le cor,
Était du fond des lits vitement accourue.
Les flambeaux remplaçaient l'aube tant bien que mal,
Et chaque champion, manœuvrant son cheval,
Recevait de ses gens et la targe et la lance.

Alors il s'établit un instant de silence;
Une lueur blanchit au bas de l'horizon.
La foule frémissait d'émoi, non sans raison,
Car on ne vit jamais passe plus solennelle.
Galaor se tenait droit, campé sur sa selle,
Méliadus en face et ferme sur l'arçon.
Les trompettes enfin sonnèrent avec rage.
Méliadus (j'en suis fâché) prit mal son temps :
Peut-être son coursier manqua-t-il de courage,
Ou bien éprouva-t-il quelqu'un des accidents
Qu'on ne saurait prévoir en si terrible fête;
Bref, il alla tomber à dix pas sur la tête,
Et, s'effondrant la joue, il se cassa les dents.
Vivien jusqu'à l'épaule eut la gorge fendue;
Quatorze chevaliers à langue bien pendue,
Qui se disaient les grands vainqueurs de l'univers,
Tombèrent jambe en haut et cervelle à l'envers;
Ce que voyant chacun, plus douce et moins hardie,
L'humeur commune en fut au moins très-refroidie :
Si bien que Galaor attendit que l'on vînt.

Mais il faisait grand jour désormais. Oriane,
Briolanie, Urgande, et d'ailleurs plus de vingt
Demoiselles aux corps souples comme liane,
Brillant aux échafauds, émerveillaient chacun.
Leurs yeux impatients semblaient chercher quelqu'un.

Ce quelqu'un (Amadis!) ne se fit pas attendre,
Et, s'approchant tout près pour qu'on pût mieux l'entendre
Parmi ce grand désordre et sanglant désarroi,
Le fils de Périon tint ce propos au roi :

« Seigneur Lisvart, dit-il du haut de sa monture,
Je ne veux offenser aucune créature;
Mais vous avez mon gant, et c'est bien, je le croi,
Justice de venir le chercher sans tapage.

— Amadis, Amadis, vaillant donneur d'effroi,
J'ai vu tomber mon hôte étranglé par ton page;
Ton frère m'a meurtri mes plus forts champions.
Si tes deux alliés, qui ne te valent guère,
Ont encore ton secours pour nous faire la guerre,
Sous ton commandement faut-il que nous rampions?
Non! non! Par le saint Graal! la querelle est finie!
Je n'ai pas du rancœur la sanglante manie,
Mon esprit est d'un prince, et non pas d'un vilain.
Approche, Galaor, avance, Gandalin,
Et vous tous, mes vassaux, venez ci! Qu'on s'embrasse!
La paix soit entre vous, et, pour suprême grâce,
Je t'accorde la main d'Oriane, Amadis.
Renonce pour jamais à tes rêves futiles;
Ne désire plus rien que des choses utiles,
Et règle tes façons suivant ce que je dis.

L'imagination est sotte conseillère;
Laisse-la s'échapper sans lui courir après.
Mets du plomb sous tes pieds, écris dans ta prière :
« Seigneur, de ma jeunesse ôtez-moi les regrets! »

On ne saurait comment décrire
L'universel contentement;
Urgande se prit à sourire,
Oriane rougit vraiment.

« J'honore Amadis, moi, mon père!

— Alors je fais ce que tu veux.

— Et c'est pourquoi je désespère
De le voir docile à vos vœux.
Pour cette vie heureuse et molle
Dont vous allumez l'auréole,
Le vulgaire est fait tout exprès;
Mais regardez bien, je vous prie;
Dites-moi si rien ne vous crie
Qu'aux moutons convient la prairie,
Aux lions il faut les forêts!

Amadis doit garder sa force
Et vivre dans sa liberté!
Je ne veux pas servir d'amorce
A l'inerte imbécillité!
Puisque je l'aime, il doit se rendre
Assez valeureux pour me prendre
Dans le filet d'un sort plus beau;
Il faut qu'il grandisse et grandisse!
Je ne veux pas qu'on s'enhardisse
A mettre sa gloire au tombeau!

Qu'il marche devant lui, ne cédant à personne
Et n'acceptant que son destin!
Ce qui doit l'entraîner, c'est le clairon qui sonne,
Lui nommant son devoir certain.
Il ne doit que marcher au bruit des grandes choses,
En exigeant toujours le plus...
Et c'est toi, mon héros, qu'on veut qui te reposes?
Irrésolus,
Tes vœux iraient chercher le calme!
Quoi donc! la palme,
La palme de victoire aux bandelettes d'or,
Qui la devrait saisir? Serait-ce donc un autre?
Un amour grand comme le nôtre
Combat, reçoit, demande encor!

Marche, marche, te dis-je, et sur le vaste monde,
Comme un vaillant aiglon va promener ton vol!
Que rampent près du sol
Le passereau craintif et la corneille immonde,
Mais non pas toi!... Va-t'en!... Il me retrouvera
Vivant de son amour dans lequel je me plonge!
A quoi voudrait-il donc que je pense ou je songe
Quand l'univers entier de lui me parlera?

Va-t'en! Sûr de mon cœur comme de la lumière,
Autant que de Dieu même et de la vérité!
Ton image en mon cœur se grava la première,
Et je l'emporterai pure en l'éternité! »

Amadis s'inclina sur les mains de la dame :
Son visage éclata d'une céleste flamme;

Un courage immortel s'alluma dans son sein.
Alors tous les chanteurs, les harpes accordées,
Se laissant emporter par les mêmes idées,
Comprirent son dessein;

Et le peuple, accueillant ces conseils héroïques,
En répéta partout les refrains magnifiques,
Qui devinrent des lois.
La rigueur en passa dans les âmes élues,
Et le renoncement et les peines voulues
Remplacèrent les dieux faciles d'autrefois.

LIVRE DEUXIÈME

CHANT PREMIER

Les Offres de Viviane.

La joie! oh! le joyau de l'âme!
La fleur, la fraîcheur de l'esprit!
Est-ce une fée? Est-ce une femme?
L'une vaut l'autre! O joie! ô flamme!
Qui te rencontra? qui te prit?
Quel fut le premier qui sourit?
Fut-ce Adam recevant son Ève?
Hercule embrassant son Hébé?
De l'univers c'est bien la séve,
Le rayon au ciel dérobé,
La vie, oui, la vie elle-même,
La vie en sa vivacité,
La vie en sa limpidité,
La vie en sa fécondité.
Par les dieux immortels! ô la sainte gaieté!
Humeur est mère de blasphème!
Tristesse engendre impiété!

Jetons joyeusement aux embarras du monde
L'insouciant regard qui les sait disperser!

Jamais le vrai nageur flottant sur l'eau profonde
Ne craint le gouffre obscur qu'il lui faut traverser
Son œil ne sonde pas les terreurs de l'abîme.
En vain la transparence en surfait le danger;
Qu'a-t-il à redouter? Il plane sur la cime,
Il rit, il est vaillant, sûr de lui, magnanime,
Et l'attrait de la peur lui demeure étranger.

La joie est la vertu, l'immortelle espérance!
La joie est l'ambroisie où les dieux exaltés
Puisent tout leur mépris pour la basse souffrance
Et les chagrins fangeux dont ils sont exemptés.
Jupiter la répand dans son sourire auguste,
C'est le vrai, c'est le bien, c'est le beau, c'est le juste!
Et vous n'oubliez pas la merveilleuse nuit,
Sans doute, où l'univers reçut le don sublime
Qui lava l'ancien crime,
Pulpe de l'ancien fruit?
Les cieux se remplissaient de lueurs inconnues :
Pas de nues;
Sur le bleu de l'azur transparent
Des amas de clartés, des chapelets d'étoiles
Débarrassés de voiles
Jetaient un feu si grand,
Scintillaient et lançaient de telles étincelles
Par faisceaux et parcelles,
Remuant tant d'éclat,
Que jamais on ne vit sur la nature entière
Tomber tant de lumière!

La terre..... Pensez-vous qu'alors elle tremblât?
Elle tremblait, oui bien! de joie! un feu céleste

S'alluma dans ce corps par la joie excité !
Les fleuves, les forêts, les déserts, tout le reste
D'un transport inconnu se sentit agité.
L'univers vit s'ouvrir, pénétra le mystère
Qui rendit la jeunesse à la nature entière.
L'immortel élément envahit le mortel,
Et les sages bergers dispersés sur les plaines,
Sachant ce que les vents soufflaient dans leurs haleines.
Criaient : Noël ! Noël !
Et ce fut par la joie, en cette nuit chérie,
Que l'Enfant lumineux
Frappa, brisa, rompit la sombre tromperie
Qui nous ferma les cieux !

Il riait, Amadis, appuyé contre un arbre !
La dame se tenait sur le perron de marbre,
Dans une robe verte à reflets de safran.
Sire Gauvain sentait un bouquet d'origan,
Florizel sur la lèvre avait comme un sourire
Contraint, et qui trouvait quelque chose à redire ;
Perceval était froid, distrait, aigri, fâché,
Tandis que Lancelot, vers la dame penché,
D'un air plus que hautain, impatient, farouche,
Avec effort serrait la bouche
Et se retenait de blâmer.
Il différait beaucoup d'Ayglain de Circassie !
Sous son casque doré, sa cotte cramoisie,
Celui-là de plaisir semblait prêt à pâmer.
La dame, fine, souple autant qu'une liane,
Disait aux chevaliers :
« Mon nom est Viviane,
Viviane, entendez-vous bien ?

On connaît assez par le monde
Avec ma science profonde
Ce que je veux, c'est tout ou rien !
Tout pour ceux que je favorise;
Mais rien pour ceux que je méprise;
Tout, je le donne à mes amis,
Et rien, à celui qui m'attriste,
Qui m'a fâchée, ou me résiste...
Je l'ai juré ! je l'ai promis!
Je suis Viviane la Belle!
Regardez ! Suis-je belle assez ?
Autour de moi je vous appelle,
Vous viendrez à moi, je le sais!
Je ne souhaite et sollicite
Que de vous servir de mon mieux :
J'entends élever le mérite
Et j'aime les audacieux !
Sous vos pas triomphants j'aplanirai les routes,
Les obstacles seront brisés comme les doutes,
Je balaierai les embarras,
J'étayerai votre énergie
De tout mon savoir de magie,
Et vous n'aurez plus de combats !
Je suis Viviane la fée !
Toute résistance étouffée,
Je vous la tendrai dans la main;
Vous pourrez la prendre et la tordre,
Et les dents qui voudraient vous mordre
Deviendront cailloux du chemin !

— Mais rien pour rien (c'est la voix claire
D'Amadis qui répond ainsi).

En retour, que faut-il essayer pour te plaire ?
Que veux-tu recevoir ici ?

— Fort peu de chose !
Au passé deviens étranger !
Dans l'avenir dont je dispose
Et comme j'entends l'arranger,
Tout va changer !
La liberté, vieille folie !
Il faudra bien que je l'oublie,
Et toi de même, eux comme toi !
Désormais tout rampe et tout plie,
Le tyran remplace le roi,
Les volontés, pauvres rivales,
Comme chez les troupeaux vont devenir égales,
Et leur maître, ce sera toi !

Je n'exige de toi que peu, fort peu de chose !
Tu vas renvoyer de ton cœur
Ce vantard, despote morose,
L'honneur.
Donne à tes actions cette brillante cause,
La vanité ! papillon rose
Tournant dans un cercle petit,
Ne menant jamais au sublime;
Mais le mesquin, mais le minime
S'offre si bien à l'appétit !

Tu vas ne me donner que peu, fort peu de chose :
Suis-moi là, dans le demi-jour !
Je te montrerai, si je l'ose,
Le vrai, l'ancien, l'heureux amour !

Là, de retour,
Comme il s'amuse, comme il cause;
Le rire de sa joue arrondit le contour.
Il ne demande pas l'empire!
C'est au plaisir seul qu'il aspire!
Son frère de langueur expire!
Qu'il meure oublié sans retour!

Fort peu de chose
Suffit donc pour m'accommoder;
Refuse ce que je propose,
Il te faudra pourtant céder!
Les temps nouveaux courbent ta tête!
Tu vas me contredire : arrête!
Réfléchis mieux, avant que, jouet et conquête
De l'inévitable tempête,
Tu perdes les haillons que tu ne peux garder.

— Je garde ce que j'ai! Tel que je suis je reste!
Répondit Amadis, le mépris plein les yeux.
Je me doutais qu'un jour un inventeur funeste
Viendrait nous proposer ces marchés odieux!
C'est vous qui le risquez? Si j'ai quelque mémoire,
De race de lutin vous ne sortez pas, vous?
Vous n'avez pas le droit de toucher un grimoire?
De Merlin et de vous nous connaissons l'histoire,
Allez lui demander pardon à deux genoux! »

Le propos sembla dur et gonflé d'insolence,
Amadis remonta sur son grand destrier;
Viviane les vit, sans prier, sans crier,
Les puissants champions, repousser ses avances,

Et quand ils eurent tous le pied dans l'étrier ,
Elle les vit partir, sans crier, sans prier,
Mais je ne dirai pas sans d'amères souffrances.

Un seul resta pourtant, un seul, le bel Ayglain.

« Ah ! lui dit-elle, toi, plus jeune, toi, plus vain,
Toi l'arrogant, oui, toi, plus méchant, je m'assure,
Te voilà demeuré, roulant dans tes esprits
De grandir la blessure
Que me font leurs mépris !
Tu veux jeter encor du venin sur leur boue !
Ne le fais pas, Ayglain, je me meurs ! je l'avoue,
Je me meurs du chagrin qu'on m'ait traitée ainsi !
L'avais-je mérité ? Je ne voulais, j'en jure,
Que me rendre plus sûre
En vous comblant de biens d'en avoir un merci !
Je me meurs ! je me meurs ! je souffre ! je sanglote !
Pardonne ! je suis femme ! Hélas ! que j'étais sotte
De me mettre à leurs pieds ! mais aussi je me meurs ! »

Et les pleurs coulaient sur sa joue
Comme les perles qu'on dénoue.
Les pleurs, les pleurs, les chaudes pleurs !
C'était sur ce charmant visage
Comme les gouttes d'un orage
Brisant les fleurs, les fleurs, les fleurs !

Ayglain répondit :
« Insensée !
Que tu lis mal en ma pensée !
Je suis à toi complétement !

Comprends, comprends donc... comment dire
Pour mettre fin à ton délire?
Ce que j'éprouve en ce moment.
Ta beauté m'emporte et m'enivre!
C'est pour elle que je veux vivre,
Expirer content à tes pieds!
Moi, je t'adore, Viviane!
On t'injurie, on te condamne!
Je tiens tes péchés oubliés! »

Des deux mains lui prenant la tête :
« Parles-tu vrai? Moi, je suis prête
A te rendre heureux dans mes bras!

— Je parle vrai, je te le jure,
Chère adorable créature,
Ordonne ce que tu voudras.
— A coup sûr tu me vengeras!
— A coup sûr tu n'as qu'à le dire!
— Je peux te donner tout! l'empire!
La gloire! Et tu demanderas
Librement ce que tu voudras;
Et le demandant, tu l'auras!

— Je veux paraître incomparable
A force d'exploits surhumains,
Que rien de bas, de misérable,
Ne soit l'œuvre de mes deux mains!
Que le plus grand, je le dépasse!
Qu'Amadis par moi renversé
Pâlisse, ait peur, demande grâce!
Mon genou sur son corps pressé!

— Ayglain, mon héros, mes délices !...
Qu'il soit comme tu l'as voulu. »

C'est donc ainsi que fut conclu
Le pacte entre les deux complices.
Eh ! mon Dieu ! que tu l'accomplisses,
Que chacun ait ce qu'il vola !
Des gens plus grands que leur mérite :
Ce n'est pas là ce qui m'irrite,
Il est de ces rencontres-là !

Viviane était de naissance
Un peu trop basse en vérité;
De l'astuce et de la beauté,
Elle en avait en suffisance,
Merlin en sentit la puissance.
Quand un beau jour elle parla,
Il perdit le cœur et la tête.
Triste accident pour un prophète !
Il est de ces rencontres-là !

Il en est, il en est sans doute !
Amour, tu peux tout, tu fais tout,
Toute victoire, ah ! certes, toute
Séduit tes yeux, pique ton goût.
C'est te flatter que de redire :
« Ah ! l'amour a toujours raison ! »

— L'amour est un lâche, il délire,
Il est ivre en ce qu'il désire,
Il est tout plein de trahison;
Il mérite mépris et blâme,

Il est sans honte, il est sans âme;
Il n'ose risquer le grand jour;
Mais vous le savez, homme et femme!
De ce mot seul il se réclame :
Il est l'amour!

Les chevaliers marchaient sur la lisière
Des bois fleuris.
« Adieu, vaillant Gauvain! »
Il se pencha, mon redouté parrain [1],
Et retournant ses beaux yeux en arrière,
A ses amis fit signe de la main.
Les troncs feuillus aux têtes embranchées
Dans leurs rameaux cachaient bien des nichées
Où pépitaient les jeunes rossignols.

Gauvain cria : « Dieu vous garde, mes frères! »

Les loriots avec leurs ménagères
Et les bouvreuils multipliaient leurs vols,
Passant, froissant les feuilles frissonnantes.
Sur l'herbe verte à voix balbutiantes
Les deux amants poursuivaient leurs propos :
Ayglain voulait parler à Viviane
Par des baisers bien plus que par des mots.

« Cher Florizel, adieu! Sous le platane
Prends tes chemins comme on te les a dits,
Suis-les! — J'y vais, répond l'amant d'Urgande;

[1] L'origine du nom de Gobineau était Gauvain. Il y eut en 1360 un Gavain de Gournay; les descendants de celui-ci s'appelèrent Gauvain, Gauvin ou Gobinot de Gournay, puis Gobineau. Voir *Histoire d'Ottar yarl, pirate norvégien, et de sa descendance*, par le comte DE GOBINEAU, p. 241. Paris, Didier. *(Note de l'éditeur.)*

Cher Lancelot, à toi je me commande;
Je me commande à toi, cher Amadis! »

Qui donc courait sur les feuilles tombées?
Sous les buissons du côté de l'étang?
Qui s'enfuyait par courses dérobées
Sur le gazon humide et palpitant?
C'étaient lapins étourdis, pleins d'audace
Et pleins de peur, cherchant le bord de l'eau.
Les voyez-vous sautant de place en place?
En voilà trois qu'une idée embarrasse,
Assis tout droits et brochant du museau,
Branlant l'oreille et se frottant la face.

Et Florizel s'éloignait résolu;
Aux grands périls puisqu'il est dévolu,
Sans hésiter ardemment il s'y jette.

Voyez le thym avec la violette,
Le blanc muguet semble sonner gaiement
Aux blonds frelons un grand événement
Qui va troubler peut-être les abeilles.
Ce petit monde est tout en mouvement.
On sent vibrer un long bourdonnement,
Du sol ouvert monte un enivrement.
C'est la chaleur qui produit ces merveilles.

Sur la feuillée et dans les fleurs,
Sur la mousse et dans les couleurs,
Et les fraîcheurs et les senteurs,
Et l'ardent surplus de la vie,
Viviane et le bel Ayglain

Sentaient leur cœur si doux, si plein,
Que, presque, ils oubliaient l'envie.

« Lancelot, il faudra nous quitter maintenant.

— Hélas! mon Amadis, que j'aille ou bien demeure,
A moins que je ne meure,
Qui me rendra content?
Je n'ai rien que souffrance :
Pas la moindre espérance
D'être heureux un instant.
Qui me rendra content?
Je m'en vais et te quitte.
Si je finis bien vite,
L'épée au poing pourtant,
Sans peur, sans démérite,
J'en serai trop content.

— Ah! Lancelot du Lac, voilà ce que tu penses?
En prenant ton chemin voilà ce que tu dis?
Noble amant de Genèvre, homme aux grandes vaillances
Pour toutes tes vertus tu n'as de récompenses
Que chagrins et malheurs constamment agrandis,
Un cœur ne voulant rien que la mort et Genèvre? »

Viviane embrassant Ayglain,
Lui disait : « Pour un peu de fièvre,
Mon cher amant, mon cher lutin,
Rendre mon honneur incertain,
C'est là ce qu'il ne faut pas faire
Puisque nous avons résolu
D'être modèles de vertu,

Il faut pousser à bout l'affaire.
Entre nous il est convenu
Qu'avant mariage conclu
Je dois me montrer très-sévère! »

Voilà ce que la belle dit.
Le sage Ayglain y consentit.

Monastère,
Monastère,
Versets, répons et prière,
Cloche allant
Et battant
Et sonnant au campanile
Ne font pas le cœur tranquille.
Ils ne donnent pas non plus
Pour d'hypocrites saluts
La pureté des élus,
Le mérite des reclus
Au pénitent trop habile!
Et de cette vérité
Ayglain ne s'est pas douté.
Monastère,
Monastère,
Proclamer la règle austère,
Est-ce tout en vérité?
Pour celui qui s'est vanté
De sa régularité,
Faut-il d'abord des couronnes?
Tu les donnes,
Tu bourdonnes
Pour fêter d'autres personnes

Moins folles de vanité.
    Monastère
    Dur, austère,
Ton esprit n'a pas douté,
    Monastère,
    Pour te plaire,
Qu'il faut la réalité
Des mérites qu'on expose.
Si le ver naît de la rose,
Du brugnon de l'abricot,
Du mensonge il naît plutôt,
Et sa bave délétère,
    Monastère,
    Monastère,
Peut sortir du moindre mal.

« Voilà, si tu m'en crois, ce que nous allons faire,
Poursuivit Viviane, et comprends ma raison
Afin qu'on n'ait jamais sur nous méchant soupçon
Et que ma renommée ait tout son avantage.
L'univers doit savoir comment je t'appartiens.
L'empereur de Nicée est de mon parentage,
J'en ferai le témoin de notre mariage,
Et nous serons en joie à tous les bons chrétiens.

— Nous allons, dit Ayglain, d'une gloire infinie
Nous couvrir! Proclamant notre cérémonie
Par des hérauts couverts de tabards somptueux,
Chacun portant l'épée et même encor la hache!
Il faut qu'on les admire et qu'on coure après eux!
Je veux les voir surtout dresser sur leurs cheveux
Des plumets élancés en immense panache!

Dans tous les carrefours ils marchent noblement!
Et pour édifier les personnes honnêtes,
Ils passent précédés de quatre cents trompettes
Et de huit cents tambours faisant leur roulement!
Quand partons-nous? Il faut nous hâter, mon étoile!

— Ne crains rien! mets le pied sur le bord de mon voile,
Prends ma main, tiens-la ferme, et nous sommes partis! »

Ils volaient haut! les hommes bien petits
Leur paraissaient de taille et de figure
Comme cirons!
Comme fourmis au rebord d'un chaudron,
Comme plus rien! absents de la nature,
Ce qui serait pour la plupart d'entre eux
Un grand bienfait, les pauvres malheureux!

Pour aller à Nicée on passe les vallées
Où l'Olympe d'Asie étend son corps divin.
La puissante montagne élève échevelées
Les couronnes du hêtre et les branches du pin;
Les sentes dans les rocs circulent emmêlées...
Quels fourrés sans issue et quelle odeur de thym!

Quand on a traversé, foulant l'épaisse mousse,
Les détours ombragés de ces escarpements,
Qu'on a laissé bien loin les minarets de Brousse
Et la verte mosquée et tant de monuments
Décrépits, désertés, rompus, où l'herbe pousse,
On découvre un trésor d'autres enchantements.

Au pied de ce versant terminé tout à l'heure
S'ouvre une immense plaine, où d'abord on peut voir

Des tours, de longs remparts, une vaste demeure
Que domine une église, où Dieu fait son manoir.
C'est Nicée! Elle est belle, et pourtant bien meilleure
Est la vue où le lac étend son grand miroir.

Splendide bouclier, creusé de ciselures
Que le vent y prodigue, essayant son travail,
Le soleil s'y reflète en ardentes figures
Dont le flot constamment fait changer le détail,
Et le miroitement de ces ondes si pures
Se rouvre et se referme ainsi qu'un éventail.
Le soir et le matin vont, errant sur ces rives,
Les barques de plaisance et les bateaux pêcheurs.
Des jardins plantureux qu'il faut que tu décrives,
Muse! aux regards charmés accordent leur fraîcheur;
Et des palais d'été, parmi les couleurs vives,
De leurs piliers de marbre alignent les blancheurs.

Du matin jusqu'au soir on entend les cithares
Marteler leurs couplets dans le retrait des cours.
Sous l'ombre vont courant des ruelles bizarres
Cachant les cabarets aux coins de leurs détours;
Et là, des cris de joie et des jurons barbares
Dénoncent la liesse et l'humeur des faubourgs.

Des charmeurs de serpents, dans le coin d'une place,
Avec leurs flageolets attirent les essaims
De la plus avilie et sale populace,
Qui sort en se traînant de ses bouges malsains.
Elle adore ces jeux dont la laideur l'agace...
Dieu pour l'en amuser sans doute a ses desseins.
Sous des arches de marbre on entre dans la ville,

On entre dans le bruit et dans un tourbillon
Qui surprend, ahurit l'âme la plus tranquille
Et fait taire un instant l'esprit le plus brouillon.
On découvre aussitôt dans ce tableau mobile
Que la fureur du lucre est un rude aiguillon.
Magasin, entrepôt, boutique où l'on échange
L'argent contre l'acier, l'or contre le corail.
Ateliers en sueur, où l'ouvrier dérange
La matière asservie au marteau du travail.
On dresse des chefs-d'œuvre avec un peu de fange,
Et le nitre devient un glorieux émail.
Chevaux, mulets, ânons, chameaux et dromadaires,
Éléphants promenant d'étincelants houdas,
Chariots encombrés d'oisives bayadères;
Roses, fleurs d'oranger, jasmins et résédas,
Coureurs faisant briller de flambants lampadaires,
Étendards fastueux, précédant des soldats.

Que dirai-je? C'était l'opulence royale
D'un État fastueux étalant ses trésors,
Et pour faire briller sa fière capitale,
Les montrant, suspendant, tapissant au dehors.
Cette gloire est mesquine, et d'espèce fatale;
Elle hébète l'esprit, elle énerve les corps.

Le palais du puissant empereur de Nicée
Était très-merveilleux : une tour élancée
Aux nuages du ciel semblait donner l'assaut,
On la voyait monter jusqu'au douzième étage.
Je dis douze, elle avait peut-être davantage,
Peut-être moins; en tout, elle montait très-haut.

Du sommet on pouvait espionner la ville :
Cette précaution est toujours fort utile.
Un peuple pour son prince est un grand embarras,
Des nobles on fait tout, du manant peu de chose,
Cependant à ses nerfs quelquefois on s'impose;
Mais les bourgeois sont faux, légers et très-ingrats.

Cette maxime est dure et juste! car on trouve
Qu'à chaque occasion l'histoire nous le prouve.
Nicée était surtout abondante en bourgeois.
La rage de jouir tourmente ces cervelles!
Quand ils ont bien à plein comblé leurs escarcelles,
Ils ne sont plus contents, ils veulent être rois!
Et plus tard, dieux! Toi, Dieu, tu prendrais patience
Sans doute, et comprendrais qu'en bonne conscience,
Ayant créé ces gens, tu dois leur donner tout.
Tu pourrais leur livrer de ton œuvre si grande
Tout ce que le bourgeois admire et qu'il demande :
Il estime d'ailleurs ce qui produit beaucoup.

Mais j'ai tort de jouer avec ces misérables
        Auxquels je ne veux aucun bien.
Maudits soient les pays et les temps détestables
        Menés par ces hommes de rien!
L'empereur de Nicée, appelé Théophraste,
        Était un produit de ce sang.
Il disait qu'il n'aimait ni l'orgueil ni le faste
        Et faisait bon marché du rang;
Mais en vérité pure, il goûtait la bassesse,
Et pourvu qu'à plein ventre il se pût amuser,
Ni du sang ni du cœur n'estimait la noblesse
Et même dans la boue aimait à reposer.

Il n'avait pas coupé le cou des anciens maîtres,
D'autres s'en étaient occupés.
Comme il était soldat parvenu, sans ancêtres,
Portant haillons fort mal drapés,
Qu'il criait d'une voix épaisse et très-sonore
Tout ce qu'il entendait crier,
Il plut! On le vanta! mais on fit plus encore :
Un jour on s'en vint le prier,
Puisqu'il était si fort, de sauver les boutiques.
Les truands menaçaient d'y remuer les mains.
Alors, par beaux décrets et votes authentiques,
Il fut empereur des Romains.
Empereur des Romains, et de Nicée,
Archonte, puis César et Chosroës, il eut
Des titres augustaux autant qu'il en voulut.
A dater de ce jour, il changea de pensée :
La modération lui plut.
Dans ses discours publics il vanta la morale
Et fit cas de la probité,
Promit de redoubler par la paix générale
La commune prospérité,
Trouva bon de grossir la rente et les sportules
Des rôdeurs, maraudeurs, voleurs et turbulents;
Et des plaisirs publics égayant les formules,
Raffina les tableaux vivants!

C'était un grand monarque, il était gros, obèse,
Et son regard faux clignotait.
Il riait volontiers et se mettait à l'aise
Quand un mot grossier l'excitait.
Il avait en terreur toutes les choses franches,
Il redoutait surtout le bruit.

Il cachait avec soin ses pouces dans ses manches;
Et que tout honneur fût détruit,
Il s'en souciait peu, pourvu que l'apparence
Jamais ne fît défaut en ce qui convenait;
Ce seul point le trouvait féroce à toute outrance,
C'était à cela qu'il tenait.

Viviane accourut auprès du personnage :

« Faites-moi bon visage,
Lui dit-elle en entrant.
J'apporte une nouvelle,
Elle est bonne, elle est belle,
Je l'offre à mon parent.

— Parlez, parlez, cousine;
A peine j'imagine
Ce qui peut arriver!

— Eh bien, on se marie!

— A qui, je vous en prie?

— Qui j'ai bien pu trouver?
Un roi, je vous proteste,
Et de plus un héros!

— Un héros! malepeste!
Il vient fort à propos,
Car je n'en connais guère.
Que pourrez-vous en faire?
Ces pauvres gens n'ont rien!

— Vous saurez que le mien
Est maître en Circassie,
Et vaillant à plaisir.
Puis à ma fantaisie
Je puis, je crois, choisir?
J'entends, cette nuit même,
Avec celui que j'aime
M'unir... Vous m'entendez?

— J'entends et je m'incline.
Quelles cartes! quels dés!
Comme tout nous seconde!
Il semble que le monde
En bonheurs se féconde
Pour nous tout prodiguer!
Le mauvais sort, madame,
Nous pouvons le narguer!
Ah! vertu de mon âme!
Je vais, tout de ce pas,
Mander l'archimandrite
Et l'évêque et sa suite,
Faire tendre de suite
Ma chapelle en lampas,
Et derrière les prêtres
Convoquer tous mes reîtres
Avec mes magistrats.
Nous ferons une fête
Qu'on en perdra la tête,
Et que l'esprit en quête
De splendeur plus complète,
De noce plus parfaite
Ne se souviendra pas! »

Alors comme torrents descendant sur la ville
Les crieurs s'en allaient hurlant :

« Venez tous, écoutez! » (Ils étaient plus de mille :
Pour mettre tout en l'air ils luttaient de talent.)
« Écoutez! venez tous! »

Les portes, les fenêtres
Se hissaient, se poussaient ou tournaient sur leurs gonds.

« Bonnes gens, levez-vous! Valets, femmes et maîtres,
Oyez ce que nous proclamons! »

Ils proclamaient le mariage,
Et quel tapage!

« Haut et puissant seigneur... Par le Dieu, taisez-vous!
Tâchez d'écouter en silence!
Haut et puissant seigneur... Vous recevrez des coups
Pour contenir votre insolence!
Haut et puissant seigneur Ayglain,
Resplendissant d'honneur, et de mérites plein!
Voilà des vertus le modèle!

La reine Viviane, oyez!
Vous figurer femme plus belle,
Mes braves amis, essayez!
C'est la grâce de l'hirondelle,
L'éclat de la rose nouvelle,
Le parfum de la pimprenelle,
Toute beauté, c'est elle,
Jamais on ne vit telle

Que celle
Que l'empereur va marier!

Elle est reine : eût-elle un caprice
De devenir impératrice,
Qui donc voudrait s'en récrier?
Son époux futur est un prince
Grand, bien fait, mince,
Élégant, pimpant, un trésor!
Ce couple aura plus de puissance,
D'argent, de gloire et de prestance
Que le Nabuchodonosor! »

Personne ne garda la chambre;
Aucun ne resta dans son lit.
Au risque de se rompre un membre,
Chacun veut voir ce qu'on lui dit.
On va, court, et se précipite;
La foule est épaisse et mugit
Comme le lait chaud qui palpite,
Se gonfle et jette hors de la marmite
Un large bouillon qui bondit,
Pareil à la sottise humaine,
Bouillon qu'on s'imagine à peine
Majestueux à sa façon.

L'évêque en robe dorée
Entonnait la leçon;
Le diacre en robe azurée
Ou rouge, ou verte, ou diaprée,
Répondait à l'unisson
En faux bourdon.

« Seigneur, vous acceptez madame? »

L'orgue éclatait.

« Madame?

— Oui.

— Je vous proclame... »

Le bruit montait;
La voix des chantres
Du fond des ventres
Roulait, sortait;
Et suraiguës
Montaient aux nues
Les notes des enfants de chœur.
Quelle splendeur,
Que de grandeur,
Que de bonheur,
Et que d'honneur!
Et, la couronne en tête, on voyait l'empereur.

Assise à ses côtés, sa fille Diamante,
La tempe sur la main, contemplait les époux.
A-t-on jamais connu des yeux plus fins, plus doux?
Plus perçants, plus remplis de jeunesse charmante?
Comme elle se serrait dans les plis de sa mante!
Vous qui la regardez longtemps, veillez sur vous!
Hélas! que veut là-bas, dans le fond de l'église,
Ce jeune homme inquiet qui la couve des yeux,
Cherchant à se cacher sous une cape grise?

Hélas! c'est Galaor : ne ferait-il pas mieux
D'être partout ailleurs que dans ces tristes lieux?

Mais Amadis marchait dans l'épais du bocage,
Et tout devenait noir ou brun autour de lui.
La linotte s'est tue, et le geai s'est enfui,
Jamais le rossignol n'a connu cet ombrage :
Tout y paraît morose, anguleux, froid, sauvage,
On se trouve étranger, mal reçu, sans appui
Dans ce désert maudit où rien ne vous accueille;
Pas un souffle d'air pur n'y remue une feuille,
Et l'on y sent le froid, la torpeur et l'ennui.

Le chevalier descend de cheval, par la bride
Il mène son coursier qui ménage ses pas.
Sous la ronce séchée et les roches moussues,
Énormes, dont les blocs s'entassent jusqu'aux nues,
S'ouvre un trou menaçant, contourné, profond, noir
Comme un gosier géant armé de dents aiguës,
Qui dans les flancs du mont plonge son entonnoir.

Amadis y descend, et tâtonne, et s'écrie :

« Merlin! »

La voix se brise aux turbulents échos.

« Merlin! Merlin! Merlin! »

En bondissant, les mots
Sur les rocs irrités roulent avec furie,
Et semblent répétés durement au héros;

Soudain son bras est pris :

« Laisse-moi mon repos!
Pourquoi me troubler dans mon antre?
Tu veux me consoler? Pourquoi? par quel propos?
De quel droit dans mon cœur on vient? on ouvre? on er
Par Jésus mis en croix! vous êtes bien hardis,
Toi Perceval, Gauvain, toi, surtout, Amadis!
Mais vous risquez beaucoup si, par tant de courage,
Vous éveillez la rage
Qui dort, mais dort si mal au fond de ma douleur!

Tu fais bien de venir! Je t'attendais, je t'aime!
Je ne crois qu'en toi seul! cet horrible malheur,
Malheur, malheur suprême
D'être en un jour fatal émergé du néant,
Si parfois je l'oublie, et ressens moins complète
La haine d'exister qui mé remplit la tête,
C'est que je songe à toi, que je maudis pourtant!
Dans l'univers pétri de vice et de bassesse,
Les tiens et toi, cherchez un rêve de noblesse!
Vous m'égarez! Par vous je demeure en suspens!
Je ne suis sûr de rien! vous êtes des serpents!
Si tes yeux me pouvaient regarder au visage,
Si tu voyais mes traits flétris, mon front rayé
De rides! mon aspect tout sordide et sauvage,
Et ces pleurs ruisselants dont je me sens noyé...
Un jour, j'ai rencontré sur le bord d'une route
Une enfant... une fille... une pauvresse enfin!
De guenilles vêtue, et prise par la faim...
Elle avait bien douze ans... Écoute, écoute, écoute!
Je la prends, la recueille, et voilà, j'entreprends

De lui remplacer tout, sa maison, ses parents!
Je l'emporte avec moi, je la soigne et l'élève;
Tout ce qu'elle a mangé, tout ce qu'elle a reçu,
L'admirable trésor de tout ce qu'elle a su,
Tout, oui, tout vient de moi. Sans me lasser, sans trêve,
J'ai pris soin qu'un désir, le caprice d'un rêve
Dans cette âme d'enfant ne fût jamais déçu;
J'ai vu croître ce corps, jeune, frais, plein de séve;
J'ai vu grandir ces yeux, où j'ai mis la gaîté,
Moi! j'ai fait son esprit, sa verdeur, sa beauté!
Elle m'a demandé le fond de ma science...
J'avais mille raisons pour être en défiance,
Mais aucun de ses vœux, je ne l'ai rejeté.
Maintenant elle m'a banni dans cette cave :
J'obéis et j'y reste, et je suis son esclave,
Et son ingratitude a pris ma liberté! »

Amadis s'écria :

« Non! quitte cette enceinte,
Va! ton aveuglement fatiguerait les Saints!
Je ne veux plus entendre une si folle plainte,
Tous les gémissements sont mauvais médecins.
A quoi sert de pleurer quand on peut se débattre?
De sa scélératesse il lui faudra rabattre,
Pour si peu qu'on l'affronte en ses méchants desseins!
Moi! je vais t'arracher d'ici; cesse de craindre,
De gémir, de te plaindre.
Vois-tu, de mon bras seul je peux et veux l'étreindre
Et te rendre, d'un bond, au soleil, à l'air pur!

— N'en fais rien! Tenons-nous dans ce recoin obscur!

J'ai peur d'elle ! oh ! si peur ! je n'ai plus l'assurance
D'aller reprendre encor mon ancienne souffrance :
Je mourrai dans ce trou !

— Tu vas t'en voir dehors !

— Non, ne me trouble pas, je la sens qui nous guette.

— Qu'elle vienne ! j'entends n'en faire qu'à ma tête !
Voulant, ne voulant pas, je t'emporte au grand air,
Malgré ta Viviane et ses suppôts d'enfer ! »

Il étendit les bras, il prit sur son épaule
Merlin, le vieux Merlin, qui gémissait tout haut.
C'était un maigre corps, pliant comme une gaule;
Il ne pesait pas lourd, et ne donnait pas chaud !
Amadis de la grotte avait trouvé l'issue...
Viviane est là devant lui !

« Pauvre appui !
Espérance tôt déçue !
L'emporter !
M'affronter ?
Te heurter
A ma défense reçue ?
Insolent, n'y songe pas !
A bas
Tes bras !
Laisse aller cette carcasse
Qui casse
D'elle-même entre tes doigts ! »

Elle était bien cette fois.
Aux cris stridents de sa voix,
Un hargneux esprit des bois,
Une des méchantes fées
Comme on en voit tant et tant
Rôder au bord de l'étang,
Par la colère échauffées.
Elle était livide autant
Qu'étaient les neiges d'antan,
Si pauvrement étoffées,
Et bien qu'on fût tout auprès,
Si pâle était sa figure,
Si maigre son encolure,
Si flottante sa vêture,
Qu'on ne voyait de ses traits
(Dont on avait peur après!)
Que des yeux brûlants de rage,
Un scintillement d'orage,
Des éclairs vrais!
Et ses cheveux se hérissaient,
Ses dents grinçaient,
Ses bras passaient,
Méchant lacet,
Avec des cris à fendre l'âme,
Autour des cheveux d'Amadis :
Cris de maudits,
Flamme,
Monte partout!

Je ne suis pas sûr de beaucoup,
Lorsque je décris cette scène,
Que Viviane ait pris la peine

De s'en assurer le dégoût.
Non ! pas du tout !
Je ne suis pas sûr que la reine
Ait quitté son lit nuptial
Pour venir se mettre hors d'haleine
Contre un ennemi capital.
Je crois cette idée assez vaine,
Je crois qu'elle envoya sa haine
Et rien de plus !

Pourtant, parmi les résolus
Amadis pouvait compter, certe !
Son regard seul la déconcerte,
Elle a des airs moins absolus.
Le héros, sans crier ni rire,
Étend sa main sur la vampire :
Cris aigus
Entendus
Au moins une lieue à la ronde !
Un coup de tonnerre éblouit,
L'obscurité devient profonde,
Et le spectre s'évanouit.

Et sans crainte Amadis s'élance, monte, arrive.
La lune brille au ciel d'une clarté plus vive.

« Dis-moi, Merlin, dis-moi, n'est-ce pas, sans menti
De quoi ravir le cœur, cette splendeur nacrée,
Cette chaste couleur de la voûte azurée
Qui borne nos regards sans les laisser sortir ?

Comme le cœur s'émeut pour ces milliers d'étoiles,
Étincelants vaisseaux abandonnant leurs voiles
A ces vents alizés qui les mènent toujours
Dans les chemins marqués au progrès de leurs cours !
Tout est prévu pour eux, pour leur noble existence !
S'ils se heurtent parfois à quelque résistance,[1]
Je n'en vois rien, ce sont de bien faibles combats,
Et leurs contradicteurs ne les arrêtent pas !
Je les retrouve ainsi de journée en journée :
Ils n'ont rien qu'à remplir toute leur destinée,
Et Dieu, j'en suis certain, les appelle en ses bras.
Nous qui valons autant et qui marchons de même,
Nous tous, nous sentons battre au fond de notre cœur
D'un triomphe assuré le sentiment vainqueur.
Étoiles ! ce n'est pas en vain que je vous aime !
Non ! ce n'est pas en vain que j'aime autant que vous
Le chêne dans les bois, le rocher sur les cimes,
L'étang jonché de fleurs, nageant dans les abîmes,
Tout ce qui sait grandir, tout ce qui sait briller,
Et qui suit son destin sans jamais sommeiller !
Merlin, reprends courage, et va, pauvre prophète !
Le chagrin peut te prendre, et te mordre un moment,
La torche de l'enfer peut menacer ta tête :
Si tu la veux braver, tu l'éteins sûrement !

— Et moi je t'avertis, Amadis ! Prends-y garde !
Viviane t'entend, t'épie, et te regarde !
Tu peux la mépriser de toute ta fierté,
Elle te tient pourtant, sur ta chute arrêté !
Tu sauras, et bientôt, qu'il faut qu'on la redoute.
Le malheur est déjà serpentant sur ta route.

Elle est méchante, elle est puissante, elle est l'écueil
Où va venir bientôt se briser ton orgueil.
Rien ne peut te sauver si le ciel ne t'envoie
Un ange!

— Il l'enverra!

— Mais lequel donc?

— Ma joie!

CHANT DEUXIÈME

L'Aventure de Galaor.

out ce qu'on nous apprend dans l'un et l'autre livre
e la nécessité d'être bon pour bien vivre,
e qu'on dit des vertus et de leur qualité :
'Espérance, la Foi, comme la Charité;
e que chacun de nous reconnaît pour utile,
uisque ainsi le déclare en son saint Évangile
ésus! c'est à savoir : pure sincérité,
vec mansuétude, ardeur et fermeté;
ref, l'enchevêtrement du mieux qui nous gourmande
t qu'il n'est pas un saint qui ne le recommande,
out cela s'exécute encor tant bien que mal
orsque le fond du cœur en contient l'idéal.

ais prêcher le courage, et l'horreur de la fuite
our ne nommer personne) à Pâris, à Thersite;
spirer la terreur du mot de trahison
t même de tromper à l'inventeur Simon,
rononcer un discours hardi et très-sincère
ur les fâcheux effets produits par la colère,

Afin d'en pénétrer Achille, Agamemnon,
Peut-être bien Ajax et même Diomède,
Toujours en insistant pour se donner de l'aide
Sur ce que Dieu l'ordonne et qu'on parle en son nom
Il est sûr que chacun vous donnera raison,
Et Thermite et Simon,
Achille, Agamemnon,
Ajax et Diomède,
Et chacun s'écriera que vous parlez très-bien.
Mais aux défauts des gens imposer le remède,
Nenni! Tous vos propos n'auront servi de rien.

« Par Dieu, dit Amadis, je crois que tu te moques!
Quand j'entends tes récris de tendresse et d'amour
Pour celle qui te joue un si perfide tour,
Dont les bas sentiments ne sont pas équivoques,
Je m'indigne, m'irrite, et me dis : Sur ma foi!
Ce Merlin, ce sagace et grave personnage,
Ce savant! Il faudrait le fouetter comme un page!
Et je dis à mon nain : « Il est plus fou que toi! »
Il n'importe, je t'aime! et veux qu'on te respecte.
Dieu ne permette pas que je tue un insecte
Ou fasse de la peine aux grenouilles des champs,
Mais nous écraserons la tête des méchants!

— Prends garde qu'à la fin ils n'écrasent la tienne,
Lui répondit Merlin, ils sont les plus nombreux
Sur la face du monde, et le monde est pour eux!
On ferait là-dessus une bien longue antienne :
Bienheureux les fripons, ils grappillent partout!
Bienheureux les menteurs, on cite leurs paroles!
Bienheureux les quêteurs de passe-temps frivoles,

Chacun en tient grand compte et les trouve à son goût.
Si tu veux t'obstiner à fâcher ces engeances,
Ils t'envelopperont dans de telles vengeances
Que tu ne pourras pas te conserver debout!

— Non! Je veux affronter cette sorcière infâme,
Et je l'écraserai comme un serpent de chair;
Ce qui me gêne un peu, c'est qu'elle est une femme,
Et bien qu'assurément élevée en enfer,
Instruite par Moloch, amie à Lucifer,
Par Astaroth nourrie, et sans doute la fille
De cette venimeuse et sordide femelle,
Encore est-ce une femme! Et c'est un embarras
De songer que sur elle il faut lever le bras.
C'est une femme! Elle est indigne, monstrueuse.
Plus raffinée au mal qu'un homme ne saurait,
Mais ce titre de femme est un si grand secret!
Il contient tout entier la puissance amoureuse!
La Vierge est une femme, et qui ne frémirait
D'insulter un rayon, pour souillé qu'il pût être,
Si bas qu'il fût tombé dans la fange et l'horreur,
Et qu'il faut cependant avouer, reconnaître
Pour être descendu de ce faisceau d'honneur
Dont le Ciel a permis que naquit le Sauveur!
Source de pureté! Fontaine d'excellence,
La Sainte Vierge! On sent, pour peu que l'on y pense,
Qu'à tout ce qui de près ou de loin peut crier :
— J'ai quelque chose d'elle! — on doit s'humilier!
Que je jette à mes pieds la coupable, pleurante,
Que je torde en mon poing ses frémissants cheveux,
Que mon regard se heurte à l'effroi de ses yeux,
Que mon oreille entende une voix déchirante

Jadis tendre et rieuse en des temps plus heureux...
Je crois voir Oriane! et me trouble pour elle!
J'ai peur que l'équité ne soit chose cruelle,
Et je me sens faiblir, et me trouve odieux!

— Moi, répondit Merlin, il ne m'importe guère!
Si quelqu'un ici-bas mérite haine et guerre,
C'est la femme! Tout mal de la femme dépend!
Sans les ruses de femme où serait le serpent?
Il lui faudrait ramper solitaire en son antre!
Mais la femme a tiré les méchants de son ventre,
Et le démon alors s'est connu des amis!
Mais j'aime celle-ci, permis ou non permis!
J'ai donné ma science à l'humaine lignée;
Que je puisse, du moins, souffrir si je le veux!
Puisqu'à tout supporter j'ai l'âme résignée,
De mon propre malheur si je me sens heureux?
Puisque souffrir pour elle est encor moins affreux
Que de jouir sans elle au grand milieu des fêtes,
Dégoûté des festins qu'elle ne m'offre pas.
Laisse-moi m'assouvir de mon lâche repas!

— Non! Tu pars avec moi qui te soutiens, qui t'aime;
Tu fuis le désespoir qu'on te faisait subir! »

Merlin restait muet, sans remuer, tout blême,
Et ne répondait rien que soupir et soupir.

Dans ce moment la forêt verte
Tressaillit aux accents d'un cor.
Encor, encor.
La voix allait sonnant : Alerte!

Tout comme Hector
Le jour qu'il vint chercher sa perte,
Et soudain il se couche inerte
Près de son cor,
Sans voir Achille qui le raille
Et le traîne sous la muraille
Où les chevaux ont pris l'essor.

: Ayglain, dit Merlin, je le vois sur la côte. »

is, se levant, marcha vers son cheval,
ardant aux yeux le vaillant animal.

›urd'hui, lui dit-il, toi, ne me fais pas faute!
u jamais manqué? Jamais! Tu ne sais pas
ter la fatigue ou la peur des combats;
veux que la lutte, et n'es rien que fidèle.
:! Tu comprends tout? On m'attend, on m'appelle,
aille te plaît encore mieux qu'à moi! »

Sitôt qu'il est en selle,
Le glaive au poing,
La voix rauque et cruelle,
La voix qui l'interpelle
Glapit moins loin.
L'adversaire fait montre :
Sur un destrier noir
Il est superbe à voir.

s à pas lents se porte à sa rencontre,
deux champions se mesuraient des yeux.
tait confiant comme un enfant des dieux,

L'autre était sûr de lui comme un suppôt du diable,
Bien que la nuit pesât, profonde, impitoyable.

Bientôt, dans le bois, alentour,
Il fit clair autant qu'en plein jour.
Cent esclaves, dressant des torches,
Illuminaient ce lieu fatal;
On en pouvait voir les approches
Rouges d'un éclat infernal.

Ayglain arrêta son cortége
D'un geste impérieux et dur.
Sous son harnais blanc comme neige
Haussant un front farouche et sûr,
Forçant sa voix entrecoupée
Que l'orgueil tentait d'assouplir,
Il cria :

« Tirez votre épée,
Vous que déjà je vois pâlir!

— Pâlir?

— Oui bien! car votre tâche
Est celle d'un fourbe et d'un lâche.

— D'un lâche?

— Certes oui! Merlin,
N'en croyez pas ce misérable,
Viviane n'est pas coupable
Comme le prétend ce vilain!

— Ce vilain ?

— Là! Je vous défie!
Je veux votre sang, votre vie!
Sachez que je m'appelle Ayglain!
Je châtierai ta perfidie!
Je prouverai ton infamie!
Ta mémoire sera honnie!
Viens! commence ton agonie!
Je vais t'écraser!
— Si tu peux! »

ideur d'Amadis brûlait le cœur et l'âme
comédien qui se perdait en vœux
le trouver méchant, pour le trouver infâme,
le bien insulter et le mettre au plus bas,
i criait si fort et ne se croyait pas.
ouvoir étourdir sa pauvre conscience,
Dans les arrêts il met sa lance
Et, s'assurant sur l'étrier,
Le corps penché, roide, il s'élance
En éperonnant son coursier;
Juste au milieu de la carrière
contre Amadis, le frappe au bouclier;
a tête d'Ayglain est jetée en arrière,
Atteinte au milieu du cimier
e brise, sans quoi roulant dans la poussière
Ce premier coup eût été le dernier.

Pour Amadis, chose nouvelle!
Il fut renversé sur sa selle :
Peu s'en fallut qu'il ne tombât!

Sans y rien comprendre lui-même
Il sentit une angoisse extrême
Et continua le combat.

Ayglain le martelait comme avec mille épées,
Lui ne voyait de toutes parts
Que des scintillements, et ses armes coupées
Le quittaient par tronçons épars.
Il les sentait comme au milieu d'un songe
Se fondre en gouttes de métal,
Boire son sang comme une éponge,
Éclater comme du cristal.
Une hurlante voix lui criait dans l'oreille :

« Tu ne peux résister, rends-toi! »

Mais il se répétait :

« A faiblesse pareille
Je ne suis pas fait, sur ma foi!
Qu'ai-je donc? Suis-je pris de quelque maladie? »

Tout en s'interrogeant il frappait de son mieux.
Il frappait l'ennemi sur les bras, sur les yeux,
Et celui-ci trouvait sa main trop dégourdie.
Enfin Amadis l'enserra
Dans ses deux bras, à la ceinture,
Il l'arracha de sa monture.
Il mesura
La terre molle avec sa proie,
Et, tout bouillant de joie :

« Je suis brisé; pourtant mon poing tiendra! »

Non, son poing ne tint pas! Par un effort de rage,
Comme un oiseau brisant sa cage,
Hors de l'étreinte Ayglain sortit...
Mais soudain sur sa tête
S'écroule une tempête
De coups qui l'ahurit.
Sur sa tête et sa face
Se répand et s'entasse
Un mal qui l'étourdit,
Le triste Ayglain faiblit,
Ferme les yeux, pâlit,
Et son jarret fléchit...
Mais tout l'enfer qui beugle
Rend Amadis aveugle,
Et désormais c'est à côté
Que son épée atteint et frappe...
Il s'en faut cependant qu'échappe
e misérable Ayglain par la gorge arrêté...
Il crie, il s'exaspère;
Amadis en colère
Et très-libre d'effroi
Lui répète :

« Rends-toi! »

Merlin pensait :

« Mon sort est déplorable.
Ici l'honneur... puis, la mauvaise foi
Qui m'a tout pris! Quand l'un combat pour moi,

C'est aux pervers que je suis favorable. »

Et l'on entend au fond des bois
Retentir une triste voix
Criant :

« Amadis! à mon aide! »

Amadis, frappé de terreur,
Ressent jusqu'au fond de son cœur
Sa fermeté qui plie et cède.

« Amadis! Amadis! » répètent les échos...

On entend de lointains sanglots.

« Amadis! Amadis! on m'entraîne, on me tue!

— Oriane! J'accours! » cria le pauvre amant.

Sa main se détacha d'Ayglain en ce moment,
Courant vers la voix qui s'est tue.
Il cherche, il tourne, il ne sait pas
Vers quel endroit porter ses pas.
Il sort de la route battue.
Il entend encor, mais très-loin...

« Amadis! Amadis! »

Son oreille a besoin
Du silence... et les cris de feuille
Que martèlent ses pieds bruyants

L'empêchent de comprendre où vont les sons fuyants
Que son anxiété recueille!

« Am dis! on m'emporte, on m'entraîne, Amadis!

— Oh! les maudits!
C'est vers le désert qu'on l'entraîne! »

Il s'élance vers son cheval,
Saisit la rêne,
Saute et d'un transport sans égal,
Tout hors d'haleine,
Franchit fossé, fourré, ravin,
Atteint la plaine
Et la parcourt à fond de train.

Nous aussi traversons l'espace
Comme les hirondelles font.
De Galaor trouvons la trace.
Le voyez-vous? C'est lui qui passe,
Là, dans cette chambre assez basse
Pour que les cheveux de son front
Caressent presque le plafond.
Comme il chemine en grand mystère!
Son pied n'ose toucher la terre
Et n'en fait sortir aucun bruit.
La nuit n'est pas encor passée.
C'est dans un palais de Nicée
Que nous ramène ce récit.

La salle est basse et resserrée,
Et sur la tenture pourprée
S'entrelacent des rinceaux d'or

Dont une lampe de Venise
En verre bleu, de forme exquise,
Fait étinceler le trésor.
Chaque fois que le feu vacille
Ou bien que la flamme petille,
Des clartés courent sur le mur
Et réveillent dans la pénombre
Quelque fleuron sur le fond sombre,
Et le dessine d'un trait sûr.

Sur le tapis blanc de la salle
Se succèdent sans intervalle
Dix matelas de satin vert
Où dix jeunes filles couchées,
Toutes vers Galaor penchées,
Souriant, et l'œil bien ouvert,
D'un air qui n'a rien de farouche
Lui montrent, un doigt sur la bouche,
Que s'il fait du bruit, il se perd.

Il entre dans une autre chambre :
Autre tenture, couleur d'ambre,
Avec des reflets argentés;
Autre lampe vénitienne
En fin cristal, de forme ancienne,
Levant de mouvantes clartés,
Les promenant sur la muraille;
Et sur dix estrades d'écaille
Dix autres filles sur dix lits
Regardant bien le téméraire,
Le regardant, le laissant faire,
Disent du doigt : « Je t'avertis! »

Mais Galaor joyeux fit signe de la tête
Comme s'il répondait : « Peu m'importe! Au revoir! »

Il pénétra dans un couloir
Voûté, tournant, étroit, si noir
Qu'hésitant, voilà qu'il s'arrête;
Il tâte un peu les alentours,
Rencontre un siége de velours
Et s'assoit, l'idée inquiète.
Alors s'entend un bruit de pas,
Mais loin, bien loin, à contre-bas
Comme sortant de dessous terre,
Et le reflet d'une lumière
Dont la flamme ne se voit pas,
Rampe et fait voir une coupole
Où, le front ceint d'une auréole,
Brun, desséché, maigre et châtain,
S'incruste un Jésus byzantin.

Galaor troublé se récrie.
Il est sur une galerie
Et qui surplombe de cent pieds
Une chapelle en mosaïque.
Le sacristain en bas applique
A tous les cierges réveillés
Son lumignon. Un feu magique
Emplit l'étroite basilique,
S'illuminant de tous côtés :
Et d'un vrai gouffre de lumières,
Se promenant, chaudes et claires,
Sur les tableaux, sur les bannières,
Sur les vieux saints aux mines fières

Et sur les balustres sculptés
Montent les visions altières
D'un monde éclatant de beautés.

Alors sur l'autre galerie,
En face, un gouffre entre les deux,
Un vaste rideau se replie;
Et le chevalier sous ses yeux
Contemple un salon fastueux.
Il regarde... et n'y voit personne.
Il se désespère, il s'étonne,
Quand voilà soudain que bourdonne
Un phalène au corsage brun
Voletant près de son oreille.
Alors il entend, ô merveille!
Qu'on lui dit :

« Attends-tu quelqu'un?
Qui t'amène ?
Insensé !
Tête vaine,
D'erreurs pleine !
Te perdre est donc si pressé ?
Quelle rage te tourmente ?
Tu viens chercher Diamante?
Triste amante,
Quand l'ivresse aura passé!
Réponds-moi, je suis Urgande.
Je demande,
Je commande,
Je gourmande.
Sors d'ici !

Palais funeste
Où l'on déteste
Avec ton frère, tout le reste
Des tiens, l'honneur aussi.

- Urgande, répondit Galaor à voix basse,
igure-toi qu'hier, j'étais seul, et je passe
'esprit libre et content sur un coin du marché,
entends d'un tambourin résonner la cadence,
t sans plus réfléchir je me suis approché.
lors je vois! Je vois une fille qui danse!
e ne sais pas comment s'est retourné mon cœur,
'eut-être diras-tu que c'est un maléfice;
ais je devrais marcher vers le dernier supplice
u'à peine de mentir j'avouerais mon malheur.
l'instant je me sens lié comme un esclave!
'est un torrent de feu, de flamme, c'est la lave
ui se répand en moi! Esprit, main, bras, genou,
out se brise; je meurs, c'est vrai, je deviens fou!
e cède au tourbillon du charme qui m'emporte!
ne négresse, alors, prend ma main et me dit :
— Tais-toi, tiens cette clef! Tu viendras cette nuit
u jardin du palais, à telle et telle porte!
ntre, nul n'osera te demander pourquoi.

e l'ai fait. Me voici. Que prétend-on de moi? »

ce moment monta du centre de l'église
a voix des caloyers commençant l'oraison;
'était un chant lugubre, une plainte soumise
e haussant vers le ciel, et demandant pardon.
Kyrie, kyrie. » La douceur infinie

D'une douleur d'enfant pleurait dans l'harmonie
Qui pleine de tendresse emplissait la maison.

« Retourne ! Puis redoute
Qu'on te voie ou t'écoute !
Trouveras-tu ta route ?
A peine as-tu le temps !
Galaor, tu m'entends,
Ce lieu-ci n'est pas nôtre !
Allons ! pense à quelque autre,
Quelque amour moins fâcheux.
N'aimes-tu plus Aldève ?
Comme c'était un rêve
Qui te rendait heureux !
Pour lire dans ses yeux
Comme tu courais vite ! »

Galaor répondit :

« Oh ! la pauvre petite !

— Quoi ! tu ne songes plus
A la beauté sublime,
Au cœur de Madasime ?
A tes vœux résolus ? »

Galaor répondit :

« Oui ! la pauvre petite !

— J'ai tort, car je m'irrite,
Cœur lâche, vain, changeant,
Méchant fou, pauvre tête !

Ah ! songe à Branduète
Aux bras, aux pieds d'argent,
A l'amour sans limite ! »

aor répondit :

« Certes! pauvre petite! »

Ce fût bien à désespérer.
phalène s'envole, on l'entend murmurer :

« Briolanie ! »

aor fut atteint d'un frisson d'agonie
Et se prit à pleurer,
Mais il resta.

Les voix devenaient plus sonores.
nme un fleuve élargit les rives de son cours
de son lit mouvant arrondit les contours;
mme en feux plus brillants s'épanchent les aurores,
ısi s'agrandissait l'harmonieux discours,
ıand soudain, sur le fond soyeux de sa tribune,
ımante apparaît plus séduisante encor,
l qu'un saphir tombé des rayons de la lune.
le dernier bon sens déserte Galaor.

s reclus modulaient maint verset magnifique.

« Je te louerai dans mon cantique,
Seigneur ! ta main me couvrira.
Elle me tient, me gardera !
Délivre-moi de l'homme inique !

Seigneur, qui me protégera,
Si tu regardes à mes crimes ?
Je roulerai dans les abîmes,
Et le démon me saisira. »

Et les moines rongés des peurs des sanctuaires,
Prosternés sur la dalle en leurs bruns scapulaires,
Semblables à des morts étalant leurs suaires,
Entre-croisant les mots de leurs sombres discours,
Allaient se répandant en sons rauques et sourds.

Et Diamante — ô la coquette!
Agitait doucement sa tête,
Tête de grive ou d'alouette,
Et faisait scintiller ses yeux,
A commencer elle était prête,
Ses doigts froissaient la castagnette
Et son pied s'agitait nerveux.

Alors, du fond de mainte chambre
Déjà connue à Galaor,
De la chambre de pourpre et d'or,
De la chambre d'argent et d'ambre
Un autre chant sortit encor :

« L'amour a si faim de la vie!
La vie a si faim de l'amour!
Qu'elle assouvisse son envie
Et qu'il s'assouvisse à son tour!
Si de la mort elle est suivie,
Si, lui, s'épuise quelque jour,
Qu'il soit heureux! Elle ravie!

Plaisir surtout,
Plaisir partout,
Jouir c'est tout!
Qu'on en dévie,
On le regrette quelque jour.
L'amour a si faim de la vie!
La vie a si faim de l'amour! »

Tandis que ces houris soupiraient leurs bravades,
Diamante dansait comme l'eau des cascades,
Sa robe de brocart étincelait de plis.
Galaor, fasciné par ses mains, par ses gestes,
Par ses pieds et ses pas si prestes
Et tous ses mouvements si lestes,
Si pressés, si fins, si jolis,
Troublé par les fureurs des moines dans leurs stalles :

« Seigneur! brisez les trames infernales!
Frappez l'impie en sa prospérité!

— Ne voyez rien que la gaieté,
L'amour a si faim de la vie! »

Galaor ne savait que penser, ou plutôt
Il ne pensait plus rien! son âme, poursuivie
Par les désirs poignants qui la harcelaient trop,
Ne comprenait plus rien, mais elle était ravie.

« L'amour a si faim de la vie!
Plaisir surtout,
Plaisir partout. »

Transporté, délirant, bref le voilà debout.
Il va franchir d'un bond l'abîme qui se creuse
Entre sa main et la danseuse,
Quand, regardant le mur
Étincelant de mosaïque,
Il voit sur le fond d'or de cet émail antique,
Sur un plat teint d'azur,
La tête de saint Jean-Baptiste
Saignante comme au premier jour,
Qui le regarde d'un air triste!

« La vie a si faim de l'amour! »

Il s'élance et s'abat sur l'autre galerie!

« L'amour a si faim de la vie! »

Diamante aussitôt se récrie :

« Me voici, Diamante! aime-moi, prends ma foi!
Prends-moi! Le ciel entier, c'est toi! Je le proclame!
Prends mon sang, prends mon cœur, prends-moi tout, pren
Et si j'ai quelque chose encore, prends-le-moi!

— Seigneur, brisez les trames infernales,
Frappez l'impie en sa prospérité! »

Diamante saisit promptement deux cymbales,
Et leur tressaillement est au loin répété.
Puis, fuyant Galaor comme fuit l'alouette
La serre du milan,
Pleurant, perdant la tête,

Contre la porte elle se jette
Et, sanglotant, elle répète :

« Sauvez-moi de Satan! »

Les moines redoublaient leur rude psalmodie,
Les filles, leur chanson
A l'énervante mélodie;
La cymbale hardie
Aiguillonnait le son
Glapissant que le cuivre apporte,
Lorsque soudain la porte
S'ouvrant à grand fracas,
L'Empereur amenant main-forte,
Soutenu d'une large escorte,
Reçoit Diamante en ses bras.

Il combina d'abord un aspect extatique
Avec l'enfant trouvant refuge sur son cœur!
La tenant d'une main, de l'autre, geste antique,
Appelant tous les cieux à voir avec horreur
Sa profonde douleur
Avec son déshonneur!
Il avait le regard d'un père, d'un prophète,
Quelque chose dans l'air de tête
Qui rappelait Priam au comble du malheur!

Ayglain figurait à sa gauche,
Viviane à sa droite, et de tous les côtés
Un fouillis de méchancetés,
De bassesses, de lâchetés,
Dont l'esprit aisément se peut faire une ébauche,

Marchaient... vêtus en magistrats,
En prédicateurs, en soldats,
En dames à faces ridées.
De la foule de ces pieds plats
Comme on se fait bien une idée !

L'Empereur s'écria :

« Qu'on arrête à l'instant
Cet homme! »

— Viviane interrompit :

« Attends!
Je veux lui parler à l'oreille. »

Elle vint donc à Galaor :

« Bien entre nous je te conseille,
Car moi je te protége encor;
Je te conseille et te supplie
Que ta main s'accroche et se lie
A la corde qui du plafond
Pend jusqu'au pavé de l'église.
La vois-tu ?... c'est bien, tu l'as prise.
Du premier moment de surprise,
Avant qu'on ne t'ait fait affront,
Profite!
Fais vite,
En fuite. »

Le jeune amoureux étonné,
Tout ravi du conseil donné,

Voyait là tomber dans l'espace,
Couler au plus profond du noir
Plus loin qu'on ne pouvait voir
Un fil étroit qui passe, passe,
Descend, descend, descend pourtant ;
L'araignée en eût fait autant,
C'était la corde d'une lampe.
L'ombre pâle en est là qui rampe
Près de l'amant... bien loin de lui...
C'est frêle, mais c'est un appui
Qui séduit sa ferme nature.

« Merci, j'affronte l'aventure,
Crois-moi, dans mon cœur, non, je n'oublierai pas
Ce que ta loyauté m'accorde ! »

Ce que Galaor ne vit pas,
C'est qu'à la voûte étaient deux rats
Qui rongeaient vertement la corde.
L'Empereur riait doucement
Et disait :

« Venez seulement,
Confiez-vous à ma justice... »

Viviane parlant au mieux,
Emmiellait encor ses yeux
Et disait :

« Échappe au supplice. »

Les courtisans s'amusaient fort :

« S'il reste en nos mains, il a tort!
Les bourreaux en font leur conquête,
Mais s'il veut jouer au vaillant,
Le spectacle est plus attrayant:
Il va se casser jambe et tête.

— Comme il est beau! quels yeux de feu!
Pensait cependant Diamante,
Il a le courage d'un dieu!
Jamais la peur ne le tourmente,
Et moi, moi, qui l'ai conduit là,
Moi qui l'entraîne, et l'aveugla!
Oui, moi, dont le regret s'augmente,
Je devrais encor sans plaisir
Plus cruellement le trahir!
Le voir sanglant! le voir souffrir!...
Il vaut mieux que je me démente! »

Et comme ses yeux captivés
Sur Galaor étaient rivés,
Ne perdant aucun de ses gestes,
Au moment même qu'il se prit
A la cordille et la saisit,
Affrontant les destins funestes;
Comme la corde allait casser,
On vit la fille s'élancer,
Saisir, et dans ses bras presser,
Passionnément embrasser
L'intrépide et noble victime;
Et tous les deux sillonnant l'air
Descendre aussi prompts que l'éclair
Au-devant du fond de l'abîme.

Ma foi, chacun poussa des cris;
Mais rassérénant ses esprits,
Viviane aux rats fit un signe.
Ils retournèrent dans leurs trous
Méditer d'autres méchants coups.
Et cette occasion insigne,
Ils la perdirent, car, ravis,
Les deux enfants leur échappèrent,
Du sommet au bas arrivèrent.
Étourdis,
Ahuris.
Ils l'étaient bien un peu sans doute;
Mais ils se mirent à courir,
A s'enfuir
Pour sortir.
is un des desservants n'osa les retenir.
Diamante montrait la route!

Et de la chapelle au préau,
Et du préau jusqu'au bateau
Qui leur traversa la rivière,
Et de la rivière aux bosquets
Pleins d'orangers, pleins de cyprès,
Pleins d'arbousiers feuillus, épais,
Qu'il fallut bien percer après
En évitant chaque clairière;
Et des fourrés au long des murs
Glissant par les endroits obscurs
Qu'il fallut préférer sans doute,
Sans dire un mot, courant toujours,
Et multipliant les détours,
Diamante montra la route,

Jusqu'au moment où dans un coin
(On se trouvait déjà bien loin !)
Dans l'ombre apparaît une porte
Petite, étroite, à mine accorte :
Un lierre épais la coiffait.

Diamante l'ouvrit, la campagne était vaste
Au dehors de ces lieux où l'amour étouffait.
La campagne était gaie, et le brillant contraste
Du ciel allumait des éclats radieux
Qui d'un espoir sublime éblouissaient les yeux.

« Ah! Diamante! viens! s'écria le jeune homme,
Le bonheur nous appelle, et l'univers entier
Et tout ce qu'on admire et tout ce qu'on renomme,
Nous l'avons découvert au bout de ce sentier!
Ne nous quittons jamais! Que te fait, que m'importe
Ce qu'on en voudra dire? Oui, je te le promets,
L'honneur que j'ai gagné, sous tes pieds je l'apporte.
Ce que je puis valoir, sous tes pieds je le mets! »

Diamante lui dit en refermant la porte :

« Te voilà libre! pars! ne me revois jamais! »

Je n'en sais rien, mais je devine
Et ne crains pas le démenti,
Que si Galaor eût senti
Le froid d'une lame assassine
Faisant chemin dans sa poitrine
En ce moment, il eût d'abord
Crié : Frappez, poussez plus fort!

Et vraiment il eût eu grand tort!
';'est bien assez que le péril extrême
le glace pas le caprice du cœur.
';'est bien assez qu'on se risque soi-même
'our un plaisir, ombre d'un faux bonheur;
';'est bien assez qu'une vaine tendresse,
)'un œil menteur allumant le rayon,
ette les sens dans une telle ivresse
)ue tout entière y brûle la raison.
,'est bien assez, enfin, qu'on se prépare
ans réfléchir, pour l'heure de la mort,
ur ce chemin où de force on s'égare,
et aiguillon d'un supplice barbare
)ui vous dira : « Je m'appelle remord! »
cent fois besoin que l'on garde sa vie
rire et se moquer des maux qu'on a soufferts,
ue dégagé d'une honteuse envie,
On essuie,
Et la suie,
cendre, et la sale et répugnante pluie
vous auront trempé des caprices pervers.

C'est dans les temps où tout s'écroule,
Que pour les esprits épuisés
La lâcheté prêche à la foule
La doctrine des cœurs brisés.

Le cœur, en ces temps-là, se brise
Pour une amante qui trahit,
Pour un amoureux qu'on méprise,
Pour un enfant qu'on a maudit.

Le cœur se brise pour une ombre
Dont on n'a pas su faire un corps,
Pour quelque nuage un peu sombre
Que l'horizon traîne à ses bords.

Il se brise sans autre cause,
Parce qu'un jour on se sent las;
Et chacun dit : « Voyez la chose :
Cette âme était trop fine, hélas! »

Bah! la vérité veut qu'on croie
Tout le contraire, et sachez bien
Qu'acier qui rompt, perle qu'on broie
Ne sont pas fins, ne valent rien!

Aussi, pareil au brave chien
Qui passe un torrent à la nage,
Et lorsqu'il atteint le rivage,
S'épattant,
Secouant,
Égouttant
L'eau qui change son pelage,
Sans prendre garde au passant,
Lui jetant
La gouttelée au visage,
Il s'en délivre, et, sautant,
Tout content,
Reprend d'un bond son voyage,

Galaor se dit :

« Ma foi,
Gare à moi,

Si je gémis et m'attriste.
Diamante m'a trompé,
    Bien dupé.
Je n'en peux! Que Dieu l'assiste!
Quant à ses traîtres parents,
    Mécréants,
Hargneux, qui m'ont voulu prendre,
Ces vendeurs de trahison,
    La raison
Me force à les entreprendre,
Et c'est là le plus pressé.
    Effacé
De mon cœur et de mon âme
Soit tout projet n'allant pas
    Au trépas
De cette lignée infâme! »

Et ce disant, le héros,
    Tout dispos,
Sent déjà comme la séve
S'épand, fait bouillir son sang
    S'amassant
Dans la veine, et la soulève.
Il rit, il court, il poursuit,
    Il conduit
Tout le train de sa vengeance,
En dévorant le chemin.
    Sous sa main
Il la pétrit à l'avance,
Et, comme le brave chien
    Qui sait bien
Hors de l'eau prendre la piste,

Et le chien et Galaor,
Que le gibier leur résiste,
Qu'il les brave ou fuie encor,
Qu'il combatte ou veuille feindre,
Et le chien et Galaor
Sont assurés de l'atteindre,
Et cet espoir vaut de l'or.

En attendant ce jour, l'Empereur, dans sa loge,
Sermonnait et disait à tous les assistants :

« Il est temps
De nous apercevoir à quel point on déroge
A tout ce qui paraît convenable et permis.
Mes amis,
En restant de la sorte à conter nos affaires
Dans ces lieux vénérés par chaque bon chrétien,
Je sais bien
Que pour Dieu qui voit tout, il n'est pas de mystère.
Son œil entre partout au moment opportun.
C'est tout un,
D'une église bénite, ou bien d'une caverne,
Pour lui qui met le doigt sur les secrets des cœurs !
Mes douleurs,
Il les connaît, amis ! Oui, lui qui nous gouverne,
A daigné me plonger dans un tel désespoir.
Il sait voir
Que je suis pénétré de douleur et de honte !
Et l'homme sans pudeur qui m'a déshonoré,
S'est tiré
D'intrigue ! Où le saisir ? Où lui demander compte ?
Je ne sais que vous dire et je suis atterré ! »

Viviane reprit d'une voix pitoyable :

« On sent que le chagrin de son poids vous accable,
César ! Vous n'êtes plus maître de vos esprits,
Et ces nobles seigneurs comme moi l'ont compris.
Ainsi, retirons-nous, et je vais vous conduire ;
Prenez mon bras. »

César fit un signe d'adieu,
Et chacun s'inclina, l'un beaucoup, l'autre peu.
Il se tenait courbé, puis contre son œil gauche
Il avait appuyé le tampon d'un mouchoir,
Tandis que de l'œil droit il s'efforçait de voir
Et de bien constater si sa rapide ébauche
D'une homélie en pleurs avait fait bon effet.
Bientôt il réunit son conseil au complet,
Ayglain avec Merlin. Et d'abord Viviane
Dit :

« Puisque Galaor nous l'avons conservé,
Tâchons de bien punir le crime qui le damne !
Au lieu d'aller dormir froid sous un froid pavé,
Qu'il tombe dans les bras que lui tendait ta fille.
Il devient nôtre alors, il est de la famille,
Et des siens méprisé, devenu notre ami,
Nous le mépriserons un peu plus qu'à demi !
Parlez, parlez, Merlin, n'est-ce pas bien conclure ?
Entre les chevaliers et nous tout est injure !
Tant qu'un seul de leur sang existe en l'univers,
Il répond des ennuis que nous avons soufferts.
S'il s'approche de nous, jamais sa main loyale
Ne veut serrer ma main comme une main égale.

Nous avons beau savoir que nous montons toujours
Et chausser le satin, et vêtir le velours,
D'or fin et de joyaux enrichir nos couronnes,
Envahir les palais, occuper tous les trônes,
Du pouvoir souverain enrôler les licteurs
Et ne laisser que cendre à nos sots détracteurs,
Ils n'avoueront jamais que leur sang vaut le nôtre!

— Le pourceau de la haine en la haine se vautre,
Dit Merlin. Tu dis vrai! Vous exécrez les forts!
Je frissonne d'horreur en voyant la faiblesse,
La bassesse aiguiser sa langue et ses efforts
Pour ébranler d'en bas tout ce qui m'intéresse;
Et mon affection s'enferme avec les morts.

— Merlin, je te rends grâce, injurieux prophète!
Bienheureux les regrets qui te troublent la tête!
Tu m'annonces la fin de tout ce que je hais!
Ce qui sera le bien sera ce que je fais!
Ce qui sera le beau, l'endroit sacré du temple,
Sera ce que j'habite et ce que je contemple,
Et le beau d'autrefois ne sera rien du tout
Que ce qu'il me plaira de conserver debout.

— Et tu conserveras, quoi que tu proposes,
Tous les sentiments bas et les ignobles choses;
Et n'ayant pas l'œil propre à discerner le grand,
Tu chercheras l'utile, et c'est fort différent!

— Avant tout, je ne veux personne qui m'ombrage.
Périsse tout l'éclat d'autrefois, j'y consens,
En m'emportant l'envie allumée en mes sens!

Que tout se rapetisse et que tout s'atrophie,
Si je suis au sommet, qu'importe! Je défie
Le plus grand des humains d'avoir jamais voulu
Rien de mieux qu'un État dont il devient l'élu.
Qu'importe le troupeau si d'ailleurs on le mène!
Je n'ai point de lions dans mon vaste domaine,
Mais j'y tiens des moutons, et cela me suffit.
Et quant aux Amadis, aux Gauvain, à ces autres
Dont les jours d'autrefois avaient fait leurs apôtres,
Honneur à mon pouvoir qui les ensevelit,
Car ils périront tous, n'est-ce pas, tu le jures?
Ils ne recevront pas de mesquines blessures?
C'est en vain que leur bras s'oppose à mes efforts,
Ils ne pourront tenir! Ils mourront! Ils sont morts!
Je puis m'abandonner au feu de mes transports?
Réponds, réponds, réponds!

—Peut-être!... oui, peut-être!
Cependant je ne sais... malgré ce que je crois...
Malgré ce que j'attends... l'horreur qui me pénètre,
Malgré tous ces héros dispersés, aux abois...
Je ne saurais jurer que ton bras reste maître...
Le monde va changer, voilà ce que je vois. »

CHANT TROISIÈME

La Mort des Fées.

Bien triste et pâle était la lune,
Dont le croissant montait aux cieux.
Des nuages capricieux
Flottaient sur l'azur taciturne.

Il faisait froid, et la saison
Promenait sa main sur les chênes;
Les feuilles tombaient par centaines;
Dans les bois courait un frisson.

Dans le vallon, sur la montagne,
Le brouillard planait et fumait.
Le cerf, que sa biche accompagne,
Renversait la tête et bramait.

Un lourd amas de roches grises
Du lac enserrait les contours,
Et leurs sommets, comme des tours,
Arrêtaient le souffle des bises,

Les repoussaient confusément.
Et, sur leurs eaux qui vont dormant,
Le vent frise et caresse et plisse
La nappe verte, où partout glisse
Un blanc rayon, paillon charmant,
Qu'un mouvement efface et lisse.
Il allait
Et volait,
Reculait,
Dévalait
Et roulait
Les sylphes sur les ondes.
Un feu follet
Roulait
Dans ses jeux, dans ses rondes,
Les roseaux; il frôlait
Leurs têtes déjà blondes.
Il soufflait,
Il voulait
Passer, trouver issue.
Il sifflait,
Il parlait
Et hurlait,
Révélait,
Calculait,
Étalait,
Annelait
Sa volonté déçue.
Et sous son caprice tremblait
Le pauvre nid où dormait la mésange.

« Mes sœurs, mes sœurs, tout meurt, tout change.

Pleurons, mes sœurs, tout est fini!

— Urgande, tout s'en va!

— Morgane, il est banni,
L'esprit qui nous soutient, de la nature entière!

— Et toi, dame du Lac, pleurons l'esprit béni
Qu'étouffe désormais le poids de la matière!
Pleurons, mes sœurs, tout est fini!

On ne reverra plus les fleurs de l'espérance,
Dans des rêves plus doux que la réalité,
Répandre leurs parfums autour de la souffrance,
Parer de leurs couleurs la grise aridité!

Nous ne reviendrons plus entourer de prestige
Ces combattants chéris créés pour succomber,
Pleurons, mes sœurs, pleurons, vous dis-je;
Tous ceux que nous aimons, nous les verrons tomber.

Nous qui faisions porter si gaiement les misères
Avec ce pur trésor, la générosité!
Nous qui rendions les rois si grands dans leurs chaumièr
Et les héros si fiers avec leur pauvreté!

Nous qui n'avons jamais tourné les yeux des femmes
Vers l'indigne avorton qui n'a ni cœur ni bras,
Et qui, de leur mépris abreuvant les infâmes,
Leur inspirions l'horreur de ce qui traîne en bas.

Nous qui ne laissions pas nos croyants se réduire

A vivre séparés de la vie et des fleurs,
Et qui savions si bien leur plaire et les séduire
Par les cieux, par les champs, les bois, la mer en pleurs!
Mourons, mes sœurs! »

Peut-être en écoutant les plaintes
De ces êtres sortis de son sein maternel,
Tout prêts à s'effacer dans l'abîme éternel,
La nature s'émut et sentit leurs étreintes.
Il se peut qu'au moment où ce qu'elle a créé
De meilleur, de plus pur, va rentrer sous ses voiles,
Par exemple en voyant s'éteindre des étoiles,
La nature pâlisse, et que son cœur serré,
Impassible qu'il est, soit pourtant déchiré.
Elle a dû s'attendrir quand, dans les jours antiques,
Sous les monts en débris tombèrent les Titans.
Elle les vit pleurer! Leurs sanglots frénétiques
Retentissent encor à travers tous les temps.
Comment eût-elle fait pour ne pas les entendre!
Quand Phœbus Apollon du ciel qu'il éclairait
Par l'oubli des humains fut forcé de descendre,
Et que dans la prairie, et que dans la forêt,
La nymphe n'ose plus jamais se faire entendre,
La nature fut-elle insensible à tel point,
Qu'un désastre pareil ne la pénétrât point?
On dit, on dit pourtant que sa voix douloureuse
Fit tressaillir les airs par un suprême effort,
Et que, pleine d'horreur, pleurante et malheureuse,
L'univers l'entendit s'écrier : — Pan est mort!

Eh bien! quand sur le lac s'éteignirent les fées,
Ou peut-être est-il mieux de dire : Quand on crut,

Car de pareils malheurs les sots font leurs trophées,
Que cet essaim sacré pour longtemps disparut.
Quand enfin on ouït leurs soupirs lamentables,
La lune se couvrit de funèbres vapeurs,
Les cieux désespérés jetèrent sur leurs tables
Des nuages grossiers, noirs, imprégnés de peurs,
Tapis brochés d'éclairs, hideuse broderie,
Qui, suspendant partout leur laide draperie,
Et d'un sombre appareil déshonorant les monts,
Laissèrent arriver la foule des démons.

Et non pas ces démons, falotes créatures,
Qu'autrefois Agolant avait l'art d'évoquer;
Ces monstres suffisaient à de minces pâtures,
Et de leur impuissance on pouvait se moquer.
Mais ceux qui, cette nuit, désertant les repaires
Où jamais enchanteur n'eût osé se risquer,
Ceux-là c'étaient les vrais géants, les premiers pères,
Les auteurs du venin, les maîtres des vipères,
Échansons de l'envie et du mal outrageant,
Pourvoyeurs de la mort, du vice et du néant.

Ils osent rarement sortir de leurs ténèbres
Pour allonger leur tête et leurs ongles hideux
Et venir épier, de leurs regards funèbres,
Ce que devient le monde et ce qu'il fait sans eux.
Il leur faut donner temps aux puissances bénies
D'inventer, d'accorder de saintes harmonies,
D'enfoncer dans la glèbe un grain propre à mûrir,
De voir l'épi monter et la grappe fleurir,
Et que, sous le couvert des pampres de l'automne,
L'homme, heureux d'exister, s'attendrisse et s'étonne

t d'azur au ciel, de tant de volupté
ıon cœur et se gâte — et, gonflé de délice,
guisse et s'endorme en sa félicité.

passe l'automne, et le Démon s'éveille,
l ne touche à rien qui déjà n'ait vécu;
stérilité trop fier, trop convaincu,
d'autre bonheur, lui, venimeuse abeille,
'enfoncer en hâte un cruel aiguillon
e sein de la vie, aux heures printanières
urore a déjà fait vibrer son rayon.

ılors qu'il s'émeut, qu'il sort de ses tanières,
d le midi s'avance et le soleil est plein,
d l'homme est dans sa force; alors vers le déclin
ousse, il l'entraîne; et la mort, il l'impose!
bord, sous son pied il écrase la rose,
ı souffle il flétrit les fleurs, et tout jaunit,
seau, qui prend peur, abandonne son nid.

ı rose! Ah! les fleurs! Ah! la race des fées!

s que les démons promenaient leurs regards
Tristes, hagards,
terre, exhalant des plaintes étouffées,
La pluie allait à flots,
Mêlant à ses sanglots
Des larmes;
Et l'éclair éclatant
Jetant
Ses subites alarmes,
Montrait dans les champs ravinés

Tous les liserons ruinés
Qui pendaient morts au bout des branches,
Et laissaient traîner çà et là,
Quand leur âme s'en exhala,
Leurs cloches blanches!

« Urgande est morte!

— Non, jamais,
Répond l'intrépide Espérance.
Debout sur d'éternels sommets,
Elle vit, je te le promets!
Va! laissons mentir l'apparence,
Urgande n'est pas morte!

— Où la trouver, pourtant?
On n'entend plus sa voix dans les sentiers des landes,
On ne voit plus ses yeux dans les fleurs des guirlandes,
On ne voit plus ses pas sur le trèfle des prés.
Urgande est morte, hélas! Elle est morte! elle est morte
Le charme d'ici-bas s'éteint de telle sorte,
L'aube même n'a plus des éclats si pourprés.
Il faut bien l'avouer, mon cœur, Urgande est morte! »

Amadis courut bien longtemps,
Le cœur saisi d'étranges craintes,
Puis il n'entendit plus les plaintes,
Ni les appels inquiétants;
Il n'entendit qu'un lourd silence
Troublé par les bonds du coursier,
Et le froissement de l'acier
Se heurtant avec violence.

Les premières clartés du jour
Au bord de l'horizon percèrent,
Et sans rayons elles montèrent
Dans un ciel dépouillé d'amour.

nadis, Amadis, où courez-vous si vite?
Mon maître, où allez-vous?

·andalin, je poursuis le malheur qui m'évite,
Je cours au-devant de ses coups!
. presque vaincu, je suis sûr qu'Oriane
ļuelque grand péril m'appelle et se débat!
Je n'ai pu finir le combat,
Et je ne sais quoi me condamne
hercher Oriane et ne la point trouver!
:ombat! le combat! il me faut l'achever!
ane, Oriane, il faut que je la voie!
De quel monstre est-elle la proie?
ane, Oriane, entends-tu? Réponds-moi.
Des pressentiments effroyables
Me pénètrent le cœur d'émoi;
s je sais que répondre aux sorts impitoyables.

— Je te vois tout couvert de sang!
Oh! mon maître, descends, descends!
Je veux regarder chaque plaie.
Oriane ne risque rien,
Je te le jure et le sais bien!
Par la mort! que veux-tu qu'elle aie?
Assieds-toi là sur le gazon,
Mon maître, écoute la raison :
Je te l'affirme et te le jure,
Oriane est à Camalot,

Ne risquant pas la moindre injure;
Je vais t'y conduire aussitôt,
Quand j'aurai pansé ta blessure:
Soumets-toi, mon maître, il le faut! »

Un châtel admirable et sans pareil au monde
Était celui de Camalot,
Et de plus d'une lieue on voyait, blanche et ronde,
Sa tour, montant au ciel, s'élancer au plus haut!
Et sa ceinture de tourelles,
Et ses toits d'ardoises pointus
Où les tribus des hirondelles
Tournaient avec des cris aigus,
Et ses banderoles flottantes,
Ventelant sur le vaste ciel,
Roulaient leurs couleurs éclatantes,
Ces jouets chéris d'Ariel!
Le beau corps de la forteresse,
Un rempart amoureusement
L'entourait, rigide caresse
D'un terrible et jaloux amant.
C'était comme un enchantement,
De voir s'étager les ogives,
Les créneaux, les màchicoulis,
Les aériens ponts-levis
Sur le tranchant des roches vives
Et les massifs d'arbres touffus!
C'était comme un amas confus
De pierre rouge et de verdure!
Sur les pieds du mont descendait,
Dans ses ressauts, dans son murmure,
Une rivière claire et pure.

Quand sur le ciel bleu du matin,
Amadis fut enfin certain
Qu'il voyait bien la citadelle,
Il se dit :

« Ah! dans un coup d'aile,
Si j'étais oiseau, je pourrais
Arriver tout d'abord à celle
Vers qui s'envolent mes souhaits!
Si j'étais oiseau, je pourrais,
Je pourrais, dans cet air qui brille,
Allant tout droit, tout droit, tout droit,
Comme mon regard et mon doigt,
Par-dessus fossé, mur et grille,
En un clin d'œil à ce vitrail,
Allumé des feux de l'aurore,
A ces carreaux, brillant émail
Que le premier rayon colore,
A cette fenêtre là-bas,
Au sommet de cette tourelle
Que les hommes ne savent pas,
Que ne connaît pas le profane,
C'est la fenêtre d'Oriane!
Mon cœur, est-ce ainsi que tu bats?
Je pourrais voltiger et dire :
« Ouvre-moi donc! » Et mon délire,
Au milieu de l'émoi, du rire,
Me jetterait, divin martyre,
A ses pieds!... peut-être en ses bras!

h! fenêtre du ciel! Ah! Tourelle! Ah! Demeure!
oi, pays adoré qui se mire en ses yeux!

Il me faut pour t'atteindre au moins une grande heure,
Et si je ne suis mort, je n'en vaux guère mieux;
Mais, dût mon existence, avec mon sang qui coule
S'échappant de mon sein, m'abandonner aussi,
Heureux, je vois déjà comme la brise enroule
Les rideaux détachés que j'aperçois ici! »

Quand maître Elisabad eut sondé la blessure,
Et pour huit jours au moins ordonné le repos,
Il dit aux assistants :

« Je veux qu'on se rassure.
Il est vrai que le fer est entré jusqu'à l'os.

Chose non moins certaine, et nouveauté honteuse,
L'acier de l'adversaire était empoisonné :
Ma science, écoutez, n'est vaine ni menteuse,
Mais de ce que je dis je demeure étonné!

Cette fois cependant, quoi que rêvent l'envie,
La haine, la fureur, ce qu'on voit de plus bas,
Je réponds d'Amadis, je réponds de sa vie.
Et cette fois du moins il ne périra pas!

— Mais la prochaine fois? » s'écrièrent les hôtes.
Les vassaux remplissaient les salles du château.
« Devrons-nous succomber, tomber sur le carreau
Après avoir prouvé les vertus les plus hautes,
Pour un peu de venin collé sur un couteau?

Est-ce à dire à présent qu'un homme de courage,
Un héros vigoureux se trouve à la merci

D'un immonde assassin, d'un meurtrier transi,
N'ayant pour s'exciter que la peur ou la rage,
Et qu'un grain d'arsenic rendra vainqueur ainsi?

Non! par le Dieu vivant, cela ne peut pas être!
Notre esprit indompté ne peut régner qu'en maître
Sur l'univers pétri, repétri dans nos doigts!
C'est ce brillant génie, aux yeux bleus, notre ancêtre,
Qui foule de ses pieds tous ces crânes étroits!

Ils auront beau chercher recours dans leur bassesse,
Y couver à loisir toutes les trahisons,
S'armer de perfidie et cuire des poisons,
Nous creuser sous les pieds les terrains qu'on leur laisse;
Faux renards, chiens qu'ils sont, nous les menons en laisse
Et les faisons ramper aux cours de nos maisons!

Tu ne mourras jamais, Amadis! Dieu lui-même,
Dieu qui t'a fait sortir de sa côte, et non pas
De la côte d'Adam, déserteur lâche et blême
Qui mentait et rusait, et tenait le front bas,
Dieu te couvre du bras!

Il t'a fait pour montrer leur règle aux âmes grandes.
Il ne souffrira pas qu'on brise ton cimier!
Précède nos drapeaux! nous suivons! tu commandes,
Et toujours et partout tu seras le premier! »

Les gens vêtus de fer qui tenaient ce langage
N'étaient pas les premiers venus;
On savait de quel sang provenait leur lignage,
Leurs noms n'étaient point inconnus!

A les voir s'indignant et bouillant de colère,
Serrant leurs poings fermés,
Et ne demandant pas ce qu'il leur fallait faire,
Leurs yeux d'éclairs brûlant, et leurs fronts animés,
Et leur taille élevée et leurs larges épaules,
Et leurs petites mains,
C'étaient les descendants des conquérants des Gaules,
Oui, des piétineurs des Romains!

Amadis répondit :

« Puisque tout ce que j'aime
Est hors d'atteinte, et que le Mal,
Ce méchant, ce haineux rival,
Qui peut blesser jusqu'à Dieu même,
Cette fois-ci trompe ma peur
Et n'a pas touché mon bonheur,
N'a pas atteint mon Oriane,
Ne nous occupons plus de rien!
Je suis sanglant, mais tout va bien,
Et sur nous l'espérance plane.
Ce qu'il faudra, nous le ferons!
Oui, nous tiendrons!
Oui, nous irons!
Les plumes de nos ailerons,
Peut-être nous les brûlerons!
Tentons le feu, risquons la flamme;
Ce qui viendra, nous le prendrons,
Venin, dictame!
Et les bons et les mauvais coups,
Rien ne sera trop chaud pour nous.
Levons notre âme! »

Oriane était là, debout auprès du lit;
Parmi les fiers regards et les rudes armures
Son cœur prenait plaisir aux belliqueux murmures,
Et loin de s'en troubler aisément s'en emplit.

« Tu ne trembleras plus, quelque sort qui m'arrive,
Dit-elle en se serrant les mains.
Il se peut que je meure, il se peut que je vive,
Et la vie et la mort vont aux mêmes chemins,
Menant l'un comme l'autre à l'éternelle rive!
Il importe fort peu que plus tard ou plus tôt
J'y vienne; mais je veux, j'ordonne, certe, il faut
Que passe avant moi la victoire!

T'effrayer pour moi? T'affaiblir?
Te désespérer et pâlir
Chaque fois que tu pourrais croire
Qu'un danger s'abat sur mon front?
Je le défends, c'est un affront,
Et je refuse de le boire!

Je ne t'aime rien que vainqueur.
Prends ton courage, tiens ton cœur,
Maudis l'amour s'il te rend lâche!
Et marche, et marche devant toi!
Tu dois dominer, c'est ta loi!
Et moi souffrir! Chacun sa tâche!

Et vous, ô chevaliers, amis de mon amant,
Vous que la renommée entoure d'auréoles!
Tenez vos yeux aux miens, c'est vous en ce moment
Que veulent frapper mes paroles.

Tristan de Léonais, c'est toi !
C'est toi, le chevalier au cygne,
C'est toi, Gauvain ! Brian, c'est toi.
Oui, Lancelot, écoute-moi :
Ceux que veut saisir mon émoi,
Celui qui de m'entendre est digne,
Amis ! c'est vous ! c'est lui, c'est toi ! »

A ces cris d'une âme emportée
On sentit un frissonnement,
On vit comme un bouillonnement
Remuer la foule agitée.
Chacun de ceux que désigna
La dame en étendant sa droite
Tressaillit, grandit, se signa,
Et plus d'un regard devint moite.

« Je vous donne l'honneur de ne jamais manquer
Sur les champs de bataille, où vont vous convoquer
Le besoin de bien faire et la haine du vice !
Partout où vous serez, la loyauté sera.
La franche liberté devant vous montera :
Celui qui jamais portera
Ses pas ailleurs, Dieu le punisse !

— Dieu le punisse ! cria-t-on
Dans tous les rangs de l'assemblée.

— Et quant à la vertu que l'on verra troublée
Et restant sans lumière au fond de sa maison,
Qui, sous un doute obscur se tenant éveillée,
Ne croyant au bien qu'à demi,
Ne poursuivra pas l'ennemi

De peur de choir au précipice;
Qui, nous trouvant trop exigeants,
Suivra de regards indulgents
Telle bassesse ou maléfice;
Qui voudra laisser. non trancher,
Les nœuds sans oser y toucher,
Craignant que sa main s'y salisse;
Qui nous soufflera qu'après tout
Peiner est un trop grand dégoût,
Que la paix vaut un sacrifice,
Qu'il faut rire avec le méchant
Et l'accueillir tout en sachant
Ce qu'il vaut... que Dieu le punisse! »

Voilà ce que leur dit, aux puissants chevaliers,
Voilà ce que leur dit l'imposante Oriane.
Un céleste rayon de ses regards émane,
Et les glaives de fer battent les boucliers!
Aux cris d'enthousiasme épandus dans les salles,
On brandit les drapeaux détachés des piliers,
On fait sonner clairons, trompettes et cymbales,
Et jusqu'en haut des tours grimpent les écuyers,
Et c'est un carillon de nacaires, de cloches,
Qui somme au rendez-vous les amis et les proches.
On proclame à grands cris la guerre aux quatre vents,
Et soudain Amadis, se dressant sur sa couche,
Prend un large hanap qu'il lève vers sa bouche
Et prononce aussitôt les mots qui vont suivants :

« Je bois, mes compagnons, à la guerre immortelle
Par laquelle les forts repoussent l'appétit
Du monstre dévorant, l'infiniment petit!

Telle fut la couleuvre au paradis, et telle
Est la couleuvre encor rôdant autour de nous,
Ne pouvant nous monter si haut que les genoux,
Mais mordant les talons de sa dent venimeuse!
Nous sommes grands, c'est vrai, mais sa race est nombreuse
Nous sommes forts, c'est vrai, mais on peut la fouler,
Sous le pied qui l'écrase elle sait pulluler...
Écrasons-la pourtant! Je bois à la victoire! »

Alors tous les héros commencèrent à boire.
Et descendant du ciel, la divine Gaîté
Sur les toits du manoir tint son vol arrêté;
Elle planait, chantant bien mieux que l'alouette.
L'accent de son ivresse entrait dans chaque tête,
Et sa légèreté.

Dans les chaumières du village,
Alentour de la huche au pain,
Les paysans faisaient tapage!

« Allons, courage!
Un coup de cidre, un coup de vin!
Soutenons nos seigneurs, nos maîtres.
Depuis le temps de leurs ancêtres,
Ils nous ont fait toujours du bien,
Ces bourgeois que l'envie enrage.
Allons, courage!
Ces mécréants ne peuvent rien!
Coup de piquette ou de cervoise,
Coup de clairet ou vin d'Amboise,
Amusons-nous et pas de noise!
L'estomac plein, amusons-nous!

Allons, du lard et des lentilles!
Dépêchons, lutinons les filles;
Manon, Toinon, trémoussez-vous!
Buvons toujours et davantage!
Allons, courage!
Chantons, hurlons comme des loups!
Empoignez-la par le corsage,
Allons, courage!
Rions, sautons comme des fous!
La guimbarde et la cornemuse,
Accordez-vous! Quand on s'amuse,
Grande place aux ménétriers!
Sonnez plus fort! Allons, canailles,
Montez debout sur les futailles
Et travaillez de vos métiers!
J'étouffe! Je suis tout en nage!
Allons, courage!
Nous défendrons les chevaliers! »

Un vent glacé courait de bruyère en bruyère,
Entrait dans les vallons, et la forêt entière
Avait froid...
Le ciel maussade et gris s'imprégnait de buées,
Et la campagne en pleurs sous le poids des nuées
Se sentait à l'étroit.
On entendait gémir dans les branches des chênes :
Était-ce la fauvette? Était-ce l'écureuil?
Des filets noirs coulaient parmi l'eau des fontaines
En deuil.
Ce lourd oppressement ne voulait-il rien dire?
Ame de l'univers, pourquoi donc souffrais-tu?
Le bonheur d'exister, cet enivrant délire

Toujours épanoui dans ton divin sourire,
Pourquoi l'as-tu caché sous ton front abattu ?
Tu n'as pourtant jamais souci des funérailles,
Toi ? Leur tombeau béant est sitôt recouvert
Par le trophée en fleur de toutes les batailles,
Ton puissant, ton brillant, ton riche drapeau vert !
Mais ce n'était pas toi qui pleurais dans les sources,
Dans les creux des rochers, sous les mousses des bois,
Ce n'était pas ta voix
Qui s'en allait disant : « Hélas ! plus de ressources ! »
Non ! ce n'était pas toi ! J'irai,
J'irai vous supplier moi-même ;
J'irai, je vous demanderai,
A vous que j'aime,
A vous, gnomes, qui vous tenez
Sous les racines,
A vous, follets, qui bourdonnez
Dans les ravines,
A vous, grillons,
A vous, frelons,
A toi, libellule aux pieds longs,
Apprenez-moi ce qui se passe.

« Nous vivons dans un grand péril.
Apprends que l'araignée enlace
La mouche d'or avec son fil. »

Mais la vie est si diverse !
Dans le plaisir, le dégoût,
Le mouvement qui la berce
La promène un peu partout.
Elle pleure, elle s'écrie,

Elle crie
Qu'on lui souffre de finir,
Mais attendez qu'elle rie
Ou de la voir attendrie.
Elle adore l'avenir!

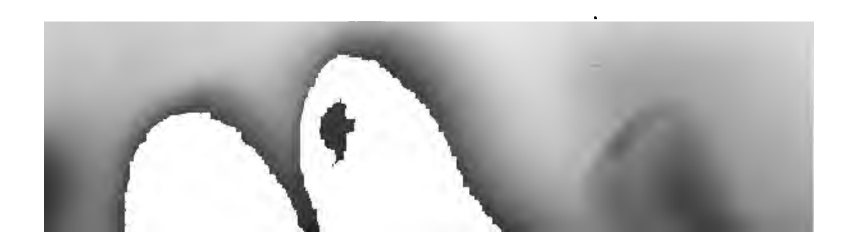
C'est un flambeau qui s'agite
Aux mains du hardi coureur;
Il petille, il pâlit vite,
Il s'éteint! C'est une erreur!
De nouveau la flamme monte,
Elle a honte
D'avoir un instant faibli,
Et sa splendeur écarlate
Se dilate.
Dans le moment qu'elle éclate,
Sa crainte tombe en oubli!

Dans un retrait où la soie
Se déploie
En plis légers sur le mur,
Pâle azur
Que recouvrent des dentelles,
Un feu clair de fins sarments
Par moments
Se répand en étincelles
Lestes, belles,
Qui s'en vont montant, sautant,
S'agitant,
Amusant la cheminée,
Et leur troupe promenée

Chante :

« Que me fait à moi
Leur émoi,
Le froid de cette journée?
Que me fait tout leur souci?
Dieu merci!
Nous voici
Bien ici.
Donc ainsi,
Briolanie, ô ma chère!
Rapproche tes mains de nous,
Tes genoux :
Es-tu bien? C'est notre affaire!
Flamme claire,
Brasier rouge, ardent tison,
La raison
Te dit : Regarde-nous faire! »

Et le feu rongeant le bois,
Le faisait crouler parfois
Dessus l'âtre :
Rubis, grenats, diamants
Si charmants
Avec leur reflet rougeâtre,
S'en allaient, s'éparpillant,
Et sur la soie azurée
Leur reflet allait brillant,
Et sur la face nacrée
Du bahut ferré d'argent,
Et sur la nappe de Perse
Si diverse



En ses bizarres couleurs,
Sur les vases pleins de fleurs,
Sur les courtines de moire,
Sur la table, sur l'armoire,
Sur les fauteuils tapissés,
Sur la mandore d'ivoire
Et les cahiers dispersés!

La jeune Briolanie
Dans les coussins paresseux,
Avec sa grâce infinie,
Le sourire au fond des yeux,
Le sourire sur la bouche,
Le sourire sur le front,
Va cherchant ce qui la touche
Au sein du foyer profond.

En des forêts enchantées
Que leurs chutes répétées
Transforment à tout moment,
Au grand jour, au crépuscule
Elle voit comme il circule,
Galaor, son cher amant!
Elle voit comme étincelle
Sous son brillant morion,
Droit et ferme sur la selle,
L'intrépide champion.
Elle voit luire sa lance,
Elle voit comme il s'élance
Et d'un saut franchit des ponts
Que, ruisselantes cascades,
Fantastiques cavalcades,

Font écrouler des dragons.
Elle voit sous tant d'arcades
De châteaux sans parangons,
Monter avec des fusées,
Colonnes entre-croisées,
Volutes superposées,
De splendides pavillons
Où le héros s'aventure...
Et tout bas elle murmure :

« O mon amant, mon cher amant!
Il est plus divin que l'aurore!
Il est plus gai, plus vif encore!
Il est plus jeune et plus charmant!
Et s'il savait comme on l'adore!
O mon amant, mon cher amant! »

O douce larme
Qui s'en vient rouler par moment
Sur ton ivresse, et la désarme
De cet excès d'enivrement!
O douce larme!

« O mon amant, mon cher amant! »

Elle est aussi pleine de charme
Avec son tendre accablement,
La douce larme!

Dans un autre château, bien loin de ces climats,
A Nicée, où jamais n'ont passé les frimas,
Dans un autre retrait de marbre et de porphyre

uvert sur les jardins où les doigts du zéphyre
ɔnt glanant des parfums enivrants et mêlés,
ır l'amas de coussins gaîment bariolés,
:cumulés, foulés, roulés, amoncelés,
ʻglain est accoudé, contemplant Viviane.
:s yeux de la sorcière une lueur émane,
ɔuge et sombre, il est vrai, mais ce n'est qu'un éclair;
: rire est sur ses dents, la rose sur sa chair,
n corps tout assoupli de langueur amoureuse,
ıns ses moindres contours montre une femme heureuse;
s cheveux bruns épars, et roulant par essaim,
étalent sur son cou, font éclater son sein;
ɪn pied nu se balance et caresse la terre,
: tous ses mouvements sont ceux d'une panthère.

Tu rêves de nouveau, dit-elle à son mari,
ɔn sang ne coule plus, d'un mot je t'ai guéri;
ı peur d'être vaincu t'a quitté comme un songe.
ue vaut donc ce chagrin où ton esprit se plonge?
spérais-tu briser, dès le premier combat,
ı force d'Amadis? Dis-moi ce qui t'abat.
n n'atteint pas d'un bond le sommet de la gloire.
yglain, rassure-toi! Garde dans ta mémoire
ıue la victoire est tienne, et qu'avec peu d'efforts
'u vas la recueillir; nous sommes les plus forts. »

yglain lui répondit :

« Oh! l'horrible bataille!
ı me poussais le bras, tu roidissais ma taille,
ı chassais loin de moi la crainte du trépas,
ı faisais de mon cœur un roc qu'il n'était pas.

Les coups les plus certains dont je sentais l'atteinte
Tombaient sans me toucher, comme une flamme éteinte,
Et, malgré ton secours, malgré que dans ses os
Ta main, et non la mienne, ait frappé le héros;
Si par ton industrie, inventant un prestige
Misérable, menteur, honteux, infâme, dis-je,
Ta ruse n'avait su lui détourner la main,
Mon corps déshonoré jonchait le grand chemin. »

La panthère attacha sur son lâche complice
Un regard flamboyant tout brûlant de malice.

« Crois-tu que celui-ci qui se remue en moi
Me tiendra quelque jour les propos de son père?
D'un succès attardé ton esprit désespère?
Un péril qui s'en va te laisse son effroi?
D'un coup déjà guéri tu ressens la morsure,
Non pas dans une vraie et cuisante blessure,
Mais dans un souvenir qui s'acharne après toi?
O mon amant, mon cher amant, je t'en conjure,
Efforce-toi de vaincre un défaut de nature
Qui te fait palpiter dans un constant émoi.
Vous autres, descendus de ces races anciennes
Dont vous vantez si haut les pouvoirs prétendus,
Pour bien peu de travail je vous vois confondus.
Ce n'est pas qu'à bon droit, mon Ayglain, tu soutiennes
Que ton sang vaut le leur. Ils n'en conviennent pas,
Tu le sais, et toujours ils te mettent plus bas;
Ils disent que tu sors d'une tribu bâtarde.
Est-ce vrai? Mais pourquoi rougis-tu? Crois-tu donc
Que je m'en scandalise et que j'y prenne garde?
Je vais, si tu le crois, t'en demander pardon.

u seras descendu..... de qui veux-tu descendre?
rand enfant! mon héros! ce que tu dois prétendre,
e que tu dois me dire et que je veux entendre,
'est que du fond du cœur tu hais tous ces maudits
ui t'ont calomnié... que tu hais Amadis!

-Certes oui, je le hais! Ou mourir, ou l'abattre!
'est mon suprême vœu. Je suis prêt à combattre
ui, sa race, les siens, et celui qui dira
ue mon sang n'est pas bon, celui-ci mentira!
est vrai que je sais, et même je l'avoue.....
'ailleurs on le voit bien aux formes de ma joue,
u'un géant du Kathay fut mon premier aïeul.
ne le cache pas, j'en parle avec orgueil!
ous sommes les égaux des plus grands de la terre,
ut le monde en convient, et nul n'en fait mystère!

Non plus que je t'adore, et viens là, près de moi!
us près, plus près encore; pas d'humeur, je te croi,
vais te consoler mieux que je ne peux dire;
r ton visage altier je veux mettre un sourire.
ns ce miroir d'acier, regarde! Qu'y vois-tu?

Je vois un chevalier sur un lit, abattu,
le, les yeux brûlants, et rongé par la fièvre;
médecin lui passe un flacon sur la lèvre;
r Dieu, c'est Amadis! Et le traître est mourant!

Hélas! non, mon bonheur n'est pas encor si grand!
upire Viviane. Il faudra qu'il guérisse.

Gandalin est debout et lui faisant service.

Quel est ce médecin?

— C'est maître Élisabat.
Contre tout mon pouvoir sa science combat;
Il en sait long, il faut s'armer de patience.

— Mais enfin...

— Sois certain de mon expérience,
Ce que je t'ai promis, certes, je le ferai!
Je serai la plus forte, et je triompherai.
Laisse ce malheureux, laisse-lui sa souffrance,
Et pour un peu de temps laisse-lui l'espérance.
Regarde! j'ai soufflé sur ce coin du miroir,
Et dis-moi maintenant ce que l'on peut y voir.

— Je vois sur une table une femme accoudée,
Tenant son front contre sa main.
J'aperçois, qui fait son chemin,
Tremblante encor, mal décidée,
Une larme à travers ses doigts.
Je vois son col... oui, je le vois,
La pâleur mate qui le couvre...
Mais voilà que sa main s'entr'ouvre :
C'est Oriane que je vois!

— Homme qui souffre est peu de chose,
Femme qui pleure me ravit!
Et surtout celle-là! ma haine s'assouvit,
Ses pleurs sont la rosée, et mon cœur qu'elle arrose
Voit la plus belle rose
Qui dans lui s'entr'ouvre et luit,
Toute saignante, tout éclose;

Car la vengeance en est le fruit.
N'en doute pas, Ayglain! nous rions! ils sont tristes.
Ils ont beau contre nous exciter leurs amis,
Si tu sais bien vouloir, enfin si tu persistes,
Avant peu tu tiendras ce que je t'ai promis;
Tu seras le vainqueur d'Amadis, et le maître
De cette renommée arrachée à son front,
Et dont les fiers lauriers sous tes pieds fleuriront.
Qui pourra résister? Tout devra se soumettre,
Et les plus impudents devant nous trembleront.
Interroge Merlin, ici je vais l'admettre.

— Y penses-tu?

— Pourquoi n'y penserais-je pas?

— Tu ne te vois donc pas dans cette mousseline?
Quel secret cache-t-elle?

— O Dieu! que d'embarras!
Je me couvre les pieds, je me couvre les bras,
L'épaisse couverture était assez voisine...
Qui l'avait écartée?... Est-ce moi?... Tu souris?
C'était toi?... Tu vantais le pouvoir des maris;
Sous celui de l'amant faut-il que je m'incline?
Mais j'y songe, pourtant... Laisse-nous seuls tous deux.
Vieillard rusé, méchant, il est si soupçonneux,
Il ne donnerait pas d'avis en ta présence,
Et je veux me servir de toute ma puissance
Pour te rendre si grand, si glorieux, si fort,
Que ton faible ennemi tombe sans un effort.
Un baiser, mon Ayglain; laisse-nous, je l'évoque!

— Je ne comprends pas tout, peut-être que j'ai tort...
Mais ton regard caresse, et ta bouche se moque.

— Ne la baise pas tant, car peut-être elle mord!
Va-t'en! »

Ayglain sortit, et Merlin, sans attendre,
Apparut; et la fée avait l'air triste et tendre.

« Viens t'asseoir près de moi. Pourquoi cet air jaloux?
Merlin, mon seul ami, ne me fais pas de peine.
J'ai peut-être mal fait d'agréer un époux...
Comme le cœur est faible et mésuse de nous!
Que me vaut ce penchant, qui vers toi me ramène?
Pourquoi le jour, la nuit, me vient-il un effroi,
Comme si tu voulais te détacher de moi?
Me rendre à la douleur que j'ai trop éprouvée,
Me rejeter au gouffre où tu m'avais trouvée,
Me dire : « Je te hais... je veux t'abandonner... »
O toi qui dans un jour voulus me tout donner,
Oui, toi qui m'aperçus courant sur la bruyère,
Quand la bise soufflait sur l'automne abattu,
Petite, misérable et maigre aventurière,
En guenilles, sans pain, pleurant... t'en souviens-tu?
Mon ami... C'est bien là, de cette boue immonde
Que tu m'as retirée, et tu m'as mise au monde,
Toi!... Comment ai-je fait?... Comment ai-je pensé
T'avoir par ma tendresse assez récompensé?
Et que j'étais bien libre, et cela sans te nuire,
De saisir un joyau que je voyais reluire
Et que je supposai, dans un jour de malheur,
Nécessaire à ma vie, utile à mon honneur.
J'ai cru, je m'en repens, je veux que tu le saches,

Afin que tes soupçons menteurs tu les arraches,
J'ai cru complaisamment que la jeunesse au front
Était comme la fleur d'un sentiment profond,
Qui dans le fond de l'âme enfonçait sa racine,
Telle qu'un nénuphar, cette plante divine,
Plonge son germe pur sous la fraîcheur des eaux,
Et qu'un pareil trésor n'avait point de rivaux.
J'ai cru que dans l'éclat d'un regard qui scintille
(A quel piége grossier peut se prendre une fille!)
Brûlaient les immortels et célestes rayons
Émanés des vertus auxquelles nous croyons!
J'ai pensé que la foi, que cette confiance,
Cette sécurité dont on a conscience
Dans le vrai dévouement, qui n'a manqué jamais,
Et ce que j'éprouvais, ce dont je m'enivrais,
Oui, tout ce que j'adore et qui me fait ma vie,
Avait pourtant cessé d'être une seule envie...
Vers un nouveau sentier j'ai risqué quelques pas;
Je m'étais abusée... et ne le cache pas.....
Pardonne-moi! C'est toi, toi seul, oui, seul que j'aime.
Ce qu'on appelle amour, je le sens un blasphème;
J'ai l'horreur de sa joie et succombe, après tout,
Sous le bien qu'il m'apporte, impur, plein de dégoût...
Vers toi seul je me tourne, autant que ma folie
M'en laisse le pouvoir..... le reste, je l'oublie!
Et t'aimant d'autant plus que j'ai vendu ma foi
A des devoirs pesants, je n'appartiens qu'à toi!
A toi qui dans le mal que je t'ai fait connaître,
Ingrate pour mon père, ingrate pour mon maître,
Me restes cependant, et m'écoutes encor!
Toi dont l'âme est plus pure et plus noble que l'or,
Je veux te rendre heureux, et réussir! peut-être! »

Merlin passa la main sur sa barbe et sourit,
Puis, en la regardant d'un œil fixe, il reprit :

« O la plus éhontée et perfide des femmes!
Je sais ce que tu veux, et ce que tu réclames,
Et tu ne pourrais plus désormais me tromper.
Il n'est pas un repli dans toute ta nature
Double, fausse, rusée et faite de parjure,
Où mon cœur chancelant se laisse envelopper.
Tu n'aimes pas Ayglain, mais tu n'aimes personne;
Ta parole est un vase ébréché qui résonne
Faux, sitôt que l'airain s'en met à retentir,
Tout ce qu'elle promet n'est que mensonge et piége,
Dangereux marécage où nage comme un liége
L'unique vérité qu'il ne peut engloutir.
Le reconnais-tu bien, ton besoin de mentir? »

Viviane sauta de sa couche en désordre,
Plus belle qu'autrefois l'Argienne Junon,
Les yeux étincelants, tigresse prête à mordre :

« Moi! je suis le mensonge! Ah! Merlin, certes non!
Je suis la vérité que tu vas reconnaître!
Pourquoi t'enivres-tu de mon aspect, mon maître?
Pourquoi, quand je te chasse, es-tu donc revenu?
Pourquoi, lorsque tu sais mon caprice si traître,
Par un lien de fer te sens-tu retenu?
Pourquoi dans tes regards où mon regard pénètre,
L'effroi que je t'inspire, aisément reconnu,
Est-il là suppliant, et sans espoir peut-être?
Pourquoi, si je le veux, et le daigne permettre,
Viens-tu sur les genoux pour baiser mon pied nu?

C'est pour cette raison, aussi réelle et vraie
Qu'il est vrai que ton cœur s'en fâche et s'en effraie,
Que ton amour pour moi, sans mesure exalté,
Sait que de toi, méchant, je fais ma volonté!
Insensé! que viens-tu disputer mon caprice!
Si je veux, si je crois, si je dis par hasard
Que je t'aime?... Eh bien! oui, c'est toi, triste vieillard,
Qui me plais! Je te rends un si mauvais service?
Un brillant chevalier, mon mari, ne m'est rien,
Et j'aime!... Oh! le jaloux, qui m'écoute si bien!
Je ne te promets pas une longue durée
De cette fantaisie où se prend mon amour.
Mais que peut-il chaloir à ta tête enivrée,
Que le vase se brise et se renverse un jour,
Si du moment présent, si du divin moment
Où tout ce que tu veux et demande en extase,
Entouré de parfums, de bonheur, sort du vase
Et te met dans les cieux!... Diras-tu qu'on te ment?
Ah! donne-moi le prix de ces chaudes paroles
Qui, sortant de mon sein, t'entourent d'auréoles,
Et te font resplendir comme transfiguré
Par des mots que ton cœur n'avait pas espéré,
Par ce brûlant aveu!

— Que veux-tu que je fasse?

— Abandonne Amadis!

— Je l'abandonnerai!

— Abandonne à mes coups ses amis et sa race,
Donne-moi tout l'appui dont je te supplierai.

Tu détournes les yeux? Tu cherches quelque excuse?
Crois-tu que je m'y trompe et que mon œil s'abuse?
Tu portes mal l'épreuve à quoi je te soumets
Et tu le montres clair! Tu ne m'aimas jamais!...
Ne réponds rien!... Mais non... réponds, je t'en supplie.
A te faire pitié s'il faut que je me plie,
Si tu veux contempler comme je m'humilie,
Contemple-moi! Voilà, j'embrasse tes genoux,
Mon sauveur, mon ami, mon seul ami, mon maître.
Mon amant! A présent, tu m'aimeras peut-être?
Et tu ne laisseras aucun doute entre nous?
D'Amadis ou de moi, choisis, je te l'ordonne.
Pourquoi l'épargnes-tu? Qu'est-ce donc qu'il te donne?
Moi! je donne mon être!

— Ah! comme je sais bien,
O rusée! ô malheur! que tu ne donnes rien!
Sinon un cliquetis de paroles trompeuses,
Et quand j'aurai servi ta sombre ambition,
Dans tes rets meurtriers fait entrer mon lion
(Car je dois combiner des trahisons hideuses),
Je sais, moi qui sais lire en mon destin futur,
A quel point j'expierai ma tragique faiblesse.
Tu ris? O détestable, horrible enchanteresse,
Tu caresses ma joue, et ton cœur froid et dur
A travers tes beaux yeux me distille l'ivresse.
Si tu me promettais... Mais tu trompes toujours...
Ta main est douce et fine autant que le velours.
S'il se pouvait enfin que je pusse te croire!

— Tu m'abandonneras Florizel, n'est-ce pas?

— Non, jamais! certes non, âme perfide et noire!.....
A quoi bon résister? lorsque tu mets tes bras
Alentour de mon cou!... Fais ce que tu voudras.

— Je ne veux pas la mort de l'amoureux d'Urgande.
Au contraire, Merlin, et si je le demande,
C'est pure charité! cela, je le promets.
Il sera si content! si bien dans mes filets!
Tu lui verras jeter sa champêtre guirlande,
Tu le verras si bien déserter ses forêts!
A quels beaux changements il faut que l'on s'attende!
Tu m'abandonneras, pour faire à mon plaisir,
Tous ceux qui m'ont blâmée et que je veux saisir,
Avec leur univers qu'ils n'ouvrent à personne,
Et dont pour nous braver leur fierté s'environne?
J'éteindrai leurs vertus... ce qu'ils nomment ainsi.
Oui, tu me livreras ce que je veux? Merci.
Tu me conseilleras, moi qui suis là... qui presse
Tes mains contre mon sein avec tant de tendresse,
Et tu m'apprendras tout ce que je ne sais pas?...
Eh bien! mets là ton front, et dors entre mes bras! »

CHANT QUATRIÈME

Amadis et ses amis.

Si les couples humains, s'absorbant dans eux-mêmes,
Ne s'occupaient jamais que de tout faire au mieux,
Et, ne le poursuivant d'amours ni d'anathèmes,
Laissaient le monde aller et regardaient aux cieux;
Si, la main dans la main, sans jouer aux apôtres,
Et de l'humanité retirant leurs soucis,
Ils s'inquiétaient peu de ce que font les autres,
Et gardaient du devoir un sentiment précis,
On ne les verrait pas, poursuivant les nuages,
Des vains embrassements de rêves sans vertu,
N'engendrer qu'un amas d'impalpables images,
Et faire dire au monde : « Enfin, que prétends-tu ? »

Quel Éden radieux que les plaines du monde,
Si chacun pour son compte y cherchait le saint Graal!
N'y faisait que du bien, n'y voulait pas de mal!
Mais, quant aux poursuivants du bonheur général,
Que le diable les prenne et le ciel les confonde!
Ambitieux menteurs! Ce sont des impudents!
Redressant de clinquant leur tête empanachée,

ls promettent merveille à l'humaine nichée,
'our lui mettre un matin des cailloux sous les dents!

Quittons-les et suivons ce rêve du Génie,
Cet homme, gai, dispos, affamé d'harmonie,
Avivant son esprit de concerts argentins,
Courant de l'Idéal la plaine indéfinie,
D'où s'écartent partout les horizons lointains,
Qui, dans l'azur riant, la pourpre de l'aurore,
La pure transparence où les cieux sont noyés
D'un soleil radieux s'éclaire et se colore,
Marchant la flamme au front, l'espace sous ses piés,
Et qui se connaissant pour le centre du monde,
S'imprègne, s'enhardit du souffle qui l'inonde,
Et monte plus léger dans l'éther plus subtil,
Avec cette vigueur qui dans son âme abonde.
Que veut-il? que peut-il? que fait-il? où va-t-il?
Il va!

Regardez-le, Gauvain! Sur le rivage
De la mer de Norvége, où, du haut des rochers,
Il suit de l'œil la nef d'intrépides nochers,
S'échappant vers le sud, strié de feux d'orage;
C'est un vaisseau dragon, voilé de rouge et noir,
Indifférent aux flots qui serrent son corsage.
Il vole, et de tout son pouvoir:
On dirait qu'on peut concevoir,
Juger, sentir, apercevoir,
Oui, voir
L'audace même qui l'entraîne!
Le fer, le chêne,
Le sapin, l'orme, sont hantés

Par l'esprit ferme qui les monte!
Les cordages fins auraient honte
De se sentir moins exaltés.
Sous l'effort des rameurs s'enlève
L'aviron et l'eau qu'il soulève
Et qui retombe en vert filet;
Le flot se fend et laisse faire
Et le navire et sa colère,
Et son emportement de guerre :
Tout cela va comme il lui plaît!

Gauvain, sur le haut promontoire,
Voit le pirate s'éloigner.
Il sait tout ce qu'il en doit croire :
De ses vœux il peut témoigner.
Il pense : « Voilà, certe, un brave!
Mourir, pour lui n'a rien de grave.
Le danger ne le trouble pas.
S'il vient lui souffler à l'oreille
Quelque terreur dont s'émerveille
Petit courage et faible bras,
S'il lui chuchote : « Fuis! Recule! »
Le héros dit : « Quel ridicule!
Nous jugerons de tout là-bas! »

— O mes pères! ô mes ancêtres!
Mes maîtres!
Poursuit Gauvain, tendant aux cieux
Ses bras nerveux.
Je sais peut-être aussi quel charme
Grandit le cœur, l'échauffe et l'arme
D'un corselet rigide et dur,

Et le rend sûr,
Le rend certain de la victoire!
Je sais peut-être, et l'ai senti,
Comment de l'instinct qui fait croire
A la menace à face noire,
Un cœur vaillant est diverti!
Je n'ai pas peur de ce qui gronde.
Je n'ai peur de rien en ce monde,
Car mon lignage est averti
Que si l'on s'étonne ou s'efface,
L'esprit s'éteint, le sang se glace,
Et bientôt on s'est repenti.
Non! ce n'est pas l'honneur suprême,
Que marcher ferme devant soi,
Droit, impérieux, rude... en roi!
Sans autre émoi
Que celui de l'effort extrême!
On veut, on veut, et l'on obtient;
Tout vous soutient!
Vous êtes celui que vous êtes!
Des créatures imparfaites
En savent long sur ce point-là,
Autant que les plus fiers athlètes!
Jamais lion ne recula!
Jamais tigre ne se troubla!
L'effroi n'entre pas dans leurs têtes!
Ils n'ont rien pour toucher au but,
Qu'un grain de colère en leur âme;
Sans point d'honneur ni peur du blâme,
Ce sont des braves s'il en fut!

il ne suffit pas aux forces généreuses

De ne se point rouiller à l'inepte frayeur;
Un si maigre succès ne les rend point heureuses;
Il leur faut plus d'efforts pour sentir leur valeur.

Quand elles ont le pied sur l'ennemi qui tombe,
Et sur un front baissé vu monter la pâleur,
Lu, dans des yeux troublés, un avis de la tombe,
Saisi sur une lèvre un frisson de douleur;

Quand l'épée est tout près de trouer la poitrine
De l'insolent vaincu tout à fait terrassé,
Qu'il voit son impuissance, et comprend la ruine
De son honneur détruit, de son laurier cassé;

C'est alors s'élever plus haut que la prouesse,
Et devenir plus grand et plus puissant que roi,
Que de s'abandonner à la noble faiblesse
De dire à ce vaincu dompté : « Relève-toi! »

Il se peut qu'il pardonne un bienfait de la sorte;
Il se peut qu'il s'indigne et, se jetant sur vous,
Vous réponde aussitôt, par ses cris, par ses coups :
« Si, moi, j'allais mourir, ma haine n'est pas morte! »

Le danger que l'on court rehausse l'action!
Pardonner! pardonner! J'en ai la passion :
Ma grandeur agrandit sa honte!
Je peux ce qu'il ne pourrait pas!
Ce qui l'arrache de mes bras,
C'est ma vertu, qui monte, monte!

Prudence, imprudence, il n'est rien

Qui me domine en mon courage.
Je donne à celui qui m'outrage
Un talisman qui mène au bien
Ou qui va centupler sa rage;
Ou je l'engage ou le dégage,
Et, dans tous les cas, je le tien :
Il le voit trop : je fais usage
D'un cœur bien plus haut que le sien.

›rtel Océan, que mon regard contemple,
, dans tes fureurs, tu n'as point d'âcreté!
cœur, grand comme toi, t'a pris pour son exemple!
le fois le marin, sur ton sein ballotté,
Sur son vaisseau déchiqueté,
Par ta vigueur est emporté,
Et sur un récif qui déchire
Ce que la vague en son délire
Contre son flanc rugueux attire,
D'un effort terrible est jeté!

Tout périt... Ton poing redoutable
Détruit tout... le fait est certain!
Puis l'homme a roulé sur le sable,
Au fond d'un golfe où toi, hautain,
Tu le réveilles sans blessure,
Sans aucun mal, sans meurtrissure,
Sur l'algue verte où la nature
Ouvre des fleurs chaque matin.
Un flot uni qui le caresse
N'a que baisers, n'a que tendresse,
Pour tout ce corps endolori...
L'ingrat te maudira peut-être,

Mais toi, le vainqueur, toi, le maître,
Tu lui diras : « As-tu péri ?
Étranger dont la folle audace,
Abandonnant ton élément,
Osa me souiller de la trace
De ton débile bâtiment ?
Fier de ta voile et de tes rames,
Tu croyais de ces pauvres armes
M'épouvanter facilement ;
Tu croyais mater ma colère,
Me forcer de te laisser faire
Ce que tu comptais accomplir,
Et, confiant dans ton génie,
Tu croyais brider ma furie
Et me soumettre et m'assouplir :
Insolent ! Tu t'es cru capable
De faire ramper l'Ouragan,
Et de mener au bout d'un câble
Le noble seigneur Océan ?
Relève-toi ! Je te pardonne ! »

Océan ! Océan ! voici donc la leçon
Que ta façon d'agir me donne,
Et ta trompe immense résonne,
Afin d'éveiller ma raison ? »

C'est ainsi que pensait Gauvain. Et sa monture
Hennissait, frémissait, sentait le flot marin.
C'était une énergique et noble créature,
Fille de ces coursiers que Neptune chagrin
Fit sortir des flots bleus pour répondre à Minerve,
Et l'effort soutenu jamais ne les énerve.

là-bas, oui, là-bas, très-loin, plus loin encor,
ays de l'ivoire et de la poudre d'or,
Perceval le Gallois chemine.

Sous les bambous entrelacés,
Les lianes aux jets tressés,
La fleur ou blanche ou purpurine,
En écoutant le kokila
(Quelle roulade il modula!
Quel chant divin il exhala!),
Perceval le Gallois chemine.

leuves ont coulé de la cime des monts;
s flots sont flagellés, poussés par les démons
Dont la malice les emmêle;
Ils roulent, coureurs écumants;
Ce sont de longs cheveux charmants,
Fuyant d'une tête immortelle.
Le Gange, en ce jour, déploya,
En tombant de l'Himalaya,
Tout l'or moulu qu'il y broya.
Perceval le Gallois appelle!

ces arbres épais, élancés, forts, noueux,
la feuille rigide et luisante autour d'eux
Protége l'herbe délicate,
Un trait de soleil vient pourtant,
Jouer, sourire en palpitant,
Éveiller l'écorce écarlate
De la grenade aux fruits ouverts,
Qui brille ainsi sous les couverts
De l'arbre jeune aux rameaux verts;

Perceval le Gallois éclate
En cris de joie, en cris brûlants de passion,
En transports de bonheur, en ardente action.
Levant au ciel ses mains pressées,
Il parle au tronc, il parle au fruit,
Il parle au rayon, parle au bruit,
Louant leurs plaintes cadencées;
Il parle au geai, parle au bouvreuil,
Parle au pétulant écureuil,
Qui va, revient, en un clin d'œil...

« Te voilà bien gai, Perceval!
Brave Gallois, pourtant le mal
Ne se tient pas loin, je te jure!
Regarde mieux ce que tu vois!
Le diable est derrière la croix,
D'où se distille sa souillure!

— Tu dis vrai, je vois un serpent
Envenimé qui se suspend
Au frais régime des bananes,
Et le crapaud gonflé de fiel
S'est mis près des mouches à miel,
Qui font leur ruche en ces platanes.

Pourquoi cacher ce que je vois?
Je vois sous l'épaisseur du bois
L'étang sacré plein d'eau tranquille...
Mais sous les corolles d'azur
Du lotus bleu, si frais, si pur,
Je vois nager un crocodile.
Va! la nature n'a pas tort!

Et sait des baisers de la mort
Tirer la vie, et merveilleuse!
De rien, même de la douleur,
Sort la gaîté dans sa splendeur,
Sort l'éternité bienheureuse!

Par-dessus la nécessité,
L'effroi, la nuit, l'impureté,
Servantes de l'Enfer en armes;
Par-dessus les agencements
Des négations, des tourments;
Par-dessus les cris et les larmes,
Et tous ces odieux ferments,
Ne vois-tu pas que la durée
A ce qui vit est assurée?
Non! non! je ne périrai pas!
Dieu grand vers qui j'étends les bras,
Et dont je suis une parcelle,
Tu n'abandonneras jamais
Ces enfants à qui tu remets
Leur impérissable étincelle!

Transformés et jamais détruits,
De germes fleurs et de fleurs fruits,
Et de fruit semence féconde,
Ils sont certains de voir, un jour,
Leur conscience et ton amour
Encercler les bornes du monde!
Et la verdure et les oiseaux,
Et l'antilope aux frais naseaux,
L'ananas, le limon, la fraise,
Sans les chacals et les serpents,

Et tous leurs ennemis rampants,
Sauront prospérer à leur aise! »

C'est ainsi que pensait le héros Perceval,
Parcourant les forêts du Gange;
Il voyageait ainsi, recherchant le saint Graal...
Il menait une vie étrange,
Ne s'arrêtait jamais, ne se fatiguait pas
De manquer du plus nécessaire,
S'avançait au travers de tous les embarras
Sans chagrin ou sachant s'en taire.
Vers le soir, quelquefois, au bord de son chemin,
Il rencontrait une cabane,
Et là, pour l'appeler et lui tendre la main,
Un ascète, quelque brahmane.
Il partageait le toit du sage mendiant :
Il écoutait l'anachorète,
Mais il lui répondait, toujours en souriant,
Quand l'autre parlait en prophète :

« Je n'ai, lui disait-il, en moi
Qu'une ambition sans émoi
Pour ce que le ciel me réserve.
Toi, tu prétends devenir dieu;
Je m'estime d'assez bon lieu
Pour préférer qu'on me conserve
Tel que je suis, sans rien gagner!
Ce m'est assez d'être moi-même :
Je tiens déjà le rang suprême,
Sans désirer, sans dédaigner,
Sans dénigrer ni faire un rêve
De monter plus haut que les miens,

Je me contente de mes biens,
Jusqu'à moi-même je m'élève,
Et me trouverais en défaut
Si je doutais d'être assez haut!

lemande au saint Graal, je demande à ces forces
ttant autour de moi, dont je sens les amorces,
Dont j'éprouve en moi les vertus,
De me montrer de quelle sorte
pourrai déployer les ailes que je porte,
Redresser mes reins abattus,
gravissant l'éther où tout mon équilibre
pourra relever dégagé, juste et libre;
Et sachant tout ce que je puis,
serai pour jamais hors des griffes du diable,
rs des griffes du mal qui me presse et m'accable :
Je serai celui que je suis! »

vamitra sourit. Son corps maigre et fragile,
r ses austérités consumé, valait peu.
rdeur de son regard, flamme fixe, immobile,
ncentrait tout son être, il était déjà dieu.
estait nu. Pourquoi couvrir cette guenille,
s os demi-séchés, cette chair sans verdeur?
ibre froide, plaisir ni désir n'y fourmille,
n'y saurait passer une indiscrète ardeur.
ut sentiment de vie a reflué vers l'âme.
matière domptée affiche sa roideur.
Perceval reprend :

« Après tout, je te blâme
mettre à tes vertus un masque de laideur.

Tu deviens dieu, sans doute, et je le crois sans peine;
Cette couronne est due à ton austérité;
Mais tu ne porteras dans ton monde enchanté
Qu'une traînante haleine
Et l'infécondité
En un cercle de fer bornant ta majesté! »

L'ascète, soulevant sa paupière pesante,
Contemplait devant lui cette taille imposante,
Ces traits fiers, ces bras forts, ce visage animé.
Il dit:

« Tu n'es donc pas fatigué par la vie?
D'un éternel repos tu n'es donc pas charmé?

— Non! lavie est ma gloire et ma constante envie :
Je ne veux pas la perdre et ne veux pas mourir.
Je veux la vie encor plus complète et plus grande;
Je veux rester un homme, et ce que je demande,
C'est d'être délivré de l'attrait de souffrir. »

Ils étaient tous deux face à face,
Ne se comprenant qu'à moitié.
C'étaient, dans une égale audace,
Deux cœurs s'étreignant d'amitié.
Tous deux aimaient chose pareille :
Percer l'étroit de l'univers;
Oublier les chagrins soufferts;
Prendre tous les sons dans l'oreille
Et tous les aspects dans les yeux,

Et sous les doigts toutes les causes!
Pour arriver, l'un trouvait mieux
De se débarrasser des choses
Dont l'éclat plaît! croyant petit
Tout ce qui flatte l'appétit.
Il se déshabillait du charme
Qui, suivant lui, trouble et désarme,
Peut détourner, peut alourdir,
Peut émousser, peut affadir
L'esprit détaché du sublime;
Et, se réduisant au minime,
Pour mieux entrer dans l'inconnu,
Comme un nageur qui, sous l'abîme,
Pour mieux plonger se met tout nu,
Il ne voulait voir que la perle
Et jetait l'écaille au néant.

Porté sur le flot qui déferle,
L'autre, vainqueur, l'autre, géant,
Le chevalier voulait atteindre,
Non dérober, voler, contraindre,
Mais sauver du chaos béant
La Beauté, la Gloire, la Joie,
Incomparable et noble proie,
Trésor adoré, bienvenu,
Écrin consacré de l'histoire,
Ce que le monde peut bien croire
Avoir conquis et mieux connu,
Et rien de plus! Mais la conquête
Serait cette fois si complète
Qu'on n'aurait crainte ni danger
D'y voir jamais rien déranger.

Assis sur sa peau de gazelle,
Visvamitra dit :
« Perceval,
Je crois ta doctrine assez belle;
Apprends-moi ce qu'est le saint Graal.
Bien différent de l'Évangile
Et de l'enseignement des saints,
Crois-tu la chose fort utile,
Et proposant de grands desseins ?

— C'est une foi des gentilshommes,
Repartit Perceval, non des premiers venus...
Elle convient à nous, obligés que nous sommes
De chercher au delà de tous sentiers connus.
C'est le cimier du casque et la pointe du glaive,
C'est le raffinement qu'un noble cœur soulève
Et qu'il poursuit sans trêve,
Que jamais il n'achève,
C'est le comble des vœux cherchés, non obtenus!

Tu sauras donc qu'un jour où le Diable et son monde
Attachèrent le Christ au bois du Golgotha,
Un soldat mercenaire, un lâche, un être immonde
Leva sur le Sauveur sa lance et lui porta
Au flanc gauche une plaie et large et très-profonde;
Et le sang de ce Dieu qu'on osait immoler,
Fleuve du Paradis, consentit à couler.

Joseph d'Arimathie était là tout en larmes;
Mais du grand sacrifice il savourait les charmes,
Et, tout en gémissant, il se sentait rempli
D'un esprit qui changeait sa pensée et son être :

Le salut descendait! C'était le reconnaître
Que regarder ce sang, ce mystère accompli.
Dans un bassin formé d'une seule émeraude
Il recueillit alors cette liqueur d'amour,
Écarlate, brillante, et pure, et fine, et chaude,
Parfum dont l'univers se remplit en ce jour;
Et tu peux concevoir que le vase admirable
Dont les bords une fois avaient tant contenu,
Se trouva pénétré d'un mérite ineffable
Qui dans le vert cristal demeura retenu,
Et d'autant plus, brahmane ami, haut parvenu!
Que déjà, quelques jours avant la grande extase
Qui mit le sceau dernier à la Rédemption,
Jésus s'était servi de ce glorieux vase
Pour réunir les siens dans sa communion.
Joseph en demeura l'heureux dépositaire,
Lui seul il a connu l'état parfait sur terre;
Et du Graal vénéré c'est l'émanation,
Et les vaillants mortels qui cherchent l'aventure,
Une fois pour toujours ont bouclé leur ceinture
Et se sont mis en route, et longtemps éprouvés
Par les renoncements sans lesquels rien ne monte,
De l'honneur, de l'amour ont toujours tenu compte,
Et quant aux autres biens, ne les ont pas rêvés.
Ceux-là qui n'ont cherché que d'éviter la honte,
De la liberté sainte ont eu soif, ont eu faim :
Ces quêteurs du saint Graal le trouvent à la fin.

— Ainsi, malgré l'assaut des constantes fatigues,
Les blessures, les coups, messagers de la mort,
Et tous les précurseurs de ta fin que tu ligues
Pour se ruer sur toi dans un commun transport,

T'arrêter, mutiler tes membres, les corrompre,
Pour ton sang répandu, pour ton corps affaibli,
Pour les fardeaux si lourds qu'ils auraient pu te rompre,
Pour l'attrait du repos flattant ton front pâli,
Tu ne cèdes jamais?

— Non! jamais.

— Et tu veux
Vaincre tout l'univers, et tu crois que tu peux
Dompter ce qui résiste et t'en montrer le maître?
Tout voir, tout éprouver, tout prendre, tout soumettre,
Et le désœuvrement ne te le point permettre?

— Sans doute!

— Tu n'attends en ce monde, ici-bas,
Que d'avoir un champ clos sablé pour les combats,
Et par de tels efforts épurant ta matière,
Jusqu'à l'éternité, scintillante lumière,
Tu l'apportes entière,
Après avoir lavé ce qu'elle avait de bas.

— Je le fais!

— Marche donc vers l'Idéal en flammes!
Sur un char tout céleste ardemment emporté,
Traverse en souriant la région des blâmes
Et cours vers le saint Graal et la félicité!
Mais quoi! tu tiens déjà le bien que tu proclames!
Au long de tes travaux ta main l'a récolté!
Tu possèdes déjà ce qui ravit les âmes,
Car n'as-tu pas l'Honneur, l'Amour, la Liberté? »

Tandis que Perceval voyageait de la sorte,
D'autres allaient plus loin sans sortir de chez eux.
C'étaient aussi des cœurs effrénés, mais qu'importe!
C'étaient bien plus encor, c'étaient des amoureux!
Des amoureux marqués d'une empreinte si forte
Par cette passion, que la postérité
A pardonné leurs torts à leur fidélité.

Des héros, ils l'étaient; des martyrs, ils le furent;
Tout ce qu'ils affrontaient d'invincibles chagrins,
Ces spectres sans pitié devant eux apparurent,
Sans les rendre jamais dans leur marche incertains;
Leurs plus complets malheurs, eux-mêmes les voulurent,
Et ce qui rend songeur, c'est que dans leurs transports,
Ayant fait bien du mal, rompu bien des accords,

S'étant aventurés sous des trames étranges,
Ayant trompé, menti, risqué cent fois leur nom
Dans de lâches détours et fait pleurer leurs anges,
En face, à leur devoir, répondu par un non!
Quitté le droit chemin pour marcher dans les fanges,
Ceux dont ils ont surpris le bonheur malmené,
Attendris et vaincus, leur ont tout pardonné!

Leurs victimes, sans honte, ont pleuré sur ces traîtres!
Sur ces méchants fripons, sur ces francs scélérats!
Sur ces fourbes jurés en ruses passés maîtres!
Leurs victimes sur eux étendant les deux bras,
Les ont aimés, bénis, par-dessus tous les êtres,
Et l'univers entier, courbé sur leur cercueil,
Pleure et se tord les mains, et gardera leur deuil!

Il les vante tout haut, les proclame sublimes!
Calcule avec terreur leurs profonds dévouements,
Les tient quittes de tout, passe sur tous leurs crimes,
Payés plus que le prix par d'horribles tourments;
Leurs plus grandes erreurs, il les prétend minimes,
Et pour avoir aimé comme on n'aima jamais,
Iseult aux blonds cheveux, Tristan de Léonnais,

Et pour avoir aimé sans frein et sans mesure
Genèvre et Lancelot, vantés et célébrés,
Chéris de ce qui sait aimer dans la nature,
Et toujours excusés, quasiment adorés,
Contemplés dans un nimbe où tout brille et s'épure,
Pour avoir tant souffert, supporté, combattu,
Ces malheureux pécheurs dominent la vertu!

L'Amour a fait les dieux, ensuite il a fait l'homme!
Il a fait l'univers et lui-même il s'est fait,
Il est né de l'Amour et, jamais économe,
Il ne ménage rien et demeure parfait.
Il est maître du bien et du mal, car, en somme,
Ce que reprend l'Amour sur le devoir étroit,
C'est lui qui l'a donné; le prendre, c'est son droit.

L'Amour, la flamme au front, brûle tout ce qu'il touche;
Il sème le bonheur, mais toujours bien mêlé,
Il contient tout : le vrai, le faux; il est farouche.
Au moment qu'il l'embrasse il brûle Sémélé;
Mais son divin sourire éclate sur sa bouche,
Et l'on n'a jamais vu se produire au grand jour
Dieu si grand qu'il ait pu lutter contre l'Amour!

:êtres que, parfois, il impose à la terre,
ıantes fougueux, ne savent rien que lui!
ampre les exalte et son vin les altère,
'il ne leur tend pas ne leur donne qu'ennui!
me, le repos leur serait salutaire,
ait leur destin que de jamais guérir.
.ls sont ici-bas pour aimer et mourir.

ne ces papillons que lancent dans l'espace
rdeurs du printemps et qu'on voit deux par deux
r, se poursuivant et sans rien qui les lasse
ndre, se chercher, se rejoindre, ainsi d'eux!
des vrais amants, et le couple qui passe,
que jamais l'instinct le pousse à se poser,
ıir, exhalant sa vie en un baiser.

onde épouvanté s'attendrit, il avoue
:es êtres choisis n'ont à respecter rien;
éateur des dieux auxquels leur sort les voue
s en eux son souffle; ils supportent son lien;
ıagrins, ses terreurs les marquent à la joue
: pâleur fatale et de souffrance au cœur;
qu'à les voir passer on connaît leur vainqueur.

vertu, c'est d'aimer; leur en demander d'autres
ne impiété qu'on ne saurait risquer.
; devoirs n'ayant rien qui soit pareil aux nôtres,
premiers seulement ils ne pourraient manquer.
culte sans pitié puisqu'ils sont les apôtres,
:ultes étrangers partout indépendants,
ont à se montrer ni sages ni prudents.

On aime le torrent alors qu'on le redoute,
On admire surtout son glorieux transport,
On le sait indomptable, on recule sans doute,
Quand on le voit passer mystérieux et fort :
Il emporte, on frissonne; il mugit, on écoute,
On s'irrite parfois; mais il arrive un jour
Qu'on adore Tristan, Lancelot et l'Amour!...

Et ces pleurs précieux qui, céleste rosée,
De Genèvre au front blanc baignent la joue en fleurs,
Et les divins sanglots et cette plainte osée
Qui de la blonde Iseult proclamant les malheurs
Tient la fatalité de sa faute accusée...
Quel sage, quel poëte au seuil de son tombeau
Crut avoir inventé jamais rien d'aussi beau?

Voilà ce qu'ils étaient, ces chevaliers célèbres
Dont l'amour inspira toutes les actions!
Mais déjà s'amassaient les nuages funèbres
Qui renfermaient la fin de leurs ambitions.
Les temps allaient changer; du sommet des collines
Amadis contemplait les campagnes voisines,
Et, le cœur attristé, jetait les yeux partout,
Cherchant dans les gazons, dans les herbes pressées,
Dans les bois, sur les eaux, dans les airs, si, d'un coup,
N'allaient pas se montrer des formes empressées
A consoler d'un mot son trouble et son dégoût.

Combien de fois, dans les années,
Les aînées,
Les anciennes de celles-ci,
Les douces voix de la nature,

Leur murmure
aient-ils étouffé le feu de son souci!

Quand il avait l'âme oppressée
D'une pensée,
Soudain, comme il sentait venir
Tantôt sur un pin, sous un chêne,
ès d'un hêtre isolé dans la lande prochaine,
e fée accourant, prête à le soutenir!

levinait alors leur présence à la ronde,
Et tout près!
s nuages dorés, et la source profonde,
Et les guérets,
Et les forêts
i prodiguaient les fleurs d'une amour sans seconde;
Et les regrets
Allaient s'effaçant de son âme
Comme une flamme
Perdant sa cuisante chaleur;
Et la douleur
aurait pu le saisir, l'eût-elle voulu faire.

intenant, tout restait fermé, dur et sévère,
nature pour lui n'avait plus de propos;
e ne parlait plus, qu'il fût triste ou dispos,
De bonne humeur ou misérable,
e se renfermait maussade et ne songeait
'à sa propre existence, hélas! et s'y plongeait
Tout insensible, inexorable!

Que vous ai-je donc fait, mystères d'ici-bas,
Que vous ne parlez pas?

Que vous ne semblez plus m'entendre?
Pourquoi m'abandonner ainsi?
Vous m'aimiez pourtant, Dieu merci?
Vous ne me quittez pas? Mais si!
Vous ne voulez plus me comprendre! »

Il regardait partout et ne voyait plus rien!
Ce vide désolant, comme il le sentait bien!
L'écho ne répondait pas même!
C'était l'oubli, c'était la fin
De ce tressaillement divin
Qui donne tant de joie en l'être que l'on aime!

Oh! oui, c'était la fin, et rien ne restait plus
Des attendrissements qu'inspiraient les élus
Jadis aux éléments du monde.
Pour eux, tout était dit! Amadis marchait seul
Au milieu de l'ennui!

« Solitude profonde,
Solitude aux yeux creux, sous ton pâle linceul,
D'où sors-tu, spectre froid? Quel sort méchant t'apporte?
D'où vient qu'on te rencontre? Autrefois, autrefois,
Les bois étaient pleins d'yeux et les champs pleins de voix!

— Urgande est morte, hélas! Hélas! Urgande est morte! »

CHANT CINQUIÈME

Viviane et ses amis.

Tandis que tout entiers à leurs tâches augustes,
Et, malgré les travaux, en aimant les grandeurs,
Les nobles champions, toujours bons, toujours justes,
Détournaient leurs regards de toutes les laideurs,
Les maîtres de Nicée, engeance bien diverse,
D'une autre ambition préparaient les succès.
Sous les pieds des héros, ils dressaient leurs lacets :
Ils poussaient, combinaient un perfide commerce
Afin d'exterminer qui les faisait rougir,
Et maniaient le pic, le soc, la faux, la herse
Contre toute vertu s'animant à surgir.

Diamante, pourtant, répugnait à les suivre.
Elle comprenait bien, malgré sa vanité,
Que dans l'air épuré l'art monte, s'il doit vivre,
Et qu'à ramper trop bas vers la vulgarité,
Loin du trône imposant où règne la beauté,
Il devient un bouffon, et le ciel l'en délivre!
Indécise, troublée et ne pouvant encor

Oublier Galaor,
Pourtant le voulant faire, elle cria :

« Blasine!
Je veux me consoler en m'amusant toujours!
Viens çà, belle cousine!
Rions de notre cœur, rions de nos amours!
Rions à grands éclats, et, montrant nos dents blanches,
Rions du dévouement et rions de l'Honneur!
J'attache ma ceinture et retrousse mes manches!
Relevons prestement nos robes sur nos hanches!
Dansons le passe-pied chéri du moissonneur!
Battez, cymbales!
Sonnez, crotales!
Cherche dans ta mémoire un scintillant refrain!
Comme les filles des montagnes,
Mes suivantes, dansez! Toi, tu les accompagnes
Avec le vibrant tambourin! »

Et Blasine, feignant une molle paresse,
Chanta, d'une mordante et railleuse tendresse :

« Plaisir d'amour, bonheur des sens,
Descends
De la sphère de l'Empyrée!
De tout mon être empare-toi!
Malgré l'effroi
Qui remplit mon âme égarée!
Tu me fais mal... Douleur sacrée!

Plaisir d'aimer! Vient-il du ciel,
Le miel

Dont la douceur remplit ma bouche ?
Je ne crois pas! Il est brûlant,
Un goût sanglant
Va se mêlant
A sa caresse trop farouche!
Il me déchire s'il me touche!

Plaisir d'aimer! Faut-il souffrir,
Mourir,
Pour gagner cet excès de vie?
S'il le faut, prends-moi, j'obéis!
Malgré mes cris,
Vois, je faiblis!
A tes volontés asservie,
J'ai bien moins de peur que d'envie! »

Diamante arracha l'effronté tambourin
Et, rhythmant ses pas fiers d'un trait de la cymbale,
Comme si ses pieds blancs étaient des pieds d'airain,
Fit sonner le plancher sous sa ferme sandale.

« Bonheur d'aimer! Dieu triomphant,
Enfant
Du berceau sacré que j'ignore!
Je ne t'ai rencontré jamais!
Sur les sommets
Où tu te mets,
Et que ta majesté décore,
Le railleur n'atteint pas encore!

Bonheur d'aimer! Pour te savoir,
Avoir

Compris la pauvreté du vice,
Ce n'est pas assez de clarté!
Plus de bonté,
Moins d'âpreté,
Est ce qu'il faut pour ton service,
Et du mal je suis la complice!

Bonheur d'aimer! je t'entrevois!
Ma voix
Te réclame en cris de détresse !
Mais jamais je ne t'atteindrai,
Je ne prendrai,
Je ne tiendrai,
Pour me tirer de ma détresse,
Ta coupe écumant de tendresse!
Je ne saurai jamais ce que veut exprimer
Ce mot majestueux, deux syllabes : Aimer!
Que je sens caresser mon âme!
Bonheur d'aimer! Aimer l'amant
Qui souffre, envier son tourment,
Pour soi seule en vouloir la flamme!

Chercher à l'éloigner de lui! S'en faire un jeu !
S'en faire un plaisir pour si peu,
Qu'on la détourne de sa tête!
Sentir comme un bonheur charmant
Cette douleur dont un amant
Donne la moitié! Quelle fête!
Quel bonheur qu'un pareil tourment!

Adorer à plein cœur, chérir l'amant qui souffre,
Et d'un pied orgueilleux le devancer au gouffre

Qu'on voit ouvert pour l'engloutir!
En adoucir l'horreur, en savourer le soufre,
Et de l'Enfer sans lui ne vouloir plus sortir.
Bonheur d'aimer! »

Ainsi s'agite Diamante.
L'ivresse dans ses yeux et bouillonne et fermente,
Éclatant est le son qu'elle fait retentir
Aux cymbales de cuivre! Ah! les jeunes merveilles
Qui, portant de Pallas le coffre et les corbeilles,
Dansaient pour la déesse aux bords de l'Ilissus,
Ou les vierges de Sparte, ou, mieux, ces druidesses.
Cherchant le gui sacré dans les forêts épaisses,
Qui, sous les claires nuits, dansaient devant Hésus!

Ou même de Juda les femmes et les filles
Qui, devant l'Éternel ordonnant leurs quadrilles,
De leurs pas cadencés servaient le Saint des saints,
N'ont pas si bien réglé sur la Beauté suprême,
D'un geste contenu par la chasteté même,
Le noble enthousiasme allumé dans leurs seins.
Mais ce fut cette fois, cette fois, puis nulle autre,
Que d'un culte étranger la ravissante apôtre
Pénétra dans un temple où son cœur mal armé
Ne put se maintenir et qui lui fut fermé.

Soit que les séraphins, indignés à sa vue
En ne la voyant pas du saint habit pourvue,
Aient posé sur son cœur leur acier flamboyant,
Soit que les tentateurs, jaloux en la voyant
S'approcher du trépied, l'aient piquée à la joue,
Elle rougit... Autour de son sein se renoue

L'antique impureté la serrant de ses nœuds,
Et ses pas vont mimant ces couplets vénéneux :

« Par la déesse de Syrie
Laissons-nous toutes enivrer,
Laissons-nous toutes égarer
Sur sa route large et fleurie!
Qu'importe où s'en vont ses détours?
Prenons pour guides les amours!
Après les muguets et les roses
Viendront d'autres fleurs mieux écloses :
Nous nous retrouverons toujours!

« Par le dieu qui verse l'amphore
Laissons-nous toutes enivrer,
Laissons-nous toutes égarer!
De ses pampres qu'il nous décore!
Il ment? Qu'importent ses discours,
Ou vrais ou faux, ou longs ou courts!
Sur les monts et dans les vallées,
Mordons à ses grappes gonflées :
Nous nous retrouverons toujours!

« Par l'insoucieuse Jeunesse
Laissons-nous toutes enivrer,
Laissons-nous toutes égarer!
Pas de remords! pas de faiblesse!
Rejetant les fardeaux trop lourds,
Que nos esprits demeurent sourds
Aux vains reproches de notre âme!
Marchons, foulons, brisons le blâme!
Nous nous retrouverons toujours! »

Diamante dansait, et, la tête en arrière,
Les regards provocants et le rire plein d'accueil,
Se livrait tout entière
Au vent qui lui soufflait l'impudence et l'orgueil.

Cependant l'Empereur excitait Viviane :

« Toi dont l'esprit peut tout et dont le regard plane
Comme celui d'un aigle au-dessus de leurs nids,
Ces gens-là vont-ils donc demeurer impunis?
Tant qu'ils existeront notre règne est fragile,
Ils sont d'un dur métal, et nous sommes d'argile;
Et par le moindre choc qu'il faudrait affronter,
En poudre ils nous mettraient sans pouvoir résister.
Invente, par le ciel! Invente, par le diable!
Cherche, invente à tout prix un engin effroyable,
Fausseté, perfidie ou ce que tu voudras
De plus empoisonné contre ces scélérats,
Mais détruisons-les tous et balayons la terre
D'une tourbe qui vit de rêve et de mystère,
Dont je n'ai jamais pu comprendre les désirs,
Dont je ne saurais pas partager les plaisirs,
Dont la bouche articule une langue inconnue,
Dont je vois les propos se perdre dans la nue,
Et dont chaque regard, sitôt qu'il nous atteint,
Nous frappe d'un mépris qui, certes, n'est pas feint!
Ils sont les fils du Ciel, disent-ils. Leur lignée
Leur est par la légende aussi haut assignée,
Et c'est là le motif, étoffant leur dédain,
Qui nourrit la superbe à ces enfants d'Odin!
Écrasons-les, nous tous qui sommes fils du singe!
La science le dit, et je sens, sous mon linge,
Sous mon habit doré, tel muscle encor parfait

Qui pour grimper à l'arbre autrefois était fait!
Nous sommes fils du singe, et je m'en félicite!
C'est de là que me vient ma gloire, mon mérite,
L'éternel appétit qui soutient mon effort,
Et qui me rend si souple, et si leste, et si fort!
Mon cerveau, s'évasant par un constant usage,
Un beau jour s'est trouvé juste à point pour un sage,
Il a pu contenir la science, et c'est là
Ce que le fils du singe aux fils d'Odin vola!
Ils ignorent... Je sais! Et je deviens leur maître,
Et le singe vaut mieux qu'un Odin pour ancêtre.
Ils vont le ressentir d'une telle façon,
Qu'ils n'auront pas besoin de seconde leçon.

— Combien à se vanter les hommes ont de pente!
Répondit Viviane, et comme en leurs discours
Les antiques erreurs refleurissent toujours!
Bien que de la lumière un rayon y serpente,
Que d'être issus des dieux ne vous amuse plus,
Et que vous préfériez n'être que les élus
Du choix dont les guenons des forêts primitives
Ont sur les cocotiers honoré leurs époux,
L'illusion vous tient et se cramponne à vous,
Et vous fuyez encor les vérités captives.
Vous dites :
— Nos aïeux velus et bien cambrés,
S'accrochant de la queue et grimpant aux lianes,
Agitaient sous leurs fronts de puissantes membranes,
Et, quoi qu'on en pût dire, étaient des vertébrés!
La terre, pour fêter leur auguste venue,
Restreignit l'Océan et, cessant d'être nue,
Planta, sur ses marais putrides et profonds,

Des moissons de roseaux fins, noueux, verts et longs,
Des palmiers, des bosquets de plantes fourragères,
Tandis que des fouillis d'énergiques fougères
Servaient d'asile obscur aux troupeaux d'éléphants,
Aux mammouths, aux épais et larges pachydermes,
Pâturant à leur aise, heureux et triomphants,
Ou vautrés dans la fange, ou droits comme des termes,
Humant l'air saturé d'aromes étouffants,
Nos aïeux, essayant leur mission sublime,
Dominaient la forêt, gambadant sur sa cime,
Et, ravageant les fruits, en lapidaient gaiement
Les brutaux possesseurs du torpide élément.

— Voilà ce que tu dis et comment tu te trompes!
Les singes malfaisants, les pourceaux portant trompes,
Et tout ce qui jamais montra, sous le soleil,
Un morceau de limon, pourvu d'un appareil
De vie, a pris sa flamme en un foyer pareil!
Tout sort des eaux! Le singe est un faux quadrumane!
L'aigle un oiseau manqué; faux quadrupède est l'âne!
Le cheval est un phoque auquel manqua des pieds
Jusqu'au jour où, parmi tous ces estropiés,
On en vit surgir un qui, se couvrant de gloire,
Se prit à galoper sur sa forte nageoire!
Mais le phoque lui-même est issu d'un saumon,
Le saumon d'un long ver, pétrisseur du limon,
Le ver d'une méduse au corps de gélatine
Que pliait et gonflait la doride mutine,
Et qui, se balançant sur l'Océan sans fin,
N'existait que formé pour avoir toujours faim.

Quant à cette méduse, informe, élémentaire,
Ne pouvant que manger, ne rien sentir, se taire,

Parente de la plante autant que du rocher,
Et frappant de cuisson ce qui l'ose approcher,
Je vais te révéler où cet être des êtres,
Source de notre vie, aïeul de nos ancêtres,
Et qui fut notre unique et misérable auteur,
A lui-même trouvé son germe créateur.
Tu sauras donc chercher où la bourbe domine,
A quelques pieds sous l'eau, des amas d'albumine,
Flasques, mous, répugnants, déchirés par le flot
Et par lui promenés à droite, en bas, en haut.
Cela vit! Ces longs fils, à l'apparence impure,
Cela vit! cela vit! Et la mer s'en récure
Et jette cette bave avec de lourds efforts
Dans les débris de joncs pourrissant sur ses bords.
Cela vit! cela vit! Cette substance mère
Se double incessamment, grossit et s'agglomère,
Se dédouble et s'étend, et chacun de ses grains
Recèle en soi le feu! Ce sont autant d'écrins
Où le joyau de vie, égayé de phosphore,
Repose en attendant le grand moment d'éclore;
Et tu comprends d'abord et tu conçois comment
S'allume le flambeau! C'est par le mouvement!
Que si tu demandais comment se manifeste
Avant toute existence un mouvement? j'atteste
Que tu me donnerais la triste impression
De te voir engourdi de superstition,
Et tu ne pourrais moins pour achever ta phrase
Que de nous réciter la ridicule extase
Où, te pâmant d'amour pour un Dieu créateur,
Et du monde et de nous tu le dirais l'auteur.

— Je n'ai garde, à coup sûr, répondit Théophraste;

Je méprise un peu trop les prêtres et leur caste,
Et, bien que je me tienne en tout temps obligé
D'entretenir église et de payer clergé
(Ce sont de ces façons qu'exige le bon ordre!),
Dans le pain qu'il nous sert on ne me voit pas mordre,
Et payant de mépris les dogmes décevants,
J'en veux rire avec toi. Je ne crois qu'aux savants! »

Viviane reprit :

« Ne crois qu'au tout immense
D'où rien ne sort, d'où rien ne peut se détacher,
Qui toujours se dissout et, là, se recommence,
Qu'on ne peut réjouir, qu'on ne saurait fâcher;
Ne crois qu'à ce besoin d'agir et de produire,
De tomber, de friser sans cesse le néant,
De vouloir tout étreindre, afin de tout détruire,
Pour tout revendiquer dans le chaos béant.
Ne crois qu'au saint devoir de n'avoir qu'un seul thème:
Imposer son plaisir à qui veut l'écarter!
Je ne sais qu'un seul crime, il n'est qu'un seul blasphème :
C'est devant mon désir de craindre et d'hésiter.

Mais qu'importe après tout ce qu'on croit, ce qu'on pense!
Quand de se renoncer un être se dispense,
Il en sait assez long, et, pour nous, sois-en sûr,
C'est gaspiller le temps que chercher dans l'azur,
Le plus beau du plaisir, la plus utile peine
Étant de contenter ce que l'on a de haine
(Ce qui vaut encor plus que ce qu'on a d'amour!)
Dis-moi ce qu'Amadis va subir en ce jour.
Dis-moi si de Gauvain tu menaces la tête,

Dis-moi si Perceval aura bientôt son tour!
Dis-moi si Lancelot, que jamais rien n'arrête,
Va rencontrer sa chute à quelque heureux détour!
Dis-moi, dis-moi surtout si tu connais des armes
D'une trempe assez forte et d'un fil assez fin
Pour entamer le cœur et décider les larmes
De tant d'êtres aimants. Annonce, jure enfin,
Que d'Iseult, d'Oriane on va noyer les charmes
Dans le crêpe et le deuil, le deuil et les sanglots,
Qu'elles tendront leurs mains en criant aux échos :
Pardon! Merci! Pitié! Qu'on les verra se tordre
Sur le seuil de ma cour, les habits en désordre,
Les cheveux détachés, emmêlés et roulants,
Leurs yeux tant célébrés, hagards et tout sanglants,
Suppliant, demandant la paix pour ces infâmes!
(Tout leur sang ne vaut pas les larmes de leurs femmes!)
Voilà ce qui me plaît, ce qui peut seul calmer
Les transports de fureur qui viennent m'enflammer
Quand je songe au mépris dont ce monde m'accable!
Et que de ma lignée ils veulent faire un câble
Qui me lie à jamais aux poteaux infamants
Où l'orgueil insulté manége ses tourments!
Oui, tous ces chevaliers, toutes ces nobles dames,
Tous ces enfants des dieux, hôtes du Walhalla,
Je les tiens dans mes doigts et serrés dans mes trames,
Et vais les torturer et les égorger là!
Le limon que je suis, la goutte d'albumine,
Ver ignoble, poisson impur, singe hideux,
Malgré leurs beaux semblants, saura triompher d'eux!
La victoire embellit lorsque je m'examine,
Et, certes, me jugeant, ils n'ont jamais compté
Découvrir dans mon sang la générosité!

D'ingrédients pareils je me dispense encore!
N'ayant pour m'éclairer qu'un rayon de phosphore,
Ma haine reste libre à se développer
Et n'aspire à rien plus qu'à savoir les frapper!
J'ai frappé, sans attendre, avant toute bataille
J'ai déjà bien frappé sur les esprits élus!
Ce qui leur plaisait tant n'est déjà rien qui vaille!
J'ai chassé devant moi comme fétus de paille
Ondines et lutins qu'ils ne reverront plus!
Autour d'eux j'ai rendu la terre inhabitable!
Telle qu'ils la vantaient, ils ne pourront jamais,
Malgré tous leurs efforts, la revoir désormais,
Et pour eux ce n'est plus qu'un monde épouvantable.
Aujourd'hui, cependant, c'est moi qui te le dis :
Il faut que mon Ayglain ait raison d'Amadis.
Je l'ai si bien armé pour maîtriser sa proie,
Je l'ai si bien armé, ce lutteur que j'envoie,
J'ai si bien assuré le secours de Merlin,
Que d'un triomphe sûr mon esprit est tout plein.

— C'est bien, dit Théophraste, et nous te croyons telle
Qu'il le faut pour marcher dans la route nouvelle
Où nous allons pousser la horde des humains.
Science et volonté vont nous prêter les mains;
Haine et faim, convoitise et courroux que transporte
L'aiguillon de l'envie enfoncé dans la chair,
Voilà les bras puissants qui briseront la porte
D'un monde où le succès va nous enivrer d'air!
Nous allons respirer, certe, à pleine poitrine,
L'atmosphère de feu, l'atmosphère divine,
Le plaisir de régner et, bonheur bien plus doux!
De ne jamais sentir un dieu planant sur nous!

De nos confédérés suppute les phalanges!
Ils recouvrent le sol de la Tamise au Ganges,
Et du pôle au tropique on les voit s'assembler.
Devant leur multitude ils font tout reculer,
Tout devra se dissoudre et tout devra trembler!

J'ai l'alliance de ces brutes,
Qui marchent sans trop savoir où!
C'est en vain que tu les rebutes :
Elles exigent un licou!
Elles sont là, têtes baissées,
L'une contre l'autre pressées,
Dans le regard point de pensées,
Prêtes à fléchir le genou!
Mène leur foule en ribambelles
Contre les choses les plus belles,
Hardiment, monte sur leur cou!

Elles frapperont de leurs cornes,
Sans peur, sans regret, sans merci,
Tout pouvoir qui mettait des bornes
Au mépris qui les courbe ainsi.
Elles n'iront jamais comprendre
Que l'Idéal, pour les défendre,
A son niveau les voulait prendre,
Plein de pitié, plein de souci;
Leur seul instinct est de détruire,
Dût la destruction leur nuire...
Ce sont les brutes... Les voici!

Voici dans les sillons de poudre
Que soulèvent ces vils troupeaux,

Armés de leur petite foudre,
Rangés sous leurs pâles drapeaux,
Les impuissants de toute espèce,
Trop convaincus de leur bassesse
Pour ne pas gémir de détresse,
Voyant la laideur sur leurs peaux,
Sentant la laideur sur leur âme :
Leur vanité hurle et réclame,
Ne leur laissant pas de repos.

Ils feront rage pour abattre
Tout ce qui brille au-dessus d'eux !
Comme le tigre ils vont se battre,
Mais leur métier est plus hideux !
Leur dent mord, mais elle assaisonne
D'un venin qui les empoisonne,
Les déchirures que personne
Ne guérit ! Combat hasardeux,
Qu'affronter un pareil reptile !
Chacun d'eux vaut un imbécile
Doublé d'un traître, et ça fait deux !

Ah ! les lâches coquins, comme je les admire !
Comme ils iront toujours sans se lasser jamais,
Et comme les vertus leur sont un point de mire,
Comme ils sauront tenir ce que je m'en promets !
Les plus fermes grandeurs, ils les rendront suspectes !
Ils sauront de folie accuser le bon sens !
Ils souffleront partout leurs haleines infectes,
Et dessous la cuirasse iront boire le sang !

Puis, voici des parleurs la cohorte sacrée,
Des parleurs, des sauteurs !

A la lutte, à la course, elle est bien préparée;
Les vantards! les menteurs!
Ils portent paraphé, bran de leur foi jurée,
L'étendard de leur vérité
Par le vent du doute agité!
Qu'ils en changent souvent les pompeuses devises,
Que les couleurs de pourpre en passent bientôt grises,
Il importe très-peu...
Ils sont sûrs de leur fait, et leur clairon proclame
Que l'homme n'a pas d'âme
Et le ciel pas de Dieu!

Ce que j'aime en eux, Viviane,
C'est la musique qui les suit!
Entends-tu les braiments de l'âne?
Le cri du hibou de la nuit?
Entends-tu, sur leur chanterelle,
Les clairs ricanements des sots,
Si bien entrecoupés par elle,
Et bondissant en soubresauts?
Et cette basse continue
Qui gonfle, éclate ou diminue,
Et poursuit ses sons redondants
En élançant jusqu'à la nue
La joie intense des pédants?
Les voilà, nos amis, dont mon âme est charmée!
Voilà nos vrais soutiens, notre puissante armée,
Et crois-tu qu'un rocher pareil tombant sur lui
Ne va pas écraser l'Idéal aujourd'hui?

— Certe, il l'écrasera, répondit la sorcière,
D'autant qu'en ton calcul tu n'as pas tout compté;

Moi, je recrute aussi nos gens, et j'en suis fière;
Vois donc ce que j'ai su gagner de mon côté.
De brillants déserteurs je fais mon entourage,
Ils vont nous apporter leur force et leur courage,
Et laisseront le trouble en leur rang déserté.
Le brave Florizel en mes bras s'est jeté.

— Florizel, me dis-tu? C'était l'amant d'Urgande?

— Triste, triste comme un linceul,
Le front bas, cheminant tout seul,
Je l'ai rencontré sur la lande,
Égaré, pâle, soucieux,
Avec des larmes plein les yeux.
Quand il me voit, il me demande,

Il me demande en hésitant,
Et par la manche m'arrêtant :
— Sais-tu ce qu'elle est devenue?
Je suis là, furetant partout,
Dans les cités, aux bois surtout,
Dans les blancs replis de la nue;

Sous le voile au reflet changeant,
Lamé d'or, de pourpre et d'argent,
Dont se pare la fraîche aurore;
Dans les bleuâtres profondeurs,
Semant d'enivrantes odeurs,
Dont la pâle nuit se décore.

Partout je la cherche, et mes pas
Se perdant ne la trouvent pas.

Que peut-elle être devenue?
Faut-il renoncer pour jamais
A trouver celle que j'aimais,
Mon Urgande la déconnue?

Je lui répondis : — Pauvre enfant!
Ton cœur, de chagrin étouffant,
Doit renoncer à sa chimère!
Apprends cela du nourrisson :
Il lui faut, première leçon,
Oublier le lait de sa mère.

Tu n'as connu jusqu'à présent
Rien de froid, d'amer, de pesant,
Mais aussi rien de véritable.
Tant de regrets sont superflus!
Ton rêve ne reviendra plus!
Mais un bonheur grand, délectable,

Un bonheur plus vif, un bonheur
Plein de suc et donnant saveur
Se livre à la bouche de l'homme
Qui prend le courage en son cœur
De traiter le rêve en vainqueur.
Et voilà ton devoir, en somme.

Prends ma main, prends ma main, suis-moi!
Je te mènerai, sur ma foi!
Au comble de ta destinée.
Et tu verras si je te mens!
Deviens le plus fier des amants
Avant la fin de la journée.

Alors je lui montrai, le tirant de mon sein,
Le portrait fascinant de notre Diamante.
D'un regard il a bu le breuvage malsain,
Et la passion le tourmente.
Par ainsi, Florizel, je l'ai déjà gagné;
Nous aurons Galaor, par la folle épargné,
Mais aussi désarmé par elle;
Nous avons Ayglain, mon époux!
Il portera les premiers coups,
Et je te garantis son zèle!

Ah! comme je voudrais en être à ce grand jour,
Où de tous nos soldats mes yeux feront le tour;
Où je contemplerai la force de leur nombre!
Où je me complairai dans la méchanceté
De ce puissant amas, de cette masse sombre
Fermentant de colère et de férocité!

— Tout vient à point, ma Viviane,
Répondit le gai souverain;
Sur nous la vérité qui plane
S'apprête à nous verser la manne
Plein la corbeille et plein la main!
L'eau savoureuse de la gloire
Sortira fraîche du rocher
De la Victoire!
Il faut y croire
Au moment qu'on sent approcher
L'instant d'y boire
Et d'y toucher!

— Merlin, savant Merlin, mon seul ami, mon maître,
Si cher à mon esprit, moins pourtant qu'à mon cœur,

Une angoisse me point quand ton œil me pénètre :
Ayglain, qui va partir, reviendra-t-il vainqueur ?
Ai-je vraiment raison d'espérer, d'être sûre ?
Le sourire du sort est-il franc ou moqueur ?

— Pas de bataille sans blessure !
Pas de blessure sans danger !
Le danger pousse l'équilibre,
Qui vibre, vibre, vibre, vibre,
Et qu'un souffle peut déranger !
Dans un combat, la mort est libre,
Elle passe on ne sait par où...
Pour qu'elle entre comme chez elle,
Brisant la dépouille mortelle,
Il ne faut pas un bien grand trou.

— Oh ! c'est trop vrai ! mais tu me glaces !
Nous annonces-tu des disgrâces ?
Mon champion périra-t-il ?
Ne raille pas, méchant prophète !

— Viviane, ah ! courbe la tête !
Ton Ayglain est en grand péril !
As-tu donc espéré, débile créature,
Qu'on pouvait d'Amadis essuyer le courroux
Sans avoir une étrange et terrible aventure ?
Tu devrais mieux garder ton précieux époux !

— Tu veux d'un réseau d'épouvante
Envelopper mon âme et la désespérer !
Tu m'aimes si fort, je m'en vante,
Que tu voudrais me séparer

De celui qui m'ose adorer,
Au prix de me désespérer!
Je suis ta fille et suis savante!
Pas de menace décevante!
Tu ne saurais pas m'égarer.
Je suis ton amour, je m'en vante!
Tu m'as promis contre la mort
Ton secours, ton appui si fort
Qu'il en écarte l'épouvante,
Et je m'y fie avec transport!
Tu m'as promis contre la mort
Qu'elle deviendrait ma servante!
Je lui dirai : Prends! frappe! mord!
Obéis, ma noire servante!
Une poussée, un seul effort,
La bulle d'air crève et s'évente!
Tu vois bien! tu m'aimes si fort,
Tu m'aimes si fort, je m'en vante!
Que mon Ayglain n'aura pas tort!
Si ta parole est décevante,
C'est pour celui qu'un mauvais sort
Fait l'ennemi de ta servante!
Je suis ton amour, je m'en vante,
Sans peur, sans trouble, sans remords!
Et la défaite et l'épouvante
Sont pour l'ennemi que je mords! »

.erlin la contemplait, et sur sa barbe grise
e frisson d'un sourire allait la lutinant.
ans ses yeux contractés, une flamme indécise
out à l'heure insultait, caressait maintenant.
e lire en sa pensée il était impossible!

Sorcier, fils d'une nonne et d'un méchant follet,
Souvent à demi fou, têtu, sombre, insensible,
Maigre comme un héros, décharné, vieux et laid,
De lui tout s'attendait et tout pouvait se craindre.
Viviane savait qu'il la connaissait bien;
Qu'elle avait beau mentir et qu'elle avait beau feindre,
Il pouvait l'écouter, mais il ne croyait rien!
Il l'aimait, la suivait, demeurait son esclave...
Mais pour combien de temps, et comment, et pourquoi?
S'il ne résistait pas et gardait son entrave,
Il n'en était pas moins et son maître et son roi!

Pour lui, mais non pour elle, il gardait sa visée;
Pour lui, mais non pour elle, il suivait son chemin,
D'où retirant enfin sa constance épuisée,
Il pouvait se lasser et déserter demain.

De rompre sa parole aurait-il un scrupule?
Allons donc! A l'honneur il n'était pas soumis,
Et, dans ce moment même, il trouvait ridicule
De préparer la fin de ses meilleurs amis.

C'était la passion, la passion stupide,
Qui, le joug sur le cou, seule le maîtrisait,
Et qu'allait devenir sa faveur intrépide,
S'il allait se roidir, si le joug se brisait?

Théophraste eut grand'peur. Il sentit l'espérance
Vaciller dans sa tête, et, tremblant, il se dit :
— Il s'éloigne de nous! Hélas! quelle apparence

De le voir s'affoler toujours?

Il s'enhardit
Pourtant, et saisissant la main du vieil ascète :

« Par les divins secrets qui remplissent ta tête,
Par le trésor, dit-il, des nobles vérités,
Par l'éclat des grands mots sur ta langue apprêtés,
Et par ton insondable et certaine science,
Tu ne peux nous punir de notre confiance
Et vouloir, sous nos yeux, arracher les jalons
Qui tracent le chemin solide où nous allons!
Tu n'iras pas, quittant nos recherches nouvelles,
Renoncer aux progrès que toi tu nous révèles,
Et tu n'oublieras pas, dans un triste retour,
Que si tout l'univers à nos yeux s'ouvre un jour,
Nous livrant jusqu'au fond ce qu'il cache à cette heure,
C'est toi qui nous as dit, c'est toi seul, ou je meure!
C'est toi qui nous montras l'art de l'interroger,
Sans peur de le flétrir ou de le déranger.
On tremblait avant toi d'interroger la vie,
Faire de la torture une étude suivie.
Et quel sage autrefois eût bravé le malheur
D'irriter sciemment les nerfs de la douleur,
Afin de contempler d'une vue incisive,
Dans un corps palpitant sa marche convulsive,
Et d'en faire jaillir parmi le sang baveux
La formule d'airain de concluants aveux!
Tu l'as fait! Ton esprit va planant sur le monde!
Rien pour toi n'est divin, pour toi rien n'est immonde!
Par aucune terreur ton œil n'est arrêté;
Tu juges la matière en son éternité,
Il n'est pas de vertu dont le nom t'en impose!

Si le noir n'est pas noir, le rose n'est pas rose,
Et tu ne comptes pas avec les accidents
Dont la substance est libre et n'a rien au dedans.
Les champs de l'inconnu deviennent tes royaumes,
Tes regards acérés en chassent les fantômes,
De même que Thésée, affrontant les éclairs,
Sauvé par son audace, envahit les enfers.

Voudrais-tu maintenant recommander des songes
Dont toi-même as prouvé les débiles mensonges?
Que t'importent ces fous dont l'esprit orgueilleux
Se targue d'absorber la tendresse des dieux?
Tu connais trop le vide où leur cœur se promène.
Tes yeux ont mesuré le stérile domaine
Où leur foi, que secoue un vent de désespoir,
De se tenir debout a perdu le pouvoir.
Le monde transformé ne croit qu'à ce qu'il touche!
Un prophète qui dit : Dieu parle par ma bouche!
N'est qu'un sot, qu'un menteur, ou bien un impudent!
Moïse savait bien que le buisson ardent
N'avait jamais pris feu que par son allumette.
L'esprit est dans Typhon pourvu que je l'y mette,
Et mon premier devoir, en ce monde où je suis,
C'est de me rendre heureux tout autant que je puis.
Certes, je le voudrai tant que j'aurai la force
De savourer la vie et d'en suivre l'amorce!
Laisse donc Amadis, Perceval et Gauvain,
Et tous leurs compagnons se démener en vain
A chercher des vertus dont tu ris! Mais, sur l'heure,
De ce gros d'insensés purgeons notre demeure;
Soyons maîtres chez nous, et n'y souffrons plus rien
Qui songe à contester ce que tu dis si bien. »

Il se tut. Et Merlin le toucha sur l'épaule,
Enfonça dans ses yeux son regard aiguisé,
Et le faisant plier comme un rameau de saule,
Et lui troublant le cœur de son rire avisé,
Il lui dit :

« Je le sais, je suis un très-grand homme!
Mais de tes compliments reste plus économe,
Car avec cette glu tu ne me prendras pas!
Comme il est clair pourtant que tu me considères
Comme un génie ayant le monde entre ses bras,
Que l'admiration que, d'ailleurs, tu modères,
Me dresse, avant le dieu que tu descends très-bas,
Un autel! Je veux bien t'avouer un mystère
Que tu n'as pas encor deviné sur la terre,
Qui pourra t'étonner quand tu le connaîtras,
Mais tu l'auras compris, et tu réfléchiras.

Puisque tu sais si bien ce que vaut la chimie,
Et, sans prétention, la traites en amie
Qu'on ne pourrait jamais surprendre à te mentir,
Elle-même et partout prend soin de t'avertir
Que lorsque la substance adhère à la substance,
C'est qu'il existe là pour combler la distance
Et créer le lien d'une étroite unité,
Ce fort ingrédient qu'on nomme affinité.
Celui-ci se distend, se dilate et pénètre
Dans les corps rapprochés jusqu'au fond de leur être.
L'un prend l'autre, et chacun, se trouvant ainsi pris,
Raconte son secret qui se trouve compris;
Mais tout ce qui n'est pas de pareille nature
Oppose à son voisin une écorce si dure,

Qu'un mur infranchissable existe entre les deux;
Ils restent étrangers l'un à l'autre; aucun d'eux
Ne se voit, ne pourrait se sentir ni s'atteindre,
Ne peut s'amalgamer, l'un sur l'autre déteindre,
Et, n'en mesurant rien de son étroit compas,
Se dit : J'ai calculé, cela n'existe pas!

C'est ainsi, roi puissant, sublime Théophraste,
Que la science immense, étalant tout son faste,
Debout sur les erreurs des siècles écoulés
Et touchant de la main, les ayant dévoilés,
Quelques menus secrets glanés sur la matière,
En s'interrogeant bien et sans monter trop haut,
Assez exactement en déchiffre le mot
Puisque l'affinité s'y prête tout entière.
Ce qu'elle touche ou voit par quelqu'un des cinq sens,
Ce que j'en peux saisir, c'est à moi, j'y consens!
Je sais le maîtriser, et, poursuivant ma quête,
Marchant dans le sentier de facile conquête,
Je récolte, au hasard, quelques menus débris,
Et me vante, et je ris, et je dis : J'ai compris!

Mais bientôt nous touchons le pied de la muraille,
Trop large, se perdant au ciel et qui nous raille,
Et tient le plus subtil à sa base arrêté,
Car là manque l'échelle avec l'affinité!

S'écrier : Ce n'est rien! C'est le vide! il commence!
Il entoure l'esprit! il trompe! il est immense!
Fallacieux, rusé, menteur, il ne peut rien,
Et qui veut réfléchir le sentira très-bien!
Pour affirmer le vide il faut prendre le vide,

Avoir su découvrir cette substance aride,
La tenir dans sa main avec son élément,
Commenter le pourquoi, détailler le comment.

Le vide! En le nommant tu nous parles de choses
Où n'atteindront jamais tes moyens de savoir!
En avançant ce mot : Je sais! tu te proposes
Seulement de masquer ce que tu ne peux voir!
Mais, malgré les efforts adroits, sans aucun doute,
Par lesquels, un instant, il se croit abrité,
Ton esprit ne saurait de sa débilité
Retarder les aveux que ton orgueil redoute,
Et par-dessus on voit briller la vérité!

Quittons le vide! Alors c'est Dieu qui prend sa place!
Qu'y puis-je faire? Et, bien que ce nom-là te glace,
Plus aisément qu'au vide on s'y peut accrocher,
Et des moyens sont là d'en pouvoir approcher.
Que m'as-tu raconté tout à l'heure? Que l'homme
Ne connaissait que soi, que ses besoins, qu'en somme
Le monde ne menait qu'un féroce combat
Où le fort se repaît du faible qu'il abat.
La terre est un charnier d'où, chaudes, fades, âcres,
Montent incessamment les odeurs des massacres,
Où l'oreille ne peut entendre que deux cris :
De toi, vaincu, qui meurs! de toi, vainqueur, qui ris!
Et ce jeu, sans finir, se poursuit sur le globe!
L'aube naît, le soir vient, l'herbe pousse et dérobe
Sous sa verte toison l'écarlate du sang,
Des ossements blanchis le guéret s'engraissant
Apprennent à l'épi qui le redit au monde
Combien la guerre est bonne et joyeuse et féconde,

Et mérite qu'on tâche à la continuer,
De sorte que chacun veut jouir et tuer.

N'as-tu rien vu de plus, sophiste misérable?
Misérable à coup sûr et pervers à crédit,
Et d'autant plus borné qu'il croit à ce qu'il dit?
N'as-tu donc contemplé que la lutte exécrable
Imposée à ce monde et fatiguant ses bras,
Qu'il poursuit, qu'il subit, mais qu'il n'accepte pas?
N'as-tu point écouté cette éternelle plainte
Échappée à son âme en éclat flamboyant?
Ne l'as-tu vu jamais, par une horrible étreinte,
Presser ses mains, serrer son front en le broyant,
Puis, soudain, redressé vers la voûte céleste,
Dans un transport d'espoir oubliant tout le reste,
Avec ce mot sacré qui n'est pas fait en vain,
Qui révèle à lui seul un monde tout divin,
Que n'eût jamais trouvé la brute en sa détresse,
Ce nom d'une étrangère, adorable maîtresse,
Reine de tout esprit qui l'entend une fois,
De la méchanceté vénérable supplice,
Qui, pour la flageller, se forme en notre voix :
Ce mot, lâche bavard, ce nom-là, c'est : Justice!

La Justice, abhorrante à toutes les douleurs,
Se parant non pas d'or, mais de vivantes fleurs,
Et se reconnaissant la source de la vie,
La Justice! qui n'est ni la faim, ni l'envie,
Ni la peur, ni la haine, et qui voyant rugir,
Pressés par la cuisson de leurs impures flammes,
Ces soldats de l'Enfer, tremble et se sent rougir,
Cette Justice habite en de certaines âmes!

Tu ne les vois jamais marcher dans les chemins,
Dans les chemins boueux où ton pied se dévoie,
Poursuivant ardemment une innocente proie,
L'outrage dans les yeux, la violence aux mains!
Il en est ici-bas, bon nombre de ces âmes,
Qui veulent bien souffrir, mais non faire souffrir!
Des prêtres, des soldats, des enfants et des femmes
Pour la rançon d'autrui veulent très-bien s'offrir,
Veulent très-bien céder le plaisir qui les touche
Et quitter leur maison, et leur table, et leur couche,
Et leur coupe encor pleine, et le pain de leur bouche,
Et pour un étranger se donner et périr.
Qu'ai-je dit? Viens, descends plus bas dans la nature :
Ce n'est pas seulement l'humaine créature
Qui, sentant les appels d'un instinct tout-puissant,
En éprouvant la force et le reconnaissant,
Quitte son égoïsme et cherche l'aventure!
L'oiseau libre va droit à sa progéniture,
Le chien et l'éléphant meurent pour leur seigneur,
Et, faisant éclater un génie héroïque,
Une vertu sublime, en domptant la terreur,
L'abeille et la fourmi sauvent leur république!

Que parles-tu de loi qui condamne à jamais
La vie à ravager la vie? Ah! je l'avoue,
Il est aussi des cœurs et des âmes de boue,
Et si je l'ai nié, je le crois désormais.
Je crois qu'il est des gens où, certes, l'albumine,
Le phosphore et la chaux ont un peu plus de part,
Parlent beaucoup plus haut et font plus grande mine
Que le rayon d'azur qui s'en tient à l'écart;
Contre les fils des dieux je comprends leur colère!

C'est un vilain tableau que l'éclat des vertus
De gens si détestés qu'on voudrait abattus!
Et, là, comme à vous deux j'ai promis de complaire,
Écoutez l'un et l'autre et me donnez la main.
Je combats Amadis, avec vous, dès demain!
Amadis et tous ceux que j'admire et que j'aime!
Voyez! je suis tout prêt, et la trahison même,
Rien ne me coûtera pour vous donner raison!
L'emploi du crime entier nous sera de saison.
Je ne raisonne pas ainsi que vous le faites,
Et je n'aperçois pas ce qui vous est si clair;
Je hais les visions qui nichent dans vos têtes
Et tout votre savoir bâti de bulles d'air.
Mais je vais vous dresser un Ayglain invincible!
L'abattre, le plier sera chose impossible!
Vous verrez devant lui reculer Amadis!
Vous le verrez plier, c'est moi qui vous le dis!
Oui! je ferai cela! Non pas comme vous autres,
D'un infâme avenir misérables apôtres!
Par la haine du bien et l'appétit du mal,
Par le vil sentiment de l'orgueil animal,
Mais par cette raison qui malgré moi me traîne
De forfaits en forfaits et me comble de haine,
Dont je ne puis parler sans un terrible effroi :
Je suis fils d'un démon! Cette sombre nature
A passé dans mon sang, et, disposant de moi,
M'a rendu l'instrument de cette créature!
Ma mère valait mieux que le mauvais Esprit :
C'est pourquoi par l'Amour, par lui seul je fus pris,
C'est pourquoi je comprends la honte de ma tâche!
Je suis un déserteur, un traître, menteur, lâche,
Un ingrat! Je n'ai pas de pitié pour mon sort,

Et d'un lourd châtiment exorbitant, insigne,
Je sens, je sais, je crois, je dis que je suis digne!
Je ne trouverai pas de repos dans la mort!
Mais j'ai tout mérité, je consens à mon sort!
Ce que je ne veux pas, moi, moi qui désespère,
Mais qui garde pourtant la fierté de mon père,
C'est de tomber si bas et de force et de cœur,
Que de vouloir nier que Dieu seul est vainqueur!
Il le sera toujours! »

Insultée et joyeuse,
Viviane écoutait, l'œil en feu, radieuse;
Théophraste écoutait, calme, fin et sournois.
Et Merlin en hurlant s'échappa dans les bois.

CHANT SIXIÈME

La Victoire d'Ayglain.

« Mon Ayglain, mon époux, mon souci, ma tendresse! »
De la sorte parlait en sons mélodieux,
Le menton sur sa main, la brune enchanteresse,
Et l'amour embrasé scintillait dans ses yeux.

Elle avait les bras nus, et de sa chevelure
Les anneaux déroulés s'agitaient sur son cou;
Elle avait les pieds nus, et jusques au genou
Brillait sa jambe nue; elle était sans ceinture.
Elle avait dans la main un jet de coudrier;
Elle ouvrait devant elle un livre de magie,
Et, le front soucieux, la joue un peu rougie,
Elle affermit sa voix et se mit à crier :

« Mon époux, ma tendresse!
Tu ne périras pas et tu ne risques rien!
Mon idole et mon bien,
Tout ce qui m'intéresse,
Reçois ce corselet!

Regarde s'il te plaît,
Et revêts-le sur l'heure!
Il n'est sous le soleil
Travail qui soit pareil,
Trempe qui soit meilleure!
Prends ce casque de fer.
C'est au feu de l'enfer
Que j'ai forgé moi-même
Ce reluisant ventail,
Terrible épouvantail
Qui masque ce que j'aime!

Surtout, surtout aussi,
Ce glaive que voici,
A ton flanc viens le mettre!
Il frappe de lui seul!
Qu'on couse le linceul
De qui touche ce traître!
Il mord comme un serpent!
Vois, c'est la mort qui pend
A ton côté, mon maître!

Ne va pas oublier
Ce luisant bouclier
A tête de Méduse!
Prends-le, mon valeureux :
Mon héros, sois heureux!
nds garde qu'un scrupule ou t'égare ou t'amuse.
Je ne veux pas que rien t'abuse
te fasse hésiter au moment du combat!
Agis de force, agis de ruse,

La victoire emportée est la suprême excuse
Dont se doit contenter l'ennemi qu'on abat.

— Je veux qu'Amadis reconnaisse,
Viviane, tout mon bon droit!
Il faut que la lumière naisse
Dans cette tête à crâne étroit,
Et qu'après avoir vu ma lance,
Vengeresse de l'insolence
Qui se risquait sur mon chemin,
Il admire sans jalousie
Ma prouesse et ma courtoisie,
Et me vienne tendre la main!

— N'en demande pas tant, mon ange!
Comprends qu'une première fois,
Si l'équilibre se dérange,
Penchant sous de nouvelles lois,
C'est un si beau rameau de gloire,
Qu'à peine, à peine on voudra croire
Que ton bras l'aura su cueillir.
Tu vas faire entrer le divorce
Entre le triomphe et la force,
Qui sous la fraude va faiblir.

N'en exige pas plus! J'aspire
A voir Amadis sous tes pieds!
Prends-lui l'honneur! prends-lui l'empire!
De ses membres estropiés
Fais tomber sa puissante armure!
Mais espérer qu'un seul murmure
De faiblesse échappe à ce cœur

Pétri dans la fierté céleste,
Et qu'avouant ce qu'il déteste,
La défaite, il flatte un vainqueur,
N'y compte pas! Désir futile!
Si tu savais d'ailleurs comme il est inutile
D'en prendre le plaisir pour que tout soit complet!

— Mais je voudrais le voir à mes pieds dans la fange!

— Console-toi, mon ange!
Nous dirons qu'il l'a fait!

C'est un monde nouveau qui commence à cette heure.
Sonnez, clairons bruyants!
Remplissez les échos de l'humaine demeure
Des éclats foudroyants
De vos timbres de cuivre; et toi, tambour sonore,
Roule au loin, retentis dans l'espace assourdi!
Le bruit, le bruit, le bruit, on l'ignorait encore!
On l'aura désormais du dimanche au lundi,
Je dis jusqu'au lundi par delà la semaine!
Les esprits allégés des anciens sentiments
Et de l'ancienne haine,
N'aimant, ne réprouvant les anciens mouvements
Qui les tenaient en peine,
L'Esprit usé, ridé,
Sans rien de décidé,
N'a plus besoin de foi pour tomber en extase!
Il vient de l'inventer, la sacro-sainte phrase,
Et le monde est content
Tout autant!

On verra sortir de sa bouche,
Mâchant l'azur, bavant le miel, soufflant le feu,
L'étincelante mouche
Qui ne vit que très-peu!
Elle n'a pas d'enfants, elle n'a pas de mère,
Ce n'est qu'une éphémère,
Un souffle, un rien, un jeu!
Elle vit et s'étend; bien souvent on l'écrase...
Son miel n'est pas du miel, son feu n'est pas du feu!
Son azur ne vient pas de Dieu!
Elle est la phrase!
Elle est l'aspect, le goût, le son,
La seule part bien nécessaire
De ce qu'on tient pour la Raison..
On l'embrasse, l'étreint, la serre...
On y croit donc? Oh! ma foi, non!
Mais jamais d'elle on ne se blase,
Avec elle on joue au ballon,
Elle est la phrase!
Au lieu de cette aridité
D'une exigeante vérité,
Souvent pédante en mainte phrase,
Au lieu de la sincérité,
De la fâcheuse probité,
De l'insolente loyauté,
On a la phrase!
Qu'importe le discours, s'il est bien arrondi!
Les peuples fascinés vont en faire l'épreuve!
Large et majestueux, ainsi qu'un vaste fleuve,
Le bavardage ira du Nord jusqu'au Midi,
Détrempant un rivage en tout temps agrandi;
Dans d'immenses marais, de la Tamise au Phase,

l'Elbe au Niger, pullulera la phrase!
ra, je dirai, moi! tous répéteront,
Quelques-uns le croiront,
.madis, abattu par ton bras invincible,
nandé pardon et s'est dit convaincu
›ir trompé le monde et d'avoir mal vécu,
:n qu'à ton reproche il s'est montré sensible!
assez qu'on le dise une fois, car jamais,
le jure, Ayglain, oui, je te le promets!
ıstificateur ne dira le contraire!
tenant, marche fier contre ton adversaire,
ıand tu paraîtras sûr de toi dans le champ,
dis : sûr de toi! certes, tu dois me croire!
l'une décisive et complète victoire!)
iras d'une voix terrible à ce méchant :

Contre la tyrannie et votre vaine gloire,
om de Notre-Dame et de la Trinité,
mbats pour l'Honneur et pour l'Humanité! »

— Moi, j'ai peur que l'on ne sourie,
Sachant que la Vierge Marie
Nous tient au cœur petitement,
Et que la Trinité de même
N'a pas cet intérêt suprême
Qui nous occupe en ce moment.
On ne peut s'y tromper, ma belle,
Et nous parlons de façon telle
Que même l'imbécillité
N'admettrait qu'avec trop de peine
Qu'un amour bien fort nous enchaîne
A souffrir pour l'Humanité!

— Mais laisse donc flotter la gaze,
Voile frais, transparent, doré,
L'apparence, le rien, l'emphase,
Ce que l'adresse a préparé
Afin d'embellir toute chose!
Je la drape et je la dispose.
Elle est lamée et bleue et rose,
Elle plaît et ne pèse pas :
Quelle grâce et quelle innocence!
C'est la modeste bienséance,
C'est du lait pour la conscience,
C'est comme un rameau de lilas!
Ses pires ennemis lui doivent rendre hommage!
Ils cèdent, et la foule en pleure de bonheur!
De son bon naturel c'est la parfaite image :
Pas de foi, pas de droit, pas de loi, pas d'honneur,
Mais un air inspiré, des regards en extase :
C'est la Phrase!
Il la faut pratiquer sans scrupule et sans peur!

— Je méprise et je hais, je hais et je méprise
Ce que nous allons faire et qu'on attend de nous!

— Si tu veux résister, quitte notre entreprise
Et devant Amadis va plier les genoux!

— Je sens que le dégoût m'envahit et me grise;
Je voudrais réfléchir avant d'aller plus loin.

— Quitte ton bouclier, détache ta ceinture,
Donne-moi ton épée, et tu n'as plus besoin,
Inconsistante, lâche et molle créature,
De me parler d'amour! Va mourir dans un coin!

— Je méprise et je hais, je méprise, j'en jure,
Je hais cette infamie où tu veux m'engager!
La honte me suffoque, et je ne pourrai guère
Dans ce cloaque impur constamment me plonger
Pour mener les horreurs d'une pareille guerre
Dont le succès m'accable, et je n'ose y songer!
Je vois que j'étais fou, mais valais mieux naguère!

— Va! te dis-je, va-t'en! écoute ton effroi!
Sous les pieds d'Amadis cours prosterner ta tête!
Qu'il te serve d'exemple et devienne ton roi!
Pour lutter contre lui ton âme n'est pas prête!
Tu sentiras bientôt ce qu'il pense de toi,
Ce qu'il pense de nous! Ah! quelle noble fête
Tu donnes à ces gens qui nous ont tant honnis!
Tu voulais t'élever par trop haut pour tes ailes!
Mais ces désirs trop fiers, voilà, tu les bannis!
Amadis pourra bien pardonner aux rebelles,
Et les bons pénitents resteront impunis!

— Amadis, as-tu dit? Non! qu'il cède la place!
Je ne retire point mon bras!
Il ne me fait pas peur, je ne lui fais pas grâce,
Je dirai ce que tu voudras!
Amenez mon cheval! Adieu, ma bien-aimée,
Tout autant que mon corps, mon âme s'est armée,
Et tu verras! »

Mais Gandalin aussi fit sortir de l'étable,
Au blanc châtel de Camalot,
Le coursier aux grands yeux, gracieux, redoutable,
Mesurant cinq pieds au garrot,

Souple comme un serpent dans sa robe lustrée,
Alezan aux pieds fins sur un étroit sabot,
Le regard à l'écoute et l'oreille acérée;
En aspirant l'air frais, il hennit aussitôt.
Il regarda les bois, il regarda la plaine;
Une beauté suprême éclatait dans son corps;
D'ardeur et de santé sa narine était pleine;
Il tressaillait de joie aux fanfares des cors.

Gandalin le couvrit de ses housses pourprées,
Boucla sa selle d'or et son chanfrein d'argent,
Lui fit saisir le mors aux bossettes nacrées
Et lui dit :

« Te monter n'était pas bien urgent!
Le dernier des chevaux eût suffi pour la tâche
Que nous avons à faire aujourd'hui; tu verras
Que nous allons briser la mollesse d'un lâche;
L'honneur sera petit dont tu te prévaudras.
Cependant, tu feras du mieux que tu sais faire. »

Le cheval l'écoutait, regardant dans ses yeux,
Et bien qu'il fût muet et contraint de se taire,
Il lui dit clairement :

« Je ferai de mon mieux!
Je ferai de mon mieux, car c'est toi qui t'abuses :
Nous aurons à lutter contre de telles ruses!
Nous aurons à subir des effrois si cruels
Que n'ont jamais connus jusqu'ici les mortels!
Comment se fait-il donc que tu ne le devines?
Pourquoi n'as-tu donc pas soupçon de l'avenir?
Pour moi, je sens, parmi des angoisses divines,
Comme un ébranlement de ce qui va finir. »

O fils de Périon, généreux Amadis,
Au moment où l'Aurore avait tiré les voiles
Et les rideaux d'azur du joyeux Paradis,
Quand la nuit emporta tout son écrin d'étoiles;
Que du jour qui naissait, frais, jeunes et hardis,
Les milliers de rayons s'élançant dans l'espace
Comme des chérubins aimés de l'univers,
De leur froide ennemie eurent couvert la trace
Et répandu leurs feux dans tous les yeux ouverts;
Que la vive alouette eut commencé sa danse,
Monté, couru, cherché dans les sillons des champs,
Et, prodiguant partout sa rapide cadence,
Effrayé le sommeil de l'éclat de ses chants,
Tu te mis à genoux sur le bord de ta couche,
Le signe de la croix, tu le fis sur ta bouche,
Et dis :

« Jésus, Seigneur de tout,
Vous qui savez, sachant beaucoup,
Pénétrer dans le fond des âmes;
Vierge du Ciel, Reine des dieux,
Tour d'ivoire au corps radieux,
O vous, la première des femmes;
Esprit divin, Esprit sacré,
Doux pigeon d'amour enivré,
Qui du battement de ton aile
Fais tomber en langues de feu
La sagesse qui vient du lieu
Où s'allume l'éclair du zèle;
Vous, les Saints couronnés jadis,
Patrons vénérés d'Amadis,
Ayez grand soin qu'une pensée

N'ose jamais entrer en moi,
Dont vous sentiriez quelque émoi
Dans votre candeur offensée;
Et vous, Séraphins, purs esprits,
Angelets de pudeur épris,
Peuple charmant qui toujours plane,
De tout souci, de tout besoin,
D'ici, de là, de près, de loin,
Préservez bien mon Oriane!
Et toi, Maître éternel qui mènes l'univers,
Qui formules les lois de la terre et des mers,
Qui décides, qui crée, et prohibe, et commande,
Il n'est rien qu'à bon droit un mortel te demande!
Tu sais ce qu'il lui faut!
Sous tes doigts tout-puissants, régulateurs des choses,
Tout se doit accepter comme tu le disposes,
Sans erreur ni défaut! »

Ainsi dit, le héros se couvrit de ses armes.
On vit alors entrer dans la salle aux piliers
Trapus et décorés de luisants boucliers,
D'épieux, de faisceaux de lances, de guisarmes,
De haches, viretons et flèches et carreaux,
Tandis que le soleil à travers les vitraux
Étincelait, on vit s'avancer Oriane.
Quel éclat sans pareil de son orgueil émane,
Portant entre ses mains le glaive d'Amadis!

« Écoute, fier seigneur, et crois ce que je dis!
S'écria le front haut la noble demoiselle.
Souffre que je t'attache au flanc l'honneur du fer.

Il lui faut aujourd'hui pénétrer dans la chair
Du lâche détracteur de ta gloire immortelle!
Il tranchera sa vie au plus creux de son cœur!
Mais si, par impossible, il n'était pas vainqueur,
Ce fer dont je connais l'ordinaire puissance,
Si la Mort, s'écartant de son obéissance,
Refusait de te suivre où tu dois la mener,
Je crois que je pourrais encor lui pardonner.
Mais à toi, non! jamais! Car le vaillant que j'aime,
A mes yeux dessillés ne serait plus lui-même!
Et je ne pourrais plus m'honorer de l'amour
D'un vaincu dont chacun viendrait rire à son tour.
Veille sur toi, sur moi, sur cette forte épée,
Sur la troupe des tiens de ta gloire occupée,
Sur tout ce qui commande à l'honneur qui te tient!
Pense à moi, mon amant, si mon nom te soutient!

— Je ferai ce qu'il faut et même davantage,
Répondit Amadis; mets confiance en moi.
Pourquoi te désoler d'avance? Est-ce donc sage!
Tu te prends à douter de mon ancien courage,
De mon ancien bonheur, femme de peu de foi!
Souris, je t'en conjure, et tâche de me dire
Quelque chose de bon, avant que je sois loin.
Tu ne peux oublier à quel point un sourire,
Un mot qu'on se rappelle, ont de force au besoin.

— O mon amant chéri, rapporte-moi ta gloire
Avec tous ses rayons, comme je veux y croire,
Tout entière, toujours pure comme elle était,
Comme elle est... Mais, jadis, personne n'en doutait.
On n'avait jamais vu résister à ta lance

Ni la duplicité, ni la folle insolence,
Ni le vice arrogant de force dépourvu...
Que te dire à présent?... Désormais on l'a vu!

— Mais ce qu'on n'a pas vu, ce qu'on ne verra guère,
C'est mon cœur s'affaissant ou mon esprit dompté
Désertant leur honneur, quittant leur liberté!
J'entends venir de loin une terrible guerre;
Contre nous s'avançant et contre nous marchant,
Grinçant les dents, servile à l'appel du méchant,
Nous allons rencontrer l'effort du mauvais ange!
Tout palpite, s'émeut, tout devient pire et change,
Et les jours ne sont plus dont l'éclat sans pareil
Dispersait les démons sous l'éclat du soleil!
Qu'importe si d'ailleurs je demeure le même!
On peut briser mon casque, aussi mon diadème,
Me forcer à goûter l'âpreté du trépas,
Mais me faire plier, c'est ce qu'on ne peut pas!
Je suis donc invincible et j'entends qu'on le sache!
Si le doute te prend, que le doute se cache
Et n'étende jamais la main sur cette foi
Que j'attends de chacun, mais exige de toi!
Mon cheval! mon cheval! C'est bien trop de paroles!
Tous ces propos sans but font les âmes plus molles,
Et si je dois périr, je n'en péris pas moins
Pour prendre tes regrets et tes pleurs à témoins! »

Il partit. D'elle-même Oriane avait honte,
Et se sentait petite auprès de son amant.
La route va, descend, la route tourne et monte;
La nuée en flocons se meut au firmament;
Sur le buisson moussu la rose d'aubépine

ntr'ouvre au vent léger qui la baise et s'enfuit,
le rhododendron et sa couronne alpine
ndent sur les rochers leur incarnat qui luit.

Et Gandalin dit à son maître,
Soudain, en étendant le bras :

« Si je sais bien le reconnaître,
C'est Ayglain qui paraît là-bas. »

Il courait comme la poussière,
Il passait comme un tourbillon,
Avec son panache en arrière
Et sa lance comme un rayon
Où le soleil dardait sa flamme,
Et de chaque point de la lame
Détachait l'éclair d'un paillon.

ıand les deux ennemis se virent face à face,
ın sur l'autre tomba pesant comme une masse,
ce fut un tel bruit de fers entre-heurtés,
ıe les échos des bois au loin épouvantés
ı hurlèrent bien loin la puissante menace.
ıis un rire insultant, aigre, narquois, moqueur,
:lata tout à coup dans la campagne entière.
s'y mêla bientôt une fanfare altière
Qui proclamait Ayglain vainqueur.
: tandis qu'Amadis, en maintenant son cœur,
lait multipliant des prodiges de force
: mordait au péril, comme on voit à l'amorce
ordre au jour du printemps le poisson excité,
ɔn bouclier devint un amas de limailles,

Son casque disparut, de son front emporté
Jusque dans le nuage, et tomba de côté;
Son gorgerin d'acier et sa cotte de mailles
En débris déchirés sautèrent aux broussailles,
Et quand il se vit nu sur le bord du chemin,
Son épée en tronçons se rompit dans sa main.

« Je ne suis pas vaincu ! » cria-t-il à son traître.

Alors pour un Thésée on eût pu le connaître,
Et l'égal du héros qui, dans les champs crétois,
Méprisant les détours du courbe labyrinthe,
S'y perdit de lui-même et rejeta la crainte
Au sombre Minotaure étranglé dans ses doigts.
Il courut sur Ayglain et le prit à la gorge;
Le glaive et le poignard du haineux chevalier,
Rien n'arrêta ces bras puissants pour le lier
Et qui firent métier de tenailles de forge.
Le sang, déjà le sang jaillissait par les yeux
Du lâche, il étouffait et se disait :

« Tant mieux!

J'ai mérité mon sort! »

Quand, soudain, de l'athlète

Le coude se trouva dans les dents d'une bête
Hideuse, dévorante, et qui mordait si fort
Que, pour ne pas crier, Amadis fit effort.
En même temps son pied fut pris dans la spirale
D'un serpent qui, d'abord, à son corps se tordit,
Rampa, l'enveloppa, sur sa jambe étendit
Ses anneaux à la peau gluante et sépulcrale.

Amadis lâcha prise, il tomba palpitant,
Mais dit :

« Je n'aurais pu jamais en faire autant!
Certes! à ta valeur je ne vois point d'égale!
Mais il faut te hâter de te rendre content...
Tu ne m'as pas vaincu!

— Moi! maître de ta vie,
Je ne t'ai pas vaincu?

— Si tu te le promets,
Tu t'abuses! Ton bras ne me vaincra jamais!
Peut-être, ce matin, en avais-tu l'envie
Un peu folle! A présent, tu connais les secours
Auxquels t'a condamné ta faiblesse, à toujours!
Mais de tes pauvres bras quel effort puis-je craindre?

— Réfléchis, Amadis, car je ne sais pas feindre!
Plus de mots insultants! plus de regard hautain!
Je suis le souverain seigneur de ton destin!
Je tiens ton dernier souffle au bout de mon épée.
Qu'elle soit dans ton sang tout entière trempée
M'est facile, et, pourtant, moi, je n'oublierai pas
Que je perds un ami d'enfance à ton trépas.
Moi, vainqueur, je te tends la main! Veux-tu, mon frère,
Ne plus calomnier ce que je prétends faire?
De ma franche bonté reconnaître le prix,
Louer ce que je cherche après l'avoir compris?
Avouer, en un mot, ce que chacun doit croire :
Contre la tyrannie et toute vaine gloire,
Au nom de Notre-Dame et de la Trinité,
Je combats pour l'Honneur et pour l'Humanité?

— Il me semble, vraiment, que le plus fort supplie!
Comme ta langue est souple, et s'enroule, et se plie!
Tu combats pour l'Honneur? Je ne l'aurais pas cru!
Ton talent pour lutter est d'ailleurs fort accru,
Et ce qu'il te permet de ressource et de ruses
Vaudrait bien de ta part d'éloquentes excuses.
Quant au reste, passons! Sans jouer au plus fin,
Tu combats pour ta soif, tu combats pour ta faim!
Ta soif, c'est d'envahir la place la plus haute!
Ta faim, c'est d'engloutir et le crime et la faute,
Pêle-mêle au milieu d'un plat de trahisons,
De mensonges visqueux et de flasques raisons,
Afin de te gonfler de l'obligeante idée
Qu'une gloire immortelle est pour toi décidée!
Soit! La Fortune comble un inerte endormi!
Tu viens de me prier de rester ton ami :
C'est beaucoup demander : pourtant, je te conseille,
Comme si je l'étais, de bien ouvrir l'oreille,
D'écouter mon avis, et, là, sans hésiter,
Ce que je crois le mieux, tu vas l'exécuter!
Frappe-moi dans le cœur et brise-moi la tête!
Tu n'obtiendras jamais l'honneur de ma défaite,
Mais, sans plus de façons et sans t'exténuer,
Proclame-le pourtant, car tu vas me tuer!

— Je ne te tuerai pas! Au-dessus de l'outrage
Tu verras s'élever le vol de mon courage,
Et sans que j'en éprouve un orgueilleux émoi,
Tu verras que je suis un peu meilleur que toi!
Ramasse, si tu veux, ton enfantine épée!
Rassemble les tronçons de ta gloire usurpée!
Et va-t'en retrouver tes lâches compagnons!

Encor pour quelques jours on vous laisse, mes maîtres,
Porter l'éclat terni du nom de vos ancêtres;
Mais bientôt vous allez savoir si nous craignons
Vos impertinentes risées,
Vos insultes malavisées,
Les comparaisons trop osées
Que vous risquez de votre cœur
Avec le nôtre! Ah! tous ensemble,
Quoi qu'il te semble,
Vous me reconnaîtrez vainqueur!
Amadis! Amadis! Amadis! ta main tremble!
Soit de colère, ou soit de peur,
Ta main tremble! et quand on s'agite,
On doit reconnaître bien vite
Qu'on a perdu de sa hauteur!

— Ma main tremble, il est vrai; mais regarde ma joue :
Tu me diras aussi que tu la vois pâlir!
Il est telle pitié qui vous doit amollir;
Je plaindrais l'homme qui s'en joue!
N'importe! ou bien va-t'en, ou frappe! »

En ce moment,
Ayglain sentit passer comme un tressaillement
Sur son âme où la rage plane.
C'était une ombre assurément,
C'était l'ombre de Viviane;
Des poignards sanglants dans les yeux,
Riant d'un air insidieux,
Mais sombre, insolente et funèbre,
Elle siffla :

« Capricieux!

Tu le tiens, ce héros célèbre!
J'ai lié ses pieds et ses bras!
Écrase son génie, écrase!
D'un dernier coup brise le vase,
Le contenu, tu le verras
Disparaître imbu dans la vase!
Brise! tu te contenteras! »

Ayglain lui dit :
« Je n'ose pas! »

Gandalin s'avança lentement vers son maître,
Il tenait le coursier par la bride et pleurait.
Amadis le toucha sur l'épaule. Il souffrait
Moins pour lui, le héros, que pour les siens peut-être.
Il partit. Cependant, le ciel était tout bleu,
Pas la moindre vapeur n'en troublait l'onde pure,
Et le ruisseau coulait, avec son clair murmure,
Dans les pieds des roseaux dont il menait le jeu.
Pour Ayglain, il sentait l'incurable blessure
D'avoir vaincu sans vaincre, et d'être encor vaincu!
De respirer la honte et rester convaincu
Qu'au-dessus du triomphe il est certaines gloires
Qui demeurent sans pair rien que d'avoir vécu.
Il était là, honteux, ivre de ses déboires,
Ne sachant plus que faire, éperdu dans ce champ,
Se voyant devenu plus vil et plus méchant,
Les yeux troublés, brûlants, pleins de sang, pleins d'envie,
Pleins de larmes. Sentant fléchir ses deux genoux
Sous le poids du remords, des hontes de sa vie,
Il était prêt à dire : — Ayez pitié de nous,
Seigneur Dieu! — Mais sa voix, loin de demander grâce,
Préférait murmurer une obscure menace,

Et ne voyant ouverts ni porte ni sentier,
Il eût voulu pouvoir s'engloutir tout entier.

Et du profond des bois, une voix gémissante
S'exhalait par instants, pleurante, glapissante :
C'était Merlin, tapi dans le creux d'un rocher,
Et, les cheveux épars, cherchant à se cacher.

Amadis appela Gandalin :

« Je t'en prie,
Dit-il, prends cette route à travers la prairie,
Tandis que moi je vais au-dessus des vallons,
Par ces couverts boisés qui sont un peu plus longs,
Tu me devanceras. Tu rediras sans crainte
A madame Oriane, ainsi que tu l'as vu,
Comment ce dur combat m'a trouvé dépourvu.
Je ne t'ordonne pas d'éviter toute feinte,
Tout semblant qui, sans être un mensonge apprêté,
Ne refléterait pas la pure vérité :
Je te connais assez, et ta parole est sainte.
Dis que je suis vaincu; mais qu'après si longtemps
Où j'ai vécu pour elle, et par l'amour unique
Attachant sur mon cœur sa brûlante tunique,
De sa droite amitié voilà ce que j'attends :
A ne plus la revoir je ne puis me résoudre !
Je suis encor vivant, tout frappé de la foudre
Que le décret du ciel m'a fait. Je veux la voir !
Non pas pour m'excuser par-dessus mon pouvoir;
Non pas pour supplier un cœur qui m'abandonne,
Non pour l'importuner de ce que je lui donne,
Mais pour la voir et dire un dernier mot : Adieu !

Et tu lui dois jurer qu'après cette parole,
Je ne veux ajouter pas un mot, et du lieu
Où je la quitterai, sans prétexte frivole,
Sans supplication qui fasse repentir
Son cœur d'une bonté que je dois ressentir,
Sans un mot qui l'accuse ou bien qui la désole,
Je prétends m'éloigner et pour jamais partir!
Va donc... Laisse ma main... Je ne suis pas à plaindre. »

Cependant Oriane, agitée à son tour,
Allait, interrogeant le guetteur de la tour :

« Jusqu'où ton œil peut-il atteindre?

— Je vois tout le long des forêts,
Je vois le bout de la campagne,
L'eau qui tombe de la montagne
Et les arbres qui sont auprès.

— Après!

— Je vois le passeur qui chemine,
Les doigts sur son mince cordeau,
Et le bac qui glisse et s'incline
En coupant dans le fil de l'eau.

— Après!

— Après! Je vois, madame,
Passer quatre bœufs de labour.

— Il ne sert de rien, sur mon âme!
D'avoir un guetteur dans la tour!

Regarde encor, regarde vite,
Regarde un peu mieux, bel ami!

— Je vois un pêcheur, un ermite,
Sous le frêne un pâtre endormi.

— Ne vois-tu pas des hommes d'armes?

— Je vois revenir Gandalin...
Il me semble essuyer des larmes;
Son pauvre visage en est plein.

— Oh! mon impatience est lasse!
Guetteur, guetteur, quitte ta place!
Cède-moi ta place au sommet
De la tourelle!
Quelle hauteur! Mon pied chancelle!
Mon front se met
A frissonner sous la buée
De la nuée
Flottant, passant... Ah! soutiens-moi!
Le vide exhale son effroi,
Béant, partout dans la distance,
Et de sa terrible insistance
Il peut vaincre ma résistance.
Non! je sens par degrés s'effacer mon émoi.
Dans le cercle écarté des lointaines collines
Je vois ce que déjà tu m'avais désigné,
Gandalin, le front bas... Ah! comme tu l'inclines,
Ton front, ô Gandalin! songeur et résigné!
Ton maître? Qu'as-tu fait de ton maître? Oh! sans doute,
Mes yeux, dans les replis tortueux de la route,

Sous les dômes épars des châtaigniers noueux,
Ne le voient pas... Il va sortir d'au milieu d'eux!
Il va sortir! il va paraître! Il va lui-même
Me montrer le vainqueur couronné que j'attends!
Mon âme vole à lui dans une hâte extrême.
Eh, descendons, guetteur! tu vois qu'il en est temps!

Que dis-tu, Gandalin? Tu m'annonces ton maître?
Je ne veux pas savoir la cause de tes pleurs!
Ce n'est pas un moment où je voudrais permettre
A nos plus chers amis de parler de douleurs!
Je ne m'occuperai, dans ce grand jour de fête,
Que du noble succès que tu viens m'annoncer!

— Hélas! madame, hélas! qu'allez-vous donc penser?
Il nous sied de courber la tête!... »

Oriane sentit passer
Un dard dans son cœur; mais la honte
Ne courbe pas encor son front.
Le reflet d'un premier affront
Blesse son orgueil. Elle compte
Sur Amadis et sa valeur,
Et n'aime en lui que le vainqueur.

« Il nous sied de baisser la tête,
Répétait encor Gandalin,
Le bonheur d'Ayglain nous arrête,
Secondé par l'esprit malin.
Si je le dis, si je l'avoue,
C'est que mon âme vous secoue.
Prétextes vains, fausse clarté,

O mensongères apparences
Qui voudraient flatter mes souffrances
En démentant la vérité!
La vérité tuera mon âme!
Et, cependant, je la proclame!
Sachez-le donc, sachez, madame,
Qu'Amadis...

— Amadis est mort?

— Amadis subit sa défaite.

— Ah! Gandalin, tu mens! Arrête!
Ton lâche amour lui ferait tort!
Il est demeuré le plus fort,
Mais la Parque a frappé sa tête.
Il a fléchi sous son abord,
Et dans un linceul de victoire
Il est tombé, tu peux m'en croire,
Et je garderai sa mémoire
Relevée aux bras de la mort! »

C'était contre la palissade,
Près des chaînes du pont-levis,
Et Gandalin, triste et maussade,
Se courrouçait de ce devis.

« Si vous en croyez mon avis,
Vous laisserez cette chimère.
Que la vérité soit sévère,
Je le sais trop, mais je la dis.
Cette lamentable journée,

L'a mise en pièce et profanée,
Toute la gloire d'Amadis;
Et cependant il vit encore!
Voyez! au bord de la forêt
Il apparaît!
Que la tristesse le dévore
Et le regret,
Vous le voyez à son visage!
Triste présage!
Comme il est pâle! Mais ses yeux
Sont radieux,
Plus, mille fois, qu'à l'ordinaire!
Que va-t-il faire?
Que voudra-t-il? que dira-t-il?
Vous allez lui venir en aide?
Que lui gardez-vous pour remède?

— L'exil!
Rejoins ce chevalier, Gandalin, au plus vite!
Dis-lui de ne jamais se risquer où je suis!
Qu'il ne se montre plus dans ces lieux! Qu'il évite
De passer près de moi! Le voir, je ne le puis!
Nous ne devons jamais nous rencontrer ensemble!
Dis-lui que j'en frémis! que tout mon corps en tremble,
Que je ne pourrais pas supporter son abord,
Que j'aimais Amadis... et qu'Amadis est mort!
Tu diras, s'il prétend en savoir davantage,
Que, dans les bois perdus, il est maint ermitage
Où le cœur appauvri de ce qu'il a perdu,
Par un Dieu patient est parfois entendu!
Et découvre, aux accents des saintes litanies,
Tout ce qu'il peut trouver de bonheur ici-bas.

Oui, Dieu peut disposer de grâces infinies...
On le dit... croyons-le... Mais moi, je ne peux pas!
Le voilà qui descend la colline pierreuse.
Il se ressemble encor! il me paraît toujours
Le même!... Ah! si j'allais écouter ses discours,
Oublier, me tromper et me sentir heureuse!
Mes chagrins, dès ce soir, en deviendraient plus lourds!
Je ne le verrai plus! »

En parlant de la sorte,
Oriane exaltée avait franchi la porte,
Et se réfugiant au profond des taillis,
Et courant aux endroits où les branches mêlées,
Épaisses de feuillage et tout échevelées,
Sur les herbes tombaient et faisaient un fouillis
De noisetiers, de pins, fougères, gentiane,
Au travers des rameaux cette triste Oriane,
Redoutant l'être aimé qu'elle fuit à présent,
Parmi les chastes fleurs marche en les écrasant.
Comme elle ne voyait que sa triste pensée,
Qu'elle s'imaginait la perdre en la suivant,
Elle marcha longtemps, et, la tête baissée,
Ne s'en aperçut pas, et toujours plus avant
Allait, quand les éclats d'une voix en colère
La firent s'arrêter, se jeter en arrière,
Si bien qu'elle entendit et vit tout à la fois
Ce qu'elle n'eût pas cru rencontrer dans ces bois.

En face de Merlin Viviane est assise,
Et la tête d'Ayglain pose sur ses genoux.
Ce chevalier vainqueur serait criblé de coups,
Il ne pourrait montrer une mine plus grise.

Viviane est en pleurs, et le sage Merlin
Contemple ses amis d'un air louche et malin.

« Votre sort, mes enfants, n'est pas devenu pire!
Vous êtes les plus forts et vous tenez l'empire!
Le pouvoir d'Amadis est désormais rompu.
Ingrats! pourquoi gémir? J'ai fait ce que j'ai pu.

— Non! répondit Ayglain, nous n'avons rien qui vaille!
Je n'aurais jamais dû livrer cette bataille,
Et pour m'être souillé des armes du démon,
En ai-je plus d'honneur à l'entour de mon nom?
Vous savez bien que non! Vous savez, l'un et l'autre,
Sur quel bourbier fangeux désormais je me vautre,
Vous en êtes la cause et m'avez attiré
Dans ce lâche succès qui m'a déshonoré!

— Quoi! vous avez pu mettre Amadis en désordre,
Contempler sous vos pieds ses membres palpitants,
Et ce vaillant lion, il n'a pas su vous mordre!
Et cependant, tous deux, vous n'êtes pas contents?

— Il est tombé, c'est vrai! mais je n'ai pu lui dire
Que c'était ma valeur qui l'avait renversé!
Il me sait, il m'a vu sans force pour lui nuire,
Et mon courage au sien ne s'est pas adressé!
Il a bien deviné... c'était si difficile!
Que j'étais protégé par un lâche pouvoir
Qui rendait ses bras mous et sa force inutile;
Mais il n'en est pas moins resté dans son devoir!
Je n'ai pas fait baisser son regard intrépide!
J'ai senti constamment sur mes regards surpris

S'appuyer ce regard qui me rendait timide
Et labourait mon cœur du fer de ses mépris!
Il était sous mes pieds... je me sentais à terre!
J'aurais dû le briser; mais je suis convaincu
Qu'il ne redoutait pas ma débile colère,
Et c'est la vérité... Je ne l'ai pas vaincu!
On ne saurait abattre une âme qui s'obstine
A ne rien reconnaître, à ne rien oublier;
Un cadavre impuissant peut tomber en ruine,
Mais un souffle immortel sait ne jamais plier!

— Ce sont là d'antiques idées
Qu'il faudra changer promptement,
Complétement!
Vieilles courtisanes ridées!

Tous vos amis, tous vos parents,
Indifférents
A ces caduques possédées,
Vous en présenteront bientôt,
Parlant plus haut,
Surtout jeunes et mieux fardées!

Nous avons le don, par bonheur,
De nous fabriquer un Honneur
A maximes mieux décidées.
Il donne à qui l'aura compris,
A juste prix,
Des recettes bien marchandées!

Au plus fort, au plus adroit
Il va prodiguer le droit

De vivre à leur fantaisie;
Mais il ne demande pas
Si la force est dans le bras,
Si l'adresse est bien choisie!

Adresse ou force, partout,
Qu'on les compose à son goût!
Seulement qu'on les possède,
Et que l'innocent battu
En appelle à la vertu,
Et que Dieu lui soit en aide!

— Ironique mécréant!
Va, pourvoyeur du néant,
Dit la sombre Viviane;
Tu parles pour m'insulter,
Et tu ne veux pas douter
D'Amadis et d'Oriane!

Tu nous as servis contre eux,
Mais ton rire douloureux
Montre assez combien tu souffre!
Tu souffriras plus encor
Quand tu verras ce trésor
S'avaler au fond du gouffre!

Vaincus ou non, tu verras!
Nous aurons brisé leurs bras,
Nous allons tenir leurs places!
Parés de leurs bijoux, pour nous mieux admirer,
Nous irons nous mirer
Tout entiers dans leurs glaces,

Et le monde, à genoux, viendra nous adorer!
Ayglain, apaise-toi! Souffre une égratignure!
Nous gardons, cependant, les splendeurs du profit!
Tu lui prends son renom, son glaive, son armure!
Et son nom, si tu veux! Tout cela nous suffit! »

Alors dans la verdure apparut Oriane,
Les yeux étincelants de joie et de fierté;
Et le front dressé haut, comme un aigle qui plane,
Saisissant fortement la main de Viviane,
Dont tout le corps frémit de rage, épouvanté,
La dame prononça ce discours emporté :

« Je te remercierai, tant qu'un souffle de vie
Restera dans mon sein, je te remercierai!
Prends tout! Je cède tout à ta brutale envie,
Tout ce que tu prétends, je te le livrerai!
La gloire que tu veux, je te remercierai
Plus que tu ne voudras, pour me l'avoir ravie!
Car tu m'as donné, toi, toi-même m'as donné
Le bonheur d'un succès que j'apprends à connaître,
De sentir mon cœur plein, de sentir mon cœur maître
De l'honneur sans pareil dont il est possédé!
Je me sens enlevée au-dessus des étoiles,
Et je sais à présent que l'excès du malheur
Pour les gens tels que moi (tu m'ouvres tous les voiles!),
Quand on le porte bien, c'est l'excès de l'Honneur!
J'apprends à mieux juger les dons de la victoire
En contemplant ces mains qui les peuvent cueillir!
Autrefois, autrefois, je n'aurais pu le croire,
Qu'on pût les déclarer indignes de mémoire,
Et tout mon sang s'irrite et commence à bouillir,

Lorsque je vois ton pied hautain écrasant l'herbe
Dont les cieux bienfaisants nous préparaient le don,
Gros d'épis, gros de grain, tandis que là, superbe,
S'étale, à ton côté, ce fastueux chardon!
Je te remercierai d'avoir mis dans mon âme
La splendide lueur d'une si noble flamme
Qui m'attire plus haut que je n'avais monté;
Et l'éclat, je le sais, que mon esprit réclame
N'est pas ce même éclat par ta honte acheté!
Viviane! entre nous rien de commun n'existe!
Devenez les plus forts, nous restons les meilleurs!
Tes dieux ne sont pas miens, et le mien seul m'assiste!
Prenez! enivrez-vous du bien qui nous résiste!
Notre félicité nous arrive d'ailleurs! »

L'un sur l'autre courbés et se cachant la face,
Comme des villageois que l'orage a surpris,
Sous ces accents vainqueurs d'une immortelle audace,
Les trois amis confus s'abandonnaient aux cris,
Allaient presque demander grâce.
Mais se cabrant sous la menace
Et se dressant sous le mépris,
Viviane s'écria :

Place!
Le trône est pris!
Injure,
Blessure
Qui ne peut entamer la chair!
Je la dédaigne,
Car je règne,
Et ton flanc saigne,

Mordu, bien mordu par le fer
Dont je veux que mon bras t'atteigne!
Appelle-le comme il te plaît,
Mais notre triomphe est complet.
Il t'arrache des cris de rage!
Maudis! outrage!
Va! mon courage
Brave tes coups,
Ils s'en vont tous
Frapper impuissants dans le vide!
De tes larmes mon œil avide
Y croit,
Les voit,
Les boit!
Ah! pleureuse et désespérée!
Ah! pauvre colombe égarée,
Effarée,
Altérée
D'un breuvage enfin défendu!
Meurs de soif loin de ta fontaine!
La coupe est pleine,
Mais de ma haine!
Femme trop vaine,
Bois le mal que je t'ai rendu!
Et va tomber, infortunée,
Empoisonnée,
Abandonnée,
Découronnée,
Importunée
Par les splendeurs de mes destins,
Dans quelque retraite oubliée,
Humiliée,

De pleurs mouillée,
Déshabillée
De tous les oripeaux hautains
Dont tu m'imposais le supplice!
Va! que ta perte s'accomplisse!
Toi, ton complice,
Prenez, avalez ce calice
Si bien rempli pour tous les deux,
Épicé, suivant ma coutume,
De tout ce qu'on sait de hideux!
Et la lie avec l'écume,
Et l'âcreté, l'amertume,
Et le dégoût!
Allez! buvez, race perverse!
Je vous le verse!
Avalez tout!

Oriane sourit d'un sourire implacable :
On eût cru le sourire inventé par la Fable
Et posé, dans le ciel, aux lèvres de Junon.
Elle laissa tomber cette clarté céleste
Sur le front contracté, misérable et funeste
De la sorcière impure, égalée au démon;
Et comme un cygne blanc dont tout à coup les ailes
S'ouvrent pour le porter aux plages éternelles,
Ne voulant rien toucher qui soit indigne d'elles,
Sans effleurer le sol se dressent au plus haut,
Ses yeux se détournant de l'engeance maudite,
Et la laissant troublée, impuissante, interdite,
Elle quitta les bois sans ajouter un mot.

CHANT SEPTIÈME

Le Départ.

« Je suis à toi! Le soleil peut s'éteindre,
La froide nuit déchaîner l'ouragan,
Le vent flageller l'Océan,
Et de ses flots atteindre
Aux astres d'or sillonnés par l'éclair,
Les arracher à la splendeur de l'air,
De ses vapeurs souillée :
Je suis à toi! La terre dépouillée
Peut n'avoir plus d'abri pour nos amours,
Mon maître!
L'Enfer peut m'apparaître!
Qu'importe? Écoute, ô souffle de mon être,
A toi! toujours!

· Sur ta tête adorée et sur ton cou d'ivoire,
ındis que mes deux bras t'attirent dans mon cœur,
es rayons de Phœbé, comme un nimbe de gloire,
épandent, ma chérie, un fleuve de splendeur!

— Je suis à toi, puis, à rien d'autre!

Mon âme entière est dans tes yeux!
Moment délicieux!
Fut-il jamais bonheur pareil au nôtre!
Je t'ai donné ma liberté!
Que veux-tu que je pense?
Si je te plais, voilà ma récompense!
Et plus que je n'ai mérité!
Je t'appartiens! que puis-je davantage?
Je suis à toi! que peux-tu demander?
Demande à qui ne veut que te céder,
Je suis ton bien et ton partage,
Et ne sais plus que t'accorder!

— Ah! quand on est aimé, comme il fait bon de vivre!
De sentir les soucis s'échapper par essaim!
Ton sourire céleste est là pour les poursuivre;
Il les a désarmés jusqu'au fond de mon sein. »

Les deux amants, serrés d'une commune étreinte
Et d'une même ardeur se brûlant à la fois,
Comblés dans leurs désirs, sans regret, sans contrainte,
Par leur félicité dépassaient tous les Rois!

Ah! l'amour d'Amadis! ah! l'amour d'Oriane!
Chêne, palmier superbe, immense et vert platane
Inflexible aux hivers, à l'âge, à l'ouragan,
Cèdre imposant sa force aux rochers du Liban!

Tout à coup, les amants, aux clartés de la lune,
Virent partout s'étendre une tache importune
De blanchâtres vapeurs s'exhalant des marais,
Et dont les filaments, les longues déchirures

Tapissaient lentement les champs et les pâtures,
Et lentement gagnaient vers le pied des forêts.
Ces flocons, tout d'abord, engloutirent les haies,
Montèrent en rampant jusqu'au front des futaies,
Et la cime à ses flancs les vit gravir bientôt;
C'était comme une armée insultante, impassible,
Confiante en sa force et, d'avance, invincible,
Sûre d'escalader les murs de Camalot.

Elle avançait, poussant le sinistre désordre
De son nuage épais, visqueux, cherchant à mordre,
Cherchant à s'accrocher des doigts qu'il n'avait pas,
Se collant sur la pierre et traînant dans les fentes
Ses baves sans couleur, sans corps, mais triomphantes,
Et de ses bras fixés tirant de nouveaux bras.
Il semble qu'un instant la méchante harpie
Lève sa tête plate au fond des eaux tapie,
Et s'imagine avoir découvert un moment
Pour se hausser au flanc de la voûte éternelle,
S'y coller, y couvrir la plus chaste étincelle
Et voler la beauté du front du firmament.
Mais elle se ravise et, sans honte et funeste,
Se rabat vers les murs, les couvre, y rampe, y reste,
Et le quart de la nuit ne s'est pas écoulé
Que le toit du donjon, imbibé de la nue,
N'est plus rien qu'une forme impalpable et menue,
Et le donjon lui-même, indécis et voilé,
Comme un rêve s'est envolé!
Comme un rêve! Et sans cesse
Un pan de mur s'affaisse,
Sur le vide écroulé.
Dans le profond silence,

Un clocheton balance
Tout son chef ébranlé
Et tombe. La tourelle
Aiguë et grêle,
Et frêle,
Son corps s'en est allé
Dans la chapelle!
Le rempart tout démantelé
Par grands morceaux a dévalé
Vers les fossés, qui l'engloutissent!
Dans le fond il s'est étalé,
Puis les ondes l'ont avalé,
Mugissent,
Gémissent,
Se plissent...
Il n'en fut plus jamais parlé!

Oriane dit :

« J'ai tremblé
D'appuyer mes pieds sur le vide,
Mais le plancher reste solide :
Pourquoi donc n'a-t-il pas coulé?

— C'est, je le devine,
Par vertu divine,
Ne le sens-tu pas?
Partout où je vais, partout où tu vas,
De nos cœurs émane,
O chère Oriane!
Un pouvoir secret
Qui nous entoure et nous enserre

Dans la vérité salutaire
De la chaste et pure atmosphère,
Dans l'air vivace qui nous plaît!

Partout où nous serons, nous portons en nous-mêmes
La vertu d'écarter les sinistres brouillards :
Nous verrons choir bien des remparts
Sous leurs effluves, leurs blasphèmes.
Autour de nous ils sont épars,
Errants, tournants, mouvants, hagards...
Mais ils ne peuvent nous atteindre! »

On voyait, cependant, monter de toutes parts
Les torpides vapeurs que la terre eût dû craindre!

Tout montait des marais profonds,
Tout sortait des bourbiers sans fonds,
S'échappait du creux des tourbières,
Et promenait d'âcres odeurs,
Prodiguant les pâles splendeurs
Du follet et de ses lumières!
C'étaient là toutes ses ardeurs.
La boue était leur mère, à ces forces nouvelles
Qui venaient embrumer le front de l'univers!
Aux vers elles avaient tenu lieu de cervelles,
De froide moisissure ils arrivaient couverts,
Ces brouillards! Ils posaient, poussaient leur patte humide
Sur l'ancienne beauté, qui reculait timide,
Effrayée, et bientôt s'en allait s'effaçant;
Et la triste atmosphère, étonnée, éplorée,
Toute décolorée,
Était là pâlissant!

Camalot disparut, et les brillantes villes
Où les grands chevaliers avaient mené leurs cours,
Celles qu'Élisabat décrit dans ses discours,
Et tous ces fiers manoirs, et tous ces lieux fertiles,
Et ces nobles forêts, chères aux daims joyeux,
Et tous les oisillons qui chantaient dans les chaumes,
Et ces pays sacrés et ces nobles royaumes
Dont les Rois ont porté des noms si radieux,
Ce monde pour jamais s'éloigna de nos yeux.

Et, surtout, s'éloigna, sous le brouillard funèbre,
Cette île d'Avalon, sanctuaire célèbre,
Asile vénéré, cher à tant de grands cœurs!...
Avalon disparut sous les brouillards vainqueurs.
Les saules éplorés en couvraient le rivage.
Sur le lit toujours plein du lac aux flots d'azur
Avait couru, volé la sarcelle sauvage,
Et le courlis heureux d'un asile aussi sûr.

Loin du monde bruyant, loin de la multitude,
Loin du rire, des pleurs, du désir, du regret,
C'était la paix sans fin, c'était la solitude,
Le rêve y respirait.
Sous les peupliers blancs, les bouleaux et le tremble,
Dont les cheveux d'argent flottaient, brillaient ensemble,
Le phalène vibrait et poursuivait son jeu;
Et sur les panonceaux des royales fougères
Vivaient joyeusement des tribus d'éphémères
Et la bête à bon Dieu.

Depuis les temps anciens où cette île naissante
Avait un jour montré, comme un étroit radeau,
Sa tranquille candeur, sa grâce caressante

Parmi les nymphæas et les lentilles d'eau,
Jamais un cri de peur, un sanglot de souffrance,
Un accent inquiet ne l'avait étonné;
Ce doux séjour de paix, de champêtre apparence,
Jamais goutte de sang ne l'avait profané.

L'homme n'y venait pas. Le chasseur sur sa route
Jamais n'avait trouvé ce retrait tout divin;
Le pêcheur dans sa barque, aux aguets, à l'écoute,
Savait qu'elle existait, mais la cherchait en vain.

Un druide parfois, parfois la prophétesse
Aux longs cheveux flottants, y pouvaient aborder.
Ils sentaient dans ces lieux toute leur petitesse;
Ils suppliaient les dieux de vouloir les aider.

Avant que de mourir, les malheureuses Fées
Prirent soin d'y sauver quelques anciens trophées
Et d'un passé lointain le précieux trésor.
De la Dame du lac on y voyait l'offrande,
Et celle de Morgane avec celle d'Urgande,
Des boucliers d'argent auprès de glaives d'or,
Des harpes, des colliers, des bracelets, des chaînes;
Et tout ce bien pendait aux chênes,
Et tout ce bien s'y trouve encor.
Puis, dans une nuit claire, au milieu d'un silence
Qui laissait mieux sentir cette magnificence,
D'une terre sans tache et d'un ciel vaste et pur,
Du bout de l'horizon accoururent les Dames,
Blanches comme des lys, vives comme des flammes,
Portant le corps d'Arthur,
Portant ce corps sacré dont on ne saurait dire
S'il est mort ou vivant : bien des siècles ont cru

Qu'il demeurait vivant. Mais a-t-il apparu
Dans sa gloire et vainqueur? Tel qu'on l'a pu décrire,
Je crois qu'il est toujours dans l'île d'Avalon,
Au fond de ce vallon
Où l'avaient déposé les Fées;
Que, parmi les anciens trophées,
Les boucliers, les chaînes d'or,
Il gît encor,
Sans lassitude et sans souffrance,
Avec un bouquet d'espérance
En floraison à son côté :
C'est ainsi qu'il fut apporté
Dans l'île sainte,
Dont la morbide obscurité
Des brouillards assiége l'enceinte.
Les flots du lac en sont voilés,
Non pas atteints, non pas troublés,
Non pas ternis, mais accablés
Sous cette voûte méphitique;
Et le pétrel et le courlis,
Sous les longs plis
De cette brume antipathique,
Sauront bien, aujourd'hui, demain,
Faire chemin,
Soit en volant, soit à la nage,
Vers ce sacré pèlerinage;
Ils sont allés, ils sont partis,
En longues files répartis,
Mâles, femelles et petits,
Ils ont tenté la vie obscure!
Bien chercher ne leur fait pas peur!
De la torpeur,

Ils n'en ont cure!
Écoutez! on entend leurs cris!
Joyeux, surpris,
Stridents, épris,
Aigus, haletants, pleins de hâte!
Bien des cercles ils ont décrits!
Mais la peine rien ne leur gâte,
Entendez-vous? Le coin rêvé!
Divine terre,
Heureux mystère,
Ils l'ont trouvé!
Et tandis que l'homme s'écrase,
Fouille la vase,
Pétrit le limon et les vers,
Les autres formes de la vie
Gardent le pouvoir et l'envie
De sentir l'immense univers!

— Plus tu te crois savant, plus tu hâtes ta chute,
Homme des temps nouveaux qui ne saisis plus rien!
Car de toi, car du tien,
De ce que nos aïeux savaient être leur bien,
Tu n'as rien conservé, tu fais honte à la brute!

Avorton de bâtards! on peut bien concevoir
Que ta séve mêlée enferme trop d'essences;
Le mulâtre énervé n'a plus le sang du noir,
Ta logique embrouillée arrive au désespoir,
Tu n'aperçois plus rien de clair en ton miroir,
Troublé, comme tu l'es, par tes mille naissances,
Tu n'es plus Arian, tu n'as plus rien d'uni;
De l'instinct du Finnois tu t'éprends et tu doutes,

A tout tu te reprends, de tout tu te dégoûtes.
Et l'on te voit courant sur tant et tant de routes,
Dont aucune ne peut rencontrer l'infini!

De ton esprit tronqué tu ne sais plus que faire;
Il croit, il ne croit pas; quand tu veux l'arrêter,
Il est trop haletant pour se tirer d'affaire;
La méfiance est là qui le sait écarter
Du propos qui déjà le forçait d'écouter;
Tu n'as rien, tu n'es rien, et toute la nature
S'élève contre toi, qui ne la connais plus.
Mais va! prends ton courage et serre ta ceinture!
Le monde t'appartient, débile créature,
Tu peux t'en emparer, les temps sont révolus!

Et le brouillard s'étend sur le sol qu'il accable,
Monte, plane, s'impose, épais, lourd, implacable.

« Allons, dit Amadis, cherchons nos compagnons,
Et marchons au-devant du sort que nous plaignons! »

Les ténèbres partout assuraient leur empire.
Les deux amants marchaient. Leur parole et leur rire,
Comme des flèches d'or, emportaient la gaîté
A travers les horreurs de cette obscurité.
Ils passaient, descendant par les escaliers sombres;
Ils passaient, trouvant route au travers des décombres;
Ils passaient, ils riaient, ils couraient, et leurs pas,
Quelquefois chancelants, ne se détournaient pas.
Vaincus, ils savaient bien n'avoir plus l'assurance
De l'ancienne vigueur; ils connaissaient l'outrance
De la haine de tigre élancée après eux;
Mais ils n'y songeaient guère! Ils étaient trop heureux!

Je les vois, cette fois, cette fois, la première!
S'enfuir, ces deux enfants, fille et fils de lumière,
Au travers des vapeurs fétides! Leur gaîté
Marche, la palme haute, en cette impureté!

Le brouillard estompait de sa suie infernale
Du château des romans la ruine idéale.
Il effaça, noya, frotta, fit oublier
Ce dont ses partisans pouvaient s'humilier.
Le vent en promena des lambeaux sur la terre,
Déchirés, se perdant sur un pic solitaire,
Dispersa tout le reste au loin et fit si bien,
Que des murs et des toits il ne resta plus rien!
Le nom demeura seul! Et ce n'est pas sans honte
Que, parmi les mortels, plusieurs se rendent compte
(Et leur esprit n'est pas toujours bien résigné!)
Qu'ils ont beaucoup perdu pour avoir peu gagné!

Oriane, Amadis, semblaient comme des lampes
Au milieu de la nuit, autour d'eux s'amassant;
Lumineux, ils montaient, ils descendaient les rampes.
Quand ils avaient passé, tous les murs s'affaissant,
S'effaçant l'un dans l'autre, allaient disparaissant.
Leurs rires tourmentaient les puissances funèbres,
Qui souffraient de les voir se railler des ténèbres,
Et le froid n'osait pas se mêler à leur sang.
Ainsi, comme deux cerfs quittant une caverne,
Ils parvinrent enfin au seuil de la poterne,
S'ouvrant sur des prés verts que la lune éclairait;
Et, parmi les gazons mêlés de violettes,
Les puissants chevaliers, en armures complètes,
Montés sur leurs chevaux et par-dessus leurs têtes

Élevant leurs pennons que le vent agitait,
Les regards inspirés et la mine contente,
Devisaient, sans penser aux lenteurs de l'attente,
Et du brouillard montant aucun ne s'irritait.

Sous ce jour nébuleux, demi-clair, demi-sombre,
Où poussant les sillons du chariot d'argent,
Phœbé faisait sortir tous ses astres de l'ombre
Et suivait son chemin sur l'azur engageant,
On voyait les héros se presser en grand nombre.
Aucun d'eux ne manquait, aucun d'eux n'eût voulu
Refuser le destin aux autres dévolu.
Ceux-ci venaient du sud, ceux-là venaient du pôle.
L'un sortait de l'Afrique, un autre de la Gaule.
Tous étaient réunis! il n'en manquait pas un!
Et comme il n'est jamais parterre sans parfum,
Auprès des chevaliers venaient aussi les dames,
Étincelles de feu brillant parmi les flammes!
Chacune chevauchant tout contre son amant,
Sur son armure d'or semblait un diamant,
Émeraude ou saphir, topaze, perle ou jade,
Et doublait de son prix l'illustre cavalcade!
Le sol avec amour respirait sous ce poids
Des beautés s'unissant aux maîtres des exploits!
Des beautés, ai-je dit? Non! non! c'était la gloire!
Et les voiles de gaze et les lances d'ivoire,
Et les chanfreins niellés et les caparaçons
Brodant, tressant leurs plis de cent mille façons!
Et les plumes de paon, et les plumes d'autruche,
Et le bourdonnement de cette noble ruche,
Et tous les écuyers, les nains en mouvement,
Les pages... On voyait un grand peuple essaimant,

Il couvrait et bien loin l'ondoyante prairie
Par cette foule immense, agitée et fleurie.
A partir, dans l'instant, tout le camp s'apprêtait :
Camalot n'était plus, et le brouillard montait.

Vous allez disparaître, hélas! formes célestes!
Que le monde connut un jour.
A peine nous laissant l'image de vos gestes,
De votre honneur, de votre amour!
A peine nous laissant, héritage adorable,
Et qu'on voit partout déserté,
L'indépendance inébranlable
De votre fier génie, ivre de liberté!

— On vit alors monter au-dessus de leurs têtes,
Comme un vol d'étourneaux s'apprêtant au départ,
Tous ces oiseaux sacrés, magiques interprètes
Que le savant Blason brode sur son tabard :
On vit se rassembler les mystiques merlettes,
Qui vivent pour voler sans s'arrêter jamais;
Du Caucase glacé désertant les sommets,
Le griffon accourut sur ses étranges ailes;
Le Phénix, étalant des milliers d'étincelles,
Du fond de l'Arabie emportant son bûcher,
Criait : Nous garderons nos flammes immortelles,
Et le brouillard impur ne saurait y toucher!
La guivre, en serpentant, vint siffler dans les nues :
L'aigle d'or redressa ses têtes contenues
Dans un nimbe éclatant de glorieux métaux,
Et son puissant essor fit briller les émaux
Des écussons nombreux chamarrant son plumage;
Les cygnes, en chantant, lancèrent leur ramage,

Ainsi qu'il leur arrive au moment de mourir.
Un trio de corbeaux se hâta d'accourir [1],
Et, suivant qu'elle était d'argent, de gueule ouvrée,
La bête lumineuse, adorable et sacrée,
Avec elle entraînait, comme un rayonnement,
Les couleurs qui formaient son propre firmament.
Le ciel étincela de ces formes joyeuses!
Ce fut comme un écrin de pierres précieuses
Répandu dans les airs, le sillonnant de feux,
Et que tous les héros voyaient briller sur eux.
On entendit jaillir des voix impérieuses
Qui du sombre brouillard fuyaient avec horreur,
Et d'un accent hardi criaient le mot : Honneur!

« Amadis, ô vaillant Amadis, notre exemple!
Toi, placé devant nous (telle, au milieu d'un temple,
Alignant sur l'azur ses glorieux frontons,
Se présente l'Idole au milieu des festons!),
Amadis, Amadis, qu'allons-nous entreprendre?
Tu le vois! L'ennemi se soulève partout!
Le sol s'effondre, et la mer bout!
Nos châteaux ne sont plus debout!
Faut-il tomber? Faut-il nous rendre?
Amadis, Amadis, allons-nous tout céder?
Ni le bras ni le cœur ne sauraient nous aider,
Et cette écume nous surmonte!
La fange verte et le limon
Brassés par la main du démon
Font trop bien fermenter la honte!

[1] Allusion aux armes des Gobineau qui portaient trois corbeaux dans leur blason.

(*Note de l'éditeur.*)

Faut-il nous asseoir et pleurer?
De tout faut-il désespérer?
Allons-nous fuir au bout du monde?
Regarde ici, regarde là!
Tout ce brouillard qui s'exhala
Nous baigne dans sa brume immonde!
Dans cette humidité, féconde
En ignobles enfantements,
N'entends-tu pas les sifflements
De tant et tant, tant de reptiles
Qui nous menaçent de leurs fronts?
Supporterons-nous les affronts
De tant de rages imbéciles? »

Amadis, en riant, leur répondit :

« Allez!
Ne vous étonnez pas de les voir déroulés,
Les pauvres serpents de l'abîme!
Faites, mes compagnons, tout ce que vous voulez!
Foulez aux pieds le monde infime!
Dieu nous donna, Dieu nous souffla
Cette âme que vous sentez là,
Toute de noblesse et de flamme!
Le diable, envieux, à son tour
Imagina le contre-amour,
Et de fiel il gonfla son âme!
Il l'empesta de haine! Eh quoi!
De la bassesse il fit sa loi :
Il inventa le goût des choses éphémères!
Il ne sut rien trouver de plus!
L'éclat de la durée appartient aux élus,
Que l'on ne vit jamais se paître de chimères!

Laissez donc se traîner ce qui ne saurait pas
Vers l'Éternité faire un pas!
Qui s'abat en croyant qu'il monte!
Ils n'auront point de lendemains,
Et nous en tenons plein les mains!
Laissez-les se tromper de compte! »

Il poursuivit encore, en redoublant d'ardeur :

« Partons! ne plions pas sous la chance traîtresse!
Tout entière emportons notre juste allégresse,
Et, narguant le malheur,
Tendons, mes compagnons, nos bras aux destinées!
Oublions les splendeurs qui nous furent données
Quand le printemps était en fleur!

— Nous y tendons les bras, disent les hommes d'armes,
Les yeux étincelants d'audace et de plaisir.
Ce n'est pas un sujet de regrets ni de larmes
Que de quitter un monde indigne du désir.
Que tombent nos châteaux! que nos donjons s'écroulent!
Que nos champs paternels se changent en déserts!
Que nos fleuves chéris tarissent ou s'écoulent!
Que nos saintes forêts perdent leurs voiles verts!
Que le cerf effrayé, s'enfuyant hors d'haleine,
Déserte ses abris par un dernier élan,
Et tout déshonoré meure au fond de la plaine
Sous les épieux rouillés d'un lâche paysan!
Nous gardons, cependant, le trésor de nos âmes,
Nous emportons l'Honneur avec la Liberté,
L'Amour, et, pénétrés de l'éclat de leurs flammes,
Nous emportons nos cœurs pétillants de gaîté! »

Le brouillard montait, mais lent et timide;
A la troupe auguste il ne touchait pas,
Il n'effleurait pas de sa langue humide,
Il n'osait non plus allonger ses bras,
Jeter ses filets, étendre ses draps,
Haineux cependant, cependant avide,
Sur ces fiers esprits qui n'en faisaient cas.
Il en avait peur, et devant leurs pas,
Dissous qu'il était par leur fraîche haleine,
Il s'ouvrait, cédait, et c'était sans peine
Qu'ils allaient rompant ses mous entrelacs.
Ainsi sur leurs fronts, ainsi sur leurs têtes,
Sur leurs morions, du haut jusqu'en bas,
Sur l'acier luisant des mailles complètes,
Sans ternir sa flamme aux brusques éclats,
La lune allumait sa blanche étincelle
Qui mouvait, vibrait aussi pure qu'elle
Et les rehaussait de ses clairs frimas.
Et sous la forêt, quittant les prairies,
Quittant, pour chercher leurs derniers combats,
Les châteaux tombés, les sources taries,
Les jardins sans fleurs, les branches flétries
Que faisaient craquer les nouveaux climats,
De leurs écuyers conduisant la bande,
Ils s'en vont marchant sans hâte bien grande :
O Chevalerie, ainsi tu t'en vas!

La bruyante menestraudie
Allait, sonnait;
Franche, hardie
Et dégourdie,
Elle tonnait

Et résonnait
A travers le vallon sonore.
L'écho bondissait,
Tremblait, frémissait
Et retentissait,
Répétant encore
Le bruit de l'airain
Aigu des cymbales
Qui, par intervalles,
Sautant inégales,
Coupait par rafales
L'air du tambourin.
Tout marchait grand train!
L'éclat des trompettes,
Le cri des sonnettes
Excitaient les têtes,
Montaient les esprits.
Et les chevaux blancs et les chevaux gris,
Tressaillant aux cris
Des pages,
Dans ces tapages,
Les yeux en feu,
Cherchant le jeu,
Mouvant la hanche,
D'écume blanche
Couvraient la manche
De l'écuyer.
Et la fanfare
Rauque, bizarre,
Monte, s'égare,
S'étend, s'empare
De tous les échos du hallier!

C'est la musette,
C'est le clairon!
Pointue et nette,
Sa voix répète,
Elle rejette,
Elle complète
Comme un fleuron
Ce que la mandore proclame,
Excitant l'âme,
Portant la flamme
Et le brandon
Chez le garçon,
Chez fille ou femme
A l'environ!

peut bien distinguer, tant cette nuit est claire,
entour des héros qui s'en vont cheminant,
vieux chênes tordant leur taille centenaire
buis et le houx à leurs pieds se tournant;
s pâles bouleaux soulevant la surface
eur écorce blanche, et le hêtre élancé,
rayon furtif qui descend et qui passe
la feuille tremblante, un instant balancé.
a source cachée entends-tu le murmure?
-tu les eaux courir au travers des cailloux?
lle paix, quel repos en toute la nature!
! rien de tout cela ne peut durer sans nous!

traversant un gué dont la nappe étourdie
usait les roseaux de ses cercles d'argent,
rompette se tut, et l'air alla changeant
Que jouait la menestraudie.

Le tremblement du tambourin
S'arrêta, l'éclat de l'airain
S'éteignit, et quand le silence
A rendu l'espace attentif,
C'est une harpe qui commence
Accompagnant ce chant plaintif :

« Ah ! murmurait la corde accouplant les arpéges,
As-tu vu les épis fauchés dans les sillons ?
Sur les monts dénudés fondre les blanches neiges
Et du soleil d'hiver s'énerver les rayons ?
Allons, voyons,
Cœurs troublés, reprenez courage !
Ni pleurs d'ennui, ni cris de rage.
Est-il bien vrai que nous fuyons ?

Nous passons ! nous cédons ! Je suis le moyen âge...
Le fils des conquérants... Les premiers des humains...
Tout ce qu'on voit encor de noble est mon ouvrage,
Et de ce monde ingrat j'ai tracé les chemins.
Ces mains, mes mains,
Ont renversé le monde antique !
Ceux qui reprennent sa pratique
Sont bien les enfants des Romains !

A leur gré laissons-les s'inonder de leur boue !
Leur sang toujours torpide est du sang de vieillard !
Vous n'apercevez pas de roses sur leur joue !
Leur cerveau desséché se plaît dans le brouillard !
Plus tard, trop tard,
Souillés, rongés par la vermine,
Ils se frapperont la poitrine
Et nous chercheront du regard ! »

Cette promesse de vengeance,
Certitude d'avoir raison,
De voir punir la trahison
D'une servile et basse engeance,
De la voir souffrir du poison
Qui sur tous ses membres s'agence,
Et qui la mord dessous, dessus,
Et qui la calcine et la brûle,
Comme autrefois la peau d'Hercule
Dans la tunique de Nessus,
Cette vision rend la joie
Au tambourin retentissant :
Et la fanfare se déploie,
Les drapeaux agitent leur soie,
Et les coursiers se redressant
Vont frémissant !
Et tous les oiseaux héraldiques
Tournent en cercles fantastiques
Autour des êtres héroïques
Qui vont passant !

Et cependant, sous la ramée,
Perçait le toit d'un vieux manoir.
Contre la vitre on pouvait voir
Jaunir une lampe allumée.
Près du foyer, devant le feu,
Regardant la flamme au trait bleu,
Était assis un tout jeune homme ;
Il tenait un livre et lisait,
Et tout en lisant se disait :

« Il est juste qu'on le renomme,

Ce héros aux projets hardis,
Ce fier, généreux Amadis,
Qui jamais ne fit mal, en somme!
Et ce noble e t vaillan Gauvain,
Que jamais n'implorait en vain
Soit la pauvreté, soit la crainte,
Et qui méprisait toute feinte,
Et dont le cœur était divin! »

Comme l'enfant tournait la page
Et s'arrêtait, songeait, pensait,
Il entendait sous le bocage
La chevauchée; elle passait.
Il connaissait chaque visage!
Chaque dame, il la connaissait!
Il suivait des yeux Oriane,
Voyait sa forme diaphane
Qui dans la vapeur s'effaçait...
Son cœur battait et s'élançait!
A la fin, il n'était plus maître
De sa résistance aux abois,
Et, descendant par la fenêtre,
Joignait ses amis dans les bois.

Plus loin, dans une maison basse,
Un homme maigre, au front blanchi,
Ayant beaucoup lu, réfléchi,
Comprend que le cortége passe.
Il le contemple et reconnaît,
Aux clartés de l'aube qui naît,
Les antiques dieux de sa race :

« On les a fait changer de nom!
Mais ils sont restés tout de bon,
Franchement demeurés les mêmes :
Les dieux vainqueurs, les dieux suprêmes!
Le puissant archer Apollon,
Indra, lutteur irrésistible,
Kawèh, forgeron invincible,
Thor, le marteau de l'Aquilon!
Oui, tous, étincelants de gloire,
Sur leur front ils portent l'histoire
De la meilleure humanité;
Ce que les mortels ont vanté,
Connu de plus haut, inventé
De plus brillant sur cette terre,
Ne fut rien que le caractère
De la sainte Divinité,
Et nous devrions, à cette heure,
Vouloir que tout cet éclat meure,
Soufflé par la brutalité?
Quant à moi, non! Je me dispense
Des sottises du temps présent!
Pour en dire ce que j'en pense,
C'est un labeur trop malfaisant!
Je le hais, et mon âme entière
Suivra les dieux dans leur carrière,
Loin du monde et le méprisant! »

On voit là-bas quelques masures
D'un hameau perdu. Sous un toit
Défoncé, comme il faisait froid,
Et les manants avec murmures

Disaient : « Ah ! les chevaliers d'autrefois !
Les entendez-vous dans les bois ?
Écoutez leurs clairons qui sonnent !

— Ce sont les feuilles qui frissonnent !
Ce sont les mouches qui bourdonnent !

— Non, non ! je reconnais leurs voix !
Ils valaient mieux, comme je crois,
Que tant de gens qui nous rançonnent,
Qui s'enrichissent, qui foisonnent,
Que nous portons comme nos croix ! »

Je ne vois pas grand mal, je le confesse,
A ce que le manant qui n'eut jamais de cœur
Sente un peu sur son dos une main qui l'oppresse
Et sur sa joue atteinte un soufflet du moqueur !
Ce qu'on lui fait de bien, il le mange et l'oublie !
Au gré du vent qui passe il s'accommode et plie :
Le dernier qui lui parle est sûr d'avoir raison ;
Et toujours satisfait du poison qu'il aspire,
Au plus lâche bandit il décerne l'empire,
Et pour le bien fêter pavoise sa maison,
Toujours prompt à tremper dans chaque trahison.
Lâche, méticuleux, soupçonneux, fourbe et chiche,
Il tient que l'univers jouit de le voir riche
Et n'a d'autre raison pour rouler dans l'éther
Que d'arriver au jour où le blé vaut plus cher.
Des gens ont fait du bien à cette triste engeance,
Et, lui sauvant les coups qui la faisaient ployer,
Ils n'ont en aucun temps calmé son exigence,
Et son ingratitude a fait tout leur loyer.

Cependant le brouillard encombre l'atmosphère;
Les chevaliers sont loin; il monte insolemment,
Il étend en longs plis son grossier vêtement
Dont il enveloppe la terre.
Il s'étoffe, il s'étale, il se gonfle, il se meut!
Il fait entrer la brume en tout endroit qu'il veut,
Et prétend qu'elle est salutaire.
Une odeur de marais s'étend aux alentours!
Les putrides parfums qui charment les vautours,
On doit les vanter ou se taire;
Bref, le monde engourdi, dans sa marche arrêté,
Ricane, clôt les yeux et chantonne hébété.

S'égayant d'un air de victoire,
L'empereur de Nicée a dit à ses amis :

« Les savants nous l'avaient promis,
Il n'est si bon que de les croire :
Les hommes sont des gens de rien!
A tout instant on le voit bien;
Il est aisé de le connaître.
Plus de grandeur! Ni bien ni mal!
Le singe au singe est tout égal!
Excepté moi qui suis le maître!
Qu'il me faille beaucoup d'argent,
C'est ce qu'un être intelligent
Peut deviner à la minute.
Donner à ses maîtres, donner
Afin de se voir pardonner,
Adam le fait depuis sa chute!
Boire d'autant, vivre en gaîté,
Avoir frais au cœur de l'été,
L'hiver se bien chauffer aux poêles,

C'est notre lot, et je vous dis :
Voilà ce qu'ignore Amadis...
Qu'il aille rêver aux étoiles! »

Et tous les gros seigneurs riaient d'un air malin.
Viviane, la lèvre mince,
Passait en appelant : « Mon prince! »
Un corpulent architriclin.

Les dalles du palais s'effaçaient inondées
Sous sa robe traînante à quatorze coudées,
Caressant les échos du bruit de son velours;
Diamante écoutait doucement la merveille
Que venaient lui glisser à l'une et l'autre oreille
Deux pieds plats, trafiquant de grossières amours;
Merlin, sombre et bourru, dans un coin du cénacle
Cuvait son infamie et la goûtait trop bien.
On disait : Ce savant est profond à miracle,
Mais il s'estime haut et ne dit jamais rien.
Ayglain et Florizel se regardaient l'un l'autre
Et se méprisaient tant qu'ils n'osaient se parler,
Pensant : Qui vaut le moins, ou son âme, ou la nôtre?
Et le choix tous les deux les faisait reculer.
En somme, le soupçon, le dédain, l'ironie,
Épandaient sur ces cœurs une monotonie
Amère, et sans savoir ni comment ni pourquoi,
Cette foule souffrait d'un dégoût, d'un effroi,
D'un ennui, d'une horreur en désespoirs féconde,
Qu'avant elle jamais n'avait connus le monde.
De parole arrogants, de cœur irrésolus,
Ces peureux se vantaient, mais ils n'en pouvaient plus!
Alors, à leurs chagrins devinant un remède,
Ils se dirent entre eux :

« Non ! ce n'est point assez.
Il ne me suffit pas que le passé nous cède !
Il faut que ses derniers débris soient effacés !
Il nous faut accabler l'ennemi dans sa fuite !
De toute notre ardeur courons à sa poursuite.
Venez ! harcelons-le d'un effort incessant !
De nos contradicteurs il faut boire le sang !
Tant qu'il en reste un nom, c'est une tache sombre
Qui nous couvre, nous souille et nous nuit : c'est leur ombre !
Prenons-les à la gorge et creusons les tombeaux
Où de leurs os rompus pourriront les lambeaux !
Viens ! ne ménageons rien ! Viens ! sois impitoyable !

— Je le serai ! Je veux les traîner dans le sable,
Les jeter dans la fange, un rocher par-dessus,
Et leurs admirateurs seront enfin déçus !
Nous ne devons rien craindre et sommes les seuls maîtres ! »

Et d'un coup de sifflet assemblant tous leurs reîtres,
Convoquant tous leurs lansquenets
Et leurs valets
Armés, complets,
Les voilà prêts !

« En route ! en route ! »
La meute toute,
Sans qu'elle écoute
Un scrupule qui ne vaut rien,
S'épand, hurlant, sur la campagne
Marche, et le brouillard l'accompagne,
Et la sottise est son soutien !

CHANT HUITIÈME

Le Parnasse.

Ahriman, accoudé sur le bord d'un cratère
Dont la bave écarlate inondait le rocher,
Pensait :

« Je fus sacré d'un si haut caractère,
Que rien de ma grandeur ne saurait approcher.

Il a beau, ce puissant, ce maître, cet ancêtre,
Ce Dieu, me surveiller des sommets de l'Éther,
Et, quand il lui convient, créer un nouvel être,
J'ai bientôt fait entrer la mort dedans sa chair.

Tout ce qu'il veut est bien, mais cependant j'existe!
Il brille, et je l'éteins dans mon obscurité.
C'est lui qui sait marcher, mais c'est moi qui résiste,
Et mon refus moqueur l'a d'abord arrêté.

Il dit que la douleur m'étreint... Oui, mais je donne
L'incurable douleur à ce qui naît de lui,

t s'il est aussi bon qu'il prétend, je m'étonne
ui de nous deux regrette et sent le plus d'ennui.

dit qu'il m'a vêtu d'un éternel cilice
: me force à gémir dans un enfer profond;
ais cependant c'est lui l'inventeur du supplice,
: du mal éternel c'est lui seul qui répond!

le sais, et ma haine immense me contente.
›ute œuvre de ses mains se marque de mon sceau,
l'attends au passage, heureux de mon attente,
: de pleurs et de sang j'en arrache un ruisseau!

›ut ce qu'il a tenté, tout ce qu'il tente encore,
ès le premier instant je l'ai souillé, détruit.
est moi qui soufflerai sur la dernière aurore,
est moi qui pousserai le ver au dernier fruit. »

dit, et s'entourant d'un œil de méfiance,
›erçut tout à coup quelqu'un qui l'écoutait.
uand il l'eut reconnu, c'était sa conscience.
le spectre lui dit, tandis qu'il hésitait :

)ieu complet, Dieu parfait, ô père du mensonge!
ème avec moi tu mens et ne faiblis jamais.
découvre pourtant la rage qui te ronge.
ı ne saurais tenir ce que tu te promets.

Que dis-tu ? Le serpent n'a-t-il pas fait sa route,
:s le premier soleil, aux champs du Paradis ?
ıns le premier instinct qui fit germer le doute ?
ıi sema sur la Foi les premiers contredits ?

O ma première lutte, et ma poignante joie!
Je me contemple encor sur le seuil arrêté
De ces lieux où la feuille, où la fleur se déploie,
Brillants dans leur jeunesse et dans leur nouveauté!

Je respire en entrant une odeur exécrable
De verdeur, d'innocence, et mes yeux sont surpris
Par cet azur sans tache, immense, inexorable,
Qui des cieux enfantins tapisse les lambris.

Je dompte mon dégoût, je rampe, je m'avance,
J'empoisonne déjà ces lieux de mon regard;
Et soudain j'aperçois un arbre qui s'élance
Et de ses pommes d'or s'enorgueillit à part.

De mon corps onduleux j'embrasse son front lisse,
Je monte, et, quand bientôt je me vois arrivé,
Je goûte de ces fruits et vois avec délice
Que le secret de l'autre, enfin, je l'ai trouvé!

J'ai trouvé sa science et j'ai trouvé sa force,
J'ai trouvé le moyen de tout mettre à néant :
Je bave sur le fruit, je bave sur l'écorce,
Je bave sur le suc de cet arbre géant!

Du mal avec le bien je fais un tel mélange,
Que dans la chair de Dieu j'inocule la mort.
Moi, je reste Ahriman, mais hors de moi tout change
Et, teint de mes couleurs, s'engloutit dans mon sort!

Ah! dis-je à cette blanche et rose créature
Que je vis tout à coup près de l'arbre arriver,

Laisse-moi contempler ta blonde chevelure,
Tes yeux bleus qu'un Dieu seul a jamais pu rêver!

Il te manque si peu, souveraine céleste,
Pour séduire à ton gré ton propre créateur,
Que des perfections, tiens, reçois tout le reste :
Apprends tout, sache tout, et monte à sa hauteur!

Je venais de sentir sur ma langue affronteuse
Naître la flatterie, et je la répandais,
Et la femme ravie, incertaine, honteuse,
Me crut et me livra la main que j'attendais.

Je la trompai, je fus menteur, je devins maître!

— Toi maître, me dis-tu? Mais quel rouge sillon
Sur ton front déchiré se donne à reconnaître?
La femme t'écrasa la tête du talon! »

Ahriman devint pâle et rugit de colère :

« C'est vrai, je dus céder, et pourtant les débris
De l'Éden dévasté de façon à te plaire,
On ne les put jamais retrouver... Tu souris.

Tu souris? J'obscurcis le ciel de mes nuages,
J'inventai la tempête et je cinglai le froid;
Et les fièvres sortant de tous les marécages,
L'homme dans son malheur se sentit à l'étroit.

— Et tu vis s'élancer sur les plaines obscures
Des vastes cieux noircis par ta méchanceté

Les coursiers foudroyants des vaillants Dioscures,
Qui, la lance à la main, t'ont jeté de côté.

— J'ai fait rire les gens des cavaliers célestes.
— Hélios t'a percé de ses larges rayons.
— J'ai, de ces rayons-là, j'ai fait sortir les pestes!
— Les serpents d'Esculape ont rongé tes haillons.

— De la stérilité j'ai répandu la cendre,
Et des pays entiers sont éteints, sont finis!
— Mais le grain dans le sol continue à descendre,
Et tu n'empêches pas le retour d'Adonis!

— Que m'importe après tout de voir rouler la sphère,
Si je mords dans son germe et si j'en fais mon bien?
— Ce qui naît, ce qui vit, se propage et prospère,
Échappe à ton pouvoir, et tu n'en gardes rien. »

Posant ses poings crispés sur la face du monde,
Ahriman répondit :
« Je n'en veux rien garder!
La fosse que je creuse est tellement profonde,
Je travaille pour elle et veux lui tout céder.

Moi-même je prétends, dans ses vastes ténèbres,
Dans son froid, sa torpeur et son inanité,
Me dépouiller un jour de mes splendeurs funèbres,
Et m'éteindre à jamais dans son immensité!

Je n'en veux rien sauver, pas même ma colère,
Non! rien que mon dégoût pour la vie et l'éclat.
L'Esprit qui se remue et l'espoir qui l'éclaire,
Je vais les souffleter dans ce nouveau combat!

Celui qui fit la force a dit à la faiblesse :
— Tu n'es pas digne de régner!
Moi, je dis au contraire à l'inerte mollesse :
— Prétends! car tu vas tout gagner!

Celui qui de raison a doté le génie
Lui dit : — Pasteur, pais mes troupeaux.
Moi, je prends la sottise impudente, infinie,
Et lui dis : — Sors de ton repos!

Commande! L'univers pliera sous ta houlette,
Et Dieu lui-même obéira!
Alors elle sourit, elle agite sa tête,
Et plus rien ne la retiendra!

Celui qui fit le bien d'un rayon de son ombre,
Dans peu d'esprits l'a concentré;
Moi, j'inventai la foule et poussai le grand nombre,
Et dans le monde suis entré!

J'y suis, et je m'y vautre, avec la multitude,
Mettant le désordre partout,
D'arracher, de souiller installant l'habitude,
Nivelant le monde à son goût!

Nous allons écrasant jusqu'au dernier vestige
L'antique générosité.
L'Honneur démantelé va perdant son prestige,
Le profit seul est écouté.

Vois-tu, triste insultante, inepte accusatrice,
Comme je me délecte et comme je m'étends;

Tout ce qui n'est pas mien va marcher au supplice,
Tous ceux qui m'ont servi vont demeurer contents.

Viens! je vais te réduire à jamais au silence.
Écoute et contemple de près
La fin de mes rivaux et de leur insolence
Et de tes fastueux regrets. »

D'un bond il se dressa, beau comme la tempête :
Il vibrait dans ses mains quatre faisceaux d'éclairs;
Ses cheveux rutilants s'agitaient sur sa tête
Comme des fouets striant les airs;

Son corps nerveux et nu, tout bruni dans les flammes,
S'éleva triomphant, robuste et résolu,
Fier de la majesté que répand sur les âmes
Le sentiment de l'absolu.

Le mépris souverain, la haine sans limites,
La rage et le dédain de son propre malheur,
L'orgueil pris aux grandeurs qu'il a déjà détruites,
Sans éprouver jamais la peur;

Ce nimbe malfaisant de puissance néfaste,
Lugubre qu'il était, l'entourait cependant
D'une sorte de pompe et de lustre et de faste,
Terne, impur, toutefois ardent.

Il partit. Un frisson courut dans la nature;
De l'hysope au palmier, du tigre à la fourmi,
De la craie au granit et de l'or au mercure,
Tout trembla devant l'ennemi.

Lui qui ne craignait pas, il répandait les craintes,
Lui qui savait souffrir en ne se plaignant pas,
Semait la lâcheté; des tourbillons de plaintes
Fumaient sous chacun de ses pas.

Et des tourbillons de sottise
S'y mêlaient aussi de leur mieux,
Montaient et menaçaient les cieux
De force vive ou de surprise.
A ne rien cacher ni farder,
On allait tout escalader,
Et la partie en était faite;
On mettait tout à sac, à mal :
C'en était fait de l'Idéal!
Et la souris et la belette
Ont pénétré dans le grenier.
A quoi servirait de nier?
Les charançons dans la récolte
Font leur chemin, tout est perdu!
Et les bourgeois sont en révolte,
Et l'Honneur ancien s'est rendu.
Il s'est rendu!
Qu'il résiste, on le vilipende.
Bah! qu'on le pende,
C'est entendu!

Une foule insensée accourt et se condense,
Et rit et danse,
Regarde en l'air, va se félicitant.
Les chefs, sûrs de leur coup, ont d'un air important
Ajusté de sages mesures.

Un monde immense est avec eux
Et, tout heureux,
Les suit et passe sans murmures.

Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid,
Qu'on ait faim ou l'onglée au doigt,
Ou quelque soulier trop étroit
Dont en marchant le pied se blesse,
Supportons tout, point de faiblesse,
Avançons d'un pas diligent;
Il faut que nos excellents maîtres
Aient de grands parcs sous leurs fenêtres,
Et dans leurs coffres tout l'argent!

Voilà le dernier mot de notre histoire entière,
Le but majestueux où tendait la carrière,
Le parangon du bien, le comble des efforts
De ceux qui sont vivants et de ceux qui sont morts :
Pour qu'un nommé Grand-Jean, pour qu'un certain Gros-P
De son ventre arrondi ravisse tous les yeux;
Qu'il ait l'oreille rouge, un bon rire joyeux;
Que d'un œil fanfaron il détaille ses bourdes;
Qu'il mange quatre fois par jour, et que son choix
Passe du bœuf au veau, de la carpe à l'anchois;
Que des crépines d'or, aussi vastes que lourdes,
Ourlent de ses rideaux le chatoyant velours;
Que son large foyer embrasant les falourdes,
Quand il a bien vidé les hanaps et les gourdes,
Allume ses esprits à de vertes amours,
Et que de son poitrail l'amplitude se dore
D'insignes triomphaux, de hochets ayant cours :

Que peut-on souhaiter, que voulez-vous encore?
L'univers tout entier de Grand-Jean se décore;
C'est pour lui qu'ont peiné les antiques vertus,
C'est pour lui qu'on a vu les monstres abattus,
C'est pour lui qu'a parlé la sage mandragore,
C'est pour lui seul qu'Orphée a tiré de leurs bois
Les sauvages humains assouplis par ses lois,
C'est pour lui que, voguant du couchant à l'aurore
Et bravant l'ouragan, le fer et le poison,
L'Argonaute eut à cœur d'emporter la Toison.
Et maintenant il dit : C'est assez, plus d'Orphée!
Son zèle me fatigue et ne sert plus à rien.
Si de ce malheureux la ménade est coiffée,
Qu'elle le mette en pièce, et ce sera très-bien,
Plus d'Argonaute! Eh quoi! toujours des rêveries!
Monnayant la toison, j'ai payé mes prairies;
Je ne veux plus de zèle, et plus de passion,
Je hais plus que la mort toute exaltation!
Je prétends interdire à jamais dans le monde,
N'en ayant plus besoin, cette rage féconde
Qui cherche l'impalpable et tend vers l'inconnu,
Avec l'estomac creux et le corps demi-nu!
Je veux jouir! Je suis le rat monté dans l'arche,
Tandis que travaillait l'ingénu patriarche;
Noé ne comptait pas de Grand-Jean s'encombrer,
Et je perce, et je fais mes trous, et peu m'importe
Que l'eau de jour en jour soit plus près et plus forte,
Et pénètre en la nef et la fasse sombrer!

Quelle foule, quel bruit entourent Théophraste,
Viviane et Merlin, Ayglain et leurs pareils,

Ayglain et Florizel ! Quel étrange contraste !
Parmi tant de points noirs ils semblent deux soleils.
La honte cependant empourpre leurs visages,
Ils n'osent l'un de l'autre affronter le regard !
Des cris !... On les salue, on court sur leur passage,
On rit, on leur adresse un vœu de bon présage,
Quelques gens timorés se tiennent à l'écart,
Et la bête aux longs crocs, issant de l'ergastule,
Lapant, hurlant le vin, sur leurs pas s'accumule,
Leur promet la victoire et, contre eux se frottant,
Leur apprend le contact de l'être dégoûtant.

Et tout va, tout blasphème et s'excite et se rue,
Serpente, et dans les champs trace une large rue,
S'épand comme le Nil épand ses vastes eaux,
Couvre les bois, les prés, les penchants des coteaux,
Passe la vaste mer et découvre un rivage
Que borde à l'horizon l'escarpement sauvage
D'une montagne altière au double front étroit
Qu'avec rage Ahriman lui désigne du doigt.
C'est le Parnasse.

Loin, si loin que peut atteindre
Le regard de celui qui l'aperçoit d'en bas,
Le mont, que le soleil couchant va bientôt teindre,
Est couvert par le camp de ses derniers soldats.
On n'en calcule pas le tour ni la limite,
Encor moins peut-on voir le peuple qui l'habite :
Amphissa la divine est trop loin et trop près.
On ne reconnaît bien aux marges des vallées
Que les tentes brillant, blanches, sur les forêts;
Parfois quelques pennons, perruches envolées,

Dont les vives couleurs flottent sur le ciel bleu;
Ici s'allonge un coin de haute palissade,
Là-bas une fumée annonce un large feu,
Sans qu'on distingue rien, piéton ni cavalcade.

Oui! c'est là qu'autrefois,
Dans ces bois,
Rampa le monstre de l'Averne:
Œil terne,
Ongles tranchants à tous les doigts,
Rauque et retentissante voix
Sortant de ce fond de caverne.
Le corps noueux,
Froid et visqueux,
Promenait de larges écailles
Dans ces broussailles,
Et lacérant,
Et déchirant,
Et dévorant
Jusqu'aux entrailles
Le bœuf, la vache et son petit.
Oui, cet artisan de misère,
C'est son repaire,
C'était son nid!

Ahriman murmura :

« J'ai vu vertes et fraîches
Les herbes se crisper sous son venin brûlant.
Je les ai vu jaunir, dures, mortes et sèches,
Dans le vent du midi partir en se roulant.
La pureté du jour le perça de ses flèches,

Ce Python! L'homme a cru s'en défaire à jamais.
De moi... qu'espérait-il? Moi, je le tiens encore,
C'est moi qui le maîtrise et moi qui le soumets,
C'est moi qui le déchire et moi qui le dévore :
Python n'est pas le seul fléau que j'élabore,
Et je n'ai plus besoin de Pythons désormais! »

Comme on voit le termite en longues lignes noires
Marchant, faisant branler ses voraces mâchoires,
Ramper vers la maison qu'il veut anéantir,
Le bourgeois impudent, menant sa populace
A pas lents, mais certains, grimpait vers le Parnasse,
Et de tous les recoins on le voyait sortir.
La nuit allait tomber, et le char magnifique
Du jour illuminait de ses plus beaux éclats
Ce lieu plus saint alors que dans le temps antique,
Et qu'allaient effrayer de plus lâches combats.

Les quartiers de Gauvain dominaient l'esplanade
Où le temple étendait jadis sa colonnade
Et sur ses fûts de marbre élevait son fronton.
La tente du héros était à l'endroit même
Où le trépied couvert de la peau de Python
De l'immortel archer rendait l'arrêt suprême,
A dessein obscurci d'un double et triple sens,
Qu'arrachait la Sibylle aux vapeurs de l'encens.
Contre les flancs du roc, dont la tête s'oublie
Dans le voile pourpré sur le ciel abattu,
Sortent, ruisseaux parlants, les flots de Castalie,
Portant à l'univers sa magique vertu;

Et c'est là que Tristan a mis ses tabernacles,
Au milieu des lauriers, des enivrants bouquets,
De la grappe et du pampre, et des mûriers épais!
Lieu sacré! lieu charmant où naissent les miracles,
Parmi les oliviers qui vont là découpant
Leur feuillage léger caressé par la brise,
Dérobant leurs fruits verts sous leur guirlande grise.
Bruno de Bonamar s'est placé, répandant
Les pavillons marqués de fières banderoles,
Jaunes, rouges, mouvants comme des auréoles,
Comme ces feux furtifs que la flamme suspend.
Le camp de Lancelot s'étage sur les roches,
Augiot d'Estravans en couvre les approches;
Hugue, Ogier, Yvain montent plus haut encor.
Plus haut, on voit flotter l'honneur de Galaor,
Et sur le pic fameux qui domine la plaine
Que Pégase envolé d'un coup de son sabot
Fendit, et qui livra passage à l'Hippocrène,
Couvrant de vif-argent les crêtes de son flot,
Plus haut que ses amis dont il est capitaine,
Plus haut, tout au sommet de cette auguste scène,
A la cime des monts vers le ciel enhardis,
Flotte joyeusement l'étendard d'Amadis.

Lui se tenait auprès, couvert de son armure.
Son casque d'or dressait deux ailes de faucon;
Des rubis scintillaient autour de sa ceinture,
Son épée à deux mains frôlait son éperon;
Ses deux bras, qu'il tenait croisés sur sa poitrine,
Gantaient le gantelet de mailles ajusté,
Et sa targe d'argent pendait à son côté.
Oriane lui dit de sa voix argentine :

« La nuit, fâcheuse nuit, la nuit va s'abaisser,
Notre gloire va s'effacer.
Demain, au jour, tout va cesser.
De nos splendeurs et de nos joies
Nous avons dans nos mains enfermé l'univers,
De la victoire aussi nous connaîtrons l'envers!
De chasseurs nous deviendrons proies.

Mais jadis la colombe a vu les flots monter;
Sans perdre temps à s'attrister,
Sans vouloir non plus s'arrêter,
Elle a pris une feuille verte,
Et l'emportant malgré la pluie et l'ouragan,
Suspendant l'espérance au front de l'Océan,
Elle a volé vers l'arche ouverte.

Ainsi, mais ce n'est pas faire un si grand effort!
Avec toi, c'est avec transport
Que je puis rencontrer la mort.
Couvrant mon cœur d'une émeraude,
Amant, amant chéri, de l'écrin de l'amour
J'ai choisi, tu le sais, et dès le premier jour,
Sa couleur si douce et si chaude.

— Peux-tu bien parler de mourir,
Dans ces lieux immortels où la vie étincelle!
Contre l'inébranlable et sûre citadelle
Nos haineux ennemis se hâtent d'accourir!
Tu verras ce ruisseau tarir.
J'entends d'ici chanter sa bruyante fanfare,
L'espace en retentit, et l'écho s'en empare.

Il la gonfle, il l'apporte, il la redit... c'est bien!
Mais tant de bruit qu'ils font ne saurait changer rien :
La vie est éternelle, et l'Honneur, bien suprême,
Présent venu du ciel, et l'Amour, sont de même
Immortels, et tous trois avec la liberté
Composent les joyaux de la Divinité!

Que le monde, jouet de la force infernale,
Dans ses impuretés se prélasse et s'étale :
J'y consens! Laissons-le s'ébaudir à son gré.
Car son regard trop court et son cœur sans audace
Ne peut sur ces hauteurs occuper une place,
Et nous braverons tout sur ce sommet sacré!
En veux-tu contempler la preuve à l'instant même?
Viens, mon ange adoré, viens, mon bonheur suprême,
Viens, tout ce qu'on peut voir de plus idolâtré :
Regarde dans ce coin de l'éther azuré! »

Oriane fléchit un genou sur la pierre.
Son cœur était rempli d'un instinct de prière,
Et se sentait gonflé d'un sentiment divin;
Elle appuya sa main sur la courte verdure
Du vaste promontoire. Oh! fine chevelure,
Qui pendait en festons au-dessus du ravin.
Son regard, vers le ciel retrouvant son image,
D'un bleu pareil au sien dépassa le nuage,
Et cherchant à passer jusqu'au plus pur de l'air,
Monta, flèche acérée, au plus haut de l'éther.

Comme en ses plus beaux jours de première jeunesse,
D'une éternelle joie elle y vit la promesse;

Elle y put contempler ce bonheur dévolu
A ceux qui restent tels qu'ils l'avaient résolu,
Toujours loin du vulgaire, et loin de ses abîmes.
Ces deux êtres si beaux, si fiers, si magnanimes,
Si sincères, voyaient, dans cette chaste nuit
Qui s'élançait vers eux, tout étrangère au bruit,
Et calme et consolante, et souriante et bonne,
Cette sérénité qui n'égare personne
Et qui, voulant le bien du cœur qui la comprend,
Ne lui propose rien qui ne soit noble et grand.

Tu ne ressemblais pas, nuit claire du Parnasse,
A la fatale nuit qu'assaillait le brouillard
Lorsque de Camalot s'écroula le rempart
Et qu'un marais fangeux s'étendit à sa place.
Ton étoile, discrète et sa lampe à la main,
D'un éclat scintillant éclairant le chemin
De Phœbé, sans rien craindre au sein de la nature,
Dans les limpides cieux cette fois s'aventure,
Et promet aux mortels un heureux lendemain!
Les plantes, s'éveillant sur toutes les montagnes
Et ne pressentant pas d'orages importuns,
Aspirent la fraîcheur dont tu les accompagnes,
Et répandent dans l'air un concert de parfums!

« Je ne sais, je ne sais, s'écriait Oriane,
Je ne puis exprimer ce que dans ce moment
J'éprouve, mon amant!
De ce qui vient à moi, de tout ce qui s'émane,
De tout ce qui s'envole et tombe assurément
D'ivresse salutaire et de céleste manne,

Venant du firmament.
Je me sens transportée au sein de la lumière,
Au sein de l'espérance et d'un heureux émoi
Qui, tout en m'entraînant, me laisse sur la terre
Et me jette en tes bras, et me fait plus à toi !
Je t'aime plus ! je t'aime au delà des paroles.
Je t'aime mieux qu'avant je ne t'avais aimé !
Je te vois éclairé de justes auréoles,
D'un pouvoir inconnu je te vois animé.
Qu'as-tu donc ? qu'es-tu donc ? que prétends-tu ? Moi-même
Je me sens avec toi, comme en des tourbillons
D'ineffables rayons,
Emportée au travers d'une sphère suprême
Où d'un éclat pareil voilà que nous brillons...
J'ai peur !

— Va, ne crains rien ! nous restons sur la terre,
Répondit Amadis. Et n'aperçois-tu pas
Le sordide troupeau qui nous guette là-bas ?
Tu comprendras d'abord le mot de ce mystère.
Entre l'homme et les saints, et la glèbe et les cieux,
Exista de tout temps un monde élémentaire,
Séjour des demi-dieux,
Exista de tout temps l'atmosphère choisie
Où l'âme peut s'ouvrir en toute fantaisie,
Atteignant ce que l'homme a su de la Beauté :
C'est là, c'est le séjour où vit la Poésie,
Et le cœur qu'elle atteint et l'esprit emporté
S'élancent vers sa grâce et vers sa majesté.
De sa sainte vertu reconnais donc la trace !
Tu la sens, tu la vois aux rochers du Parnasse !
Oriane, aujourd'hui tu ne dois pas trembler,

Gémir ni te troubler :
Oui, c'est moi qui t'embrasse!
C'est bien ici qu'un Dieu voulut nous rassembler,
C'est ici notre place,
Celle de ces héros venus de même race,
Celle de ces mortels fiers de nous ressembler.
Quant à cette honteuse et hurlante cohue
Qui là-bas se ramasse et contre nous se rue,
Se flattant à jamais de nous exterminer,
Vas-tu par ses propos te laisser étonner?
Non! Rappelle-toi bien, ma céleste Oriane,
Que ces lieux n'ont pas vu succomber seulement
Le Python, l'avorton du céleste élément,
Sous les traits du carquois d'où la lumière émane;
Ils ont vu disparaître un monstre plus profane :
Quand le voleur gaulois a prétendu piller
Du puissant Loxios l'opulent sanctuaire,
Le dieu le força de se taire.
Bientôt il a su le plier,
Sous ses assauts l'agenouiller,
Tomber sous ses torrents de pierre;
Il l'a contraint de s'écrier,
Grouiller
Et s'étendre dans la poussière
Sans avoir pu le dépouiller!
Ainsi meurent tous ceux qui, pris de frénésie,
Ont jamais insulté la sainte Poésie,
La mère de vertus qui ne sont pas du Ciel,
Et qu'aime cependant l'archange Gabriel. »

Tout ce que répétait Amadis à cette heure
A la plus adorable et chère, à la meilleure,

A la plus dévouée et hautaine à la fois
Des femmes, on eût pu l'entendre d'autres voix
Qui, dans le camp dressé sur la roche suprême,
A des êtres chéris le proclamaient de même.
Oh! combien cette nuit, sur ce mont solennel,
A vu d'épanchements sublimes!
Tout prenait un accent, un aspect éternel
En montant sur ces hautes cimes.
Tout s'y purifiait et s'affinait encor.
Fût-il parfait dans son essence,
Tristan ne s'éleva pas plus que Galaor,
Bien qu'il eût sur lui plus d'avance.
Si l'on entendait rire au fond des défilés
Les contentements du vulgaire,
Plus haut montait aussi vers les cieux étoilés
L'accent des autres cris de guerre,
Si bien que s'éleva des camps des exilés
De mille voix aventureuses
Comme des aigles forts, au bec dur, bien onglés,
Ce vol de strophes vigoureuses :

— Dame aux yeux clairs, puisque l'amour
Règne et domine dans nos âmes,
Les éblouissant de ses flammes
Plus lumineuses que le jour,
Partons, évitons la souillure,
La sottise et la déraison,
Et le poison
De ces hontes de la nature.
Quittons et patrie et maison.
Laisse la clef dans la serrure,
Dame aux yeux clairs!

Retourne-toi! Regarde... écoute!
Veux-tu gémir et regretter?
Ici le tournant de la route
Nous montre qu'il faut tout quitter.
Vas-tu garder dans ta mémoire
Quelque bijou du temps passé,
Brisé, cassé,
Le garder pour t'en faire gloire?
Jette-le dans l'oubli glacé,
Marais profond à l'onde noire,
Dame aux yeux clairs!

Quand ils marchaient sous nos enseignes,
Les pieds lourds et les fronts baissés,
Ces gens qu'il faut bien que tu plaignes
Étaient pourtant moins insensés!
Laissons-les! Que de leur malice,
De la bassesse de leurs cœurs,
D'eux les vainqueurs,
Aucun de nous ne soit complice.
Aveugles vantards et moqueurs,
Que tout leur destin s'accomplisse,
Dame aux yeux clairs!

Et nous, au fond de la retraite,
Dans l'obscurité cachons-nous.
Es-tu résignée? Es-tu prête?
Marchons dans les sentiers des loups,
Allons habiter la caverne
Où le jour ne vient que d'en haut
Et sans défaut,

Toujours gai, pur et jamais terne!
Laissons-les vaguer, il le faut,
Guidés par leur pâle lanterne,
Dame aux yeux clairs!

O splendide bonté des temps chevaleresques!
Ces femmes aimaient bien les élégants atours,
Les bijoux scintillants, les préaux et les cours
Des palais couronnés d'étages et de tours,
Et les émaux changeants des arcades mauresques;
Mais elles préféraient encore leurs amours,
Et ce fut cette nuit que la haine et l'envie,
Certes, sans le vouloir, apprirent au bonheur
Un moyen de durer, qui leur fit grand honneur,
En lui donnant l'idée qu'il faut cacher sa vie!

Cependant le soleil, plus que jamais brillant,
Plus que jamais pompeux, sortit de l'Orient,
Repoussant à longs plis le pourpre et l'écarlate,
Et le safran et l'or qui fondaient dans les cieux!
Plus que jamais ce front, le plus audacieux,
Le plus noble des fronts où la puissance éclate,
De ses cheveux épars, incandescent buisson,
Allumant les éclats, montait sur l'horizon,
Grandissait et venait réjouir la nature
De l'éclat sans pareil empreint dans sa figure.

Le Dieu, c'était le Dieu! Le monde à l'unisson
Tressaillit à l'aspect de sa noble stature.
La cigale à grand bruit martela sa chanson,
La caille s'appelait au fond de la moisson,
Tandis que l'alouette
Au clair des airs se jette,

Monte et dresse la tête,
Répète
Le salut de ses cris.
Et les odeurs des plantes,
Chancelantes,
Tremblantes,
Aux couleurs violentes,
Sortant de leurs abris,
Font monter vers cette âme
Dont l'éclatante flamme
Les pompe et les réclame,
Les parfums du cinname,
Des roses et des lys!

Les feux du camp s'éteignent.

Alors on vit gardant chaque sentier étroit,
Que des fossés profonds de toutes parts étreignent,
Un de ces chevaliers se tenant fier et droit,
Et l'épée à la main demeurant à sa place,
Tout prêt à disputer les gorges du Parnasse;
Tandis que des vallons accourait à grand bruit,
Mugissante et perçant les ombres de la nuit
Qui floconnaient encor sur ses masses informes,
La foule moutonnant comme des flots énormes,
Comme des flots épais, comme des flots fangeux :
Elle courait hurlant des propos outrageux.

Et Merlin répétait tout bas à Viviane :

— Je ne te verrai plus envier Oriane.
L'univers est à vous, la couronne est à toi :
J'ai livré mes amis et dégagé ma foi.

Que je te voie encor m'embrasser, me sourire,
Je sais assurément ce que cela veut dire,
Et je prévois trop bien ce qui va m'arriver;
Mais la tâche m'entraîne! il la faut achever!... »

Théophraste disait :

« A quoi bon tant de peine?
Nous avons repoussé ces vaincus de la plaine,
Nous voilà délivrés de leur aspect hautain,
De leurs possessions nous avons fait butin.
Nous pouvons nous parer de leur ancienne gloire,
En effaçant un peu des pages de l'histoire,
En nous disant leurs fils, en étalant leurs noms
Aux fastes mensongers de nouveaux Panthéons.
Ne suis-je pas César?

— Rasons cette montagne!
Répliquait Viviane. A toute la campagne
Elle impose l'aspect d'un affreux souvenir,
Et quand je l'aperçois je ne crois rien tenir.
Cette infâme, insultante, insolente chimère,
Abri de l'Idéal, c'est la hideuse mère
De tout ce qui pourrait nous venir accabler :
La voyant, je ne puis m'empêcher de trembler :
Avance donc, seigneur! Empereur magnanime,
Ranime tes soldats! Poussons jusqu'à la cime,
Montons, nivelons tout, tuons tout, et demain
Sur le sol abaissé construis le grand chemin! »

Elle partit, grimpa, par sa rage aguerrie,
Sur la face du roc, la hideuse furie!

Elle tenait en main une torche, et tâchait
D'en appliquer la flamme à ce qu'elle approchait :
Mais la flamme tombait, tout d'abord épuisée,
Sur les fleurs qu'imprégnait la céleste rosée,
Et que le feu sans leur nuire touchait.
Oh! la sorcière enragée!

Et Théophraste pensait,
La voyant qui s'élançait
Et toujours recommençait
Sans fin, point découragée :

« J'en peux faire le serment,
Si jamais à Dieu le Père
Elle n'a fait sa prière,
Je suis sûr que la vipère
Sert le diable assurément! »

C'était bien vrai, car sur l'heure
Ahriman lui murmurait :

« O servante la meilleure!
Tu m'aimes, il y paraît!
Mais je vois, à mon regret,
Que ton amour s'égarait,
Le matin qu'il se livrait
A l'attrait
Du portrait
Qui s'offrait
Vivant, séduisant ta vue,
Trompant ton cœur et tes sens
Frémissants.
Ah! de raison dépourvue,

Que rêvais-tu dans Ayglain
De fermeté sans mélange!
Comme il change!
Des amants le plus étrange,
Il dérange
Ton espoir le plus certain,
A te fuir il est enclin.
Regarde!
Prends garde!
Il fuit,
Trahit!

— Tu fuis, Ayglain? Tu veux me quitter?

— Je t'abhorre!
Je connais ta bassesse, et je n'en veux plus rien.
Je renonce à chercher l'honneur qui déshonore.
Avec l'iniquité je brise mon lien;
C'est trop d'envisager la laideur de ta haine,
De te sentir poussant ta malfaisante haleine,
De te voir t'acharner, le brandon dans le poing,
Contre toute fraîcheur, contre toute pensée,
Pour peu qu'elle soit pure et désintéressée.
Va! reprends ton amour, car moi je n'en veux point!

— Lâche! dit Viviane en devenant livide
(Ses yeux brûlaient comme charbons).
Lâche! de tout pouvoir cesses-tu d'être avide?
Tes succès ne sont-ils pas bons?
Et la monnaie
Dont je te paie,
Pour être de mon propre aloi,

Ne vaut-elle pas récompense?
Pense un peu mieux, oui, pense, pense
A tout l'effort que je dépense
Pour diviniser... qui donc? Toi!

— Ah! vile enchanteresse! Il est vrai que je compte
Me relever enfin du bourbier où je suis!
Oui, je prétends grandir, mais en lavant ma honte,
Et pour de tels projets, que me sont tes appuis?
Lorsque je t'écoutais, il est vrai que mon âme
Prenait un court instant ta mensongère flamme
Pour le plus radieux, le plus grand des flambeaux;
Mais désormais je sais, bien que tu veuilles dire,
Que tout ce que tu peux n'arrive qu'à détruire.
Je rejette tes dons, et les mets en lambeaux! »

Il dit, et s'élança sur le mont sans rien craindre,
Son épée à la main, plein de cœur, l'œil en feu.
Son pied n'était pas ferme, et même, pourquoi feindre?
A chacun de ses pas il reculait un peu.
Il glissait, il traînait, il se prenait aux herbes,
S'attachait aux cailloux qui glissaient sous ses pieds.
Il tombait à genoux dans les endroits mouillés;
Mais ses regards brillaient plus fiers et plus superbes,
Et bien qu'en avouant combien il hésitait,
Je dis qu'il faisait route, et vraiment il montait!
Son cœur le soutenait. En pareille aventure,
Quand l'assaillant s'acharne et ne veut plus céder,
Il faut, quoi qu'elle en ait, que marche la nature.
Parfois, en succombant, mais sans plus marchander,
Il montait, et l'air pur, emplissant sa poitrine,
Donnait du même coup une force divine

A ses membres lassés, mais qu'il savait roidir,
Et l'on eût dit vraiment qu'on le voyait grandir.
Enfin, sur un plateau qu'atteignit son courage,
Il se vit tout à coup plus haut que le nuage,
Au centre d'horizons largement agrandis,
Et son œil contempla le brillant Amadis.

Tous deux, l'épée au poing, un temps se regardèrent,
Ce furent deux rayons d'éclairs qui se croisèrent.
Et, parlant le premier :

« Non, non, je ne suis pas,
Dit Ayglain, l'impuissant que ta fierté suppose,
Ta défaite est ma force, et n'a pas d'autre cause.
Et si, par un hasard, dans nos derniers combats,
Un secours étranger a soutenu mon bras,
Si du moins tu le crois, cette insulte pesante,
Je la viens secouer! Ici je me présente
Ainsi que tu le vois, tout seul et dans un lieu
Où tu te sais couvert par la faveur de Dieu.
Accepte le combat qu'à l'instant je te livre :
Si je ne puis te vaincre, il vaut mieux ne plus vivre;
Il faut que l'un de nous périsse, c'est ma loi,
Si tu ne conviens pas que je vaux mieux que toi!

— Ayglain, dit Amadis, se prenant à sourire,
Tu délires, tu mens, c'est la mort qui t'attire!
Ne le comprends-tu pas quand tu viens hasarder
De me vanter ta force et de m'intimider?
Je ne veux pas agir au gré de tes caprices;
Mais tu dis vrai : vaincu, j'entends que tu périsses,
Et que par tes amis le bon droit insulté
Soit vengé de leur ruse et de ta fausseté!

— Faux, je ne le suis plus! J'ai quitté leur cohorte.
C'est ma chair et mon sang qu'à ton glaive j'apporte
Sans leur aide! Et je veux que tu le saches bien,
C'est qu'avec ces maudits j'ai rompu tout lien.
Je suis un chevalier! Je le dis! qu'on me croie!
S'il me faut succomber, je succombe avec joie
En gardant mon courage, et non plus soutenu
Par un méchant pouvoir qui ne m'est plus connu.
On me trompait! Je fus un traître, je l'avoue!
Tu m'entends? J'en conviens, ma langue se dénoue
Et me livre, et tu peux, s'il te convient ainsi,
Pour un passé honteux me refuser merci;
Mais, désormais, combats ton égal en franchise!
Il n'est plus, il est mort, l'Ayglain que l'on méprise,
Et je suis le premier à frapper du talon
Le tombeau de celui que j'appelle un félon.
Vois si je puis croiser mon arme avec la tienne!

— Tu mérites pardon! Que ta valeur l'obtienne!
Répondit Amadis. Non! le sang de ton cœur
N'est pas assurément une pâle liqueur :
Laisse-moi t'embrasser, et viens sur ma poitrine.

— Ah! mon cher Amadis! devant qui je m'incline!
Oui, j'ose t'embrasser, et si je suis vaincu,
Personne ne dira que j'aurai trop vécu.
Combattons maintenant, et l'on verra sur l'heure
Si mon épée est forte, ou la tienne meilleure;
Mais que le sort m'oblige à plier sous tes coups,
C'est un pareil honneur qui décide entre nous!

— Viens, Ayglain, viens, héros! Je regrette à cette heure
Que le sort entre nous n'ait pas mis l'amitié.

Mais puisqu'il est écrit qu'il faut qu'un de nous meure,
De l'honneur du combat prenons chacun moitié. »

Ainsi dit Amadis.

Soudain les deux épées
S'échappent des fourreaux ainsi que deux serpents
S'élançant de leurs trous, souples, brillants, rampants,
Froids, leurs cruelles dents mortellement trempées.
Ayglain frappe. Amadis l'abat sur le rocher,
Le perce; Ayglain voudrait, parvient à s'accrocher
Au genou d'Amadis, l'enveloppe, se penche,
Menace son rival au travers de la hanche,
Amadis le repousse, et, brandissant le fer
En s'écriant :

« Pour vous, ô ma chère Oriane! »

Du lutteur qu'il étreint il fracasse le crâne :
Ayglain meurt comme un chêne écrasé par l'éclair.

Et les deux camps voyaient la lutte et la victoire.
Le héros sur le ciel éclatait dans sa gloire,
Son armure brillait de tous les feux du jour,
Comme son noble front des clartés de l'amour.
Animé de courroux, mais non de frénésie,
Des temps qui ne sont plus c'était la Poésie
Immortelle, et le Dieu que prétend offenser
La tourbe, n'a jamais permis de l'effacer!

Amadis demeurait debout sur le Parnasse;
Autour de lui, les siens avaient gardé leur place.
Oriane lui dit en lui serrant la main :

« Tous ces triomphateurs, que seront-ils demain ?

— Laissons-les s'agiter, dit le fils d'Élisène,
Laissons-les se répandre à travers monts et plaine,
Déshonorer la terre, arracher les forêts,
Dans tous les carrefours planter leurs cabarets;
Laissons-les dans l'ivresse où leur succès les plonge,
Apprendre à l'univers la valeur du mensonge,
Et pousser jusqu'au bout leur famélique effort.
J'entends déjà sonner les cloches de leur mort :
Elle est là, derrière eux, elle approche et les touche;
Encore un peu de temps, et tu verras leur bouche
Se tordre en leur stupeur et s'écrier d'effroi :
« Poésie et vertu, prenez pitié de moi ! »
Nous verrons la pitié que nous en devons prendre.
Écoute leurs clameurs, comme ils les font entendre !
Viens les voir commencer l'attaque, et de quel air
Bourdonnent contre nous ces moucherons d'enfer ! »

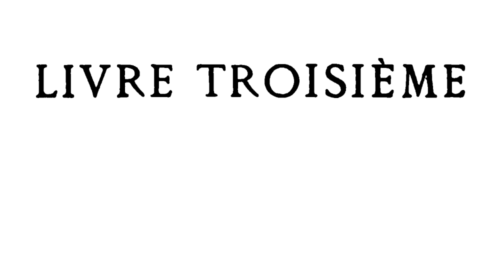
Un nuage de dards, un ouragan de flèches,
Viretons et carreaux, pierres, balles de plomb,
De fer, d'acier, d'airain arrivaient tout du long,
Et devant les rochers, afin de faire brèches,
S'alignait savamment un train de mangonneaux,
Et tout ce qu'avaient pu livrer les arsenaux
De chaînes et de crics, de ressorts, de machines,
Sombre langage et laid, et de méchantes mines,
Tordu, tortu, trop grand, trop large ou trop petit,
Qui se mit à tirer d'un terrible appétit.
Les cordages criaient, sifflaient, grinçaient, les planches
Recevaient, vomissaient d'énormes avalanches
De projectiles ronds, carrés, renflés ou plats,
Dont les uns épandaient du feu, les autres pas.

Théophraste et les siens, ravis de leur tumulte,
Se disaient :

« Tout va bien! nous tenons les dehors
Du défilé! Ce soir, prenons les contre-forts!
Admirez les effets de cette catapulte!
Demain matin au jour arrivent des renforts,
À midi nous serons dans la montagne entière,
Renversant, terrassant et nous donnant carrière;
Et nous ferons sauter dans l'air en grand arroi
Les lambeaux mutilés de notre ancien effroi! »

C'était bien dit. Pourtant, ces grands murs tenaient fermes.
Les versants du Parnasse, et surtout les sommets,
Demeures des héros, inébranlables termes,
Bravant cette fureur, tenaient bon pour jamais.
Les assaillants d'en bas étalaient leurs prodiges
De science, de force et de sagacité,
Ils raillaient l'adversaire, ils niaient ses prestiges,
Et ne détachaient rien de sa solidité.
Puis il vint un moment où le bruit, la poussière,
La fumée obscurcit tellement la lumière,
Encombra tous les yeux de tant d'obscurité,
Remplit tous les regards de tant d'incertitude,
Fit trouver à chacun la bataille si rude,
Et le repos devint tellement souhaité,
Que Théophraste enfin dit à la multitude :

« Pourquoi tant de travail, d'efforts et d'âpreté?
Calmez-vous! Amadis n'a jamais existé. »



LIVRE TROISIÈME

CHANT PREMIER

Tout va changer.

La Nuit, quittant le ciel en détournant la tête,
Détachait le croissant dont son front s'éclairait;
Sa robe secouait mainte et mainte planète
Qui dans le fond du ciel en tombant s'égarait,
Et le sombre Orient, s'éveillant, soupirait,
Ses pieds se colorant d'une ardeur violette.
Bientôt l'Aurore ouvrit l'azur de ses beaux yeux,
De soufre et de safran elle encombra l'espace;
L'Océan refléta sa jeunesse et sa grâce;
Et le vent du matin s'éleva dans les cieux.
Le tout-puissant soleil, l'irrésistible archange,
Pareil à saint Michel dans son armure d'or,
Se dressa sur les monts qui dominent le Gange,
Et d'éclatants rayons se couronnant encor,
Vers le lointain Zénith prit son divin essor.
Oriane, Amadis, assis l'un près de l'autre,
Au pied de la colline étaient là regardant.

« Quel repos, quel bonheur est désormais le nôtre!
Dit soudain le héros; nous vivons, cependant!
Et cette paix profonde et ce calme sublime,
Que j'avais cru jadis ne pouvoir exister

Qu'au sommet de l'éther, sur la dernière cime
De l'Olympe où nos pieds n'ont encor pu monter,
Nous l'avons dès ce monde obtenu! Rien ne blesse
Nos cœurs désengagés de désirs, de faiblesse,
D'ennui, de lassitude, et, sans peur ni détour,
Ne nous écartant pas du sentier de l'amour,
Sans nous quitter jamais, sans que jamais délaisse
Amadis Oriane, Oriane Amadis,
Nous avons retrouvé, touché, franchi la porte
Par où le Chérubin, inexorable escorte,
Avait mis nos parents hors du saint Paradis.
Sais-tu comment s'est fait cet heur dont je m'étonne?
Nous ne souhaitons rien de tout ce qui se donne!
Et ne demandant rien, n'ayant pas de refus,
De projets avortés, ni troublés, ni confus,
N'aimant rien que la gloire... et non celle qu'excite
Le son d'une trompette aux quatre vents jeté,
Mais celle qu'on savoure alors qu'on la mérite,
Parfum qui monte au ciel en toute liberté,
Rien ne peut attrister notre âme!

— Je l'avoue,
Repartit Oriane, et ne l'aurais pas cru.
Loin du monde et du bruit mon bonheur s'est accru,
Aucun espoir trompé désormais ne secoue
Mes sentiments jadis entravés si souvent,
Aux regrets de mon cœur qui courait en avant;
Mon être se confine entier en toi que j'aime!
Confiant en toi seul dans un calme suprême.
Hors de toi, rien de toi. (Je le dois bien sentir,
Car tout ce que je sens est là pour m'avertir!)
Si de chercher encor j'éprouvais quelque envie,

Je ne trouverais pas la moitié de ma vie,
Car tout ce qu'autrefois j'allais quêter de bien,
Devient par toi le mieux, et le reste n'est rien!

— O ma chère Oriane, oh! comment te le dire?
Répondit Amadis; sans tes yeux, ton sourire,
Que serais-je à présent? Dans ton contentement
Se renferme aujourd'hui le cœur de ton amant.
Ce que je puis saisir, ce que je puis comprendre,
Ce que mon œil peut voir et mon oreille entendre,
Tout cela ne m'est rien tant que je ne sais pas
Si tu l'estimes haut ou le juges trop bas.
Ma conscience en toi s'est fait un empyrée:
L'éclat de notre amour y brille d'un tel feu,
Les terrestres laideurs s'y hasardent si peu,
L'atmosphère en rougit si gaîment éclairée,
Tout ce qui m'environne en s'émanant de toi,
De tout ce que je veux est si bien le pourquoi,
Oriane si bien me guide et me pénètre,
Qu'avec Dieu je lui dois l'essence de mon être,
Et quand je tiens ta main, je conçois à coup sûr
Tout ce que mon esprit contemple de plus pur.
Écoute!... Dans ce temps où je courais le monde,
Combattant la fureur de sa honte profonde,
Arrachant quelquefois à ses flots irrités
Les jouets douloureux de tant de cruautés,
Je faisais tout le bien que je pouvais atteindre.
Mais pourquoi me tromper moi-même? Pourquoi feindre?
Il arrivait souvent, plus qu'il n'aurait fallu,
Que le gouffre emportait ce qu'il avait voulu,
Et que pour lui pouvoir reprendre une victime,
Je laissais sans vengeance aller un autre crime.

Il arrivait aussi qu'amoureux du combat,
Y mordant au plaisir d'un généreux ébat,
Je luttais pour lutter, et, content de ma force,
Du but ambitionné ne touchais que l'écorce,
Oubliant qu'avant tout, après tout et toujours,
Mon devoir n'eût été que de porter secours.
Maintenant, je sais mieux! ma force et ma vaillance,
L'une et l'autre ont connu leur jour de défaillance,
Ma volonté jamais! ni jamais mon désir
D'affronter les méchants où je les peux saisir!
Et de plus, en voyant naître du marécage
Ce brouillard qui s'attaque au soleil et l'outrage,
En ne retrouvant plus dans le monde obscurci
Personne qui du bien eût encor le souci
Hors nous autres! mon âme a pris une assurance,
Un pouvoir de porter l'honneur à toute outrance;
Un mépris de la foule, une haine de tout
Ce qui doit ici-bas exciter mon dégoût,
Que, dans la solitude où cette foi me jette,
Je n'ai jamais connu ma gaîté plus complète
Et ne me suis trouvé plus libre des liens
Dont la terrestre vie accable tous les siens,
Les tordant sous un dur malaise. »

Ils étaient au fond du vallon.
Un ruisseau courait tout au long,
Creusant une basse falaise;
Tressant les nids de la saison,
Les oiseaux volaient à foison,
Et sous les brillantes feuillées
Par la rosée encor mouillées,
Quel bruit d'ailes et de chanson!

« — Oriane! Pourtant, si la chanson d'Urgande
Allait, comme autrefois, retrouver ses accents?
Si les fleurs du passé rattachaient leur guirlande?
Oh! si nous revoyions ces sylphes caressants
Bourdonnant à l'entour des genêts de la lande!

— Tu vas tout retrouver, mon cœur en est certain!
Repartit Oriane en lui baisant la joue.
J'ai rêvé cette nuit, j'ai rêvé ce matin
Ce que doit nous porter le généreux Destin;
Il va le déployer sur sa rapide roue.
Je l'ai vu cette nuit, mon cœur en est certain!
Je ne pense qu'à toi! J'ai rêvé ce matin
Que la fleur du rosier sur ta tête se joue.
J'ai rêvé cette nuit, certes oui, j'ai rêvé
Que mon soulier perdu, je l'avais retrouvé,
        Et nous marchions d'un pas allègre.
J'ai rêvé ce matin que tu disais tout bas :
        « Courons gaîment. Je vois là-bas
        Mon vaillant coursier des combats;
        Nous le retrouvons un peu maigre,
        Mais enfin nous le retrouvons!
        Le voyage, nous l'achevons!
        Les prés sont gras, verdoyants d'herbe,
        Après un jour ou deux ou trois,
        Il aura les flancs moins étroits,
        Il reviendra leste et superbe! »
J'ai rêvé ce matin qu'au lever du soleil,
        Contre un buisson, près d'une ornière
        Nous trouvions un rayon de miel
        Que ne souillait pas la poussière!
J'ai rêvé cette nuit, j'ai rêvé ce matin :

La tendresse du ciel nous rendra le destin
Convenable à toute âme fière!
Tu t'es trouvé jadis aussi vaillant que fort!
Maintenant, nous régnons ensemble et sans effort,
Sans rien envier, sans contrainte!
Sans erreur, dépit ni remord,
Dans une clarté toute sainte!
Libres, désengagés de la lutte et du mal,
L'amour seul nous approche en toute la nature!
Laisse dormir le fer au coin de ta ceinture!
Tu n'as plus d'ennemis! tu n'as plus de rival! »

Amadis lui couvrit les deux mains de caresses,
Et le bras sur sa taille, il ploya le genou,
Tandis que sur son front laissant flotter ses tresses,
Oriane posait ses bras blancs sur son cou.
Leurs regards s'élançaient d'une étreinte joyeuse;
Et faisant résonner sa voix mélodieuse,
La fille des héros et des dieux immortels
Prononça ce propos digne de leurs autels :

« Mais la Justice dort! Quoi! verrons-nous sans cesse,
Du fond de notre amour et de notre repos,
Des peuples avilis ruminer les troupeaux
Et traîner lourdement leur sordide paresse?
Les verrons-nous fouler aux pieds, sous leurs sabots,
L'écusson déchiré de leurs anciens drapeaux?
Les verrons-nous vautrés dans leur vile mollesse,
Et se raillant du ciel, hardis, vantards, moqueurs,
De ce que nous aimons vont-ils rester vainqueurs
Sans que vienne un matin la lance de saint George
Pour clouer le blasphème aux parois de leur gorge?

— Quand nous vînmes de l'Orient,
Nous avions terrassé la bête,
La louve cruelle, inquiète,
Dit Amadis en souriant.
Les moins hardis de nos ancêtres
Des Romains s'étaient rendus maîtres,
Les foulant aux pieds des chevaux;
Mais les bandes insaisissables
De ces misérables rivaux,
Aussi nombreuses que les sables,
Ont glissé sous les temps nouveaux,
Y pratiquant de leurs tarières
Tant de trous et tant de tanières,
Et tant de fuites meurtrières
Où nous ne pouvions circuler,
Que bâtissant nos édifices
Sur cet amas de maléfices,
Un jour tout devait s'écrouler.
Tout s'écroula! Pâles fantômes,
Ces Romains que nous croyions morts,
Rampant sous leurs tristes royaumes,
Rongeaient au pied nos contre-forts.
Ils sont venus, fourbes et traîtres,
Intrigants autant qu'autrefois!
Avec leurs fabricants de lois,
Leurs usuriers, et passés maîtres
Dans l'art d'écarteler les droits,
Dévots aux tribuns comme aux rois,
Ils ont rebâti l'esclavage.
Ils ont couvert chaque rivage
De fourmilières d'exacteurs,
Et troublant toutes les cervelles

De leurs vanités éternelles,
En ont fait hurler les nouvelles
Par des bataillons de rhéteurs.
Le monde est sot, le monde est lâche,
Le monde est poussé sans relâche
Vers sa fin par des scélérats...
Par des fripons, par des avares...
Monde que sauvaient les Barbares,
Puisque encore une fois, monde fou, tu t'égares,
Comme il convient tu périras!
Et puisque le cours des années
Ramène démantibulées
Sans que rien s'y ranime encor
Ces pauvretés dont l'impudence
Est seule agrément de la danse
Dont tu veux flatter le Veau d'or,
Il faut qu'à la fin tu périsses,
En beuglant comme les génisses
Que le couteau vient égorger,
Et que, succombant, sur l'arène
Le sacrificateur te traîne
Aux pieds de la Justice, inexorable reine,
Dont les pieds dans ton sang vont encor se plonger!
Nous verrons, nous verrons saint George,
Nous verrons le fier cavalier
Sortir tout armé de la forge
En emportant le bouclier,
Le glaive aigu, la forte lance,
Le casque arrogant d'où s'élance
Le fier panache d'un cimier
Qui ne saurait toucher la terre,
Et nous verrons dans la carrière

Son coursier bondir le premier.

— Vrai ? tu crois ? répondit ardemment Oriane,
Et nous verrons, joyeux, la fin de tout ceci ?
La terre secouera le joug qui la profane ?
Viviane, à jamais, n'aura pas réussi ? »

La dame se sentait comme un sacré vertige
En contemplant l'espoir qui la flattait ainsi,
Quand d'un plant de laurier, verte et vivante tige
Qui couvrait de son ombre un quartier de chemin,
Sortit, rayon d'azur, rayon blanc, rayon rose,
Rayon frappé d'argent, fleur toute fraîche éclose,
Urgande, qui riait et lui saisit la main :

« Bien connue,
Bienvenue
Tu me vois ! tu me vois !
C'est la nue
Si menue,
Soutenue
Par des lois
Sur le bois,
Qui m'apporte,
Assez forte
Pour mon poids ;
Tu me crois,
Tu me vois,
Tu reçois
Le baiser de l'être qui t'aime !
C'est moi, moi-même.
Tu conçois
Le bonheur que je veux vous rendre ?

M'entendre,
Comprendre,
Vous le pourrez,
Vous le saurez,
Car vous m'aurez!
Je suis, c'est la vérité nue,
Urgande la déconnue!
O mes deux amis adorés,
Tout effarés,
Tout égarés,
Mal préparés,
Mais enivrés,
Regardez! je n'étais pas morte!
Je reviens avec mon escorte,
La fraîcheur, la senteur des prés,
Tout diaprés,
Tout bigarrés
De fleurs nouvelles,
Et de grillons et de fourmis!
O mes amis!
Que d'ennuis, que de pleurs cruelles!
Tout va passer,
Tout va cesser!
Et tous deux venez m'embrasser! »

Oriane lui prit la tête,
Amadis lui serra la main;
Que de baisers et que de fête!
C'était le rosier, le jasmin,
Enserrant le gai chèvrefeuille,
Exhalant, épandant, prenant
Dans son transport chaste et puissant

Leur parfum que l'aube recueille.
Comme on s'animait! on savait
Ce que chacun d'eux éprouvait,
En se revoyant plein de vie!
L'univers leur semblait plus grand,
Mais, toutefois, indifférent,
Car d'eux seuls ils avaient envie!
En même temps qu'elle apparut,
La chère fée,
Un son courut,
Accord d'un luth,
'rélude d'une flûte à la voix étouffée!
Tintement d'un clocher lointain,
Bruit incertain,
De cornemuse sourd murmure,
De mandoline gai frisson,
Vive chanson;
Un bruit tinta dans la nature,
Et comme un transport de gaîté
S'envola, d'abord emporté,
Jeté,
Heurté,
En mille échos répercuté
Par les bois aux voûtes sonores,
Et tout se mit à rire en chœur,
Le rocher, l'arbuste et la fleur,
L'eau coulant des fraîches amphores
Que la nymphe, dans sa pudeur,
Cache au grand jour, à la chaleur,
ɔus les plus creux abris de la terre elle-même.
Tout se mit à rire et, vraiment,
Si lestement,

Si vertement,
D'un si naïf entraînement,
Que les amants rirent de même,
Bien moins par transport de gaîté
Qu'en voyant la sincérité,
Et la bonté,
La loyauté,
Qui reprenant leur équilibre
Et pour trouver tout d'un seul coup
Que tout se remettait debout,
Sortait des horreurs du dégoût
Plus que jamais vivant et libre,
Et que rien n'avait trépassé,
N'était cassé,
N'était nullement effacé,
Balayé, détruit ni chassé,
Ni repoussé,
Ainsi qu'on avait pu le croire;
Et que bien loin d'en être ainsi,
Le cœur perdait l'ancien souci,
Et dès qu'Urgande était ici,
Recommençait l'ancienne histoire.

« Alors ils n'ont pu te tuer,
Dit Oriane, ni muer
Ta verdeur native en vieillesse?

— Ils l'ont essayé bien des fois,
Répondit la fée, et tu vois
De quelle part est la faiblesse!
Ils sont de la mort! Quant à nous,
Que persécute leur courroux,
Nous tenons au cœur de la vie!

Souffrons, pleurons, mais, à la fin,
Le démon n'est pas le plus fin :
Il manque sa constante envie!

— Urgande, apprends-nous tout d'abord
Comment de leur lugubre effort
Nous pouvons te voir délivrée.

— Ils me tenaient en leurs filets!
Comme ils sont sourds, aveugles, laids,
Je me taisais, désespérée.
Je n'affrontais pas leurs discours;
Comme ils sont laids, aveugles, sourds,
Jusqu'à ce jour ils supposèrent
Que n'entendant plus rien de moi,
J'avais succombé sous l'effroi,
Et, le croyant, ils me laissèrent.
Ils s'étaient déjà, par bonheur,
Abusés de pareille erreur
Quand jadis, Romains, ils voulurent
Tenter ce qu'ils font aujourd'hui;
J'en avais eu ma part d'ennui :
Druides, bardes disparurent;
Dans les maisons de l'Occident,
On crut que les Lares moururent;
Au pays du soleil ardent
On crut que les Péris se turent;
On alla même imaginer,
Et tous les insolents le crurent,
Que l'on pouvait nous pardonner,
Puisque aussi bien nul homme sage
Ne s'exposait plus à l'outrage
De jamais nous importuner.

Mais un jour vint, je ne sais comme!
Cette démence quitta l'homme,
Son impudence se voila,
Sa certitude s'écroula,
Il trembla dans son assurance,
Recherchа l'antique Espérance,
Et la fée était toujours là!
Et les mondes restaient les mêmes!
Et le démon a beau toujours
Essayer de nouveaux discours,
Des mensonges et des blasphèmes,
L'éternelle vie est à nous!
Les menteurs ploieront les genoux,
Ils vont rouler dans la poussière,
Et vivre heureux sans nous lasser,
Des ivresses de la lumière
Nous allons la recommencer!

— Tu vivais donc, ô ma marraine?

— Je respirais, mais à grand'peine!
Mes yeux ne voyaient pas le jour,
Et mon cœur était sans amour.

— Vous entendiez?

— Je dormais... Que dirai-je?
Comme un ourson sommeillant sous la neige,
Comme un frelon sous la glace engourdi!
Puis tout à coup le temps s'est attiédi,
Un bruit léger a glissé sur ma tête,
Un souffle chaud sur ma bouche a passé.
Quelque chose s'apprête!

Leur triomphe s'arrête!
Leur bras tombe lassé;
Leur fermeté chancelle;
Leur force sur la selle
Ne se tient plus d'aplomb!
Tout va changer! J'écoute,
J'attends... je ris... je doute :
Comme le temps est long!
Mais l'Espérance inonde,
Féconde
Mes esprits ranimés!
Mes bien-aimés,
Comme la nue est rose,
Comme le ciel est bleu!
Comme tout se dispose
Favorable à mon vœu!
Laissons ce qui s'efface
Être ce qu'il voudra!
Hourra!
Verra
Fondre frimas et glace,
Celui-là qui vivra! »

Amadis riait; Oriane
Riait de grand cœur comme lui;
Urgande est là qui vole et plane
Heureuse, fraîche, diaphane,
Sans nonchalance et sans appui,
Libre d'ennui!
Et dans l'atmosphère
C'est une brillante lumière,
C'est un éclat, c'est un parfum

Comme jamais n'en fut aucun
Pour l'âme éprise et contentée.

« Ainsi, tu le dis, tu le crois,
Douce créature enchantée,
Dit Amadis, Esprit des bois,
Divin souffle de la nature!
Ainsi tu le dis à mon cœur,
Toi qui n'es pas l'esprit moqueur,
Tout va changer, chair et figure ?

— Ainsi donc, Esprit tout-puissant,
Dit Oriane (et fier, pressant
Était l'accent de sa demande),
Ainsi tu nous viens assurer
Qu'il ne faut pas désespérer,
Et nous te retrouvons, Urgande!

— Je vous ai dit... Je n'ai rien dit!
L'air pur et vibrant m'étourdit,
Le soleil m'anime et m'enflamme!
Je vais, je cours, je ne sais rien!
Tout change, vous le voyez bien!
Un nouveau souffle emplit mon âme,
Et je ne suis pas seule ici!
Je te retrouve, Dieu merci!
Bonjour, ma sœur, bonjour, Morgane!
Dame du lac, bonjour cent fois!
Entendez-vous ces douces voix,
Amadis? Écoute, Oriane! »

C'était bien vrai! Dans les taillis,
Buissons, fouillis

De feuilles, fruits, menus branchages,
Couraient, chantaient, sifflaient gaîment,
Étourdiment,
Les lutins menant grands tapages!
Et ce n'étaient que les hérauts
De personnages pas bien hauts,
Qui s'agitaient sous la ramée
Si parfumée
Et parsemée
De boutons d'or et de glaïeul,
Et qui maçonnait le passage
Où Mélisandre au fin corsage,
Alerte et sage,
Non sans fierté, non sans orgueil,
A travers des flots de lumière,
Fine poussière,
Glissait sous le couvert des bois,
Comme une eau pure entre les doigts,
Et de sa danse alerte égayait la clairière.

« Tout va changer, dit Amadis,
Tout va changer, je vous le dis!

— Ne me croyais-tu pas? continuait Urgande.

— Que va-t-il arriver?

— Cela, je n'en sais rien!
Je pars, je cours, je vois, je m'éloigne et revien,
Et ma joie en est assez grande!

— Que va-t-il advenir? Il le faudrait savoir,
Pour prévoir

Et pour concevoir
Ce qui va remplacer l'édifice qui tombe.

— Moi qui succombai tout d'abord
En un si douloureux transport
Et qui sors à l'instant des ombres de ma tombe,
Je ne sais rien, je n'ai rien vu,
Et tu me prends au dépourvu :
Seulement, l'ennemi succombe!
S'il te plaît d'en savoir plus long,
Suis ce crapaud, suis ce frelon
Vers les champs cultivés et le séjour des hommes;
Ceux-ci te diront à coup sûr
Ce qu'on ne lit pas dans l'azur,
Ni sur les verts gazons où maintenant nous sommes!

— Tu dis vrai! Descendons! » repartit le héros.

Et sans se tourmenter d'inutiles propos,
Tous les trois vers la plaine on les eût vus se rendre,
Montés sur leurs chevaux, comme aux jours d'autrefois.
Destriers pleins d'ardeur, agiles palefrois,
Lorsque de les chérir nul n'osait se défendre,
Ils marchaient lentement vers le but inconnu;
De ce qu'ils rencontraient ils tiraient des augures,
Leurs cœurs se promettaient d'étranges aventures,
Et le plus grand péril serait le mieux venu.
C'est ainsi qu'en tous points ils demeuraient les mêmes.
Amadis s'écriait :

« Ce sont des jours suprêmes! »

·iane disait :

« Certes, il va changer,
: monde répugnant qui nous est étranger :
tombera dissous, ses débris vont plonger
Dans nous ne savons quel abîme!
Je voudrais tout, tout deviner.
Quel juge va l'exterminer,
De quel aigle il sera victime!

— Si mes yeux ne se trompent pas,
Dit Urgande en hâtant le pas,
Voici que j'aperçois là-bas
Quelqu'un qui va vous satisfaire.

— Quelqu'un? quelqu'un? Vraiment quelqu'un?
C'est venir en temps opportun!
Mais d'hommes je n'en crois aucun!

— Regarde là, sur la bruyère! »

Sur la bruyère était tapi,
Comme un chat sauvage accroupi,
Un semblant de figure humaine :
Un haillon noir l'enveloppait,
Dans un sayon il se drapait,
Cherchant à trouver sous la laine
Qui sur le cuir tenait encor,
Souillée, arrachée, éraillée,
Un peu de chaleur éveillée
Qu'il dérobait comme un trésor.
Ses pieds nus, meurtris, rongés, sales,
Sortaient piteux de leurs sandales

Qui les dénonçaient aux cailloux,
Par sa béante déchirure,
Les coudes sur de durs genoux,
Soutenaient la frêle arcature;
Sur les doigts longs, bleuis de froid,
S'appuyait un front jaune, étroit,
Sous une grise chevelure.
C'était une femme, pourtant,
Que considérait Oriane;
Cet être abject et dégoûtant,
C'était la belle Viviane.

Quand elle vit de loin les amants s'approcher,
Elle les reconnut et voulut se cacher,
Puis voulut affronter et braver leur présence;
Mais quand elle aperçut que ces nobles amants
Étaient plus que jamais beaux, jeunes et charmants,
Son orgueil s'éteignit dans sa triste impuissance.
Quoi qu'elle eût pu vouloir, on la vit s'égarer;
Ses yeux se désarmant se prirent à pleurer,
Et ses cris éveillant les échos de la lande,
Elle hurla :

— Pardon! Je suis vaincue, Urgande!
Je demande pardon! Généreux Amadis,
Adorable Oriane, exaucez les maudits!

— Fille du mal, lui dit le héros, je m'assure
Que ton être est navré de plus d'une blessure.
De même que ton corps a perdu sa beauté,
Ton âme a dû s'abattre en sa perversité.
Que t'est-il arrivé? Ton parent Théophraste,

Ce maître qui visait à gouverner sans faste,
A complaire aux pieds plats, et qui n'avait en lui
Que plaisir à servir les intérêts d'autrui,
Qu'a-t-il pu devenir?

— Remplacé par bien d'autres!
On a changé vingt fois de régents et d'apôtres;
Des ondes d'eau boueuse arrivent tour à tour,
Un nouvel Évangile est prêché chaque jour,
Chaque jour on s'attache aux raisins d'une treille
Qu'en hurlant de fureur on arrachait la veille;
Et si l'on veut montrer les haillons de demain,
Ce n'est que l'étendard qu'on brandit dans la main.
On ne veut que changer! les maîtres et la foule!
Dans un grossier déduit tout nage, boit et roule,
Enivré s'écœurant, écœuré s'enivrant;
Tout ce qu'on aperçoit d'excessif, on le prend.
D'ailleurs, tous ces gloutons ne songent qu'à repaître.
A peine ils l'ont dressé qu'ils renversent leur maître,
Et leur goût pour jeter quelque chose à l'envers
Augmente chaque jour dans leur triste univers.
Quand nous avons d'abord recherché la puissance,
Nous ne prétendions point tout changer ici-bas.
Nous voulions conserver la vertu, la décence,
Pour un peuple content de modestes ébats,
Et dans ces blancs palais hérités des vieux âges,
Que nous accommodions à de nouveaux usages,
Installer à toujours le profitable hymen
De la Raison guidant le Pouvoir par la main,
S'escortant tous les deux de la troupe choisie
Des Sciences, menant la sage bourgeoisie,
Se fondant sur la Force et sur la Liberté,

Attirant sur leurs pas la douce Égalité :
Ce fut toujours ainsi que parla Théophraste.

— Quel terrible jargon !
C'est ainsi que contraste
Jéhovah et Dagon !
Dit Urgande, et plus fière
Était notre manière
De vêtir de lumière
Tout ce que nous faisions !
Vous préfériez les phrases
Et les fausses extases
A ce que nous disions !
Mais en parole claire,
En langage ordinaire,
Votre tribu vola
Les joyaux de la nôtre.
Ton héros, ton apôtre,
Menteur comme nul autre,
Ton maître fit cela !

— Il avait un certain ministre,
Dit Viviane, un fourbe, un cuistre
Un avorton au front sinistre
Qui nous mit à bas un beau soir,
Jurant que c'était par devoir ;
Il annonça plus de promesses,
Avec de brillantes largesses,
A ceux qui voulaient en goûter ;
Déclara notre main trop rude.
Son esprit, mieux nourri d'étude,
Du bien ayant plus d'habitude,

De tout allait mieux s'acquitter.
On m'a chassée, on m'a battue,
De ma gloire on m'a dévêtue,
Et mon cœur de rage étouffant,
Je fuis, me cache, me retire,
Et je souffre trop à le dire :
Ils m'ont enlevé mon enfant!
Ah! divin Amadis, le repentir m'accable!
Qu'ai-je fait, insensée! Oui, folle et trop coupable,
Jalouse, imprévoyante, ingrate, qu'ai-je fait?
Je rachète aujourd'hui l'orgueil qui m'échauffait!
Moi! qui sors d'une engeance et d'une race usée,
Parce que je mentais, j'ai pu croire un instant,
En voyant ton pouvoir, que je pouvais autant!
Et je vois aujourd'hui ma science épuisée!
Le jour où j'inventai (tu ne t'en souviens plus!)
De séduire les tiens, tes amis, tes élus,
Toi-même, en vous flattant de la belle espérance
D'un triomphe sans lutte et d'un bien sans souffrance,
Quel mépris, ce jour-là, je fis naître en Gauvain!
Et plus tard, le combat que je livrais en vain
Sans jamais ébranler ta fierté magnanime!
Impuissance, folie encor plutôt que crime :
J'ai tout payé! Quel voile était devant nos yeux,
De prétendre lutter contre les fils des dieux!
Ah! sous quel repentir je m'abaisse et je plie!
Et mon époux... Ayglain qu'en ce moment j'oublie,
Et qui pourtant m'aimait et qui mourut si bien;
Du venin qui me gonfle il ne conserva rien,
Et ce que dans le sang de ce fils qu'il me laisse
J'ai pu contaminer de ma lâche faiblesse,
Dans le sang paternel trouvera le pouvoir

De monter aussi haut que le plus haut devoir!
Rends-le-moi! rends-lui tout! Désormais, je suis morte,
Morte au monde, à l'espoir, sauf à mon repentir!
Viens me rendre mon fils et fais de telle sorte
Que de prendre sa place il se sente avertir!

Viviane pressait sur sa maigre poitrine
Les deux mains d'Amadis et les couvrait de pleurs.
Sous le poids des douleurs
L'orgueilleuse s'incline.
Oriane la prit dans ses bras repliés,
La couvrit de son vert manteau de zibeline,
Et Viviane eut honte et lui baisa les piés.

« O ma chère Oriane! ô ma chère Oriane! »

C'était unrepentir profane,
D'ambition et non de cœur.
Urgande eut un rire vainqueur,
Moqueur,
Et tandis qu'au ciel elle plane,
Aux deux amants sa bouche dit :

« Tout reverdit!
Tout s'agrandit!
On nous invoque, ce me semble!
Mais comment peut-il arriver
Ce que l'on n'osait pas rêver?
Si nous allions nous retrouver
Comme hier, au matin! J'en tremble!

— Je ne crois pas! je ne crois pas!

Dit Viviane qui s'exclame.
L'enfer a livré ses combats :
Il perdra tout, même mon âme!
Ou, pour mieux dire, cet Esprit
Qui fit les méchants, les proscrit!
Il va les brûler dans sa flamme!
Mes amis sont déjà passés!
Ils sont vaincus et renversés,
Et leurs successeurs sont pressés
Par un rival qui les assiége!

— Mais comment tout finira-t-il?
Lorsque tes successeurs partiront pour l'exil,
Quel sera l'ennemi?

— Le sais-je?

— Ah! dit Urgande, tu pourrais
Nous éclaircir tous les secrets
Que le destin réserve encore,
Si tu voulais tant seulement
Interroger subtilement
Merlin, ce Merlin qui t'adore! »

A ce nom de Merlin, Viviane tordit
Ses bras, et, gémissant, sur le sol s'étendit,
S'arrachant les cheveux par sauvages poignées.
Ses tresses autrefois si fines et soignées,
Plus noires que l'ébène et l'aile du corbeau,
Ce que dans sa beauté l'on disait le plus beau,
En désordre à présent comme filasse grise

S'effilochaient au vent, et sa voix indécise
Répondit :

« Non! parmi mes crimes, tu sauras
Qu'il n'en est de si vils et de si scélérats
Que ceux par moi commis envers Merlin mon maître!
Dans une grotte, hélas! j'avais voulu le mettre
Autrefois... Amadis a su l'en retirer.
Mais après quelque temps, j'ai pu m'en emparer
De nouveau... pour l'étendre en une tombe étroite,
D'un cristal transparent, et, là, trompeuse, adroite,
Sans qu'il pût résister, j'espérais le tenir,
A jamais l'enchaîner, l'empêcher de sortir.
Mais dans ce cœur troublé l'amertume et la peine
Ont consumé l'amour et fait entrer la haine :
Il me hait maintenant! Couché dans son cercueil,
J'ai beau le supplier et pleurer sur le seuil
Du monument, je vois ses yeux pleins de colère
M'arrêter, m'épier, et, si j'étends les bras
Vers lui, le malheureux gronde et ne parle pas!
J'ai perdu, j'ai perdu tout pouvoir de lui plaire.
Il ne m'écoute plus! En vain je me soumets,
En vain je m'humilie, en vain je lui promets,
S'il veut m'injurier, m'accuser, me confondre,
M'écraser de mépris, seulement me répondre,
De ramper à ses pieds, il ne me répond pas!
Si j'avais un moyen de finir son supplice,
En ouvrant devant lui cette arche de cristal,
J'aurais dit mille fois : Que tout cela finisse!
Mais je n'ai jamais pu réparer aucun mal!

— J'irai, dit Amadis, si tu veux me conduire;

A dire ses secrets je pourrai le réduire,
Et s'il est un moyen de briser sa prison,
Je saurai le trouver d'une ou d'autre façon.

— Eh bien! dit Viviane, essayons!... Mais j'ai honte
De vous servir de guide à vous trois! Il le faut
Cependant! Cette horreur... marchons!... je la surmonte!
Mon forfait le plus grand... tu vas le voir bientôt! »

CHANT DEUXIÈME

L'Arche de Merlin.

Amadis, Oriane et sa marraine Urgande,
Guidés par Viviane, allaient chercher Merlin.
Des cigales des champs l'allégresse était grande;
De lumière et de bruit le vallon était plein.
Près de là résonnait, à l'abord d'une lande,
La chute d'une eau vive animant un moulin;
Du lin,
Du lin touffu, du chanvre, une verte oseraie
Mêlaient confusément leur feuillage à foison.
Des roses d'aubépine, éclairant une haie,
Couvraient de leurs baisers le toit d'une maison
Dont le mur dévié, bossé, blanchi de craie,
Surplombait par endroits bien plus que de raison,
Cloison
Qui se formait, fermait, fendait sa planche grise,
Vieille et toute branlante et fraîche cependant.
L'hirondelle y nichait dans les coins où la brise
Passait, conduisant l'ombre ou le soleil ardent.
Sur la table boiteuse une nappe était mise;

La vapeur de la soupe attirait, s'épandant,
La dent.
Si la table a trois pieds, ainsi fait l'escabelle;
Mais le jambon grillé prodigue un vrai parfum;
Le vin semble un rubis; la cruche n'est pas belle,
Mais ce quartier d'agneau ne le cède à pas un !
Et sur ce plat la pêche, avec la mirabelle,
Pourrait-elle inspirer quelque doute importun ?
Aucun !

« Combien fais-tu payer ce repas, camarade ? »
Dit le bon Gandalin regardant le meunier.

Il empoigna la cruche et se versa rasade :

« Un peu cher, entre nous, m'a paru le dernier.

— Un peu cher, un peu cher, cela vous plaît à dire.
Le jambon vaut six francs, le beurre pour le frire,
Huit deniers; quant au vin, vous avez peu vécu
Si vous l'estimez moins, la pinte, d'un écu.
L'agneau, nous le mettrons, pour vous être agréable,
A deux doublons; la miche est d'un gruau sortable,
Je la vends quatre sous au chaland distingué.
Le fruit de cette année est partout détestable :
Pour avoir celui-ci je me suis fatigué,
J'en demande un teston. Le loyer de la table,
Celui de la vaisselle, et celui du plancher
Que l'on use toujours quand on y vient marcher,
Et le dérangement de vous ouvrir la porte,
Et tous ces menus frais qu'un hôte vous apporte,
Tout ceci reviendra, sans vous le reprocher,

A trois sous parisis...

— Par mille panerées,
Trois cent mille bateaux de diables, vieux coquin,
Où prends-tu tes calculs et tes phrases damnées ?
Me crois-tu les trésors de l'Amoresbaquin ?
Tu n'es qu'un usurier !

— Je suis un pauvre hère !
Autrefois, autrefois, repartit le meunier,
J'aurais pu faire mieux et ne veux le nier,
Mais je vous donne ici mon meilleur ordinaire.
Il nous faut profiter autant que nous savons,
Force est de profiter autant que nous pouvons,
Car l'impôt nous prend tout! Si tu veux être chiche,
Meurs ! Si tu veux grandir ici-bas, fais-toi riche !
Et pour le devenir, il n'est meilleur moyen
Que de tromper autrui pour lui voler son bien. »

Sur ces mots, le meunier dans une large chaise
S'étendit de son long et rit tout à son aise;
Et Gandalin, pantois, le regardait aux yeux :
Il pensait à part lui :

« C'est infâme, odieux,
Le discours qu'il me tient ! Je ne sais que répondre
Ni comment lui trouver des mots pour le confondre;
Mais je sens toutefois que mon cœur indigné
A lui donner raison n'est pas trop résigné. »

Et comme il se taisait, ne sachant trop que dire,
La chambre retentit d'un franc éclat de rire,

Et l'on vit Galaor s'avancer tout à coup
Sur le seuil de la porte, ayant entendu tout.

« Vilain, fils de vilain, ce sont là vos maximes ?
Plus honteuses encor, plus viles que vos crimes !
Tout ce qui n'est pas riche et ne saurait pétrir
Le pain qu'il doit manger, tout cela doit périr !
Vrai propos de bourgeois ! Va ! sers ce gentilhomme !
Bientôt peut arriver tel jour où l'on t'assomme,
Et tu seras heureux d'y trouver, sur ma foi !
Un homme autrement fait que tes pareils et toi !
D'ailleurs, tiens, prends l'argent que ta grâce réclame ! »

Le meunier frissonnait de rage dans son âme,
Mais il guignait l'argent, et tout droit il le prit,
Et, malgré qu'il en eût, dans sa barbe il sourit,
Tandis qu'un dithyrambe exaltait son esprit.

« Sainte pièce d'argent, sainte pièce de cuivre,
Enivre
Par ta forme et par ta couleur,
Par ta valeur,
Mon cœur charmé que je te livre !
Tu vaux bien la peine de vivre
Dans la joie ou dans le malheur !

— Maintenant, laisse-nous ; tu n'as rien à prétendre !
Poursuivit Galaor. Écoute, Gandalin !
Il ne comprendrait pas, s'il pouvait nous entendre,
Ce que nous dit à nous le chant de son moulin,
La parure des fleurs, la verdure des saules,
Cette herbe fine et drue et qui monte aux épaules,
Et l'oiseau qui s'empresse, haletant, pépiant,

Pour boire dans cette eau qui s'encourt vers l'étang!
Ton ami le meunier n'en sait pas le langage!
De toutes ces beautés il ne voit pas l'usage,
Et quand, après son ventre, il a comblé ses yeux,
Sa faim devient plus calme et tout est pour le mieux.
Nos regards vont plus loin, dardés d'une autre essence!
Et nous sentons très-bien à quel point il a tort
De louvoyer ainsi lâchement loin du port.
Nous suivons des instincts de plus haute naissance
Accordés à nos sens pour un plus noble effort!
Dans son ambition mesquine et resserrée,
Il n'aperçoit que lui, convoiteux et tremblant,
Cherchant à s'étayer sur quelque appui branlant
Et devinant sa chute à l'avance assurée!

Ami! tout va changer!
Leur monde va plonger
Dans la boue et la fange!
C'est incroyable, étrange,
Impossible, il se peut!
Mais vois que tout se meut,
Gravite et se dispose
Vers la métamorphose
D'un gravois enfumé!
Nous sommes à la veille,
La veille où tout sommeille,
Et qui déjà s'éveille,
De l'aurore vermeille
Où naîtra la merveille
D'un gravois ranimé!

— Si tu le crois, si tu l'espères,
Tous nos ennuis sont superflus!

Dit Gandalin, je n'en veux plus!
Soyons joyeux comme nos pères!
Mon maître et toi, c'est mon seul bien!
Tu n'attends rien, je ne veux rien,
Ce qui vous plaît me plaît de reste!

— Ta fidélité, je l'atteste,
Vaut tout ce que nous éprouvons!

— Et vous serez vengés!

— Vengés comme Dieu même!
Nous verrons flamboyer les feux de l'anathème,
Nous verrons éclater tout ce que nous rêvons.
La foudre balayera sur la face du monde
Cette impure souillure et cette bave immonde,
Et cette lèpre, auteur des maux que nous savons!
La race mélangée, en sa décrépitude
Va s'effondrer hurlante, et tomber au niveau
Du loup mourant de faim en quelque solitude,
Et, pour la remplacer, viendra le renouveau.

— D'où sais-tu, Galaor, ce que tu me racontes?
Comme le loriot, tu palpites, tu montes,
Étourdissant mon cœur de tes cris de gaîté.
Loriot, loriot, qui t'a donc excité?
Quel rayon a percé la nue?
Sous le brouillard épais et froid,
A quel endroit
L'étoile est-elle survenue?

— Comment le dire? Je voudrais
Savoir, pour te le dire après,

D'où me vient cette ardeur bizarre.
Mais j'en suis sûr, tout va changer!
Le brouillard commence à bouger,
La vapeur va se déranger,
Je deviens un nouveau Lazare,
Et la pierre de mon tombeau
S'ouvrant, mon suaire en lambeau
Me laisse aller! Je me prépare,
Je me prépare à m'élancer
Dans l'air pur qui veut m'embrasser,
Me soutenir et me placer
Dans les fleuves de la lumière!
Quant à t'expliquer le pourquoi,
Je ne saurais, crois-moi, crois-moi!
Crois mon bonheur! crois mon émoi!
Je vois s'entr'ouvrir la poussière!

— Sur l'honneur, il n'est que Merlin
D'assez retors, d'assez malin
Pour couper le voile du doute!
Le vieux hibou doit se cacher!
Nous saurons bien le dénicher!
En route, Galaor, en route!
Allons fouiller, d'abord, ces lieux qu'aux anciens jours
Le sorcier hantait d'habitude!

— C'était Brocéliande, et de ses carrefours
Merlin avait fait son étude!

— Allons chercher le mécréant!
L'œil aux aguets, l'esprit béant,
Pressant, retournant tout mystère,

Merlin connaît la vérité!

- Certes il la connaît, Gandalin! J'ai tenté
e plus hardis efforts en cent lieux de la terre
ue d'arracher d'un fou ce qu'il voulait me taire!
t je ne prétends rien d'ailleurs que l'équité! »

La forêt de Brocéliande
Mène au Parnasse, et même on croit,
Si l'on n'est pas trop maladroit
Et si l'on passe au bon endroit,
Que la distance n'est pas grande.
L'une est au nord, l'autre au midi;
Dans l'une il pleut, l'autre, attiédi,
Du printemps reçoit le coup d'aile;
On voit la foudre, à grands éclats,
Sur ses rocs fendus jusqu'en bas,
Frapper jusqu'à l'herbe nouvelle.
L'aigle y vient planer mieux qu'ailleurs.
Pourtant, aux derniers jours d'automne,
Comme on s'émeut, comme on s'étonne
Aux bruits joyeux, hardis, railleurs,
Levés dans la forêt bretonne!
Et comme l'esprit s'abandonne
A ce mystère qui foisonne,
A cet inconnu qui bourdonne,
Au secret qui nous environne
De tous les spectres les meilleurs!

Gandalin, Galaor marchaient,
Tâchaient
De gagner pays au plus vite.

Leur rêve étant à leur poursuite,
Rapidement ils approchaient,
Guettaient, cherchaient.

Dis! qu'entends-tu?
Chemin battu
Ne mène à rien que de vulgaire!
N'en suivons guère!
Pour trouver les trésors sacrés,
Dans les fourrés
Étroits, serrés,
Sous les épines, sous les ronces,
Laissons-nous bien égratigner,
C'est là que nous pourrons gagner
Des énigmes et leurs réponses!

C'était un fouillis merveilleux,
Vous dis-je!
Les lauriers croissaient autour d'eux,
Prestige!
Qui semblaient les complimenter,
Flotter
Et s'entre-croiser sur leurs tempes.
Après vinrent les groseilliers,
Les framboisiers;
Des noisetiers on vit les hampes;
Et tous les végétaux du Nord
Qui semblaient d'abord, à grand tort,
Avec effort
Pousser racines hors de place.
Bientôt s'emparant des terrains
En souverains,

L'un apparaît quand l'autre passe.
— Arbres du sud, fleurs du midi,
Disparaissaient devant les autres!
Retirez-vous! L'air refroidi,
Le sol tourbeux ne sont plus vôtres!

Comme le gazon verdissait,
Partout poussait,
Croissait,
Richesse de la terre humide!
Comme le ruisseau jaillissait
Et bondissait
Vers le marécage homicide!
Et là, baignant leurs pieds dans l'eau,
L'aune, le hêtre et le bouleau,
Serrés par l'épaisse angélique,
Vêtus de mousse en fin velours,
Sous des nuages gris et lourds
Chuchotaient un accent magique,
Contre un coteau, sur le talus,
Grimpants, montants, prenant haleine
Sous les rameaux touffus d'un chêne,
Auprès de saules chevelus.

udain, les deux amis aperçurent dans l'ombre
ıe masse de pierre et verte et lourde et sombre,
›nt la base s'ouvrait en un porche écrasé,
ui formait un portail largement évasé.
était supporté par de sveltes colonnes
: porphyre, d'agate et de marbre africain,
ıtaillé d'entrelacs et de dents de requin,
, sur les chapiteaux, des rondes de personnes

Bizarres et tordant des membres contrefaits,
Avançant des museaux et des têtes cornues,
Montraient aux regardants ces faces inconnues
Dont l'alchimiste seul déchiffre les secrets.
Galaor, Gandalin, sans y chercher malice,
Entrèrent, tout courants, sous l'étrange édifice :

« Regarde! C'est Merlin! » s'écria Galaor.

Merlin, pâle et défait, couché sur un drap d'or,
De ses longs cheveux blancs inondait ses épaules;
Ses yeux étaient fermés, et deux ruisseaux de pleurs
S'écoulaient lentement sur sa peau sans couleurs,
Épaissis comme l'eau sur la glace des pôles.
Par moments, sa poitrine et baissait et montait;
Un gémissement en sortait
Et montrait qu'il était encore dans la vie;
Mais il n'y tenait plus que par le désespoir,
Et, sans l'interroger, d'abord on pouvait voir
Qu'il ne gardait de rien la pensée ou l'envie,
Tant son corps immobile annonçait clairement
Tout son renoncement.
Galaor, sans tarder, s'approche de la couche;
Le vieillard étendu, de la main il le touche
Et lui dit :

« Instruis-nous! Que se prépare-t-il?
L'honneur, le cœur, l'amour reviennent-ils d'exil?
Allons-nous voir tomber cette tourbe bourgeoise?
Qui va la renverser et qui lui cherche noise?
Est-ce à tort que je sens se réjouir en moi
L'éternelle vertu de tout ce que je croi?
Réponds-nous! réponds-nous! Quoi! pas une parole?

Sourd, muet ou haineux, n'es-tu plus rien pour nous?
Pourtant l'heure s'enfuit? L'occasion s'envole!
Et le marteau du temps frappe et compte avec nous!
Hâte-toi!... Pas un mot! Et, cependant, il pleure :
Est-ce regret, remords, chagrin? Que penses-tu?
Lui-même a-t-il choisi sa lugubre demeure
Sur ce funèbre lit qui le tient abattu?
Il vit, mais il est mort, il est mort, mais il souffre!...
On respire en ce lieu comme une odeur de soufre...
Que ne nous apprend-il, cet homme qui sait tout,
Ce qui va s'écrouler ou demeurer debout?
C'est un vase en débris gisant au fond d'un gouffre! »

Et les deux jeunes gens le contemplaient surpris.
Ils ne devinaient pas quel poids sur sa poitrine
Pesant, le maintenait et contenait ses cris.
Ses membres étaient pris,
Mais ses yeux trahissaient une force intestine
Qui rompait encor mieux son courage en débris...
Et cette force était... Toi qui me lis, devine!
C'était l'effarement suprême du mépris!
Du mépris convaincu, du mépris pour lui-même
Poussé jusqu'à l'extrême,
Qui lui mordait le cœur, qui lui serrait le cou,
Et ce mépris sans fin le faisait ivre-fou.

Comme tous les fripons des époques infâmes,
Heureux ceux que le ciel a fabriqués sans âmes
Et qui dans leurs départs ne réfléchissent pas
S'ils doivent s'arrêter ou descendre au plus bas.
Pour eux, nulle action n'a de saveur mauvaise;
Ils respirent la boue et glissent sur la glaise;

Ils n'ont d'autre souci, pour tout considérer,
Quand la honte leur sert, que de s'en emparer.
Le moyen, le chemin, ce n'est jamais la peine
D'en craindre le dégoût, la fatigue ou la haine :
On en rit, et ce rire à la face attaché
Est le trait dominant dont on reste entaché.
Merlin ne riait pas, n'avait pas ri naguère
En traînant le boulet pesant de sa misère;
Il était englué de vice et le savait,
Et ce qu'on peut sentir de honte, il l'éprouvait,
Et jusqu'au fond des os, dans sa chair palpitante,
La peine de l'enfer était partout présente.

Aussi, quand son oreille entendit cette voix,
Dont il avait jadis admiré tant de fois
L'accent pur, généreux, hardi, franc et sonore,
Qui d'un ton confiant l'interrogeait encore,
Ce fut un souffle doux qui sur son cœur passait,
Lui portait de la joie et le rafraîchissait.
Il remua les yeux, souleva sa paupière,
Un instant contempla cette figure fière,
Jeune, ardente, assurée et qui le soulageait,
Lui sourit tristement, puis se dit :

« Qu'il s'en aille!
Qu'il cherche les avis d'un homme qui le vaille!
Moi, je n'ai plus d'avis... je n'ai plus de projet!
En espérant la mort, il est bon que je pleure! »

Il referma les yeux sans proférer un mot.

Cependant, Galaor, une heure et plus d'une heure,
A genoux devant lui, le supplia tout haut,

Et plus il s'obstinait, et non sans violence,
Plus Merlin redoublait ses pleurs et son silence,
Si bien que Gandalin s'écria tout à coup :

« Il ne vous dira rien, Galaor! Mais, debout,
Voici venir mon maître et madame Oriane!
Voici venir Urgande, et nous allons savoir
Si de leur résister il aura le pouvoir! »

Amadis se penchant alors :

« Tout te condamne,
Merlin, tout te condamne, et ton cœur égaré
S'est bien déshonoré!
Je n'y veux contredire,
Tu ne me croirais pas!
Mais de plus scélérats,
Regrettant leur délire,
Ont été pardonnés!
Tes sens désordonnés,
Traînés
Par les fureurs d'un amour détestable,
Voilà les artisans qui t'ont rendu coupable,
Et toi, tu n'as fait rien!
Ton cœur dans sa démence
Reprend son innocence,
Et tu le comprends bien,
Puisque ta chute impie
Se relève et s'expie
Sous le fouet des remords!
Et je dis maintenant à ton amour indigne :
Sors de lui! quitte-le! Ver rongeur de la vigne,
Serpent, démon, satan, menteur, va-t'en dehors! »

Amadis, Oriane, Urgande, sur la couche
Du vieillard abattu se penchaient tous les trois :
Il cessa de pleurer, on vit s'ouvrir sa bouche.
On entendit ces mots que murmurait sa voix :

« Elle est là! je le sais; je le sens, elle approche!
Faites-la s'éloigner! forcez-la de partir!
Pour un être si vil, il n'est pas de reproche...
L'injure de mon cœur se refuse à sortir. »

Et tous, se retournant, virent que Viviane
S'écartait lentement et leur tournait le dos.
Un regret s'éveilla dans l'âme d'Oriane,
Un blâme s'éleva dans l'esprit du héros,
Un sourire passa sur la lèvre d'Urgande :
Elle n'estimait pas cette insulte trop grande.
Et Merlin tressaillait, son cœur se réchauffait,
Et Gandalin, charmé, s'écria :

« C'est bien fait! »

Alors, Merlin reprit :

« Tout vient, tout va, tout passe;
La vie incessamment s'habille dans l'espace,
Et rien de ce qui fut ne s'y montre deux fois.
L'image du passé qu'on évoque en un songe
Ne peut illuminer l'esprit que d'un mensonge,
Car jamais ce qui fut n'est bien ce que tu crois.
Un temps nouveau s'annonce, et le moment s'éclaire
Où le mal va monter encor! Tu peux t'y plaire,
Tu t'y plais, j'y consens... Tu devines la fin!

La fin plane déjà sur la nue orageuse,
Le monde sortira de la route outrageuse
Où tout ce qu'on vénère allait mourir de faim!
Mais que de maux, de pleurs, de honte, d'infamie
Sur la tourbe bourgeoise en sa graisse endormie
Et que les dieux vengeurs s'en vont exterminer!
Oui! qu'elle étouffe donc, la stupide assemblée,
Sous la mer de débris par elle accumulée,
Et dont les flots fangeux vont bientôt l'entraîner!
L'instant vient! il accourt! on l'entend! L'heure sonne!
Dans les clochers émus c'est le glas qui frissonne!
Ce qui reluit va pâlir!
Son œuvre de sabbat, le diable l'abandonne!
Ne songeons qu'à l'ensevelir! »

Merlin sur le tombeau laissa tomber sa tête
Sans prononcer un mot de plus...
On a beau le prier, inutile requête!
Tous les efforts sont superflus!
Enfin, Urgande a dit :

« Quittons Brocéliande!
Quittons les bois, les champs, la lande,
Quittons les étangs où les cieux
Calmes, sereins, n'ont rien à faire,
A travers la pure atmosphère,
Qu'à baigner leurs longs voiles bleus.

Cherchons les campagnes fertiles,
Et les bourgades et les villes,
Descendons sur les grands chemins;
Allons contempler les visages,

Et les façons et les usages
Qui font la gloire des humains.

— Allons, dit Galaor en éclatant de rire,
Je n'ai pas beaucoup à leur dire,
Mais beaucoup à les regarder.
Ce monde-là, ma foi, m'attire!
Car le moment de son martyre
Va sans doute l'intimider!

— Rien de moins sûr, reprit la fée;
La vanité n'est étouffée
Qu'avec celui qui la ressent;
Mais tant qu'il vit, toujours pimpante,
On la voit descendre la pente
En disant : Qu'est-ce qui descend? »

Amadis, Oriane, Urgande,
Et Galaor et Gandalin,
Sans renouveler leur demande,
Quittent le tombeau de Merlin.
Les voilà passant les montagnes,
Ils aperçoivent les campagnes;
Le soleil est sur son déclin,
Et de moissons et de cultures,
De pois, de choux, de pommes mûres
Jamais tableau ne fut si plein!

La troupe voyageuse arriva sur la brune
Aux faubourgs d'une ville, et vit un bâtiment
Dont les vitraux nombreux, aux rayons de la lune,
Sur la façade énorme étaient là s'allumant.

On le vit s'éclairer de lampes par centaines,
Un bruit immodéré de chaînes, de ressorts,
De rouages, de fers, de tonnantes haleines,
Soulevait un tapage à réveiller les morts.

Et sur cet édifice impur, puant, sordide,
Un briquetage étroit s'élevait en tuyaux
Pointus, d'où s'exhalait une vapeur fétide,
Gluante, épaisse, noire et dont les lourds anneaux

Tournoyant sur les cieux, dégoûtés à sa vue,
Se figeaient sur les toits, sur les murs, les créneaux,
Sur l'oiseau qu'imprégnait cette suie imprévue,
Sur les fleurs des jardins, sur les blés des coteaux.

En même temps qu'en bas, faisant tourner des meules,
Un ruisseau violet, brun, vert et cramoisi,
De soupiraux barrés assouvissait les gueules,
Faisant trembler les ais d'un atelier moisi;

Et dans la puanteur, le désordre et l'ordure,
Se pressait tout un peuple à l'aspect énervé,
Impudent, insolent et de telle figure
Qu'une eau propre, à coup sûr, ne l'a jamais lavé.

Hommes, femmes, enfants, jeunes garçons et filles
Tournaient et travaillaient et jetaient aux échos,
Comme des bâtonnets ricochant sur des quilles,
Ce qu'ils pouvaient trouver de monstrueux propos.

Un orateur disait : « Vous êtes des Hercules,
Des demi-dieux, des dieux libres et souverains!

Jadis, on vous tenait captifs aux ergastules,
Et des fers comprimaient la force de vos reins !

— Maintenant, répliquait l'ironique canaille,
Nous mesurant le pain, vous nous faites la loi !
Mais nous vous prendrons tout et tout, vaille que vaille !
Dans l'univers entier tout pliera devant moi ! »

En vingt lieux de la ville habitaient des poëtes,
Des peintres, des sculpteurs, des rhéteurs, des savants;
Une pensée unique habitait dans leurs têtes :
De profits monnayés ils étaient poursuivants.

Par la splendeur de Dieu ! leur habile cervelle
Ne se fatiguait pas à chercher l'inconnu !
L'un, des gros appétits tournant la manivelle,
Démontrait le bon droit du brigand parvenu;

L'autre prouvait comment on a raison de mordre,
Et du fruit du prochain il vantait la saveur;
Celui-ci détaillait les grâces du désordre,
Et du vice tout nu conseillait la ferveur.

Celui-là, s'adressant à des âmes plus molles,
A d'heureux estomacs tenus chauds, bien remplis,
Célébrait les vertus en fades hyperboles,
Et de leurs manteaux blancs faisait valoir les plis.

Et tout cherche sa paye, et tout ment, et tout triche,
Et tout récite un rôle et fait le matassin;
Insulteur ou flatteur, on ne veut qu'être riche,
S'acquérir de l'argent est l'unique dessein.

A qui cherche le diable, eh! tôt! on le détaille,
On le vend par morceaux, gros ou courts, le voici!
Préférez-vous Jésus? On y tranche, on y taille,
Voilà pour votre goût! Dès lors, payez aussi!

Tout est là marchandise! Il est facile à croire
Quelle haine enragée et méchanceté noire,
Hors de toute mémoire,
Une tourbe ainsi faite, en tous lieux, distillait!
Elle sentait, voyait comme tout s'en allait
Sous cette honteuse malice!
Elle courait à tout, et, furieux supplice,
Tout s'écroulait!

Tout s'écroulait? Comment? De cent mille manières!
Dans les jours trop fréquents où l'on brassait la peur,
Quand un vent de révolte agitait les bannières,
Quand l'émeute aux longs crocs sortait de ses tanières,
Quand les discours sanglants soulevaient leur vapeur,
On répondait :

« Pourquoi tout l'univers s'écroule?
Pourquoi les nations s'abîment sous la houle?
C'est que le peuple a droit à tout et qu'il n'a rien!
Son pain est du métal! Il préfère le tien!
Il le veut, il le prend, ou bien cherche à le prendre!
Ah! tu l'as fait pêcher au trouble pour saisir
Ton luxe, ton orgueil, ton crime ou ton plaisir,
Et comme un cormoran servile il devra rendre
Sous tes doigts contractés qui serrent son jabot,
Ce qui n'est pas à toi, misérable nabot!
Tu verras ce qu'un peuple ose aujourd'hui prétendre! »

Mais d'autres entonnaient un air tout différent :
« Ah! mon Dieu! l'on n'a plus de respect pour l'Église!
Le péril est bien grand!
On détruit les jalons, on ôte la balise!
Tout ce qui fait la route aux peuples bien conduits,
On en sort! Sur les rocs on traîne le navire;
L'un veut passer à droite, et l'autre veut qu'on vire;
La nef court dans les eaux des ténébreuses nuits! »

Cependant, on est riche! On rit, on se démène!
On tremble, mais on prend la coupe avec transport,
On la comble du vin le plus dur, le plus fort,
Et de l'ivresse en feu parcourant le domaine,
Quand on ne voit plus rien on se dit dans le port.

Toujours nouveaux projets! toujours nouvelle note
Qui sonne à chaque instant! Un nouveau conseiller
S'élève et parle bien! On change de pilote
Tous les jours et l'on dit : Nous allons surveiller
De plus près et si bien qu'on pourra sommeiller!

C'est ainsi que, chassant l'auguste Théophraste,
On avait pris Jéhu qui boitait des deux piés;
Il eut pour successeur un drôle de sa caste,
Remplacé par des gens qu'on a bien oubliés.
Ils s'éteignirent tous, ces tristes météores,
Après qu'on les eut tous vantés pour des aurores
Et reconnus pour des éclairs!
Des éclairs? Certes, non! de maladroites flèches
Portant de çà, de là, de lugubres flammèches
Et ne pouvant tromper longtemps les moindres clercs.
Quand un prince tombait, c'était une habitude
De prouver qu'il n'avait pas l'ombre d'aptitude,

Sauf un talent honteux, détestable et cruel,
De pervertir le peuple en son bon naturel.

Tel avait trop usé de maximes dévotes;
Tel portait un panache et paradait en bottes,
Soufflant à sa musique un ramage importun;
Le troisième était pire, il n'avait tort aucun,
Que d'avoir évité tous les torts des deux autres.
On lui criait : Faquin! dans quel mal tu nous vautres!
Pour avoir trop mangé, nous voilà trop repus.
Hélas! nous le sentons, nous sommes corrompus!
Mais quel peuple sublime et quels esprits nous sommes!
Comme nous dominons de haut les autres hommes!
Ils ne manquent jamais la moindre occasion
De nous faire sentir leur basse aversion :
C'est le pur désespoir et la peur de l'envie!
Par nos vices charmants les pauvres gens heurtés
Voudraient, sans le pouvoir, éteindre nos clartés!

Ainsi tout ce ramas, chaque jour de sa vie,
Faisait le matamore et rendait ennuyeux
Le concert de ses cris aux hommes comme aux dieux.

Galaor a dit : « Oriane,
Regardez ce monde qui vient!
Je ne sais pas ce qui le tient,
Il brait et grogne comme un âne. »

Mais Urgande dit à son tour :

« Voyez au front de cette tour
Ces drapeaux mal teints qu'on agite! »

Gandalin dit : « Voyez là-bas
Ce truand agitant les bras
Devant la foule qu'il excite!
Elle menace, elle s'irrite...
Elle jette un bon frère à bas!

— Sur la ville, dit Oriane,
Quelle terreur s'étend et plane!
Tout se disperse, tout s'enfuit,
Comme les feuilles du platane
Quand le vent du nord les poursuit.

— Voyez la femme qu'on renverse!
Voyez l'enfant qu'on foule aux piés!
Un incendie éclate et perce
Dans ces murs qu'on a dépouillés.
Les coups pleuvent comme la grêle,
Beaucoup donnés, rendus très-peu...
L'agresseur ne s'en fait qu'un jeu;
Il frappe, il jure, il interpelle,
S'éprend d'une vigueur nouvelle,
D'abord qu'on ne résiste pas;
Cette mollesse qu'on lui montre
Le rend plus dur à la rencontre,
Double la force dans ses bras...
Voyez la tête ensanglantée
Par des mains sordides plantée
Au bout d'un infâme échalas...

— Voilà, dit Amadis, ce qui vaut à la tourbe
D'être appelée un jour héroïque et sans pair;
Voilà, dans sa grandeur, les tyrans qu'elle courbe,

Et voilà sa justice et voilà son éclair,
Et là, vous contemplez son noble Jupiter! »

Jupiter laissait choir et la pique et la tête
Qui saignait, distillant l'horreur et le dégoût,
Et, barbu, chevelu comme une immonde bête,
S'endormait aviné dans le fond d'un égout.

Quelques bourgeois disaient : « O guenille vivante!
Hyène répugnante et servante des loups!
J'approuvais autrefois ce donneur d'épouvante,
Mais, en ces temps passés, il combattait pour nous! »

D'autres bourgeois disaient : « C'est à tort qu'on l'agite!
Il suffit de le mettre assis dans sa torpeur
Et de le faire voir de loin; mais qu'on évite
D'en tirer un parti plus grand que faire peur! »

D'autres, mais des niais, se cherchaient pour se dire :
« Qu'on apprenne à cet homme un moyen de bien lire,
D'écrire la bâtarde et quelque peu compter,
Il deviendra poli, doux, souple, serviable,
Par d'aimables vertus il fera peur au diable,
Il aura de l'esprit à vous épouvanter! »

La brute, en attendant, ronflait sans se contraindre,
Et, s'éveillant, buvait, buvant se rendormait.
On n'eût pu l'accuser de chercher à rien feindre :
La brute étant la brute, en brute s'exprimait.

Vous n'avez pas cru, je l'espère,
Qu'aux souillures d'une atmosphère,

Toute fumée, odeur de sang,
Cette divine compagnie
S'était frottée en y passant?
Assurément, non, je le nie!

Le ciel ne l'aurait pas voulu!
Et dans les chroniques j'ai lu
Que, sans le savoir elle-même,
Ses pieds ne frôlaient pas le sol.
Ces brillants oiseaux, par leur vol,
Se maintenaient dans l'air suprême.

L'écume du pavé boueux
Eût pu s'éclabousser sur eux,
Sur le sabot de leurs montures!
Non! sur les fers de leurs chevaux!
Nenni! les nobles animaux
Étaient de naissances trop pures!

Les blancs coursiers, leurs cavaliers,
Tranquilles sur les étriers,
Étrangers à la foule immonde,
Contemplaient tout sans qu'on les vît,
Passant hors des yeux, hors du bruit,
Hors du frétillement du monde!

Que de grands esprits, de grands cœurs,
Quand les appétits sont vainqueurs,
Ont ainsi passé sur la foule!
Comme ses regards impuissants,
L'effort émoussé de ses sens,
Sans les toucher bave et s'écoule!

L'or peut passer de main en main,
Il peut gésir sur le chemin,
L'or se pose bien sur les fanges;
Mais l'honneur n'a pas ce défaut,
On ne le voit qu'en montant haut,
Près de la région des anges.

Cependant, le tumulte excessif, haletant,
Allait en augmentant,
Le sang s'épaississait aux ruisseaux de la rue...
Allez! la viande crue
Ne coûtait guère à l'habitant!

On avait commencé par rompre les chapelles
Antiques, saintes, belles,
Hors des tombeaux brisés on secouait les rois!
Et, parmi les bourgeois,
Beaucoup prêtaient la main aux doctrines nouvelles.

« Il faut un peu de mal pour engendrer un bien
Immense, et ce n'est rien
Qu'un doigt de sang versé mêlé d'un peu de cendre;
C'est un enfantement! Vous allez voir descendre
Un bonheur qui prendra l'équité pour soutien! »

Tout à coup, Viviane accourt devant la troupe
Des héros, et du geste, en barrant le chemin,
Lui montre un suppliant qu'elle tient par la main.
Du coursier d'Amadis elle touche la croupe
Et s'écrie :

« Ah! reçois, adopte mon enfant!
Je le mets sous les pieds du bon droit triomphant!

Je l'ai sauvé! Je veux qu'il te nomme son père!
Si tu m'entends, son règne est certain et prospère!
Il oubliera pour toi ce qu'il a pu savoir
De honteux, et qui met sa mère au désespoir!
Il est le fils d'Ayglain et de l'ancienne race!
Couvre-le de ton nom! couvre-le de ta grâce!
L'univers qu'on secoue est prêt à s'écrouler!
Ce qui reste de bon commence à s'ébranler!
Tous les trésors acquis et gonflés d'âge en âge,
Du vorace chaos seront-ils le partage?
L'homme a pris tant de peine et doit en prendre tant
Pour que la barbarie en son fort dégoûtant
Ne le retienne pas : voilà qu'on l'y ramène!
Entends-tu ces clameurs de bassesse et de haine?
Amadis, Oriane, ayez pitié de moi,
Pitié de cet enfant qui vous jure sa foi,
Pitié du genre humain et pitié de vous-mêmes!
Arrêtez le courant de ces lâches blasphèmes
Et brisez les couteaux aux mains de ces maudits! »

Viviane embrassait l'étrier d'Amadis.

CHANT TROISIÈME

La Boue.

Ainsi s'écria Viviane.
Amadis s'émut; Oriane
Un instant ne s'aveugla pas.

« Fleur des ingrats,
Dit-elle,
Ta querelle
N'est pas la nôtre, et tu peux
T'en aller aux précipices,
Toi, tes vices,
Tes complices,
Et tes enfants, si tu veux!
N'es-tu pas la même fée,
Échauffée
De haine ardente envers nous,
De hideux serpents coiffée,
Étoffée
De fureurs jusqu'aux genoux?
Si pliante, adroite, aperte,

Si diserte
A prêcher les trahisons,
Sachant tout ce qu'on doit lire
Et dire
Et cuire
Et frire,
Pour ajuster des poisons!
N'es-tu pas cette harpie
Accroupie
Et tapie
Sur la couche de Merlin?
Qui nous a pétri l'outrage
De sa rage,
Bel ouvrage,
Fier courage
Soufflé par l'esprit malin?
Quand je t'ai vue humiliée,
Déguenillée,
Agenouillée,
En deux ployée,
Comme broyée
Et sanglotant : Pardon! pardon!
Le spectacle de ta misère
M'a fait oublier la vipère,
Et je n'ai pas répondu : Non!
Mais n'attends pas que je conspire
Avec ta native âpreté,
Pour te restituer l'empire
Saisi par ta déloyauté!
Ils l'ont de tes griffes ôté!
Entre les loups et le vampire,
Qui donc aspire

A maintenir l'égalité?
Dévorez-vous! »

Ah! Viviane,
En ce moment, tu voudrais bien
Que ce pouvoir se trouvât tien,
De mettre en lambeaux Oriane!
Comme on trouvait dans tous tes traits
Le débordement de ta rage,
Les scintillements d'un orage,
Des éclairs vrais!
Et ses cheveux se hérissaient,
Ses dents grinçaient,
Ses mains passaient
A l'entour des pieds d'Oriane!
Mais toi, tu te mouvais trop bas!
Quoi! tu prétends, toi, Viviane,
Obscurcir l'étoile qui plane!
Vaincre Oriane!
Ah! tout condamne
Ta bassesse à ne pouvoir pas!

Urgande se penchant vers l'enfant taciturne,
Souffreteux, abattu,
Lui dit :

« Comme une eau claire échappée à son urne.
Dis-nous ce que tu sais! Parle, que penses-tu?

— Je pense, dit l'enfant, que c'est grande injustice
Si vous comptez ainsi vous détourner de moi.
Mon père à vos aïeux a fait tant de service!
Et, vous l'avouez bien, il était votre Roi!

Perceval de le voir ne pouvait se distraire,
Genèvre l'écoutait; ce n'était pas en vain,
Car on sait qu'il était le neveu de Gauvain;
Amadis, en ce temps, l'avouait pour son frère,
Mais comme il était sage et bon, il le tua!

— Voilà la vérité comme on l'institua,
Dit Amadis, alors qu'on fit l'ère nouvelle.
Voilà ce que l'enfant nourrit dans sa cervelle.
Que puis-je donc pour lui, si je dois t'écouter,
Viviane? et pourquoi veux-tu nous consulter?
Si j'étais assez fou pour embrasser ta cause,
Tout mon sang répandu n'y ferait pas grand'chose.
Je suis d'une façon, toi d'une autre, et nos cœurs
Voient affluer en eux de diverses liqueurs.
Si par quelques endroits notre aspect se ressemble,
Nos âmes ne sauraient jamais se fondre ensemble,
Et pour te dire franc mon avis, après tout,
Tes rivaux, moins que toi, m'inspirent le dégoût!
Que Théophraste tombe et Jéhu le remplace,
Qu'un autre aventurier s'ouvre la bonne grâce
De cette populace et serve à son besoin,
D'accorder leurs débats je te laisse le soin,
Jusqu'au jour où Celui qui forge et qui dispense
Au mal ainsi qu'au bien leur juste récompense,
Rassasié de voir ce long avortement,
Fera choir sur vous tous le dernier châtiment. »

Tandis qu'ils raisonnaient, la folle multitude
S'amassait, accourait, voulait parler et voir,
Et chacun se poussait par delà son pouvoir.
Personne ne trouvait la fatigue trop rude;

La sueur ruisselait sur les membres crispés,
D'un vertige pareil tous paraissaient frappés,
Et les yeux égarés, brûlants, blancs de délire,
Ils s'avançaient, hurlant la chanson qu'on va lire :

« Plus de rhéteurs!
Plus de docteurs!
Un artisan, c'est notre affaire!
Charpentier, couvreur ou maçon,
Pas de façon!
Plus de leçon!
Qu'il ait ou n'ait pas de chausson,
De caleçon,
Voilà le roi qu'il nous faut faire,
Et sonnez, trompette et basson! »

La foule en grands éclats de rire
Partit et se mit à danser.
On la voyait sauter, passer,
S'épuiser et recommencer,
Et c'est impossible à décrire.
Jacques prenait Margot, la soulevait,
La saisissait comme il pouvait,
La trimbalait et la mouvait,
Sans souci de ce qu'on peut dire,
Et de nouveau, l'on entendait :

« On nous vendait!
On nous tondait!
On nous rendait
Affamés comme des esclaves!
On nous dépouillait jusqu'aux os.

Grâce à des mots,
A des propos
Sonores comme des grelots,
Aussi creux! Mais, nous autres sots,
Nous jetons en l'air nos entraves,
En criant : Victoire! aux échos. »

Cette tourbe se pâmait d'aise;
Nulle boisson n'était mauvaise;
On se bourrait de lard pourri,
De pain rassis, de mortadelle.
La foule sotte, sans cervelle,
Buvait à flots le vin aigri.
Rire sur rire, cri sur cri,
Par son ivresse promenée
Et ramenée
Et fascinée
Et détournée,
Tout étonnée;
C'était un Cyclope ahuri.

Sur une large borne, un gros homme prit place.
L'intempérance heureuse éclatait sur sa face
Plate, large, vulgaire; il remuait les bras
Le Cyclope grognait et ne l'écoutait pas :
Cependant, à la fin, il retourna la tête :

« Quelle noble journée et quelle auguste fête!
Criait l'homme en forçant une voix de fausset
Qui déchirait l'oreille, au cerveau s'enfonçait.
— Peuple sublime, grand, incomparable athlète!
Ton glorieux génie au pouvoir te poussait!

Tu l'as pris, tu le tiens, et désormais personne
Ne doit, sans ton aveu, ressaisir la couronne
Que d'un geste vainqueur ton pied foule et contient;
Car le droit de régner, peuple fier, c'est le tien!
On ne te verra plus, jouet des perfidies,
Réchauffer dans ton sein d'astucieux serpents!
Des fraudeurs démasqués tu vois les comédies!
On voudrait t'abuser, désormais tu suspends
Sur les fronts prosternés tes poings toujours frappants!
Il te faut pour guider tes larges destinées
Dans le pur dévouement des âmes obstinées,
Ne rêvant que de toi, n'adorant rien que toi,
Dont toi seul, ô grand peuple, es la foi, fais la loi!
Qui n'apercevant rien que ta seule lumière,
Au-dessus du soleil la placent la première,
L'admirent, et sortis des moelles de tes reins,
Ne connaissent que toi dans les dieux souverains!
Je suis du peuple, moi! Je prétends qu'on le sache!
Il se peut que maint autre en rougisse et s'en cache,
Je suis du peuple et prêt toujours à vous crier :
Je suis un simple, un franc, un honnête ouvrier! »

Il faisait une telle mine,
Moitié retors, moitié câlin,
Et pour si peu qu'on l'examine,
Allumait un œil si malin,
S'attifant d'une peau d'hermine
Sur son vrai poil de loup marin
Aperçu par les entournures,
Qu'on lui vomissait mille injures

Galaor dit à Gandalin :

« C'est ton hôtelier du moulin! »

Il accueillait insulte, outrage,
Sans se piquer, sans se fâcher;
Il suppliait son entourage
D'écouter et se rapprocher;
Il mettait la main sur sa panse,
Criant :

« Oui! j'ai ma récompense!
On m'estime et l'on me comprend!
Le peuple est grand!
Bien différent
Des plus grands des humains... que dis-je? de Dieu même!
L'amour du serviteur qui l'aime,
Il le lui rend! »

De près, de loin, partout, la presse se ramasse :
On se disait : « Quelle grimace!
Franchement, c'est un bon garçon!
Je viens de lui jeter ma pierre!
Je l'ai bien atteint par derrière,
Mais il n'en fait pas de façon!

— Il n'est pas ouvrier! — Si! — Non! je vous atteste
Qu'il n'est pas ouvrier; il est meunier! — La peste!
Qu'il soit ce qu'il voudra! C'est un foudre d'esprit!
Voyons! on le nasarde!

— Il se gendarme?

— Il rit!

— Moi, je suis décidé; je le choisis pour prince!

— Plus de princes, mordieux! A ce nom ma dent grince!
Plus de princes!

— D'accord! En ce cas, que veut-on?

— On veut garder la chose en effaçant le nom!
César ne fut pas roi, ce fut César! La terre,
Pour n'avoir plus de roi, n'en fut pas moins prospère.
Comment s'appelle-t-il, ton meunier?

— Barabbas!

— Très-bien! très-bien! parfait! Prenons-le sur nos bras!
C'est par un Barabbas que l'État se gouverne!
La lueur que l'on voit briller dans la lanterne
S'appelle un Barabbas, et, sans plus longs discours,
Crions à pleins poumons : Barabbas pour toujours! »

Barabbas, enlevé, porté par quatre drôles,
Allait gesticulant du haut de leurs épaules,
Envoyait des baisers à tous ses partisans,
Essayait d'ébaucher quelques airs imposants
Et, par instants, tombait en crises frénétiques,
Assourdi qu'il était par toutes les musiques
Éclatant en fanfare aussitôt qu'il parlait.

Le peuple, autour de lui, courait, bouillait, roulait.
Les uns, plus affolés, plus ivres que l'ivresse,

Le couvaient de leurs yeux ainsi qu'une maîtresse,
Prêts à mettre en morceaux tous ceux qui n'étaient pas
Assez enamourés de ses divins appas.
Les autres se disaient : « Ce qui vient de la boue,
C'est là, précisément, ce dont mieux on se joue,
Et celui-ci, trouvant notre bras pour soutien,
Ne sera pas d'humeur à nous refuser rien. »

On s'en vint l'installer aux lieux où Théophraste
Et tous ses successeurs avaient montré leur faste,
Et, quand on l'eut laissé dans son particulier,
Avec son complaisant, son fou, son sommelier :

« Lançons tous nos bonnets haut par-dessus nos têtes!
Cria-t-il, et riez! Riez, mauvaises bêtes!
Çà, çà, qu'on nous porte au plus tôt
Un hochepot,
Du bœuf salé, des andouillettes!
Çà, çà, des rognons sur le gril,
Force persil!
De la boutargue et des rillettes!
Çà, çà, tout ce qu'on sait de bon,
Gibier, mouton!
Du zèle dans ce que vous faites!
Cave, ouvre-toi! Tire-bouchon,
Travaille, travaille, travaille!
Ripaille!
Enfonçons-nous dans le coton!
Du molleton,
Et qu'on nous amène des dames! »

Le lendemain, le Barabbas

Dit aux siens :

« C'est assez d'ébats !
Nous sommes tous de bonnes âmes !
Et, là, je demande entre nous,
Faudra-t-il vivre avec les loups,
Avec les brutaux et les fous,
En trois mots, avec la canaille,
Quand nous avons, grâce aux humains,
Qui nous servent vaille que vaille,
Assez d'eau pour laver nos mains ?

Lavons-les donc ! Fermons nos portes !
Refusons l'entrée aux cohortes,
Sales escortes
Qui nous ont tous ici placés !
Rappelons les gens renversés !
Voilà qu'ils viennent empressés !
Aucuns ne sont embarrassés !
Bien caressés,
Bien redressés,
Tous souriants, ouvrant l'oreille,
Ils nous serviront à merveille,
Et leurs rôles sont tout tracés ! »

Huit jours après, au lieu des andouillettes
Et des rillettes,
Le puissant Barabbas voulait du blanc-manger ;
Dans un bain de porphyre il aimait se plonger ;
Il contait volontiers que le vieux Théophraste
N'était qu'un parvenu d'assez douteuse caste.
Il l'avait, quant à lui, découvert aisément
Au luxe mal conçu de son appartement.

« En ce qui me concerne, avait-il l'habitude
De dire à ses amis, je me fais une étude
D'égaler pour le moins, s'il se peut d'effacer
Ce que les temps anciens avaient pu ramasser
D'excellent! c'est-à-dire ayant cet avantage
De se moins rencontrer et coûter davantage.
J'ai le goût délicat, je ne m'en défends pas,
Et l'avenir saura ce que fut Barabbas.
On me parlait hier d'un trésor sans reproche,
Sans tache, sans fêlure et sans un seul défaut.
Je veux le posséder, je le veux! Il le faut!
C'est un lit d'or massif et de cristal de roche,
Enchâssé de rubis, montrant tout à l'entour
Des fleurs qu'à chaque coin entortille un Amour!
Ces fleurs sont des saphirs! Cette œuvre sans égale,
On l'avait fait venir pour Héliogabale,
Qui devait la payer ce qu'elle vaut. Ma foi!
D'après ce qu'on m'en dit, je m'en contente, moi! »

L'élégant Barabbas disait vrai. Sa nature
Le portait à trouver tout ce qui fait figure
Admirable. Il aimait l'étalage et l'éclat,
Ce qui coûtait très-cher, ce que l'on disait rare,
Magnifique, pompeux, inusité, bizarre,
Barbare même aussi, fût-ce insipide et plat,
Si tout cela valait bien gros! Trop délicat
Pour trouver du plaisir, comme il faisait naguère,
A ce qu'à peu de frais s'achète le vulgaire,
Il lui fallait de l'or et de l'or plein les mains.
Il sentait comme ont fait les empereurs romains,
Qu'on voyait se douloir d'un dîner détestable,
Lorsque leurs maîtres queux osaient mettre sur table,

Fût-ce en un plat murrhin et le mieux ciselé,
Des perroquets rôtis qui n'avaient point parlé!
Il regardait Néron comme un grand personnage,
Pour avoir dépensé plus que nul dans son âge,
Avoir imaginé des plaisirs inconnus,
Chanté pour le public, dansé les membres nus,
Comme un dieu de l'Olympe ou comme un ancien pâtre
D'Arcadie, et charmé tous les yeux d'un théâtre.
Il pensait, il disait que cet être estimé,
Des femmes de grand cœur l'avaient très-fort aimé,
Et que le goût inné, parfait en toutes choses
Qu'il montrait, quand, le soir, enguirlandé de roses,
Il récitait ses vers devant les centurions,
Ravissait les chrétiens et charmait les lions!

Mais, comme je le dis, la dépense était forte,
Plus forte qu'autrefois ne l'essayait Jéhu,
Oh! mais, beaucoup plus forte! Alors, on avait eu
Des indignations de mainte et mainte sorte.
On avait démontré, non sans peine! et, pourtant,
On avait démontré ce fait très-important,
Que lui-même, Jéhu, mangeait des pommes vertes!
Découverte, à coup sûr, entre les découvertes!
Et ce luxe effroyable, intolérable, outré,
A force de recherche on l'avait démontré,
Et ce n'était pas vrai! Mais Barabbas lui-même
Avait sur cet excès lancé son anathème
Et prouvé que ce luxe insolent, à la fin,
Verrait le peuple entier mourir de malefaim.
Lui, ce qu'il dévorait, ce n'étaient pas des pommes!
Il répétait souvent : « J'aime les gentilshommes!
Je ne sais pas pourquoi l'on veut s'imaginer

Que je me trouve ici pour les exterminer.
J'y suis venu, pressé de quitter sur la route
La poussière d'en bas que je hais et redoute,
Et que j'ai secouée autant que je l'ai pu.
J'en ai mangé longtemps et j'en suis trop repu.
Je tends à ceux d'en haut une main fraternelle!
Je leur ouvre mon cœur et leur offre mon zèle,
Et pour peu qu'on me laisse asseoir au milieu d'eux,
Je les délivrerai des complots hasardeux.
Pour garder leurs plaisirs je risquerai ma tête!
Un pareil protecteur mérite qu'on l'achète.
Il faut donc qu'on m'accueille, et non du bout des dents;
Je veux être un égal, un frère, et qu'on me nomme,
Enfin, dans leur cénacle, un complet gentilhomme.
Je le veux! qu'on s'y tienne, et gare aux imprudents! »

C'était, dans ces temps, une règle
Des gens qui se disaient bien nés,
Qui portaient le lion ou l'aigle
Dans leurs écussons couronnés,
Qu'ils étaient nobles sans contestes,
Si tout le jour dégagés, lestes,
Gonflés dehors, vides dedans,
Ils se tenaient les bras ballants!

C'était le premier point que n'avoir rien à faire.
Il importait d'abord de n'être bon à rien!
Puis s'avançait alors un glorieux mystère :
Épouser une fille ayant beaucoup de bien.
Dès lors, on était riche; on avait du mérite,
Rien à faire, et l'honneur en était convenu :

Tout fier du grand métier d'époux entretenu.
Et pour tout parfumer d'une très-fine essence,
On ne vous demandait ni vertu ni naissance,
Mais on vous imposait comme suprême loi
D'être ferme, solide et complet dans la Foi.

La foi de qui? du Christ? de quoi? de la doctrine
Qui promena saint Paul et ses amis divers
Dans les recoins surpris de ce bas univers,
Et qui leur fit saigner leur trace purpurine
Au fond de tous les cœurs par l'amour entr'ouverts?
La doctrine de ceux qui, laissant leur province,
Leur château, leur maison, leur avoir large ou mince,
Leur plaisir, leur étude ou leur tranquillité,
Allaient vers le Tombeau de la sainte Cité,
Promenaient, chancelants, la fièvre sur leur route,
Et sans se rebuter, sans écouter le doute,
Revenaient ou mouraient, mais trouvaient bien payé
L'effort qu'ils avaient fait, pour l'avoir essayé?
La doctrine de ceux qui, pour gagner des âmes
Au service de Dieu, parcouraient l'univers,
Dédaignant sur la route et le glaive et les flammes,
Doublant tous les chemins jusque-là découverts,
Puis voguant, sans souci d'une juste épouvante,
Dans une mer sans borne et sous le ciel ardent,
Soit que l'Océan dorme ou qu'il tonne ou qu'il vente,
Arrachaient les secrets du monde d'Occident?

Non! rien de tout cela n'enflait ces fiers courages.
Ils ne recherchaient pas de si rudes ouvrages,
Et cette foi, la leur, habile à s'effrayer,
Avec ces fiers devoirs n'alla jamais frayer.

Un semblant d'abstinence, un respect authentique
Pour la forme usitée au rite catholique
Suffisait, et pourvu qu'on prît l'accent dévot
En citant l'archevêque, en vantant le prévôt,
Le recteur, le doyen, le moine et sa sandale,
Son livre, son rosaire oublié sur sa stalle,
On avait accompli jusqu'au bout son devoir,
Et l'on savait de tout ce qu'il en faut savoir.
Si bien que Barabbas, considérant les choses,
Disait : « Qu'ont-ils besoin de ces mines moroses ?
Ne suis-je pas tout prêt à leur accorder tout
Ce que je vois fort bien qui suffit à leur goût ?
Des phrases sur leur foi, des phrases sur leurs hommes,
Quelques soupirs poussés sur les temps où nous sommes,
Et, je le dis tout bas, mais c'est le point urgent,
Je consacre à l'autel tant et tant plus d'argent. »

Il le dit, il le fit, et l'on cria miracle.
Pour lui tendre les bras on ne vit plus d'obstacle.
Ses dîners étant bons, son luxe étourdissant,
Son ton pour les gens purs attirant, caressant,
Sa conduite envers Dieu des plus irréprochables.
« Je me veux, disait-on, donner à tous les diables
Si quelqu'un de meilleur se rencontre aujourd'hui,
Et ses amis anciens sont peu reçus chez lui ! »

Il avait recueilli la noble Viviane
Et de ses partisans s'était fait un appui
« Son fils est un enfant que le malheur condamne,
Disait-il, à n'avoir qu'un destin très-borné;
Mais il est mon parent, étant assez bien né.
Je lui dois mon secours et, certes, le lui donne,
Tant qu'il ne voudra pas réclamer la couronne,

Car, ne l'oublions pas! le peuple ayant voulu
Reconquérir ses droits, le fait est résolu!
Nous n'y reviendrons pas, et mort au téméraire
Qui prétendrait jamais soutenir le contraire!
Hors de là, j'aimerais à voir autour de moi
Cet ancien dévouement, joyau d'un ancien Roi,
Tel qu'en faisaient fleurir les héros des vieux âges,
Et qu'on sut employer à tant et tant d'usages!
Les esprits de nos temps en sont trop détournés.
Cela ne se voyait que chez les gens bien nés. »

Il ne prétendait pas, mais le donnait à croire,
Que c'était vérité très-conforme à l'histoire
De supposer jadis sa mère, en son moulin,
Très-sensible aux propos fleuris de Gandalin,
Et comme Gandalin, de science certaine,
Avait une origine assez fière et hautaine,
Et qu'on ne doutait pas, en y regardant bien,
Qu'avec don Galaor il eût quelque lien,
La conséquence était que Barabbas lui-même
Avait un jour trouvé, non sans surprise extrême
Et sans se soucier des dits et contredits,
Qu'il avait de l'humeur et des traits d'Amadis.

Il ne le disait pas, oh, non! je le répète!
Mais un pareil mensonge allumé dans sa tête
Scintillait au dehors, et d'honnêtes amis
En parlaient, l'en vantaient comme s'il l'eût permis,
Et prenant, comme on fait à pareilles époques,
Des semblants pour le vrai, dressant des équivoques,
Ils disaient : « Le gaillard est du plus noble sang!
Si le vin est trop jeune, aussitôt il le sent!

Un parfum l'inquiète, il s'irrite sans cause,
Il ne dormirait pas sur le pli d'une rose;
En un mot, quoiqu'il soit brave comme un soldat.
On ne connut jamais enfant si délicat.

— J'éprouve, disait-il, que mon dédain fermente
Pour ce qu'autour de moi dénonce un air commun
Mon indignation, à chaque instant, s'augmente
Pour les populaciers. Je n'en souffre pas un!
Plus je vis, plus je vais, plus mon goût se raffine,
Et dans le plus exquis s'enferme et se confine.
Un mot mal prononcé me devient importun.

Autrefois, en amour, j'eus d'étranges visées,
J'étais peu difficile et défrayais mon goût
En le laissant vaguer sur des billevesées;
Il n'était (j'en rougis!) pas très-pur de beaucoup!
J'avais du cabaret tâté les habitudes;
Mais, depuis ce temps-là, vinrent d'autres études.
Pouah! fi! mon esprit changea du tout au tout.

Plus de béguins crasseux! plus de robe de toile!
Plus de bergère en bure, étançonnant son pot
Sur la tuile noircie! Il me faut une étoile,
Une divinité qui ne soit pas Margot.
Du velours, du satin, des perles dans la tresse,
Voilà ce qui convient à ma noble tendresse,
Une princesse, enfin, si je tranche le mot!

Peut-être tu m'entends, céleste Diamante!
La beauté, le génie et le rang, et voilà
Ce qui m'indique au doigt ma véritable amante

Vers elle mon amour dès longtemps s'envola.
Galaor, m'a-t-on dit, eut l'âme très-touchée
D'une pareille ardeur, mais ne l'a qu'ébauchée,
Et son triomphe au mien jamais ne s'égala.

Tous les matins tombait chez Diamante
De fleurs, de fruits une moisson charmante
Qui coûtait cher! car on n'admettait pas
Des fleurs, des fruits grandis dans ces climats;
On les voulait des terres exotiques!
Les fleurs, les fruits offerts dans ces climats,
Il en sortait des parfums frénétiques
Tous les matins!

Tous les matins, s'avançait une bande
De grands laquais brodés de pourpre et d'or,
Qui s'en venait attacher sa guirlande
Au pied du lit où l'on dormait encor.
De grands laquais brodés de pourpre et d'or,
Tous les matins tombaient chez Diamante;
Ils apportaient leur odorant trésor,
Venus par mer à travers la tourmente,
Tous les matins!

Et tout le jour accourait de la ville
De gros marchands la troupe fort civile,
Pour étaler des tissus merveilleux
Et des joyaux éblouissant les yeux!
C'étaient colliers, bracelets, diadèmes,
Tous ces joyaux éblouissant les yeux!
Ils ravissaient les orfévres eux-mêmes!
Oui, tout le jour!

Oui, tout le jour, revêtant ces parures,
Ne songeant rien qu'à se bien amuser,
Dans les jardins, sous d'épaisses verdures,
Le rire aux dents, on s'en allait muser,
Ne songeant rien qu'à se bien amuser.
Oui, tout le jour, on voyait Diamante
Causer, moquer, et mentir et ruser,
Sans qu'un instant sa gaîté se démente!
Oui, tout le jour!

Et tous les soirs, redressant jusqu'aux nues
Ses regards peints et ses épaules nues,
Et son corsage et son bras herminé
Sous les ardeurs du cirque illuminé,
On se montrait à la foule surprise.
Sous les ardeurs du cirque illuminé,
Du bruit, des chants, d'être vue on se grise,
Oui, tous les soirs!

Oui, tous les soirs, dans son palais splendide,
Où, sous l'agate et le marbre poli,
Parle l'archet, où la danse réside,
Vient Diamante avec son front pâli.
Oui, sous l'agate et le marbre poli,
Oui, tous les soirs on voyait Diamante
Porter son cœur de plaisirs affadi,
Mourant d'ennui dans son rôle d'amante,
Oui, tous les soirs!

Ces façons ravissaient la tourbe des boutiques;
La tourbe des salons ne les goûtait pas moins,
Et tout cet étalage enchantait les témoins.
Ils n'avaient pas besoin de splendeurs authentiques,

Et la magnificence où leur goût s'abreuvait
Ne leur distillait pas le beau des temps antiques;
Mais on prenait la chose ainsi qu'on la trouvait.
L'esprit mal exigeant de tous ces imbéciles
S'accommodait au mieux d'élégances faciles.
La richesse était tout pour son ambition;
La grandeur se montrait dans la profusion;
L'insolence, à son gré, jouait bien la noblesse!
La douceur, la réserve eût passé pour faiblesse,
Et n'ayant jamais su ce qu'était la gaîté,
On s'excitait les nerfs avec la volupté.
Et, tout le long du jour, on allait sans relâche
Se répétant : Ma foi! le monde est arrivé
A ce que de plus haut on a jamais rêvé!
Rien ne nous fait défaut! tout va bien! rien ne fâche!
Nous avons ce bonheur de voir régner sur nous
Un pleutre qui devrait nous servir à genoux,
Et parmi les plaisirs, c'est le plus fin, sans doute,
De mépriser tout plat le maître qu'on redoute.
Il me prend mon argent, mais je suis bien vengé
Par l'excès du dédain où je le tiens plongé.
Et c'était un éclat de liesse éternelle
Que, du matin au soir, on entendait grincer
Dans l'alerte ironie, irritante crécelle
Qu'on tournait et virait sans jamais s'en lasser.

Un peuple qui se moque, un peuple qui se pique
De rire à tous venants ainsi qu'à tous propos,
D'abord de ce qu'on dit, puis de ce qu'on réplique,
Et des convulsions qui font craquer ses os,
Un peuple qui s'amuse avec ses propres larmes
Et qui trouve des charmes

A voir dans les bourbiers se teindre ses drapeaux;
Un peuple qui ne voit, ne désire, n'estime
Que les aventuriers de l'astuce et du crime,
Les menteurs, les voleurs, les drôles, et qu'on voit
Choisir dans les partis les gens qu'on montre au doigt,
Les portant, pêle-mêle, à ses conseils suprêmes,
Si bien qu'on les y trouve à tous moments les mêmes,
Et qui, roulant ainsi de misère en péril,
De chute en déshonneur, de folie en ruine,
Toujours content de lui, se faisant bonne mine,
S'estimant admirable... où s'arrêtera-t-il?
— Au sépulcre affamé que les siècles préparent!
Ils ont la main sur lui; leurs griffes s'en emparent!
Ils le poussent du pied vers le gouffre où l'attend
Cet amas d'ossements des nations anciennes,
Dont il n'est pas beaucoup dont, toi, tu te souviennes,
Justice! Ce charnier sans nom n'en vaut pas tant!

Amadis, lassé de l'aspect immonde,
Disait :

« Oriane, ainsi va ce monde!
N'as-tu pas désir de voir tout fini?
Ce tableau hideux m'ennuie et me blesse...
Tout ce qu'il me donne et ce qu'il me laisse,
C'est un vrai besoin que tout soit puni.
Ces déclamateurs dont les cris m'irritent,
Voilà, sûrement, le sort qu'ils méritent,
Supplice d'esclave et mort de brigand!
Ce serait un mal si jamais ces drôles
Venaient à mourir, non de coups de gaules,
Mais sous un acier tenu dans un gant.

— Et la chose encor qui me semble pire,
Reprit Oriane, est de voir l'empire
Passer, rouler, choir en de telles mains,
Que l'on doute si Dieu mène encor les humains!

— Le Seigneur l'a permis. Dans ce temps pitoyable,
Répondit Amadis, tout pouvoir vient du diable!
Ce n'est plus de nos jours que naissent les élus!
Et des maîtres hardis, francs et voulant bien faire,
Tels enfin que l'Honneur les cherche et les préfère,
Depuis assez longtemps on n'en rencontre plus!
Même ces Rois sacrés, comme il s'en trouve encore,
Ces rois issus des rois qu'un nom divin décore,
Et qu'un sang descendu des sommets les plus purs,
Pour le maintien constant des libertés humaines
Animerait toujours des qualités germaines,
Même ces rois sacrés ne sont pas restés sûrs!

Ils ne sont pas restés dans l'idée adorable,
Fermée, étroite, forte, entière, inexorable,
Qu'ils étaient ici-bas pour régner ou mourir.
Des conseillers abjects aimant les complaisances,
Ils les ont laissés dire en leurs saintes présences
Tout ce que leur fierté n'aurait pas dû souffrir.

Ils ont cherché la foule et voulu s'y confondre.
Aux propos insultants on les a vus répondre
Par des embrassements, et, donnant le pouvoir
A ceux qui le tiraient hors de leurs mains débiles,
Ils ont dit : « C'est au mieux! gouvernez, gens habiles!
Nous ne serons que rois! On ne peut tout avoir. »

— Dès lors, bâtons flottants sur les eaux de Neptune,
Résignés lâchement à la basse fortune,

Ils vont n'ayant pour eux que le nom des Césars,
Leurs trônes chancelants s'écroulent à toute heure,
Laissant des partisans que leur faiblesse écœure,
Découragés, lassés, dans tous les camps épars. »

Galaor poursuivit :

« Aussi les âmes fières
Ont brisé leurs lisières,
Ont rompu les barrières
Qui les attachaient à ces rois!
Et ne reconnaissant personne,
Ne servant trône ni couronne,
Méprisant les stridentes voix
Et le creux tambour qui résonne
Pour le service du tribun,
Elles ne livrent à pas un
La liberté de leur pensée
De tout servage dispensée,
Et qui, dans l'espace élancée,
Et se maintenant sans soutien,
Dit : Je suis libre! et ne sers rien! »

Cependant Barabbas, las de tout, las des femmes,
Las de ses longs festins, de son luxe, de tout,
Sentant l'inquiétude avec toutes ses flammes
Constamment repoussée, être toujours debout,
Et lui prophétisant sa ruine et sa chute;
Cependant Barabbas que le luth et la flûte
Ne pouvaient rendre sourd aux bruits du craquement
Qu'il entendait courir dans tout le bâtiment,
Barabbas s'écriait, tout rempli d'épouvante :

« Que me reproches-tu, destin qui me tourmente?

Je tranche la gangrène, et la gangrène augmente;
Je chasse la vermine, et je la sens grouiller
Sur mes membres que rien ne peut en dépouiller.
Je poursuis de respects les rabbins et les mages;
Je construis des moutiers et je peins des images;
Personne n'a jamais célébré plus que moi,
Depuis que je les tiens, les ressorts de la Loi;
J'honore les primats et je contiens la foule,
Et, pourtant, tout s'en va, tout se meurt, tout s'écroule!
Quel secret tenait donc ce monde du passé,
Que de trembler toujours il était dispensé?
Amadis! réponds-moi! Descends! viens à mon aide!
Si tu sais un moyen, si tu vois un remède,
Viens sauver ce qui tombe et qu'il faut maintenir,
A moins que l'univers ne soit près de finir.
Je comprends ton mépris pour le sot Théophraste,
Et les gens de son rang et tous ceux de sa caste,
Traîtres, vains, envieux, et qui mirent à bas
L'édifice imposant soutenu par ton bras;
Mais nous? mais moi? Je suis ton vengeur, et leur vice,
C'est moi, tu le sais bien, qui t'en ai fait justice!

— Chien maudit, répondit le héros, je voudrais
Venir à ton secours, que je ne le pourrais.
Que suis-je sans l'Honneur, dont tu ne sais pas même
D'où naissent la saveur et la grandeur suprême?
Et qu'as-tu de commun avec la vérité,
Source de la noblesse et de la liberté?
Tu vis sur la contrainte, et je suis la franchise;
Tu vis de la bassesse, et, s'il faut qu'on le dise,
Je vis de cet orgueil qui n'a jamais plié
Devant ce qui te charme, et que j'ai sous mon pié.

Meurs avec tes suppôts, meurs comme tes victimes!
Demeure le jouet, le vaincu de tes crimes!
Il est bon, il est droit, il est sûr que jamais
Ils ne sauraient donner ce que tu t'en promets!
Toi qui les croyais forts, c'est à ta dernière heure
Que tu viens invoquer une force meilleure?
Tu n'en saurais jouir, et, serviteur du mal,
Tu ne gagnerais rien à chercher l'Idéal! »

On entendait gronder aux taudis des mansardes,
Sous les toits des maisons qu'empestait la chaleur,
Derrière les cloisons qui crevaient en lézardes,
Dans les retraits impurs, asiles du malheur,
On entendait gronder, rugir, hurler la bile
Du crapuleux amas des malandrins barbus,
Élément dangereux, bouillonnant et mobile,
Qui de tous les travers concentrait les rebuts;
On voyait de ces trous jaillir des faces blêmes,
Des têtes de serpents plates, et des regards
Propres à renverser de peur les anges mêmes,
A faire reculer les héros sur leurs chars.
Et cette multitude, éclatant en blasphèmes,
Jurait :

« Nous périrons, mais nous serons vengés!
Leurs crânes, par nos dents vous les verrez rongés!
Pour tirer leurs marrons ils nous ont dérangés
Bien des fois! Leurs gosiers tout seuls les ont mangés!
Mort à ces charlatans, artisans de misère! »

Les hurlements haineux volaient à tous les vents,
Strangulés, proférés par ces haillons criants;
Hyènes et chacals sortaient de leur repaire;

Le mâle et la femelle et l'enfant agité
De la soif des larrons aussi bien que son père;
Comme un fleuve de boue épais et fermenté,
Puant, la populace errait en liberté,
Coulait, riait, chantait, commençait le désordre,
Brisait ce qui tombait à longueur de ses bras
Et voulait tordre
Ce qu'avaient épargné les anciens scélérats.

« Ah! mon Dieu, mon Sauveur! s'écriait Barabbas,
Et de moi c'en est fait, et de la sainte Église!
Les feuilles, fleurs et fruits des esprits cultivés,
Je les avais sauvés!
Je les vois écrasés, broyés sous des pavés!
C'est l'esprit, le génie, oui, que l'on martyrise!
Moi, je conservais tout! Du ciel j'étais béni,
Et si je dois tomber, hélas! tout est fini!
Amadis, Amadis, quelle erreur te transporte!

— Passez! faux mendiants qui frappez à ma porte!
Je vous l'ai dit : ma main n'a rien à vous donner!
La justice du Ciel doit rester la plus forte,
Et son bras vigoureux commence à vous vanner!

— Ah! criaient Barabbas, ses amis, Diamante,
L'incendie est partout et le danger s'augmente;
Nos palais vont crouler! A peine nous pourrons
Fuir la chute des toits, des planchers, des chevrons!
Nous vivions dans la soie et mourrons dans la cendre!
Plus bas que nos berceaux nos tombes vont descendre!
A quoi nous a servi de nous guinder si haut?
Crions : Vive le peuple! et cédons, s'il le faut! »

Mais la foule criait vengeance
Et ne voulait plus d'eux.
Entre les doigts de cette engeance
Combien de cadavres hideux!
Vengeance et rage et convoitise,
Impudence et sottise,
L'esprit populaire au complet,
Ignoble et laid,
Accumulait
Et rassemblait
Les fagots sous tout ce qui brûle;
Le feu volait,
Le feu brûlait,
Le feu sifflait,
Montait, se tournait, s'étalait,
Et s'enroulait
Comme autour du bûcher d'Hercule!
Sur tant de fastueux lambeaux
Qu'on avait déclarés si beaux,
Trésor brillant, mais ridicule,
Les murs, attaqués par le pié,
Maçonnage mal appuyé,
Mal étayé,
Bien habillé
De surfaces de mosaïque,
Coûteuse et débile fabrique,
Se renversaient facilement
Au remuement
Du pic, du levier, de la houe,
Et sous le poignet du bandit
Qui sur ses deux pieds se roidit
Et les secoue,

Et l'on entendait s'écrier
L'ébéniste et le teinturier
Qui disaient : « Les beaux-arts sont tombés dans la boue!
Malheur! malheur! les Maillotins
Et les Bagaudes,
De la couronne des destins
Ont fait sauter les émeraudes!
Plus d'espoir! Le monde est fini!
Noirci! terni!
Jamais on n'a senti des alarmes si chaudes!
L'esprit fin et savant est à jamais banni! »

Maintenant, les truands, on les entendait rire,
Mais rire en se pâmant, rire jusqu'au délire!
Quand sous l'étouffement le rire s'oppressait,
Un silence était là qui tout d'abord cessait,
L'éclat recommençait,
On se tordait de rire, et l'on applaudissait
Dans un bruyant transport impossible à décrire.
C'est ainsi qu'en hurlant la populace admire:
Diamante dansait!

Elle avait dansé comme un ange,
Autrefois, autrefois,
Pour Galaor... mais le temps change;
D'autres exploits,
D'autres succès, un grand contraste,
En fit, au temps de Théophraste,
L'admiration des bourgeois.
Elle avait changé de manière;
Ni pure, ni fière
Était sa méthode, je crois;

La finance, à l'âme lascive,
Aima son allure un peu vive;
Pour tous ceux qui vinrent après,
Forçant les traits,
Elle devint très-provocante,
Et la Bacchante,
Quittant le Cithéron, sauta dans le marais!
L'y voilà jusqu'à la cheville!
Son pié
Mouillé, souillé,
Frémit et s'agite, et sautille
Et fait pitié!
Elle est à bout! Sa gentillesse
Prend les rides de la vieillesse,
Les paillettes des histrions!
Allons! rions!

CHANT QUATRIÈME

Les Présages.

Depuis l'ancien royaume où naquit Oriane
Jusqu'aux derniers confins de ce nord reculé
Où sur les flancs transis de la vague océane
S'aiguisent les pitons des glaces de Thulé;
Depuis cette île Blanche et l'île d'Émeraude
Jusqu'aux rochers battus par une mer plus chaude,
Vers les monts de Galice et ceux du Portugal,
L'Occident s'effrayait et comprenait son mal.
La mer laissait tirer du fond de ses abîmes
Et des sables mouvants de ses obscurs bas-fonds
Les instruments rouillés, outils des anciens crimes,
Qu'aux jours des châtiments, sous les gouffres profonds,
Avait vus s'engloutir la détresse romaine.
La mer les conservait! La mer en était pleine!
Perles et bijoux d'or, élégance malsaine,
Vaisseaux démantelés, fers aigus, courts poignards,
Des lances, des tridents, des épieux et des dards,
Et des vases d'argent creusés de ciselures,
Des fiasques de poison, des poinçons de tortures,

Tout sortait de l'eau verte et venait s'échouer
Aux pieds d'admirateurs ardents à tout louer.

« Voilà, criait la foule en courant le rivage,
Voilà de nos parents le sublime héritage!
Grâce, beauté, puissance, éclat majestueux,
Personne n'eut jamais tous ces dons-là comme eux. »

Et la foule en délire allait de place en place,
Maniant les débris de la brutalité
Forgés par la bassesse, ébréchés par l'audace,
Et rehaussés du fard que vend l'antiquité.
Plus on trouvait aux crocs et des dents et des limes
Que le temps et les eaux et le sable avaient mis
Sur les rugueux dehors de ces engins de crimes,
Et plus on oubliait volontiers leurs victimes;
Les savants, les chercheurs étaient tous leurs amis.

« Voyez, criaient ceux-ci, c'est l'anneau, c'est la chaîne,
C'est le clou qui nous rive à la chose romaine!
Les temps sont révolus, nous reprenons haleine!
Voilà, certes, voilà la coupe et les bijoux
Que l'artisan Vulcain avait fondus pour nous.
Tout nous vient! tout s'explique! oh! oui, tout se retrouve!
Le règne des Césars renaît à nos regards!
Sous nos pieds, sous nos mains quels trésors sont épars!
Prenons tout! »

Et la mer leur tirait de sa douve
Une autre antiquité, leur grand'mère, la Louve,
Qui, la faim dans les yeux et s'élançant des eaux,
La dent longue, en hurlant, sauta sur les coteaux.
Ils ne la virent point (ils la virent peut-être!),

Mais sans se désoler des jeux de cette ancêtre,
Et tandis qu'Ahriman aussi s'amusait d'eux,
Ils ne refusaient rien de ces dons hasardeux.

« Donne-leur sans compter, c'est moi qui t'en supplie,
Donne-leur, dieu du mal, sans en rien regretter,
Tous les fléaux romains qu'admire leur folie,
Donne sans retenir, oui, donne sans compter!
O sainte, vénérable, adorable vengeance,
Droit si sacré que Dieu le garda pour lui seul!
Pour ces nouveaux Romains ouvre un sanglant linceul.
Prépare-le bien large à cette vile engeance!
De tous les ossements qu'elle y pourra laisser
Que tout vienne en poussière et prompt à s'effacer,
Et que le souvenir en disparaisse vite!
C'est assez qu'une fois la Louve ressuscite!
Mais il ne faudrait plus jamais recommencer! »

Tandis qu'elle effrayait et les champs et les vignes,
Sous ses pattes de fer dispersant les cailloux,
Fixant sur les hameaux ses prunelles malignes,
Tournant entre ses dents l'esprit des mauvais coups,
Amadis la montrait à la noble Oriane :

« La voilà, cette bête! Elle est née un matin,
Dit-il, dans un hallier, sur un terrain profane,
Sous des ronces, non pas dans l'herbage ou le thym.
Sa tétine a livré son lait au couple infâme
Issu d'une prêtresse inhabile à son vœu,
Et qui ne fut pas mère et qui n'était pas femme,
Et dont l'amant obscur se donna pour un dieu!
Un frère égorgea l'autre, et la Louve elle-même
S'effraya des brigands, issus d'un anathème,

31.

Qu'elle avait pris pour fils, et qu'on vit s'occuper
A voler au Sabin sa fille après souper.
Ils volèrent partout, ils ne firent rien d'autre!
Pour eux le tien fut mien et le leur fut le nôtre,
Jusqu'au jour où croyant le monde abâtardi,
Content de se livrer au bras du plus hardi,
Ils frappèrent le monde et devinrent les maîtres!

Voilà, pour s'en vanter, de glorieux ancêtres!
Pillant, trompant, dupant et payant, à la fin,
Un Grec dégénéré pour avoir l'air plus fin.
D'un sophiste bavard soudoyant le génie,
Tirant un luxe fou d'un art à l'agonie,
Voilà ces fiers Romains, parvenus si vantés,
De butors qu'ils étaient devenant hébétés.
Que sont-ils? Des rebuts de l'Italie antique?
Aucunement! Beaucoup sont débarqués d'Afrique,
Carthaginois, Numide ou nègre, et j'en vois là
Tant d'autres dont l'Asie un jour se dégonfla.
A leur aspect on croit rôder en Phénicie,
Sur la côte pontique, à Sarde, en Cilicie,
Puis, des Celtes barbus, des Celtibériens,
Des Bretons sont mêlés à tous ces vauriens.
Chacun d'eux porte en soi, dans le cœur, dans la tête,
Des pays désertés une image incomplète,
Un fragment de ses dieux, quelque pâle façon
D'allumer des lueurs à sa pauvre raison.
Personne n'entend l'autre et ne voudrait l'entendre;
Personne à décider n'oserait plus prétendre,
On ne sait ce qu'on veut, et l'on n'a plus ce bien
De se tenir unis par un autre moyen
Qu'un servage sans borne et d'autant plus intense

Que le néant commun l'impose et le dispense,
Et que c'est pur hasard quand le chef tout-puissant
N'est pas un misérable et de cœur et de sang.
En ce temps-là, mentir est l'œuvre où l'on s'obstine!
On se prétend issu de la race latine!
Latin, on est Latin! De race, on n'en a pas,
Et nommer son aïeul est un grand embarras.
Un matin, tout chancelle, et nos glorieux pères
S'efforcent de sauver cet amas de misères.
Ils ferment la frontière, ils labourent les champs,
Des tristes légions ils protégent les camps.
Accourant au secours quand la trompette sonne,
Des Césars frissonnants ils gardent la personne.
Mais l'ouvrage déborde et le poids est trop lourd.
Le Romain tombe à bas, perclus, aveugle et sourd;
Il ne reste que nous pour soutenir le monde.

Tout est souillé, rongé, brisé... Qui nous seconde?
Notre honneur! notre soif de la gloire, et la foi
Que chacun d'entre nous a concentré dans soi.
Nous chassons d'Attila les hordes intrépides
Qui s'en vont éclater sous le fer des Gépides;
Nous refermons l'Europe, et son sol agrandi
Se couvre de moissons au nord comme au midi.
Qu'avons-nous négligé quand nous fûmes les maîtres?
Mais je vante surtout l'esprit de nos ancêtres,
Ce qu'ils ont découvert, tout ce qu'ils ont conçu,
Tout ce dont le Romain n'avait jamais rien su.
Nous avons montré l'homme et sans voile et sans masque,
Tel qu'il est, indécis, souvent trompé, fantasque,
Mais cherchant le bonheur dans un effort puissant,
Et malgré tout vainqueur, malgré tout triomphant. »

Oriane écoutait, la main contre sa tempe.

« Parle encor, lui dit-elle, et son regard brillait.
Tu mets devant mes yeux les clartés de ta lampe.
J'aperçois, grâce à toi, ce que l'on oubliait.
Ainsi, l'homme ne vaut et ne devient sublime
Que par ce qu'il ressent, par le sceau qu'il imprime,
Par la sincérité de son émotion,
Qui transmet ce qu'il est à sa moindre action.

— Par rien d'autre! et jamais par le luxe et l'emphase
Dont un pédant verbeux enorgueillit sa phrase.
La faute s'ennoblit dans un cœur généreux,
Se pardonne au savant, au saint, à l'amoureux,
Au vaillant, quand l'ardeur dans un tort les embarque
Et, ce que ne font pas les pantins de Plutarque,
Ces grands passionnés ont toujours su charmer.
On les chérit quand même on ose les blâmer.
Voilà tout ce qu'au monde ont appris nos poëtes!
Tandis que les Romains n'ont tiré de leurs têtes
Que de beaux ornements
Plaqués sur les dehors d'ennuyeux monuments,
Où venait s'embaumer dans la soie et la laine
Une fausse, menteuse, aigre nature humaine,
Ce que le cœur éprouve entra dans nos romans.
Et dans le même temps, aux pages des Chroniques
S'inscrivaient tous les faits simples ou magnifiques,
On voyait des héros comme Villehardouin
Racontant leurs exploits sans regarder plus loin.
C'est ainsi qu'entassant de généreux volumes,
Nous avons du passé rompu toutes les brumes
Et sauvé, pour les yeux les plus indifférents,

Les Gestes du Seigneur accomplis par les Franks.
Oui! les Gestes de Dieu par les mains de la France!

— Ce sont bien là des mots d'une grande apparence,
Répondit Oriane; et qu'en faut-il penser?

— Du grand! pour tout autant qu'on en peut embrasser!

Le Frank éleva dans la Gaule
Le pôle
De la pure religion!
Quelle action!
On le vit, orthodoxe autant que l'un des douze,
Frapper l'arienne Toulouse!
Je ne veux pas tromper ta bonne foi.
Si j'en dis trop, contredis-moi!

On vit cette France hardie,
Sans perfidie,
Saisir l'Europe entre ses bras,
Et ses soldats
Commandaient de la Saxe aux rochers de l'Espagne!
La France portait Charlemagne!
Je ne veux pas tromper ta bonne foi.
Si j'en dis trop, contredis-moi!

La France envahit la Sicile,
Et l'île
La sentit briser sur son sein
Le Sarrasin!
Elle la vit porter sa vaillance fleurie
En Grèce, à Byzance, en Syrie.

Je ne veux pas tromper ta bonne foi.
Si j'en dis trop, contredis-moi!

La France envahit l'Angleterre.
Le taire,
Oublier un si ferme exploit,
Eh! qui le doit?
Ce fut la greffe heureuse à ce noble royaume
Portant plus de grains que de chaume....
Je ne veux pas tromper ta bonne foi.
Si j'en dis trop, contredis-moi!

Dans une sainte frénésie,
L'Asie
A vu venir ses escadrons,
La flamme aux fronts!
Des gorges du Taurus jusqu'à Tibériade,
Elle a promené la Croisade.
Je ne veux pas tromper ta bonne foi.
Si j'en dis trop, contredis-moi!

L'univers la connaît! Comme un son de trompette
Répète
Son nom crié dans tant d'échos
Par ses héros!
Son nom, dont tout ce qui respire
Connaît l'empire,
Son nom parmi les autres noms
Sans parangons!
Son nom si grand, sa force telle,
Que les meilleurs étant moins grands,
Son droit fut d'allumer la splendeur immortelle
Des Gestes du Seigneur accomplis par les Franks!

— C'est vrai ! Tu dois le dire et le redire encore,
Que tandis qu'énervés des vices des Romains,
On voyait s'affaisser les malheureux humains
Dans une nuit profonde et très-loin de l'aurore,
Les Franks prenaient le soin, eux seuls dans l'univers,
D'arracher la science aux doigts de ces pervers.
Malgré les ouragans qui balayaient le monde,
Ils gardaient à l'Esprit une glèbe féconde,
Comme un enfant blessé, malade, souffreteux,
Qui dans un incendie est demeuré sans mère,
Sans vêtements, sans pain, mangeant d'une herbe amère
Et que de durs soldats conservent avec eux,
L'Esprit, parmi les Franks, dans ces temps de détresses,
Trouva du pain, des soins, de l'amour, des caresses,
Et sans savoir pourquoi (mais des dieux inspirés
Rendaient pour le servir leurs volontés meilleures),
Ils couvraient son grabat de regards assurés,
Disant : Il ne faut pas, pauvre enfant, que tu meures !

— Et, par eux, il vécut, il grandit, et bientôt,
Non qu'il fût sans laideurs, sans tache et sans défaut,
Mais vivant, plein d'ardeur et malgré sa faiblesse,
Ardent, ingénieux, rempli de gentillesse,
Malgré ses âpretés et parfois ses hauteurs,
Il paya les efforts de ses puissants tuteurs.
De se passer de lui ne souffrant pas l'idée,
Leur âme à le servir demeura décidée.
On vantait au Midi, chérissait dans le Nord,
Le charme sans pareil de son moindre transport.
Les étrangers voulaient en tous lieux le connaître,
Ils vinrent l'écouter, il se trouva leur maître ;
Si bien qu'il vint un jour où cet esprit français

Ayant de toutes parts étendu son accès,
Son propos fut le suc de la muse allemande;
Il fut porté, traduit à celle de l'Islande,
Et, dans ce même temps, on n'en ignora rien
Chez le Toscan, le Grec, et chez l'Illyrien.

— Hélas! hélas! hélas! répondit Oriane,
Ces temps-là sont finis et sur eux la mort plane :
Toute clarté va se tarir!
Je suis le Moyen Age et je les vois mourir...
J'entends sonner des pas, je te le dis encore,
Sourds, pesants, menaçants, qui s'avancent vers eux...
Je vois monter l'éclat d'une sorte d'aurore...
Le jour qui le suivra, ce sanglant météore,
Est gros de destins hasardeux! »

Dans les bois de Brocéliande,
Marchant à l'écart de leur bande,
Raisonnaient ainsi les amants.
Allant aussi de compagnie,
Galaor et Briolanie
Passaient dans d'autres errements,
Et les mêmes pressentiments
Qui frissonnaient dans ces deux âmes
Y secouaient les mêmes flammes
Et tant de curiosités,
Qu'ouvrant les yeux, ouvrant l'oreille,
Bien sûrs qu'ils vivaient à la veille
Des plus étranges nouveautés,
Galaor répétait : « Nous allons voir merveille! »
Leurs coursiers galopaient sans éveiller d'échos...

Le froid les entourait, pénétrant, humide, âcre...
Le bruit des pas frappait constant, opiniâtre,
Sans pouvoir allégrir un douloureux repos.
Cependant, tout à coup, mais de quelle manière ?
Qui l'aurait pu savoir ? tout vint à s'animer,
Un frisson douloureux souleva la poussière...
La campagne sembla gémir et se pâmer...
Galaor s'écria :

« Prenons garde ! En arrière !
Un soupir de l'Enfer monte sous nos talons :
Écoute ! »

Ils se trouvaient dans une vaste plaine...
Celle-là qui s'étend de Langres à Châlons.
De sables emportés l'atmosphère était pleine,
Ils semblaient se chercher, s'éviter, s'embrasser
Et se perdre en efforts pour se débarrasser.
Le vent n'en pouvait pas délivrer son haleine;
Parfois il les croyait saisir et les tasser
Dans un coin, mais alors ils montaient en nuages,
Simulaient dans le ciel de terribles images,
Se dispersaient, volaient, descendaient, et soudain,
Comme un immense essaim
De frelons ou d'abeilles,
Assaillant les oreilles
D'un bruit comme un tocsin,
Soit hasard, soit dessein,
Ces atomes sans nombre,
Dont l'espace s'encombre,
L'un brillant, l'autre sombre,
Font tinter dans les airs

Des froissements d'armures,
Redoutables augures,
Des bruits de déchirures,
Des récris de blessures,
Et des fracas d'éclairs.
Et l'on a beau se dire :
C'est le vent qui respire!
On sent,
Entend,
Comprend,
Attend,
Ah! certes, l'on attend des choses effroyables!
Que gémissent les voix qui semblent s'élever,
Commencer, achever,
Des plaintes redoutables?
Dans ces amas poudreux,
Ténébreux,
Dont le vol emporté, vibrant, aventureux,
Jusqu'au front du soleil fait s'emporter les sables!
Et l'on voit tout à coup
Debout,
Partout,
Se dresser des colosses
Menaçants, noirs et longs,
Sortant des tourbillons,
Des dunes et des fosses :
On les voit, on les voit,
On les montre du doigt
Dans la campagne entière!

Au seuil de leurs maisons les manants rassemblés,
Une larme d'effroi glissant sous leur paupière,

Se disent : Gare aux blés!
C'est signe de disette!
— C'était signe de pis! La tête,
Les épaules, les bras, les corps
Des spectres traversant l'espace,
En tous lieux emplissaient la place :
On les contemplait sans efforts.

Chaque grain de poussière
Disait à l'autre : « Frère,
Tu formais avec moi
Telle ou telle nature,
Telle ou telle figure,
Telle ou telle stature!
Pas d'émoi!
Pas d'effroi!
Collons-nous l'un à l'autre!
Même chair était nôtre,
Et mon pareil, c'est toi!
Je suis tombé, tête fendue,
Du fer mordue,
Bras déplié, jambe étendue
Au revers de ce mamelon!

— Laisse-les dire, ces atomes,
Se racontaient d'autres fantômes;
Ici, j'ai chu tout de mon long.
C'est là, c'est là, je me rappelle!
Mon poing mit à nu sa cervelle,
C'est là!
Viens, que de nouveau je la tue,

La horde en ce jour combattue
De ces compagnons d'Attila! »

Et les manants, pris d'épouvante,
Se montraient dans les champs du ciel
Une bande, après la suivante...
L'orage hurle, il pleut, il vente,
On voit tomber du sang, du fiel
Sur chaque feuille, et chaque goutte
Coûte
La vie à ce qu'elle a touché.
Si c'est un ruisseau, l'onde entière
S'altère,
S'éclaire
D'un éclat rouge... et, desséché,
Son lit, épais de pourriture,
Répand dans toute la nature
Une odeur infecte, et l'eau pure
Tarit dans le goulot qui reste en vain penché.

Cependant, sous la nue, au milieu des ténèbres,
A travers les éclairs, tressaillements funèbres,
De l'univers soufflant l'horreur,
On voit passer, briller, s'éteindre en maintes places,
Les casques, les écus, les glaives, les cuirasses,
Les dards répandant la terreur,
On voit luire des yeux que la colère enflamme.
Ici vole un pennon, là-bas une oriflamme,
Un blanc cimier...
De pesantes vapeurs ruissellent...
Et s'éparpillent, s'échevèlent
Comme les branches d'un palmier...
Et sous ce feuillage morose

Pousse une fleur qui semble rose,
Mais aussitôt qu'elle est éclose
Dans un jet terrible et puissant,
Regardez mieux! C'est l'incendie,
C'est la couleur rude et hardie,
Oui, c'est bien l'incarnat du sang!
Et la fumée ouvrant ses meurtriers repaires,
Voyez les aspics, les vipères,
Les feux qui sortent à foison.
Un brûlement immense
Commence,
Menaçant d'embraser le tour de l'horizon!
Et l'on entend le bruit des roues,
On entend crier les soldats,
Là-bas!
L'effroi pâlit toutes les joues,
Brise la force en tous les bras.
On regarde, on tremble, on regarde...
Sans remuer, on se hasarde
A contempler ce qui fait peur.
Enfin, vapeur,
Fumée étrange,
Affreux mélange
De spectres, de charbons, d'armes horrible apprêt,
Tout se dérange,
Et sans qu'on puisse voir comment tout disparaît!
Les cieux sont délivrés... Le jour est là qui brille.
La foule qui tremblait se calme et s'éparpille.
Beaucoup ont cru rêver.
Mais la plupart, songeurs, inquiets, l'âme atteinte,
Se disent avec crainte :
« Que va-t-il arriver? »

Le monde épouvanté s'est rempli de présages,
Vous le savez déjà ! Ce sont de vieux usages,
Et l'univers ressent ce que l'homme devient.
Par des liens étroits il se noue à cet être,
Son fruit, son possesseur et sa honte peut-être.
Il l'entoure, il le sert, il le mène, il le tient.
Il ne souffre jamais que l'homme se repose,
De soucis renaissants constamment il l'arrose,
Puis, s'il vient à tomber sous un trop dur effort,
C'est alors qu'il s'écrie en pleurant : « Pan est mort! »
Alors il s'attendrit de la rigueur des astres,
Il gémit à voix haute et prédit les désastres,
Et trace sur les cieux, d'un doigt ensanglanté,
Tout ce qu'il a su lire en la fatalité.

« Galaor, Galaor, dis-moi ce que j'ignore!
Ces apparitions, en sais-tu les secrets?
Pourquoi ces combattants au-dessus des guérets?
Ces fantômes, pourquoi? Pourquoi ce météore?
Pourquoi cet arc-en-ciel dont l'éther se colore
Et qui nous fait prévoir
Un jour de désespoir?
Il est fauve, il est noir,
Un effrayant éclat de son flanc s'évapore! »

Et Galaor lui répondit :

« C'est le passé qui rebondit
Jusqu'à nos sens et les éclaire!
Regarde autour de toi ces lieux
Témoins de combats merveilleux,
Antique arène de colère!

Ce sont les plaines de Châlons
Qu'en ce moment nous contemplons,
Où des lutteurs à large épaule,
Les Huns ici, les Franks par là,
Les Goths étranglant Attila,
De ses mains ont tiré la Gaule.
Cette poussière, c'est la leur,
C'est leurs os, leurs peaux, leur malheur,
C'est leur triomphe, leur douleur
Qui s'éparpilla dans ces plaines!
Ces bruits sont les rauques haleines,
Ce sont les hurlements poussés
Par une implacable agonie;
Ces feux, chère Briolanie,
C'est le dernier soupir des temps qui sont passés.
Et maintenant que se prépare
Un temps pareil à celui-là,
Que le menaçant Attila,
Le Hun, le Mongol, le Tartare,
Par le vent de l'est apportés,
Ici seront bientôt jetés,
Heurtés,
Portés,
Un jour comptés,
Chantés,
Comme des vainqueurs, des ancêtres,
Ceux qui sont morts depuis longtemps,
Depuis des étés, des printemps,
Ceux dont les éléments sont maîtres,
Ont tressauté dans leurs tombeaux,
A l'annonce des temps nouveaux
Qui viennent souffler sur leur cendre;

Chacun d'eux reprend ses débris,
Ils ont tout entendu, compris,
Comme les morts savent comprendre,
Et les voilà recommençant,
Cherchant à se tirer le sang
Qui, jadis, coulait dans leur veine,
Non pour pouvoir le retrouver,
Mais pour nous donner à rêver
Que rien ne peut plus rien sauver,
Que le sort prend le monde et le mord et l'entraine!
Un chef-d'œuvre d'horreur va bientôt s'achever. »

Voilà ce que disait Galaor. Combien d'autres
Commençaient à sentir, quoique moins fortement,
L'avenir qui pointait! Ici, là, des apôtres
Dénonçaient l'embryon d'un dur événement.
Parmi les hurlements de la foule avinée,
Quand les rhéteurs criaient : Honneur aux temps nouveaux!
On entendait se plaindre une voix obstinée;
Le destin fatigué brouillait ses écheveaux.

Jadis, quand la menestraudie
Allait, sonnait,
Franche, hardie,
Qu'elle tournait
Et bourdonnait
A travers le vallon sonore,
Te souviens-tu ? Quand frémissait
Et retentissait
Le tambourin maure,
Comment, auprès du feu,
Regardant la flamme et son jeu,
Était assis un tout jeune homme

De même, te souviens-tu comme
Un homme maigre, au front blanchi,
Ayant beaucoup lu, réfléchi,
Songeait dans une maison basse ?
C'étaient des gens de noble race.
Et qui n'avaient rien du Romain,
Rien du Gaulois, aucun mélange
Qui, dans leur sang, eût mis la fange,
Ni souillé leur cœur ou leur main.

En voyant sortir de la scène,
Quitter l'humidité malsaine,
Tous les héraldiques faucons,
Ils dirent :

« Avec eux, sans doute,
Il faut tenter une autre route,
Honte à nous, si nous y manquons! »

Et depuis lors, dans l'ombre obscure,
Que jetait sur eux le brouillard,
Leur esprit cherchait l'aventure,
Leur désir tâtait au hasard.

Troublés, aveuglés, sans boussole,
Errant au travers des bandits,
Cherchant partout la banderole,
Du pennon lointain d'Amadis,

La perdant, la trouvant sans cesse,
Et l'invoquant dans l'air vibrant,
Non sans frayeur, non sans faiblesse,
Mais luttant contre le torrent,

La plupart, beaucoup, mais qu'en sais-je?
Quelques-uns, du moins on le crut,
Sortirent du brouillard, du froid et de la neige,
Passèrent, et le reste à jamais disparut.

Quand ils se rencontraient, ils se répétaient : « Frère,
Malgré ce qu'on prétend, Amadis n'est pas mort!
Tu n'es pas de ces gens dont le cœur désespère!
Pensons ce qu'il pensait, il n'a jamais eu tort! »

Et pourtant, en ces jours, au milieu des adeptes,
Parmi les laudateurs des triomphes ineptes,
Le ton des premiers temps s'était fort adouci.
La joie avait cédé la place au noir souci.
Le doute, la douleur, l'ennui, l'inquiétude
Dans leurs veines dardaient un dangereux poison.
Se conserver debout devenait leur étude;
Ils sentaient qu'Amadis contre eux avait raison.
Plusieurs des plus lassés s'attachaient à prétendre
Qu'Amadis à leurs cris devait enfin se rendre,
Répondre à leurs appels, prendre leurs faix trop lourds,
Se charger de leur crime et leur porter secours.
Mais le héros, passant sans daigner les entendre;
Loin de ces suppliants se maintenait toujours.
Puis, quand il entendit, hors du froid marécage,
Dans les bois, sur les monts d'ombrages dépouillés,
Des gens qui lui tenaient un tout autre langage,
Et qui, le regard fier, sur leurs reins appuyés,
Le regardaient en face et demandaient son aide,
Il arrêta près d'eux son coursier et leur dit :

« Quelle terreur vous étourdit?
Tous les malheurs ont un remède!

Qu'attendez-vous? que voulez-vous?
Certes, il va tomber des coups!
Le châtiment vient! Tout lui cède!

— Eh bien, allons!
Nous le voulons!
Nous chancelons!
Nous irons rouler dans la tombe!
Ce n'est pas là ce qui nous chaut!
Il faut
Qu'avec son honneur on y tombe!

Nous n'avons point grossi nos yeux
Parmi tous ces séditieux,
Nous ne sommes pas de leur bande.
Et s'il faut subir tout comme eux
Le juste sort qui les gourmande,
Au moins donnez-nous ce bonheur
D'échapper à leur déshonneur!
Voilà le bien qu'on vous demande!

— Oui, leur dit Amadis, je serai parmi vous! »

Ils n'étaient pas nombreux, les complices fidèles
Qui cherchaient Amadis dans le fond des déserts!
Au-dessus de leurs fronts s'agitait un bruit d'ailes,
Autour d'eux des chansons éclataient dans les airs.
Comme un vol excité d'agiles hirondelles
Pépiaient de partout ces pénétrants concerts.
C'étaient Urgande et d'autres filles,
Familles
Pour ceux qui sont gonflés d'un noble sentiment;

Pour ceux-ci, la vie ordinaire
S'éclaire
D'un sublime éblouissement!
Devant ces esprits extatiques
Naissent comme des fleurs magiques,
Ou comme des êtres divins,
Bondissent en vrais faons sauvages
Les indescriptibles images
Des vœux qui soulèvent leurs seins.
Tout ce qu'ils sentent se raffine,
Devine
Les secrets au monde cachés,
Et leur âme qui se déplie,
S'étale au loin, s'étend et s'attache et se lie
Aux purs esprits de l'air qui se sont approchés.
Ainsi l'âme des forts, de la sorte excitée,
De la sorte conduite et poussée et portée,
S'abandonnant aux bras d'Urgande et d'Ariel,
Monte sans hésiter jusqu'aux portes du ciel.

Mais pour les gens de bas étage,
C'était la peur.
Ils se disaient avec stupeur :

« Notre héritage
Va nous manquer!
Et qui va donc nous attaquer,
Nous provoquer?

Nous allons rejoindre Carthage
Et Babylone, et, c'est trop sûr,
Ninive aux grands tombeaux d'Assur!

Tout va crouler dans l'édifice
Où nous avons volé nos nids
Par le mensonge et l'artifice.
Hélas! hélas! quel maléfice
Tord nos destins qui sont finis? »

Tout à l'heure on a vu qu'aux plaines de Champagne,
Sous les poussières d'Attila,
Un présage se révéla,
Effrayant et la plaine et toute la montagne.
On avait bien compris partout
Que rien n'allait rester debout,
Puisque les morts, quittant leur couche,
Paraissaient dans le ciel la menace à la bouche.
Mais, las! ce n'était pas assez!
Il fallait encor plus d'avis bien adressés,
Poussés,
Dressés,
Versés
Devant les yeux, dans les oreilles,
Pour apprendre à ces fripons-là
Que le sort mettant son holà,
Allait renverser leurs corbeilles.

Un soir, le ciel, baigné de malsaines lueurs,
Éclairant d'un jour faux de livides flueurs
Devant des spectateurs pris de peurs non communes,
Étala quatre lunes!
On s'écriait : « D'où vient cela?
C'est pire encore qu'Attila!
Ce sont d'épouvantables runes! »

Une autre nuit, un vieux berger
Dont les moutons s'allaient ranger,
Pour s'endormir, entre leurs claies,
Vit tout à coup les vastes cieux
Se teindre en noir, et, soucieux,
Il cherchait par-dessus les haies,
Quand il sentit un dur rayon
Qui s'abattant sur son sayon
Le renversa dans la poussière.
A peine eut-il même le temps,
Traînant ses membres palpitants,
De fuir jusqu'au bois en arrière
Et de se jeter éperdu
Sous un grand rocher suspendu
Qui le couvrit de sa visière,
Et, là, ne se possédant pas,
Poussant des cris, tordant ses bras,
Il vit s'abattre sur la plaine
Une averse d'épais cailloux,
Portant la fumée et les coups
Et changeant l'herbage en arène;
Et, rutilants comme rubis,
Ces cailloux tuaient les brebis,
Hachaient les blés, tranchaient les arbres;
Ils rebondissaient sur les marbres
Et leur faisaient sortir du sein
Le glas lugubre du tocsin.

« C'est vrai, tocsin! disait la foule,
Roule, roule,
Avertissement de la fin!
Tout croule!

L'un mange trop et l'autre a faim!
Le monde est bourrelé de crimes!
Abîmes,
Engloutissez,
Pressez, pressez
Tant de victimes,
Tous les brasseurs de ces méfaits!
Et vous, arceaux des cathédrales,
Dans ces ruines générales,
Du monde soutenez le faix! »

Et, d'un pas solennel, se rendant aux églises,
Surprises
D'une dévotion qu'on ne connaissait plus,
La foule se piquait d'inventer des pratiques
Mystiques,
Plus catholiques,
Mais qu'on ne pouvait pas dire plus authentiques
Que celles dont s'étaient contentés les élus.
Puis, on avait beau faire et chanter des antiennes,
Les moutiers restaient froids et ne s'émouvaient pas;
Peut-être emplissait-on de plaintes très-chrétiennes
Les bas côtés, les nefs, les chapelles d'en bas,
Les chapelles d'en haut, le chœur, les galeries,
L'âme des lieux sacrés ne disait rien aux cœurs
Qui les persuadât de demeurer vainqueurs.
Les cloches, en battant leurs longues sonneries,
S'ennuyaient, poursuivant un devoir sans vertu,
Et la vierge debout sur la sainte colonne,
Suivant des pèlerins le refrain monotone,
Restait pierre et semblait penser : Que me veux-tu?
On dit, on dit pourtant que dans leur reliquaire

Les ossements des saints se brisaient, même aussi
Que l'on avait trouvé saint Ausbert, saint Macaire
Retournés, contournés et le corps rétréci.
Et l'on criait :

« Voyez! ce prodige condamne!

— Mes filles, murmurait cependant Oriane
A celles dont l'esprit ne se démentait pas,
Tenez vos cœurs! dressez vos bras!
Prenez garde! un moment approche
Où les femmes vont oublier
Fleurs et rubans, bague et collier!
Vous ne voudrez plus rien que d'être sans reproche!
L'ennui qui vous tient à présent,
Découragé, traînard, pesant,
Vous laissera fuir transportées!
Vos âmes seront exaltées,
Car nous touchons à ce moment
Où, quittant son accablement,
Telle de vous que je sais mienne,
N'agissant plus que par amour,
Son front va s'inonder du jour!
Dieu la conduise et la soutienne! »

C'était un bonheur enivrant,
Pour les meilleures de ces femmes,
Que d'entendre au fond de leurs âmes
Frapper ce propos pénétrant :
« Vous aimerez! vous serez fières
De tout risquer pour vos amours! »
Ces mots sont autant de lumières,
Que l'on voit resplendir toujours!

On ne souhaitait autre chose,
Aimer, aimer! Faut-il souffrir?
Pour ses amours faut-il mourir?
A tout subir on se dispose!
On est heureux! Et, tout d'accord,
Du moment que l'on se dévoue,
On a le rire sur la joue,
On marche au-devant de la mort.
C'est le tempérament des femmes,
Sujet d'éloges ou de blâmes,
S'agit-il d'amants, de maris,
De parents, de fils ou de frères,
On ne les voit jamais contraires
A soutenir de fiers paris.

Et le cœur de beaucoup, ce jour-là, monte, plane
Et se jette au-devant des discours d'Oriane,
Et voulant en saisir ce qu'ils ont de plus beau,
Se livre et du ciel même emprunte le flambeau!

Mais l'homme a dans son être un peu moins de tendresse!
Rarement, à tel point, il se désintéresse,
Et plusieurs, alarmés des désastres prédits,
Osaient interroger, en ces mots, Amadis :

« Nous voulons t'écouter ! nous voulons te comprendre!
Mais que peux-tu pour nous? Sauras-tu tout sauver?
Les respects d'autrefois, nous allons te les rendre,
Et même de plus grands que nous allons trouver!
Mais, toi, nous donnes-tu des moyens infaillibles,
Des moyens inconnus que tu nous bâtiras?
Et nous en deviendrons tellement invincibles,

Que le sort doit plier sous l'effort de nos bras ?
Le peux-tu ? le sais-tu ? Veux-tu bien condescendre
A dresser l'impossible, afin de nous défendre ?
Alors, compte sur nous, qui sommes tes soldats! »

Amadis se prit à sourire,
A dire :

« Ce sont là vos conditions?
Au moment de nous mettre en route,
J'écoute,
Vous prenez l'émeri du doute
Pour aiguiser vos actions?
Vous n'avez pas la foi complète,
Ni dans la tête,
Ni dans le cœur, ni dans les bras ?
Vous calculez sans confiance
Ce que peut valoir la vaillance,
Le coup de lance,
L'ardeur qui pousse aux coups d'éclats?
Je vous réponds : La foi n'est pas une denrée!
On ne la donne pas pesée ou mesurée!
D'après ce qu'on y gagne on ne la donne pas!
Elle-même est sa fin avec sa récompense!
On la tient, on la sent, c'est assez, et je pense
Que, sans le repentir, je mettrais saint Thomas
Au-dessous de Pilate et bien près de Judas!
Ce que je vous promets, ce n'est pas la victoire,
Au bout de ces malheurs qu'il vous faut assaillir!
Si vous la prétendez, allez vous recueillir
Avant de vous lancer dans des flots d'onde noire.
Et je dis à celui qui se risque avec moi :
Sois prêt et croi!

Et que la liberté t'enivre!
Viens, nous irons!
Viens, nous tiendrons!
s aurons bien sujet d'user nos éperons!
Les plumes de nos ailerons
Certes, bien, nous les brûlerons!
Il nous importe peu de vivre!
Si les exploits que nous ferons
De lauriers fleurissent nos fronts,
Si de la honte on nous délivre!
Non, non, je ne vous promets rien,
Que de vous garder gens de bien
Et de vous mener à la tombe,
Honorés,
Séparés
ɜux qui dans les fers se seront égarés,
, blancs et sans souillure ainsi que la colombe! »

Entendant ce qu'il dépeignait,
Plus d'un courage s'éteignait.
Ce fut un âge misérable,
Mais s'il ne put conserver tout,
Comme il eût été préférable,
Un peu, pourtant, resta debout.

CHANT CINQUIÈME

Florizel.

Si le secours des dieux jusqu'à la fin me reste,
S'ils me couvrent, ces dieux, d'un regard de merci,
J'aurai fait cet exploit de composer ici
La dernière chanson de geste.

Un cavalier passa, vieux, cassé, fatigué,
Oh! gué!
Avec la mine soucieuse.
Ses traits étaient changés, brouillés,
Ses yeux étaient tout éraillés
Sous les doigts d'une vie en tout calamiteuse.
Il n'avait que trop prodigué,
Oh! gué!
Son âme entière avec ses forces!
Il avait mangé les amorces
Des plaisirs qui ne valent rien!
Il avait livré tout son bien,
Son cœur avec son héritage,
Il aurait livré davantage,

S'il en avait eu le moyen.
C'était la ruine complète,
Fort peu de cheveux sur la tête,
Une taille un peu contrefaite,
Le nez crochu d'un papegai,
Oh! gué!
Mais avec ces défauts, il avait la figure
D'une bonne, sensible et noble créature
Que l'erreur, non la faute, égara loin du ciel!...
Et c'était Florizel!
Il montait un cheval de trente ans, j'imagine;
Aussi maigre que lui, rudement efflanqué,
Mais qui gardait la mine
D'un ancien champion qui n'a jamais manqué.
C'était coursier de race
Et que rien n'embarrasse
Quand il s'agit de cœur...
Malheur!
L'âge le tient, le glace,
Mais le pouvoir perdu
Au pauvre être est rendu
Par le sang qui l'anime.
Il devient magnanime
Sitôt qu'il est sanglé,
Oh! gué!
Et tous deux, sur la pente
D'un torrent qui serpente,
Ils passaient lentement,
Tristes comme deux ombres:
C'étaient de vrais décombres!
Un froid d'enterrement
Roidissait ces fantômes,

Ils semblaient morts... mais deux atomes,
En eux, tenaient le corps nargué,
Oh! gué!
Deux atomes d'honneur brûlaient dans les deux âmes
Du gentilhomme et du coursier.
Deux atomes d'honneur entretenaient leurs flammes
Dans ces débris, dans ce poussier;
Deux atomes d'honneur, c'est assez, je le jure,
Pour hausser la nature
Et lui faire passer le gué,
Oh! gué!

Ils passèrent le gué de l'onde convulsive,
Et quand tous deux à l'autre bord
Eurent escaladé la rive,
Et non pas sans un rude effort,
Florizel flatta la crinière
Du vieux cheval :

« Ce n'est pas mal,
Pas mal à notre heure dernière,
Dit-il, je vois que nous tiendrons,
Bon serviteur, et nous irons,
Sans coups de mors ni d'éperons,
De noble et galante manière,
Comme il convient à deux bannis,
Dûment punis,
Mais, là, de naissance assez fière!
Oui! nous irons,
Nous voguerons,
Nous flotterons
Sur la rivière,

Jusqu'au jour que déjà nous avons tant brigué,
Où, par la mort enfin, le foc sera cargué,
Oh! gué! »

Et ce disant, le cavalier soupire;
Il avait sur la lèvre un douloureux sourire,
Des larmes plein les yeux.
Il flattait de la main sa vaillante monture
Dont les sabots heurtant contre la roche dure,
En arrachaient des feux.
Alors il vit venir sur la chaussée étroite,
A droite,
Sous l'ombrage du bois qui partout s'étendait,
Retenant de la brise une furtive haleine,
Galaor, qui passait, descendant vers la plaine
Avec Briolanie, et partout regardait.

« Ah! mon compagnon, dit sur l'heure
Florizel, que vois-je? Est-ce toi?
Est-ce vous? Avant que je meure,
O Briolanie, oh! pourquoi
Vous aurai-je revue à ce moment suprême?

— C'est pour retrouver ceux qu'on aime
Qu'il est si bon d'avoir vécu,
Dit Galaor; c'est toi, toi-même?
Par le temps tu sembles vaincu;
Mais c'est bien toi que je retrouve?
Dans tes regards un chagrin couve,
Tu n'as plus ton air convaincu,
Tu n'as plus la ferme assurance,
Tu n'as plus la sûre espérance

Qui te remplissaient autrefois.
Celui que devant nous je vois,
C'est pourtant Florizel! Raconte,
Sans peur de reproche ou de honte,
Raconte à tes amis ce qui t'a ramené
Vers ces déserts perdus, ce monde abandonné
Que tu ne voulais plus connaître;
Raconte-nous pourquoi le déserteur pénètre
Dans un souvenir profané.
Ce qui t'avait séduit n'a pas tenu parole,
Tout son enchantement s'envole.
Tu reviens, oublieux, voulant te rappeler
Ce qui t'avait paru ne plus valoir la peine
Qu'on se tînt en haleine
Pour l'empêcher de s'envoler.
Tu reviens, appelant les promesses perdues!
Les jouissances prétendues,
Tu n'en veux plus. O Florizel,
Tu sors vaincu du carrousel
Où tu croyais gagner la bague.
Pauvre enfant! le cœur extravague
Quand, se livrant à l'inconnu,
Il quitte tout et reste nu. »

Florizel se prit à sourire,
Et se penchant vers Galaor :

« Il prêche encor!
J'aurais trop de choses à dire!
Tu ne me crois pas accompli;
Mais toi, sans un trou, sans un pli
A la tunique! tu m'étonnes!
Toi, devenu prédicateur!

Toi qui t'indignes et qui tonnes,
Condamnant de telle hauteur
Les erreurs des pauvres personnes!
C'est vrai! j'ai beaucoup navigué,
Oh! gué!
Mais, certe, en erreurs tu foisonnes!

— Ah! dit Briolanie, es-tu déjà content
D'accuser qui t'accueille et t'embrasse, et te tend
L'abri grand ouvert de son âme?
Si tu ne sais pas mieux, tu n'as pas bien appris!
Tu n'as pas bien jugé, tu n'as pas trop compris
Ce qui vaut l'éloge ou le blâme!

— Il a pourtant raison, répondit Galaor,
Et s'irriter au son du cor
Convient au guerrier qu'on provoque.
Mais je n'en pensais pas si long!
Te voyant monter ce vallon,
Après une si longue époque
Où tu ne cherchais rien de nous,
Mon plaisir fut si grand, si doux,
Que je t'ai grondé comme un frère,
Un peu trop fort! Voyant tes traits
Si fatigués et si défaits,
J'en devins un peu téméraire;
J'en ai trop dit, comme je croi :
Mon Florizel, pardonne-moi! »

Ce disant, il mit pied à terre,
Vint à son compagnon et voulait l'embrasser;
Celui-ci pensait se baisser,
Mais il réfléchit mieux, et, sautant de la selle,

Courut au chevalier en étendant les bras,
Et ne retenant pas les soupirs, les hélas,
L'éclat d'une douleur cruelle,
Ne sachant, ne pouvant non plus se contenir,
Aux pieds de Galaor il voulut se tenir,
Pris d'une sorte d'agonie,
Et se mit à baiser, ne pouvant en finir,
Les deux mains de Briolanie.
La jeune dame alors quitta son palefroi.

« Il faut, dit Galaor, vous asseoir avec moi,
Tous deux, dans le couvert flottant de ce mélèze.
La mousse est sèche, épaisse, et nous serons à l'aise
Pour t'écouter sous ce toit frais et vert.
Florizel, viens ici! dis-nous à cœur ouvert,
N'est-ce pas? ton histoire, et méprisant la crainte,
Mon frère, il te faudra nous parler sans contrainte
Des ennuis, des regrets et du chagrin souffert.
Commence! »

Tous les trois étaient là sous l'ombrage,
Un ombrage léger et qui ne pesait rien,
Où le soleil frayait aisément son passage
Dans l'ombre qui flottait et retrouvait le sien.
L'herbe allait, tapissant la marge contournée
Du chemin que l'ornière entamait tout au loin;
Par les arbres feuillus la route était bornée,
Et de plus de silence on n'avait pas besoin.

En ces mots Florizel commença son histoire :

« Je vais vous réciter ma complainte assez noire »,
Dit-il. Et son regard, d'ironie aiguisé,

Montrait qu'il avait peur de se voir excusé
Ou plaint; et, cependant, il voulait laisser croire
Qu'il était très-heureux, s'étant fort amusé.

« J'étais, en ces temps-là, si facile à conduire.
Si facile à séduire!
Il ne me fallait pas beaucoup!
Et, là, voulait-on me réduire,
Moi, je me rendais tout d'un coup.
J'aimais ce qui savait reluire,
En ces temps-là, j'étais si gai,
Oh! gué!

Un soir, je venais d'une noce,
D'une noce de paysans;
Monté sur mon bidet d'Écosse,
Avec ses harnais bien luisants,
Content, ravi de ma jeunesse.
J'avais seize ans!
Et riche, par mon droit d'aînesse
Ayant du bien;
Vraiment, je ne songeais à rien
Qu'à broder et broder sans cesse
Un frais plaisir, une promesse,
Un espoir sur mon sentiment.
Je rentrais du lointain village,
Je sifflais. Tout le paysage,
Le ciel me paraissait charmant.

C'étaient des champs, c'était la dune
Arrondie au bord de la mer.
Bientôt l'horizon fut moins clair;

Le soleil descendit de l'air;
Parut une étoile opportune;
Et, tout auprès, la blanche lune,
En pâlissant,
Dans l'azur assombri promena son croissant.

Et comme les sentiers et toute la nature,
Sans pourtant s'attrister, devenaient plus songeurs,
Se bleuissant partout d'une lueur obscure
Qui du jour disparu remplaçait les rougeurs,
Je sifflais, mais, pourtant, quelque mélancolie
Se glissait dans mon cœur et me faisait trouver
Qu'à cette heure du soir ne va plus la folie,
Que la gaîté s'oublie,
Et qu'il vaut mieux rêver.

Je rêvais! J'inventais quelque chose de tendre
Que je ne savais pas trop bien.
J'espérais, je voulais, je croyais presque attendre
Qu'un désir étranger vînt s'enlacer au mien.
Je cherchais à lui dire, à cette âme inconnue,
Vers qui déjà courait mon être entièrement :
— Oui, sois la bienvenue!
Écoute ton amant!
Écoute ton amant, et livre à ma pensée
Cette éternellement désirée, embrassée,
Adorée, attirée, étreinte, caressée
Maîtresse que j'appelle et veux à ce moment!

Je sifflais cependant, et toute ma prière
Débordait dans mon sein, mais je ne parlais pas.
J'entendais les poissons sauter dans la rivière,

La tourbe fléchissait sous chacun de mes pas;
Les herbes ondulaient sur la rive inondée
Que tourmentait la brise, et des éclats d'argent
Frissonnaient sur l'osier à la tête émondée,
Sur l'eau que piétinait mon coursier diligent.
Et comme je passais au long d'un bois de saules,
Où le soir descendu m'empêchait de rien voir,
Quelque chose sembla passer sur mes épaules,
Et mon front tressaillit, car il crut recevoir
Un baiser! Je cessai de siffler. J'eus la honte
De sentir un frisson de crainte. Oui, j'eus peur!
La terreur m'envahit! Mais bientôt je la dompte,
Et reprenant ma force et jetant ma stupeur,
Je dis (et je dis haut, car, dans cet instant même,
Le timbre de ma voix tout d'abord me surprit!),
Je dis : J'en jure Dieu! c'est un moment suprême!
Quel être m'écoutait? me connut? me comprit?

Le silence profond redoublait; ma monture
Restait sans mouvement et sous moi frémissait!
Elle allongeait la tête; au loin, sur la verdure,
Comme un pâle rayon naissait et s'effaçait,
Et, comme j'étais maître enfin de mon courage,
Je pus regarder mieux et je vis, devant moi,
Une fille!... vraiment! à peu près de mon âge!
Et charmante et touchante, et comme je vous voi,
Briolanie! O ciel! je vivrais bien d'années
Une centaine et plus, que je n'oublierais pas,
Fût-ce aux heures d'angoisse au mal abandonnées,
Fût-ce à cette minute où viendra mon trépas;
Ses yeux bleus imprégnés d'une lueur céleste,
Son sourire entr'ouvert comme un fruit rouge et frais,

Ses longs cheveux cendrés, son cou blanc! Et j'atteste,
J'atteste tous les dieux, témoins de mes regrets,
Non! je n'oublierai pas de sa taille si fine
Les contours enivrants, si réservés, si purs,
Et ses doigts lumineux et blancs comme l'hermine!...
Ses pieds semblaient flotter sur les gazons obscurs!
Non! je n'oublierai pas, quand elle fut venue
Pour la première fois auprès de son amant,
Comment m'est apparue, à ce divin moment,
Mon Urgande la déconnue!
D'ailleurs, en ces temps-là... ces temps-là... j'étais gai!
Oh! gué! »

Florizel en ses doigts enferma son visage
Un instant et reprit :

« Vous pensez, je le vois,
Que rencontrer pareil bonheur au fond d'un bois
N'est pas d'un très-commun usage.
Urgande! Et, cependant, on voyait dans ses yeux
Comme un éclair malicieux
Et méchant même!
Elle rougit, mordit
Sa lèvre, puis me dit :

— Crois-tu, par hasard, que je t'aime?
Vous autres, fils tombés d'Adam
Et de la pauvre innocente Ève,
Vous nagez dans un océan
De rêve, de rêve, de rêve!
Je n'ai voulu tant seulement
Que te guider dans ton voyage.

Te voilà sur un marécage
Qui peut t'étreindre à tout moment!
Regarde un peu mieux, je te prie,
Les beaux sentiers où te voilà!

— La lune éclaira la prairie
Et, pour un peu, se dévoila
Pendant une minute à peine!
Et je m'aperçus que la plaine
N'était pas un chemin ferré,
Et que je m'étais égaré.
Ce n'étaient qu'ajoncs misérables,
De maigres paquets de fleurs d'eau,
Et des bourbiers, et, sur les sables,
Un saule, une ronce, un bouleau...
Et la profonde solitude!
Et d'une blanchâtre vapeur
Tombait la froidure assez rude!
Et mon cheval tremblait de peur!
Mais je n'avais pas l'habitude
De m'abreuver d'inquiétude,
En ces temps-là... j'étais si gai!
Oh! gué!

Et je dis à la blanche fille :
— O belle, dont le regard brille
Et qui veux sauver un humain,
Si tu consens à me conduire,
A me mettre dans mon chemin,
Viens! recommence à me sourire
Et laisse-moi toucher ta main.

— Imprudent! insolent! dit-elle,
Tu sauras d'abord ce que vaut
D'importuner une immortelle
Et d'oser regarder trop haut!

Elle étendit un doigt, et sans rien craindre,
Je le saisis et le baisai.

« Il n'est besoin de me contraindre!
Je vais te suivre! »

Je l'osai!
Sa main, sa main était de glace!
Et je la serrais cependant!
Urgande flotte, et moi, je passe,
Hardi, joyeux et peut-être imprudent,
Mais peu m'importe! Je l'embrasse,
Emporté d'un amour ardent,
Et je lui crie :

— O chère fée,
Oh! tout mon être! oh! tous mes vœux!
Ils sont à toi, si tu les veux!
Toute autre idée est étouffée
En mon esprit! Mon cœur est tien!

Elle sourit :

— Nous verrons bien!

Je courais dans le marécage,
Les bras autour de son corsage,

Je n'avais plus la tête à moi!
Je sentais contre mon visage
Sa joue, et j'étais sans effroi.

— Oui, prends courage,
Lui répétais-je bien souvent;
Marche en avant!
Bénis ce trop heureux voyage!

Ah! quels plaisirs et quels transports!
Parfois, sur le terrain qui croule,
Je m'enfonce jusqu'à mi-corps,
Et me roidissant en efforts,
Je remonte en haut de la houle,
Car l'eau soufflait, bouillait, montait,
Et tout le gouffre s'agitait
Pour m'engloutir au fond des ondes.
Mais mon pied, mon cœur et mon bras
Luttaient, ne se démentaient pas,
M'arrachaient aux haines profondes.
Je crois que la fée, au début,
Attendait un cri de détresse
Ou quelque lâche maladresse,
Une défaillante faiblesse,
Quelque manquement qui m'émût
Et qui divertît ma tendresse.
Elle allait toujours vers son but,
Sans m'encourager, sans me plaindre;
Elle m'entraînait, et sans feindre
De s'offenser de mon baiser,
Le recevait sans le croiser
D'un seul baiser qui me vînt d'elle!

Blanche, d'une blancheur cruelle,
Elle riait quand j'étais las,
Riait et secouait son bras;
Puis, à la fin, elle fut triste,
Une rougeur subite envahit tous ses traits;
Il lui vint dans les yeux un éclair de regrets,
Elle me dit tout bas :

— Il faut que je t'assiste!

Elle dit et, dès lors, je glissai sur le sol,
Et mes pieds le touchaient à peine dans leur vol,
Et je n'enfonçais plus sur les gazons torpides.
Et portés par l'élan de chères passions,
Nous semblions tous deux un couple d'alcyons
Intrépides!
Nous gravîmes un roc qui plongeait dans l'éther
Et dominait la mer,
Dont les vagues mouvaient par bandes innombrables;
Urgande, regardant mes yeux,
Soupira :

— Fais-moi tes adieux
Et va retrouver tes semblables.

Le désespoir me prit; je ne m'attendais pas
A la voir, à cette heure, échapper à mes bras
Et me laisser là solitaire;
Mais Urgande quittait la terre
Et descendait vers les flots bleus,
Libre comme eux!

Je ne réfléchis pas. Je n'avais pas deux âmes,
Mais une seule et tout attachée à l'amour!
Je ne calculai pas s'il était d'autres femmes,
Et je plongeai dans le gouffre à mon tour!

Oui, j'avais tout donné : l'espérance, la vie,
L'horreur de la fatigue et la peur de souffrir.
Je voulais bien mourir;
Mais perdre la beauté que j'avais tant suivie!...
Je me sentis serré dans ses bras! Sur son cœur,
Je me sentis porté de toute sa vigueur,
Je me sentis gagné par elle!
Je me sentis aimé pour la première fois,
Et, dans ce moment même où j'étais aux abois,
Inondé d'une joie infinie, éternelle,
Dans l'excès du bonheur me sentant m'épuiser,
Ravi, mon être entier lui rendit son baiser,
Et je m'évanouis sur sa chère poitrine.

Je ne sais pas alors ni ce que je devins,
Ni sous quels flots profonds, ni dans quels creux ravins
Je roulai, me perdant sous la vitre marine.
Quand je revins à moi, je n'eus qu'un sentiment,
J'étais amant!
J'aimais! j'étais aimé! je possédais Urgande!
Une félicité plus poignante et plus grande,
Je n'en peux concevoir l'idée un seul moment!
Je vivais! Que je veille ou bien que je sommeille,
Ma vie étincelait, éclatante merveille!
Je n'expliquerais pas quel sort était le mien,
Sinon que je vivais et ne désirais rien!
S'il se passa des ans, des jours ou des minutes,

Je ne le saurais dire et n'en eus pas souci.
J'aimais! j'aimais! j'aimais! j'étais vivant ainsi,
Et méprisais la gloire aussi bien que ses chutes!
Et je crois qu'à la fin je me fusse endormi,
Pour jamais endormi dans ce bonheur suprême,
Sous l'ensorcellement de ce fier diadème,
Et n'aurais plus senti l'univers qu'à demi,
Quand j'entendis la voix de mon enchanteresse
Qui disait :

— Florizel, laisse là ta paresse!
Prouve-moi, prouve-moi que j'aime un chevalier!
C'est trop m'aimer! c'est trop vouloir tout oublier!
Ne sais-tu plus mouvoir la lame d'une épée?
Me suis-je donc trompée?
N'as-tu plus rien à faire en ce monde là-bas?

Et je me relevai, honteux, plein d'embarras,
Car je voulais lui plaire!
Oui, je me relevai honteux, plein de colère,
Et lui dis :

— Tu vas voir!

M'égalant au vainqueur de Lerne,
J'allai frapper dans sa caverne
Un rude centaure au pied noir!
Et je montrai ma force et ma chevalerie,
Les superbes élans de mon âme aguerrie,
Et les bras et les reins que je devais avoir,
Quand mon honneur me le commande!
Alors, je retournais consolé vers Urgande,
Quand je me vis surpris, un soir, par Agolant.

Il m'enferma, non pas dans un arbre tremblant,
Non pas dans un manoir dont les charmes magiques
Sur la porte trompeuse ont rivé des verrous,
Non dans le corps d'un cerf harcelé par les loups,
Comme l'ont éprouvé des hommes héroïques :
Il m'enferma dans un ruisseau !

Ah ! vaillant Amadis, sans cette connaissance
Où tu parviens de tout, certes, sans ta puissance,
De toutes tes vertus la couronne et le sceau,
Non ! sans ton dévouement à tout être qui souffre,
Je restais à jamais sous le cristal du gouffre
Qui me tenait dissous dans son mince réseau.
Et je revins aux pieds, dans les bras de ma dame !
Là, je repris ma vie et je repris mon âme,
Là, je repris mon être et redevins heureux !

Mais, bientôt, on sortit des temps chevaleureux !
Le présent s'effeuillait ! l'avenir était trouble ;
Partout grandit la peine et le doute redouble ;
Devant tout ce qui naît, l'esprit est chancelant.
C'est un temps sans respect, c'est un siècle insolent ;
Tout se dissout, se fond, refuse, questionne ;
Personne n'est sincère ou franc avec personne ;
Le terrain ébranlé partout est vacillant,
Et tel que tu me vois, je connus l'infortune
A tant d'autres commune,
De me trouver sans guide, ignorant mon chemin.
Urgande, jusqu'alors, m'avait tenu la main,
Elle m'avait conduit ; je ne connaissais qu'elle !
Sa raison telle quelle,
C'était là ma raison !

Quand Urgande ordonnait, c'était la raison même!
C'était la loi suprême!
Et le pire poison
Que l'on pût me verser, la plus cruelle peine
Qu'eût découverte enfin la plus cruelle haine,
Et qu'elle eût pu me préparer,
C'était bien de nous séparer!

Je l'attendis un jour sans voir s'ouvrir ma porte,
Sans voir son pied furtif entrer dans le réduit
Où je comptais sur elle! et que sa vue accorte,
Aimable, nécessaire au cœur qu'elle conduit,
M'apportât mon plus cher et mon meilleur déduit!
Je l'attendis en vain, jusqu'environ minuit!
Je regardais, cherchais dans l'atmosphère obscure
Si je ne voyais pas sa céleste figure
Planer dans le nuage, et cent fois je le crus,
Qu'elle volait vers moi! Mais non! tu disparus!
Tu ne m'écoutais plus! Dans mes cris, dans mes plaintes
Dans mes pleurs, j'adjurai toutes les choses saintes,
Pour qu'il leur plût d'entendre et de me pardonner!
Non! tu n'aurais pas dû jamais m'abandonner!
Tu le fis! J'entendis les horloges lointaines
Frapper dix, onze, douze! Et les forêts des chênes,
Et la montagne au loin et le chœur des échos
De l'airain, sans pitié, répétaient tous les mots!
Tu ne m'approchais plus! des ombres, des mensonges
Flottaient dans l'air béant et n'avaient rien de toi!
J'avais beau m'exalter, m'attacher à des songes
Et m'imposer la Foi,
Non! ce n'était plus toi! non! Et je connus bien...
Tu m'avais oublié! je ne t'étais plus rien!

Quand j'entendis sonner une heure à la paroisse,
J'étais, je vous l'avoue, au bout de mon angoisse.
Je sortis dans l'air libre et, sans but, sans espoir,
Je marchai devant moi, marchai dans le ciel noir,
Marchai sur le sol dur, marchai par la nuit froide,
Je marchai devant moi, résolu, calme, roide,
Assuré désormais de ne plus la revoir!

Qu'avais-je fait? Pourquoi me quitter? Quelle peine
Avais-je méritée? Où m'avait pris sa haine?
Elle était tout pour moi! Bonheur, parents, amis!
Elle m'emportait tout, la perfide sirène!
Après qu'elle m'avait, tant de fois, tant promis!
La cruelle suivait quelque nouveau caprice!
La cruelle, sans doute, a cent fois pourpensé
Que son amour était lassé,
Et m'avait trop récompensé
Pour mon service!
En ces temps-là, j'étais si gai,
Oh! gué!
Eh bien! il faut que j'obéisse!
Et puisque je suis renvoyé,
Bien délié,
Très-oublié,
Du moment que l'on me délivre,
Je saurai vivre
Tout comme m'en voilà prié!

Et je m'en allai sur la lande,
Marchai, marchai sans m'arrêter!
Par instants, je criais : « Urgande! »
Et sentais le vent emporter

Et ma colère et ma prière!
Et je regardais en arrière,
Et je regardais tout autour!
Quand il fit jour,
J'interrogeai la plaine entière,
Jusqu'au plus subtil horizon!
Je regarde et cherche et demande :
« Urgande! »
J'avais raison.
Je pouvais bien attendre!
Elle ne voulait plus ni me voir ni m'entendre!
Dans ces temps-là, j'étais si gai!
Oh! gué!
Je pris mon parti comme un brave!
Non comme un fou, comme un esclave...
Me quitter sans un mot d'adieux!
Je dis : « Soit! Et que Dieu me damne!
Tout est arrangé pour le mieux! »

Et je rencontrai Viviane!
Vous la connaissez comme moi.
Elle me prit la main, elle emmiella ses phrases;
Elle allongea ses yeux dans ses façons d'extases,
Jouant l'amour, le doux effroi.
Elle trembla, sourit, me vanta Diamante,
Me perça de ses yeux qu'en parlant elle aimante,
Me jetant un propos malin,
Me laissant deviner combien elle est sensible,
Et me traitant comme Merlin.
De tous ses traits j'étais la cible :
En ces temps-là, j'étais si gai,
Oh! gué!

Je lui dis : « Sur l'honneur, madame..... »
Non! voyez, mes pauvres amis!
Non! j'avais beau m'exciter l'âme,
Bien que mon cœur se fût soumis
Et que je mérite le blâme!
J'étais encor trop attaché.
J'en suis fâché!
Mais je l'aimais trop, cette Urgande!
Viviane en vain m'emmena,
Diamante me promena,
J'ai fêté, Dieu sait quelle bande!
En ces temps-là, j'étais si gai,
Oh! gué!
Que j'ai fait d'absurdes folies!
Des femmes... oui! de bien jolies,
Fines, polies,
Galantes, frisques, l'œil au vent,
Bien avenant,
Bien entraînant,
Bien fascinant
Et lutinant
Le cœur, les sens, l'esprit, la tête!
En ces temps-là, j'étais si gai,
Oh! gué!
Et ma vie était une fête!
Mais au fond de l'âme, après tout,
Je gardais un peu de dégoût,
Et je me répétais : « Urgande,
Urgande, hélas! par vanité,
Par caprice de volupté,
Futilité,
Étrangeté,

Légèreté,
Par cruelle méchanceté,
Hélas! pourquoi m'as-tu quitté?
Voilà ce que je te demande. »

D'ailleurs, il faut bien l'avouer,
Je trouvais plaisir à louer
Cette existence misérable...
En ces temps-là, j'étais si gai,
Oh! gué!
Nulle folie fut comparable!
Un jour enfin, malgré mon goût,
Au fond ne trouvant rien du tout,
Ni fantaisie ou sainte flamme,
Entre le plaisir et le blâme
Je me sentais très-fatigué...
J'étais si gai!
Oh! gué!
Toujours occupé d'une femme,
Je m'ennuyais,
Et j'essayais
De faire entrer l'ivresse en ma fade existence.
Mais tout y faisait résistance,
Et je me trouvais tout usé,
Et, franchement, bien épuisé.
Viviane me dit :

« Viens commander mes bandes!
Viens chasser Amadis et frapper tes amis!

— Est-ce là ce que tu demandes?
Est-ce donc là ce que tu t'es promis?

Suis-je le compagnon, l'associé, le reître,
Le complice du traître,
Du fripon que je vois autour de toi baller?
Penses-tu m'enrôler?
Jamais! tu peux l'inscrire à mon nom sur ta liste!
Je te dis : Non et non! Tout mon sang te résiste,
Et tu peux t'en aller!
J'ai vu mourir Ayglain et je dis à tes pleutres
Qui voudraient m'entraîner à combattre pour lui :
Je suis parmi les neutres!
Et je me meurs d'ennui!
Car, pour quelque pantin qu'à bon droit on me nomme,
J'ai pourtant conservé l'âme d'un gentilhomme,
Et dans mon sein, l'Honneur a lui!
Ah! si l'on n'avait pas déserté mes tendresses!
Si je n'étais pas seul en ce monde, ici-bas!
Si j'avais préservé mes bras
Des fers souillés de mes fausses maîtresses!
J'irais, je le dis et redis,
J'irais retrouver Amadis,
J'irais... Ah! mensongère Urgande! »

En ce moment un bruit s'éleva sur la lande,
Et le vieux chevalier ouït dans la rumeur
Une divine voix qui lui calmait le cœur :
La vérité saisit son âme,
Il la reçoit avec transport,
Et les bras étendus vers le ciel, il proclame
Qu'un supplice éternel est moins grand que son tort.

« Oh! non, lui dit Urgande, approchant sur la mousse
Et de sa douce main caressant son front gris,

Malheur à l'esprit vain qui condamne et repousse
Ce fidèle chagrin qu'il n'aura pas compris.
Tu ne m'as pas trahie, oh! non, pauvre infidèle,
Qui n'as quitté jamais cet amour diverti
Qu'il ne retrouvait plus et qu'il croyait parti!
Quand Urgande était loin, la mort était sur elle!
Pouvais-tu le savoir et comment te punir,
Toi qui, seul, n'as jamais songé qu'à me venir?
J'étais ta vie, oh! oui, ton souffle et ta lumière!
Tu m'as aimée? oh! oui! moi seule! et la première
Et la dernière! Et là, mourant que je te vois,
Tu me chéris encor, tout autant qu'autrefois!
Le peu d'éclat qui brille en tes yeux qui s'éteignent
Dans tes regards errants me contemple. Ils m'atteignent
Dans le fond de mon cœur, tes yeux! Ah! Florizel,
O mon ami, tu meurs!

— Urgande, je meurs tel
Que j'ai vécu... t'ayant aimée!
T'aimant! ma pensée embaumée
Dans le pardon! Ta chère main
Daignant ici toucher la mienne!
Heureux, autant qu'il m'en souvienne,
Autant qu'on peut l'être en chemin
A quatre doigts de l'autre monde.
Oui! la joie en mon âme abonde.
D'ailleurs, je fus toujours si gai,
Oh! gué! »

Le pauvre Florizel mit la main de la fée
Sur sa bouche tremblante : une plainte étouffée,
Un soupir s'échappa de son cœur, et, d'abord,
Il était mort!

Les trois contemplaient en silence
Ce cadavre étendu sur le tapis des bois.
Un oiseau, de chagrin, fait résonner sa voix
Dans un arbre songeur qu'un coup de vent balance :
C'était fini.
Un cœur avait vécu... brillé... s'était terni...
S'était éteint... Son âme entrait dans l'Infini.

« Ah! pauvre âme envolée au-dessus des étoiles,
S'écria tout à coup Urgande aux yeux d'azur,
Sors du faux, sors du vain, sors des terrestres voiles,
Noble vie emportée au monde toujours pur!
Être cher dont l'amour a payé les souffrances,
Racheté les erreurs, montré les sentiments,
Tu comptes désormais parmi nos espérances,
Et tu ne connais plus d'inutiles tourments!
C'est le temps des chagrins, c'est le temps des tristesses.
Galaor, tout n'est plus ici qu'empêchements.
Nous allons traverser de lâches petitesses,
Mais aussi des efforts et de grands dévouements!
Il faut que la terreur de nos cœurs soit bannie!
Toi... héros! que veux-tu? que veut Briolanie?
A quoi vas-tu te préparer?
Nous n'avons plus le temps d'attendre et d'espérer!
C'est l'heure où l'on va voir commencer l'agonie.

— C'est l'heure, tu le dis, répondit le soldat,
Où va commencer le combat,
C'est le début de la bataille!
Tous les vaillants, tous les hardis,
Nous courons auprès d'Amadis,
Vaille que vaille!
J'y suis toujours! j'y vais aussi

Ce soir, demain, là-bas, ici,
Je suis à côté de mon frère.
Crois-tu que j'irai me retraire
Comme un traînard d'effroi transi
Quand Amadis a pris la tête ?
O fête!
O bonheur! c'est le jour des coups!
Nous allons tous
Où notre guide nous invite!
Il nous appelle, il nous excite,
Il a dit qu'il comptait sur nous!

— Et moi! reprit Briolanie,
A Galaor je suis unie;
Le nœud qui nous attache est peu fait pour s'ouvrir
Quand Galaor s'en va mourir! »

Urgande regardait Florizel immobile,
Et triste, répondit :

« Allez!
Votre sort vous est bien facile,
Faites ainsi que vous voulez! »

Aussitôt, les héros reprirent leurs montures.
Le soir s'assombrissait sur toutes les figures,
Couvrait la route au loin, et le cours du ruisseau,
Et les feuilles de l'arbrisseau,
Et comme chaque instant augmentait les ténèbres,
Urgande demeura dans ces déserts funèbres,
Et s'assit près du mort dont la nuit s'emparait.
De ses longs voiles bleus elle s'était couverte...

Et, là, tout près, sur l'herbe verte,
Le pauvre cheval expirait.

CHANT SIXIÈME

Les fragments qui vont suivre ont été recueillis parmi des vers non encore corrigés et qui devaient former trois autres chants. Nous conservons les titres de ces chants, et nous comblerons par quelques notes les lacunes qui ne permettraient pas au lecteur de suivre la pensée du poëte.

L'Asie.

Du sable... des rochers... du sable... un sol aride,
Crevé de ci, de là, par un marais putride,
Et la mer reflétant l'azur olympien
Dans les bords dentelés du marais Caspien.
L'eau, s'enorgueillissant de sa longue étendue,
Berçait de flots en flots la pensée éperdue,
Et lui montrait au loin la sèche aridité
Des monts circonvoisins dans leur immensité.
Les étroits défilés se traînant sur la base,
Sur les flancs décharnés, déchirés du Caucase,
La jetaient au Volga, que les peuples fuyards
Prennent pour rendez-vous en cherchant les hasards.

. . . .

. . . .

Description des différentes routes qui, de tout temps, ont été suivies par les peuples asiatiques pour se répandre dans l'Europe occidentale.

Cependant les Baschkyrs attendaient, bien avides,
Intrépides;
Ils attendaient serrés au marais Caspien,
La misère est leur lot; sans rien tenir, sans rien,
Dans les plaines sans fin, sur les landes stériles
Où leurs maigres troupeaux broutent malaisément,
Ils déplacent l'abri de leurs tentes mobiles.

. . . .

. . . .

Kyrghizes et Kalmouks, Cosaques, Turcomans,
Ces autres tourbillons de meurtriers ferments
Bouillonnent sur la steppe, épouvantable amphore
Où la perte du monde en tout temps s'élabore,
D'où la mort s'évapore
Quand le monde vieillit, et que sort de son sein
La fin!

. . . .

. . . .

Le fossoyeur du monde, assis sur sa monture,
Accourt, grognant, hargneux, au teint jaune, au nez plat,
A l'œil étincelant d'un sanguinaire éclat,
A la face élargie de grossières pommettes.
Il remplit son carquois de flèches toujours prêtes,
Et proclame, en hurlant, un départ général
De toutes les tribus, de la Perse à l'Oural.
Voilà, bande féroce, impassible, hagarde,
Des temps désemparés l'éternelle avant-garde!
Ils sont faits pour détruire, et, quand naissent les jours

Où tout doit disparaître, ils en pressent le cours!
La corne du sabot de leurs coursiers sauvages
Des peuples condamnés écrase les visages,
Et qu'on les nomme Huns, ou Mongols, ou Tatars,
L'incendie à leurs cris s'allumant dans les villes
Atteint tout, brûle tout de ses flammes subtiles,
Et leur main ne produit que des charbons épars.
On ne les vit jamais, s'éprenant de la gloire,
Se jeter sur les forts.
Ils ne s'étonnent pas du blâme de l'histoire,
Ils ne se grisent pas de vaniteux transports,
Ils n'ont jamais rêvé de fonder sur la terre
Un État scintillant d'une clarté prospère;
Rien ne leur semble beau que la stérilité,
Ils ne se piquent pas d'élancer jusqu'aux nues
Des monuments fameux à dômes de vermeil,
Redoublant sur leurs toits les rayons du soleil,
Ils veulent places nues!

. . . .

. . . .

Description des différentes peuplades asiatiques de race jaune, des guerres qu'elles avaient à soutenir les unes contre les autres, et qui avaient pour résultat d'entraîner les vaincus à la suite des vainqueurs.

Confondant volontairement les temps anciens avec les temps modernes et les temps futurs, l'auteur va nous dépeindre les Chinois subissant la loi de leurs dominateurs. Il entrait dans ses convictions que l'avenir doit inévitablement amener une conquête de la Chine par les Russes. Ceux-ci pouvant former avec leurs nouveaux sujets des armées innombrables, les jetteront sur l'Europe, et cette nouvelle invasion des peuples de race jaune, avec toutes ses conséquences, forme la conclusion de ce poëme.

« Résous-toi! Va, renonce à d'inutiles larmes!
Contemple avec respect les drapeaux lumineux

Que la victoire agite aujourd'hui sur nous deux.
Avec toi je partage et ma gloire et mes armes;
Le joug qui t'écrasait est maintenant rompu,
Tu pourras la moitié de tout ce que j'ai pu!
Les coups se martelant sur l'univers qui tremble
Sont des coups qu'à présent nous assénons ensemble! »

L'homme de Kambalou,
Vain menteur, demi-fou,
Se roidissant le cou,
Vient répondre à son maître :
« Je l'ai toujours pensé.
Vous étiez trop sensé
Pour m'oser méconnaître,
Je suis ce peuple adroit,
Sûr du vrai, sûr du droit,
Docteur en toute chose,
Aux champs, dans la maison,
Ayant toujours raison
Et qui de tout dispose!
La science, c'est moi.
Croire ce que je croi,
C'est la sagesse même;
Vivre comme je vis,
Écouter mes avis,
C'est le bonheur suprême.
J'habite, comme un Dieu,
L'empire du Milieu,
Je sers d'exemple au monde,
Et le peuple compté
Dans mon immensité
Abonde, abonde, abonde!

Eh bien, dit le vainqueur en étendant les bras,
n ferai des soldats, des soldats, des soldats!
Qui vont se mêler à mes hommes,
Et puisqu'ils sont aussi nombreux,
Nous n'en serons pas économes!

— Soyez-en généreux.
Ils laissent derrière eux
Tant de fils et de filles,
Et la mort ne peut pas
Te donner l'embarras
D'épuiser mes familles.
Contemplez, calculez encor
Ce que je tiens d'argent et d'or.
Infini malgré vos pillages,
Ce gouffre empli sera bientôt
Plus large et plus vaste et plus haut
Que ne l'ont vu les anciens âges.
Oui, le ciel a voulu,
Par décret absolu,
Que tout ce qu'on estime
Or, perle et diamant,
Mêlés confusément,
Les coraux de l'abîme,
Le jade le plus pur,
La turquoise d'azur,
Le gain de toute mine
Vienne par tous chemins
S'engouffrer dans les mains
Du peuple de la Chine!
Nous sommes et serons
Riches! nous puiserons

L'escarcelle des autres,
Et nous pouvons compter
De pouvoir ajouter
Leurs biens à tous les nôtres!

— Tant mieux, dit le vainqueur de joie épanoui,
De ce que j'apprends là mon être est réjoui!
La guerre amène la dépense :
Il faudra beaucoup pour payer
Tous les malheurs auxquels je pense! »

. . . .

CHANT SEPTIÈME

La Bataille.

Les portiers de l'Europe à grands cris les appellent :
Asiates, venez !
Les portiers de l'Europe ardemment les harcèlent :
Venez ! tenez ! prenez !
Les portiers de l'Europe à leurs caissons s'attellent,
Hurlants, échevelés,
Ruisselants de sueur, la hache à la ceinture,
Le pic au bout du bras.
Hardi ! poussez ! ramez ! Commencez l'aventure,
Le vin ne vous manquera pas !

Ces portiers de l'Europe, ils sont forts, ils sont braves,
Ils ont la taille des géants,
Surtout ils sont nombreux ! C'est le peuple des Slaves,
Toujours ils ont joué même rôle céans.
Ils sont parents des Huns, des Scythes et des Sères,
De tous ces sanglants vagabonds,
Armés de becs pointus et de tranchantes serres,
Qui sur Rome en débris multipliaient leurs bonds;

Ils ont ouvert la porte, ils ont frayé la route.

. . . .

. . . .

« Voyez, dit Amadis à la troupe interdite,
Qui, les yeux agrandis, sans parler, l'écoutait,
Le monstre d'Orient sur vous se précipite,
Amené par celui qui d'abord l'arrêtait;
Bientôt va se lever dans le ciel des orages
Le plus glorieux jour que j'aurai jamais vu!
La fête des courages!
Le monde est dépourvu
D'honneur et de vaillance,
Contre la violence,
Levez-vous, nous irons! »

Quelques-uns répondaient : « En selle!
Partons, combattons et mourons!
Béni celui qui nous appelle!
Sa voix est la voix immortelle
Du devoir assuré vers lequel nous courons!

— Oui, disaient des guerriers qui se trouvaient à l'ombre.
Oui, l'horizon est sombre,
Et tout est menacé. Partout aux alentours
On voit tomber les tours,
Les églises dans les vallées,
Les frais hameaux,
Les blanches fermes isolées,
Les cités qui sont étalées
Au bord des grandes eaux,
Et leurs murailles crénelées,

Et leurs ponts et leurs arsenaux.
De tout le passé c'est l'hoirie,
C'est la patrie
Pour nous pétrie,
Pour nous fleurie,
Par nous chérie;
Tous nos berceaux,
Tous nos tombeaux,
C'est la patrie
Qui va tomber si nous tombons! »

. . . . . .

Ceux qui se disposaient à combattre avec les chevaliers n'étaient qu'en petit nombre, beaucoup cherchaient à échapper aux malheurs de l'invasion. Parmi ceux-là,

Les uns allaient cherchant dans un creux de la lande
Le coin d'une carrière où laisser leur provende;
D'autres sur un bateau s'embarquaient pour chercher
Un îlot, un récif où l'on pût se cacher.

Mais la foule disait : « Pourquoi désespérer?
Laissez venir ce diable, on pourra le corrompre,
Et rompre
Les plus mauvais desseins de sa brutalité;
Il suffit seulement que j'en sois écouté! »

Ces rusés essayaient les costumes barbares.
Ils les trouvaient brillants, les déclaraient bizarres,
Y remarquaient des airs piquants et dégagés;
Ils taillaient leurs cheveux à la mode baschkyre;
En langue des Mandchoux ils apprenaient à dire
Qu'ils n'avaient pas de préjugés!

Plusieurs aux Turcomans adressaient des messages

Et des cadeaux de prix, aux voleurs inconnus
Ils répétaient souvent : « Nos rêveurs sont peu sages,
Mais nous, nous vous disons : Vous êtes bienvenus !
Vous êtes l'avenir, vous êtes la puissance,
Vous êtes le génie, et nous sommes charmés
De mettre à vous servir, dans notre obéissance,
Nos bras pour vous armés ! »

. . . .

. . . .

Jamais la clarté n'est si belle
Qu'aux marges de l'obscurité.
A travers tant de misérables,
Et d'aigrefins et de bandits,
Ceux-là qui suivaient Amadis,
Comme l'eau pure dans les sables,
Passaient brillants.
Sur leurs visages
Pas de nuages,
Fiers et riants,
Et sans menace,
Et pleins d'audace
Dans leur juste sérénité,
Calmes, tranquilles,
Sous leur pennon joyeux par la brise agité,
Tenant leurs lances immobiles,
Et le cœur dans les cieux
Silencieux,
Sans lasser les échos de phrases inutiles,
Ils suivaient le chemin qu'il fallait parcourir;
Et sans nulle espérance,
Méprisant la souffrance,

Ils s'en allaient mourir.

. . . .

. . . .

Ranimant cet éclat que l'homme avait terni,
Ils avaient su tirer du trésor de leur âme
Et le souffle, et la vie, et la force, et la flamme,
Et la grandeur de l'Infini!
Ces enfants de Dieu sont des êtres
Puissants et qui savent créer
Aussi fièrement que leurs maîtres,
Que leurs parents, que leurs ancêtres,
Les dieux qu'il convient d'adorer.
D'eux seuls proviennent ces idoles,
Brillant de claires auréoles,
Incomparable Trinité,
Qui, sur l'éclatant moyen âge,
Ont fait régner leur triple image :
L'Honneur, l'Amour, la Liberté!

On entendait au loin résonner les cymbales,
Galoper les cavales.
On entendait au loin les tambourins troublés,
On entendait venir de turbulentes bandes,
Foulant les blés,
Foulant les landes!

Les murmures, les bruits, les tremblements,
Et les tressaillements,
Et les piétinements,
Et tous les grincements
Des machines roulantes,

Tremblantes,
Lourdement chancelantes,
Sortaient des lointains horizons.
Les yeux ne voyaient rien, et l'oreille éperdue
Recevait des confins de l'immense étendue
Des sons!

. . . .

. . . .

Et tout à coup on vit venir du fond des cieux,
Fiers, soucieux,
Noirs, le triomphe dans les yeux,
Noirs comme l'avenir qu'ils portaient avec eux,
De noirs corbeaux volant à tire-d'aile.
Noirs comme les destins qui venaient sur leurs pas.
Hérauts de la colère, ils ne s'arrêtaient pas,
Ils volaient comme la menace;
Ils annonçaient le pire, et, noirs comme la mort,
Montraient le port.
La mort est cette fin que leur désir embrasse.
Ils portaient les couleurs du but,
Ils proclamaient l'heure suprême!

. . . .

. . . .

« Tu ne mourras jamais, Amadis!

. . . .

O corbeaux!
Mes trois corbeaux divins! O mes sages oiseaux!
Il ne mourra jamais! Il est, malgré la rage
Des enfers châtiés par son brillant courage,
Cet éternel rayon tombé du haut des cieux,
Et qui rend des mortels aussi grands que des dieux.

. . . .

. . . .

Tu ne mourras jamais, Amadis! ni vous autres!
Vous qui du moyen âge avez pris les sommets :
Gauvin, Tristan, Arthur, indomptables apôtres
De l'Honneur sans pareil, vous ne mourrez jamais! »

Les corbeaux en planant sur les bois, sur les plaines,
Sur les monts s'étendant en sourcilleuses chaînes,
Les corbeaux croassaient l'infaillible décret :
« L'heure apparaît,
L'heure bourdonne,
L'heure frissonne,
Tout est prêt!
Le sang va couler comme l'onde
Dans les ruisseaux;
Ici, dans la fosse profonde,
Déborde à seaux
Le sang, le sang! Il accumule,
Il coagule
Ses noirs caillots sur l'herbe en fleurs.
C'est un amas de pourriture
Et de souillure
Sous ses répugnantes couleurs! »

Et les corbeaux passaient, tournaient, viraient de l'aile.
Le bruit tumultueux semblait grandir au loin.
Tout à coup, sur un point, jaillit une étincelle;
Un brandon tout à coup naît sur un autre point,
Et tout à coup, partout, sur l'horizon qui tremble,
Montent le feu, la flamme et l'incendie ardent,
Et tout s'allume ensemble.
Les globes de fumée enflent en s'épandant :

Voilà des flammèches qui percent,
Et se dispersent,
Et se déversent;
Et, cependant,
Ce sont des villages qui brûlent.
Les vents circulent;
Ils accumulent
La flamme ici, la flamme au loin,
Dans les blés, la paille et le foin,
Dans les hameaux hier tranquilles;
Ici, là-bas, voilà des villes,
Voilà des villes tout en feu!

. . . . . .

. . . . . .

Des signaux se font sur la montagne :
« Aux armes, chevaliers! »
Un cri les accompagne :
« En retraite aux halliers,
Vous n'êtes rien qu'un petit nombre,
Courbez le front, baissez la tête
Devant l'orage qui s'apprête,
Tournez! »

Amadis dit à la trompette :
« Sonnez! »
Et les combattants s'élancèrent,
S'affermirent et se dressèrent
Sur leurs arçons, criant : « Venez! »

. . . . . .

. . . . . .

Ici, le cœur s'exalte et de joie et d'ivresse,

En voyant dans ces yeux la joie enchanteresse,
La splendeur de ces fronts du casque couronnés,
Ces corps souples et forts, d'acier environnés,
Ces bras donnant l'épée, aux airs couchant la lance,
Ou guidant du coursier l'alerte pétulance,
En écoutant ces voix, criant avec bonheur :
« Honneur! »

. . . .

. . . .

D'Amadis, d'Amadis c'est l'épée et c'est l'âme.
Comme un aigle vainqueur il bat, il tue, il plane,
Et certes, vous pensez que l'ardente Oriane
N'attend pas que son bras la vienne protéger.

. . . .

. . . .

Ses cheveux blonds épars sur son cou blanc de neige,
Ses yeux bleus éclatant de délice et d'ardeur,
Sa bouche de rubis s'entr'ouvrant de bonheur,
Les perles de ses dents se laissant voir... Que sais-je ?
Son intrépide émoi,
Ses mouvements pressés soulevant sa poitrine,
Et son bras étendu lançant la javeline
Sur l'ennemi frappé d'effroi
Qui s'abat sous les pieds de son fier palefroi!
Que sais-je? si jamais dans le combat des anges
Assaillant les satans
On a vu resplendir des beautés plus étranges,
Ni des spectres plus éclatants!
Elle va, tous deux vont maîtrisant la fortune,
Qui repoussant loin d'eux les flèches et les dards,

Déshonorés, brisés, sans résistance aucune,
Aux pieds de leurs chevaux foule les étendards!

. . . .
. . . .

Les chevaliers ne sont pas vaincus, mais ils tombent étouffés, écrasés par le nombre de leurs victimes.

CHANT HUITIÈME

Le Crépuscule des Dieux.

Silence majestueux du champ de bataille dans la nuit. De pâles lumières semblent se dégager du corps des héros. Une auréole flotte au-dessus d'eux et s'élève vers le ciel. C'est le signe de leur immortalité.

Vous ne mourrez jamais, divines créatures,
Que vos exploits passés arrachent au néant!
Vous gardez votre nom, vous gardez vos armures,
Vous ne changerez pas de formes, de figures,
Vous sortez immortels de l'abîme béant!
. . . .

. . . .
On voyait aussi monter clairement,
Tandis que flottait cette flamme pure,
Les traits radieux, la chaste figure
Des êtres épars sur le firmament!
C'étaient les longs plis, la blanche vêture,
La rouge ceinture,
Les pâles manteaux aux plis safranés
Que l'on voit se peindre aux murs des églises;

C'étaient aussi, tantôt debout, tantôt assises,
Les femmes et leurs fronts d'or pur environnés :
C'étaient les fées,
De fleurs coiffées,
D'éclat filant leur vêtement :
C'étaient bien Urgande et Morgane !
Tout ce qui vole, ce qui plane
Et qui vit d'éblouissement !
C'étaient bien les désirs du monde,
Tenant la coupe dont s'inonde
Ce qui s'abreuve à l'Idéal !
C'étaient les danses qui renversent,
Les tristes démons qui se bercent
Sur l'escarpolette du mal !
Ah ! divin Amadis, le temps leur est égal,
Elles ont fait jaillir du limon de la terre
L'eau pure du prestige et qui nous désaltère !

. . . .

. . . .

Bois, héros ! Bois, soldat ! Bois, vaillante victime
Du crime
Qui ne parviendra pas à nous faire expirer.

. . . .

. . . .

Et, cependant, la louve allait la gueule ouverte,
Sanglante, sans pitié, l'œil à la découverte,
Soufflant le mal à faire et mordant de ses crocs
Et la chair, et le muscle, et les nerfs et les os.
Elle hurlait de joie, elle était ivre folle,
Et n'apercevait pas la divine auréole

Qui brillait cependant au sein de maint hallier,
Et ses mugissements que les échos répètent
Éclatent et se jettent
Aux échos étourdis, hurlant dans le sentier.

. . . .

. . . .

Elle hurlait aux bois, aux champs, aux monts, partout.
Tandis qu'on la voyait s'étirant tout debout,
« C'est moi qui suis la louve et la toute-puissante,
Je suis la foule enfin, oui, la foule, c'est moi! »

. . . .

. . . .

Et le brouillard épais montait de mieux en mieux,
Et la nuit redoublait son néant orgueilleux.
L'air étouffait partout, plus froid, plus ténébreux,
Le vent courait glacé, montant de lieux en lieux.
Tremblant, on ne savait que faire :
C'était dans toute sa misère
L'obscur crépuscule des dieux.

. . . .

. . . .

Crépuscule des dieux! On voit, au fond de l'ombre,
L'ignorance et le mal, et c'est tout ce qu'on voit.
Les gestes furieux, l'insolence du nombre,
C'est tout ce que l'on aperçoit!
Le nombre se gorgeant et de boue et de lie,
Et croulant dans la fange et roulant hébété,
Au sein de cet orgueil dans lequel il s'oublie,
C'est là qu'on le contemple en sa stupidité.

. . . .

